
TRANSFERRED


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

mo

Marie Chonnes



PRATIQUE
DE LA
PERFECTION
CHRÉTIENNE.

DEUXIEME PARTIE.

DE L'IMPRIMERIE DE PERISSE FILS.

PRATIQUE
DE LA
PERFECTION
CHRÉTIENNE,

Du R. P. Alphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus,

Traduite de l'Espagnol par M. l'abbé Régnier Desmarais, de l'Académie Françoise.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

A LYON,
CHEZ RUSAND, IMPRIM.-LIBRAIRE,
rue Mercière, n.° 26.

1814.

ALPHONSE RODRIGUEZ

AU LECTEUR.

Quoique cet Ouvrage soit fait particulièrement pour les religieux, il ne laisse pas pourtant d'être propre pour tous les chrétiens; et surtout cette seconde Partie est disposée de manière qu'elle peut être d'un très-grand usage pour tous les séculiers qui veulent se donner véritablement à Dieu. Car ce qu'ils ont à faire d'abord, c'est de briser leur cœur par la mortification de leurs passions, de réprimer leurs sens et principalement leur langue, et de s'humilier devant Dieu, afin que les vertus et les bonnes œuvres qu'ils auront semées dans leur âme, rapportent les fruits qu'on en doit attendre. C'est pourquoi nous traitons ici premièrement de la mortification, ensuite de la modestie et du silence, et puis de l'humilité, qui sont les choses où un chrétien doit le plus s'exercer dans le commencement de sa conversion. * Et parce que le Saint-Esprit veut qu'en entrant au service de Dieu on demeure dans la crainte, et qu'on se prépare à la tentation, nous parlons dans le quatrième Traité, de l'utilité des tentations, et des moyens de les vaincre. Dans le cinquième et dans le sixième, nous faisons voir les obstacles qui

* Eccli. 2. 1.

se rencontrent dans le chemin de la vertu ; et de quelle importance il est d'y marcher joujours délibérément et avec joie. Et comme rien ne produit mieux cet effet, que la connoissance des trésors infinis qu'on possède en Jésus-Christ ; c'est de quoi nous faisons le sujet du septième Traité, où nous parlons aussi de la méditation sur les mystères de la passion, et du fruit qu'on en doit tirer. Nous conclons enfin cette seconde Partie par un traité de la sainte communion, dans lequel nous montrons ce qu'il faut faire pour s'y préparer et pour se la rendre fructueuse ; et nous traitons toutes choses le plus méthodiquement qu'il nous est possible, afin d'en faciliter davantage la pratique, qui est la principale vue que nous ayons dans cet ouvrage. Si le lecteur chrétien le reçoit favorablement, nous espérons qu'avec la grâce de Dieu il lui aidera à dompter ses passions, et à avoir de la modestie et de la retenue dans ses actions et dans ses paroles, à sortir victorieux des tentations, à profiter des trésors immenses dont la passion de Jésus-Christ a enrichi les fidèles, à recevoir son corps et son sang avec une piété fervente, et à recueillir des fruits de justice et de salut pour l'éternité.

PREMIER

PREMIER TRAITÉ.

DE LA MORTIFICATION.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut joindre la mortification à l'oraison ; et les faire servir l'une à l'autre.

Il est bon de joindre la prière au jeûne (1), dit l'ange Raphaël à Tobie, quand il se fit connoître à lui. Les saints Pères entendent ordinairement par le mot de jeûne, tout ce qui regarde la pénitence et la mortification de la chair ; et suivant cela, ils considèrent la mortification et l'oraison, comme deux des principaux moyens que nous avons pour notre avancement, et qui doivent être inséparables l'un de l'autre. Saint Bernard, sur ces paroles des Cantiques : *Quelle est celle-ci qui s'elève dans le désert, comme la fumée d'un parfum agréable composé de myrrhe et d'encens* (2) *?* dit que la myrrhe et l'encens, qui sont les symboles de la mortification et de la prière, doivent nous accompagner toujours ; que c'est par ces deux choses que

(1) Bona est oratio cum jejunio. *Tob.* 12. 8.

(2) *Bern. serm.* 59. *ex parvis in illud:* Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris ? *Cant.* 3. 6.

nous devons nous élever au souverain degré de la perfection, et donner à Dieu une bonne odeur de nous; et que l'une est presque de nulle utilité sans l'autre. Car celui qui mortifie seulement sa chair, sans humilier son esprit par la prière, devient orgueilleux, et mérite qu'on lui applique ces paroles du Prophète : *Est-ce que je mangerai la chair des taureaux, ou que je boirai le sang des boucs* (1) *?* Ces sortes de sacrifices, où il n'y a que de la chair et du sang, ne plaisent point à Dieu. Et d'un autre côté, celui qui s'adonne à l'oraison, et qui néglige de mortifier sa chair, doit craindre ces paroles de Jésus-Christ dans l'Evangile : *Pourquoi m'appelez-vous : Seigneur! Seigneur! si vous ne faites pas ce que je dis* (2) *?* et celle du Sage dans les Proverbes : *Si quelqu'un détourne ses oreilles, pour ne pas entendre la loi, sa prière sera rejetée* (3). Votre prière ne peut être agréable à Dieu, si vous ne faites sa volonté.

Saint Augustin (4) dit que, comme il y avoit deux autels au temple de Salomon, l'un au dehors où l'on égorgeoit les victimes qu'on devoit sacrifier, et l'autre dans le sanctuaire, ou l'on offroit de l'encens à Dieu; il doit de même y avoir deux autels en nous; l'un intérieur, pour y offrir l'encens de la prière,

(1) Numquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo? *Ps.* 49. 13.

(2) Quid autem vocatis me : Domine, Domine; et non facitis quæ dico? *Luc.* 6. 46.

(3) Qui declinat aures suas ne audiat legem, oratio ejus erit execrabilis. *Prov.* 28. 9.

(4) *Serm.* 255. *de Temp.*

conformément à ces paroles de S. Matthieu : *Mais vous, lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre cabinet, et là, ayant fermé la porte, priez votre père en secret* (1); et l'autre extérieur, pour nous y immoler nous-mêmes par les mortifications corporelles. De sorte que ces deux choses, je veux dire la mortification et la prière, doivent toujours marcher de concert, et se prêter la main l'une à l'autre : car si la mortification est une disposition nécessaire pour la prière, la prière est aussi un moyen très-utile pour parvenir à une parfaite mortification.

Quant au premier point, que la mortification est une disposition nécessaire à la prière, c'est une vérité que tous les saints et tous les maîtres de la vie spirituelle nous enseignent. Ils disent que comme on ne peut écrire sur une peau de parchemin, si elle n'est bien ratissée, et si on n'en a bien ôté toute la chair : de même, si toutes les affections de la chair ne sont bien déracinées de notre âme, et si elle n'en est bien dégagée, elle n'a point la disposition qu'il faut pour faire que le Seigneur écrive et imprime en elle les caractères de sa sagesse et de sa grâce. *A qui enseignera-t-il la science ?* dit le prophète Isaie, *et à qui donnera-t-il l'intelligence ? aux enfans qui sont sevrés, et qu'on a tirés de la mamelle* (2). C'est-à-dire, à ceux qui

(1) Tu autem quum oraveris, intra in cubiculum tuum, et clauso ostio, ora patrem tuum in abscondito. *Matth.* 6. 6.

(2) Quem docebit scientiam ! et quem intelligere faciet auditum ! ablactatos à lacte, avulsos ab uberibus. *Is.* 28, 9.

pour l'amour de lui se privent et se sèvrent des plaisirs du monde et des affections de la chair. Dieu veut trouver notre cœur libre et dégagé de toutes choses, pour y entrer; il veut y trouver une paix et une tranquillité profonde. *Il a établi sa demeure dans la paix* (1).

Les philosophes payens ont reconnu cette vérité. Ils conviennent tous que la sagesse consiste dans une certaine tranquillité d'âme, dont on jouit quand les appétits sensuels sont entièrement réprimés. C'est alors qu'il n'y a plus de passions violentes, qui troublent la paix de l'âme par des mouvemens déréglés, et qui offusquent l'entendement, comme il arrive lorsqu'elles sont dans l'agitation. Car le propre de la passion est d'aveugler la raison, et de diminuer en nous la liberté du franc arbitre; cela se voit tous les jours par expérience dans un homme qui est en colère. Il semble que la passion lui fasse perdre le jugement, et le rende furieux et frénétique; et si vous lui demandez ensuite : Pourquoi avez-vous dit et pourquoi avez-vous fait telle et telle chose ? il vous répondra : J'étois hors de moi. Mais, lorsque les passions sont calmes, l'entendement a aussi des lumières bien plus pures pour connoître le bien; et la volonté a une liberté bien plus entière pour l'embrasser. Or cette paix et cette quiétude, est ce que Dieu veut trouver dans notre cœur pour s'y reposer, et pour répandre sa sagesse

(1) Et factus est in pace locus ejus. *Ps.* 75. 3.

et ses dons sur nous. La mortification de nos passions et de nos appétits déréglés, est le vrai moyen d'obtenir cette paix; et c'est dans cet esprit qu'Isaïe dit, *que la paix sera l'ouvrage de la justice* (1).

Saint Augustin explique parfaitement bien ceci sur ces paroles du Prophète : *La justice et la paix se sont embrassées* (2). Voulez-vous, dit-il, que la justice et la paix s'embrassent ? Faites des œuvres de justice, et vous aurez infailliblement la paix. Si vous n'aimez point la justice, vous n'aurez point la paix; car la paix et la justice sont deux amies, qui sont si étroitement liées ensemble, qu'elles ne peuvent se séparer l'une de l'autre : de sorte que si vous n'aimez la justice, la paix ne vous aimera point et ne viendra point chez vous (3). On n'obtient la paix que par la guerre; si vous ne voulez avoir la guerre avec vous, en vous mortifiant, en contrariant vos désirs, et en vous surmontant vous-même, vous n'obtiendrez jamais cette paix qu'il est si nécessaire d'avoir pour vaquer à l'oraison. Rien ne vous donne plus d'empêchement et plus de trouble, dit Thomas à Kempis (4), que les affections de votre cœur qui ne sont pas bien mortifiées. Les passions

---

(1) Et erit opus justitiæ pax. *Is.* 32. 17.

(2) *Aug. in illud.* Justitia et pax osculatæ sunt. *Ps.* 84. 11.

(3) Fac justitiam, et habebis pacem, ut osculentur se justitia et pax. Si non amaveris justitiam, pacem non habebis; quia duæ amicæ sunt justitia et pax : ipsæ se osculantur. Si amicam justitiam non habueris, non te amabit ipsa pax, nec veniet ad te.

(4) *De Imit. Christ. lib.* 1. *c.* 3.

déréglées, et les mauvaises inclinations que vous avez, est ce qui vous déconcerte et qui vous empêche de vous appliquer à l'oraison : c'est ce qui vous inquiète dans vos prières; c'est ce qui mène tant de bruit dans votre âme, que le doux sommeil dont elle jouit dans l'oraison en est à toute heure interrompu; ou, pour mieux dire, c'est ce qui empêche votre âme de s'y laisser aller, et de pouvoir jamais reposer. Il arrive ordinairement qu'un homme qui a trop mangé ne sauroit dormir la nuit, parce que les crudités qui demeurent dans l'estomac, et les vapeurs grossières que les viandes envoient continuellement au cerveau, l'inquiètent de telle sorte, qu'il ne fait que se tourner toute la nuit de côté et d'autre, sans pouvoir trouver du repos. La même chose arrive dans l'oraison : le déréglement de l'amour-propre; l'envie de satisfaire nos passions; le désir que nous avons d'être estimés, et qu'on fasse ce que nous voulons, tout cela nous surcharge tellement le cœur, excite tant de vapeurs en nous, et produit tant de fantômes dans notre imagination, que nous ne saurions nous recueillir, ni avoir l'esprit attaché à Dieu. C'est dans ce sens qu'on a accoutumé d'expliquer ces paroles du Sauveur dans l'Evangile : *Prenez garde à vous, de peur que la crapule, et l'ivrognerie, et l'inquiétude des choses de cette vie ne vous appesantissent le cœur* (1). Car ce passage doit s'entendre

(1) Attendite autem vobis, ne fortè graventur corda vestra in crapulâ et ebrietate, et curis hujus vitæ. *Luc.* 21. 34.

non-seulement de l'enivrement du vin, mais de celui de toutes les choses du monde, suivant ces paroles d'Isaïe : *Ecoutez ceci, pauvre affligée, vous qui êtes ivre, quoique ce ne soit pas de vin* (1). Quand le cœur n'est pas bien purifié par la mortification, il en sort un nuage obscur et épais, qui prive notre âme de la présence de Dieu; et c'est ce que saint Paul exprime, quand il dit que l'*homme animal et charnel ne comprend point les choses que l'esprit de Dieu enseigne* (2). Car ces choses sont toutes spirituelles; et il est tout matériel : de sorte qu'afin qu'il soit capable de les concevoir et de les goûter, il faut qu'il se subtilise, et qu'il s'épure par la mortification.

On peut tirer de ceci une résolution à un doute que l'on propose ordinairement. L'oraison, dit-on, est un entretien et un commerce familier que nous avons avec Dieu, et par conséquent un commerce plein de douceur et de joie, suivant ces paroles du Sage : *Il n'y a rien d'amer, ni de fade dans sa conversation, et dans sa familiarité, il n'y a que de la joie et du plaisir* (3). D'où vient donc que l'oraison étant d'elle-même si remplie de suavité, et nous étant d'ailleurs si utile et si nécessaire, nous la trouvons cependant si

(1) Audi hoc, paupercula, et ebria non à vino. *Is.* 51. 21. *Joel.* 1.

(2) Animalis autem homo non percipit ea, quæ sunt Spiritûs Dei. 1. *Cor.* 2. 14.

(3) Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium. *Sap.* 8. 16.

difficile, que nous nous y portons avec tant de peine, et qu'il y a si peu de gens qui s'y adonnent ? C'est avec répugnance, dit saint Bonaventure, et malgré nous, que nous assistons aux exercices spirituels; nous y sommes comme des chiens qui seroient attachés à un billot (1). La cause de ceci est celle que nous venons de toucher. L'oraison n'est pas d'elle-même difficile; mais la mortification l'est ; et comme la mortification est une disposition nécessaire pour l'oraison, nous trouvons l'oraison pénible, parce que cette disposition nous manque. C'est ce qui se voit même dans l'ordre des choses naturelles : car la difficulté ne consiste pas à introduire la forme dans un sujet, mais à le disposer de manière qu'il soit propre à la recevoir. Considérez, par exemple, ce qui arrive, lorsqu'on met du bois vert au feu; voyez combien le feu agit pour lui ôter sa verdeur, l'épaisse fumée qu'il en fait sortir, et le temps qu'il emploie pour le disposer à brûler : mais aussi dès que le bois a toute la disposition nécessaire, le feu y prend aussitôt, et le consume facilement. Il en est de même ici : toute la difficulté consiste à ôter de nos passions ce qu'elles ont de verdeur, à mortifier nos appétits déréglés, et à nous détacher entièrement des choses du monde. Si nous étions venus à bout de cela, le reste ne nous coûteroit plus rien ; notre âme se porteroit d'elle-même à Dieu, et se feroit un plaisir de

(1) Quasi alligati catuli ad stipitem retinenti animo cogimur esse in divinis. *Bonav. lib.* 1. *de Prof. Relig.* 1. 1.

converser familièrement avec lui. Chacun se plaît à converser avec ses semblables : or celui qui s'attache à mortifier sa chair, se spiritualise par-là, et se rend en quelque sorte semblable à Dieu. C'est pourquoi il aime à avoir commerce avec Dieu, et Dieu réciproquement prend plaisir à se communiquer à lui. *Mes délices*, dit la Sagesse, *sont d'être avec les enfans des hommes* (1). Mais quand le cœur est rempli de passions, qu'on n'est pas exempt d'un peu de gloire, qu'on se plaît au commerce du monde, et qu'on aime sa satisfaction et ses aises ; alors, comme on est très-éloigné de ressembler à Dieu, on trouve aussi qu'il est très-pénible de converser avec lui, et on ne prend plaisir qu'au commerce des choses terrestres, par la ressemblance qu'on a avec elles. *Ils sont devenus abominables*, dit le prophète Osée, *comme les choses qu'ils ont aimées* (2).

Un saint Père disoit, que comme lorsque l'eau est troublée, il est impossible de s'y voir, ni d'y voir rien ; de même, si nous n'avons le cœur bien net de toutes les affections de la terre, et bien dégagé de mille choses vaines et impertinentes, nous ne pourrons jamais voir la face de Dieu dans l'oraison : c'est-à-dire, nous ne pourrons jamais pénétrer la profondeur de ses mystères, et jamais il ne se communiquera à nous,

(1) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. *Prov.* 8. 31.
(2) Facti sunt abominabiles sicut ea quæ dilexerunt : *Osée*, 9. 10.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ; car ils verront Dieu (1). L'oraison est proprement une vue spirituelle des mystères et des œuvres de Dieu : et de même que pour bien voir avec les yeux du corps, il faut les avoir nets et clairs ; de même, pour bien voir les œuvres de Dieu avec les yeux de l'âme, il faut avoir le cœur net et pur. Si vous voulez voir Dieu, dit saint Augustin, songez premièrement à vous purifier le cœur, et à en ôter tout ce que vous voyez qui lui déplaît (2).

L'abbé Isaac expliquoit ceci par une comparaison qui est rapportée par Cassien (3). Il disoit que notre âme étoit comme une plume très-légère, que le moindre vent lève de terre, et fait voltiger en l'air, quand elle n'est ni mouillée, ni poissée, ni collée à rien qui la retienne : mais si elle est mouillée, si quelque chose de gluant y est attaché, cela l'empêche de s'élever, et elle demeure à terre dans la boue et dans l'ordure. Si notre âme est pure et nette de toutes choses, le moindre souffle de l'esprit de Dieu dans la méditation l'élève jusqu'à Dieu même : mais si elle est attachée aux choses de la terre, si elle est soufflée par des passions déréglées, elle devient si pesante qu'elle ne peut s'élever

---

(1) Beati mundo corde ; quoniam ipsi Deum videbunt. *Matth.* 5. 8.

(2) Deum videre vis ? prius ergo cogita de corde mundando, et quidquid ibi vides quod Deo displicet, tolle. *Aug. Serm.* 2. *de Ascensione Domini, et Serm.* 176. *de Temp.*

(3) *Cass. Coll.* 9. *c.* 4.

aux choses du ciel, ni avoir de satisfaction dans l'oraison. S'il fut défendu à Moyse, disoit l'abbé Nil (1), de s'approcher du buisson ardent, sans avoir auparavant ôté ses souliers, comment voulez-vous approcher de Dieu, et parvenir à converser avec lui, sans vous être auparavant défait de vos passions et de tous les attachemens que vous avez aux choses du monde ?

Nous avons un exemple dans le quatrième des Rois, qui nous fait bien voir quel calme il doit y avoir dans nos passions, lorsque nous voulons nous mettre en prières, et avoir commerce avec Dieu. L'Ecriture-Sainte raconte que Joram, roi d'Israël, Josaphat, roi de Juda, et le roi d'Edom, marchant tous trois contre le roi Moab, l'eau leur manqua dans le désert, de sorte que leur armée étoit sur le point de périr. Dans cette extrémité, ils allèrent consulter le prophète Elisée; et le roi d'Israël, qui étoit idolâtre, lui ayant dit : *Pourquoi le Seigneur a-t-il assemblé ici trois rois pour les livrer entre les mains de Moab ?— Quelle affaire avons-nous ensemble vous et moi ?* lui répondit Elisée; *Allez trouver les prophètes de votre père et de votre mère ; le Seigneur des armées vit, en la présence duquel je suis. Si ce n'étoit le respect que j'ai pour Josaphat, roi de Juda, je ne me serois pas soucié de vous, et je ne vous aurois pas seulement re-*

(1) *Nil. de orat. c.* 3. *in Biblioth. SS. Patr. tom.* 2.

gardé ; mais qu'on m'amène un musicien (1). Ce fut ainsi que le saint prophète plein de zèle et de courage reprit le roi d'Israël, et lui reprocha son idolâtrie ; mais enfin, à la considération de Josaphat, qui étoit un roi saint et juste, il voulut bien se résoudre à leur dire les grâces que Dieu leur feroit dans leur entreprise. Cependant, parce que la ferveur de son zèle l'avoit un peu emporté, il veut que pour être en état d'avoir réponse de Dieu, on lui amène un musicien qui rende le calme à ses esprits, par la douceur de la musique ; et dès qu'il se sent dans une assiette tranquille, il leur déclare les merveilles que Dieu veut opérer en leur faveur, en leur envoyant de l'eau en abondance, et en leur donnant la victoire sur leurs ennemis. Que s'il fallut qu'un saint prophète, qui n'avoit eu qu'un emportement saint et juste, se remît de cette agitation pour parler à Dieu, et en recevoir réponse, combien est-il plus nécessaire que nous calmions le trouble de nos passions déréglées, pour faire qu'il se communique à nous dans la prière.

Quant au second point, que l'oraison est un moyen efficace pour parvenir à la mortification, nous l'avons suffisamment prouvé dans le Traité de l'oraison. Cette mortification de nous-mêmes est donc proprement le

(1) Quid mihi et tibi est? Vade ad prophetas patris tui, et matris tuæ. Vivit Dominus exercituum, in cujus conspectu sto, quòd si non vultum Josaphat regis Judæ erubescerem, non attendissem quidem te, nec respexissem; nunc autem adducite mihi psaltem. 4 *Reg*. 3. 13. 14. 15.

fruit que nous devons tirer de la prière ; et les saints tiennent pour suspecte, et avec raison, la prière qui n'est point accompagnée de la mortification. Car de même que pour travailler le fer, il ne suffit pas de l'amollir par la chaleur de la forge, si on ne le bat à coups de marteau, pour lui donner la forme qu'on veut : de même, il ne suffit pas d'amollir notre cœur, et de l'attendrir par la prière ; il faut encore y employer le marteau de la mortification pour bien façonner notre âme, pour en ôter absolument les défauts, et pour y imprimer toutes les vertus dont elle a besoin. La douceur et la suavité que l'on goûte dans l'exercice de la prière et de l'amour divin, est ce qui doit servir à adoucir les peines qu'on trouve dans la mortification ; c'est ce qui doit nous encourager à renoncer à nous-mêmes, et à surmonter la malignité de notre nature. Prions incessamment et sans relâche, jusqu'à ce que nous ayons acquis par la miséricorde de Dieu, cette parfaite mortification de nous-mêmes qui nous est si nécessaire, et que l'Ecriture et les Saints nous recommandent si instamment.

Saint Augustin, sur ces paroles de la Genèse : *L'enfant commença donc à croître, et fut sevré, et le jour qu'on le sevra, Abraham fit un grand festin* (1) : D'où vient, dit-il, qu'à la naissance d'Isaac, qui étoit cet enfant désiré, cet enfant promis, dans lequel toutes

(1) *Aug. q. 9. sup. Genes. in illud.* Crevit igitur puer, ablactatus est, fecitque Abraham grande convivium in die ablactationis ejus. *Genes.* 21. 8.

les nations devoient être bénies, on ne fait nulle réjouissance ? qu'on n'en fait encore aucune à sa circoncision, qui étoit pourtant une cérémonie solennelle, et que quand on le sèvre, quand on le fait pleurer parce qu'on l'arrache de la mamelle, alors son père se réjouit avec ses amis, et leur fait un grand festin. Que veut dire cela ? Il faut, dit saint Augustin, qu'il y ait un sens mystique caché là-dessous, et que le Saint-Esprit veuille nous faire entendre par-là, que nous devons nous réjouir spirituellement quand quelqu'un croît en vertu, qu'il commence à entrer dans l'état d'un homme parfait, et qu'il n'est plus de ceux dont parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : *Comme vous n'étiez encore que des enfans en Jésus-Christ, je ne vous ai nourris que de lait, et non pas de viandes solides* (1). Or, appliquant ceci maintenant à nous, ce que nous devons entendre par là, c'est que la grande joie de nos supérieurs, qui sont nos pères spirituels, n'est point quand nous naissons à la religion en y entrant, ni quand on nous y reçoit tout-à-fait au bout de notre noviciat ; mais quand ils voient que nous nous sevrons nous-mêmes, que nous cessons d'être enfans, et que quittant la nourriture et les amusemens des enfans, nous commençons à nous nourrir de viandes solides, et à nous comporter comme un homme spirituel et mortifié.

(1) Tanquam parvulis in Christo lac vobis potum dedi, non escam. 1. Cor. 3. 1. 2.

Mais l'oraison a encore une autre liaison plus particulière avec la mortification ; car, non-seulement elle est un moyen propre pour parvenir à la mortification, mais elle est d'elle-même une mortification très-grande, suivant ces paroles du Saint-Esprit : *Les veilles qu'on emploie en des réflexions honnêtes, déssèchent le corps* (1). *La fréquente meditation est une affliction de la chair* (2). L'Ecriture-Sainte nous fait voir encore cette vérité dans la lutte de Jacob et de l'Ange. Jacob en demeura boiteux; et nous voyons par expérience que ceux qui sont extrêmement adonnés à la méditation, sont d'ordinaire foibles, pâles et infirmes. C'est une espèce de lime sourde, qui affoiblit la chair peu à peu, qui la déssèche, et qui ruine la santé. C'est pourquoi, de quelque côté qu'on veuille le prendre, la prière sert toujours beaucoup à la mortification.

CHAPITRE II.

En quoi consiste la mortification, et combien elle nous est nécessaire.

Pour traiter ceci à fonds, il est nécessaire de supposer, en premier lieu, qu'il y a deux parties principales dans notre âme, qui sont appelées par les théologiens supérieure et inférieure, et qu'on distingue ordinairement

(1) Vigilia honestatis labefaciet carnes. *Eccli.* 31. 1.
(2) Frequens meditatio, carnis afflictio est. *Eccl.* 12. 12.

les noms de raison, et d'appétit sensitif. ant le péché, et dans le bienheureux état de l'innocence et de la justice originelle, où Dieu créa l'homme, la partie inférieure étoit parfaitement soumise à la supérieure, comme une chose moins noble à une plus noble, et comme un serviteur à son maître. *Dieu fit l'homme droit* (1), dit l'Ecriture. Il ne le créa point déréglé comme nous le sommes. L'appétit obéissoit alors à la raison, sans peine et sans répugnance; et l'homme se portoit lui-même à aimer son créateur et à le servir, sans que rien l'en détournât. Cette sujétion de l'appétit sensitif à la raison, étoit si grande, qu'il ne pouvoit alors s'exciter aucun mouvement désordonné dans l'homme, ni aucune tentation, s'il ne le vouloit de lui-même. En cet état nous n'eussions été sujets, ni à la colère, ni à l'envie, ni à la gourmandise, ni à l'impureté, ni à aucune autre inclination corrompue, si de nous-mêmes, et par une volonté déterminée, nous ne nous y fussions portés; mais la raison s'étant depuis révoltée contre Dieu par le péché, l'appétit sensitif se révolta aussi contre la raison, de sorte que, malgré nous, et contre notre consentement, il s'élève quelquefois dans notre appétit sensitif des mouvemens et des affections que nous condamnons, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Je ne fais pas le bien que je veux, mais je*

---

(1) Fecit Deus hominem rectum. *Eccl.* 7. 30.

fais le mal que je ne veux pas (1). Que si l'homme n'eût point péché, le corps auroit toujours été disposé à faire, sans peine et sans contradiction, tout ce que l'âme eût voulu de lui; mais à présent *la corruption du corps appesantit l'âme* (2). Le corps l'empêche de bien des choses qu'elle pourroit et qu'elle voudroit. C'est un méchant cheval sur lequel on a beaucoup de chemin à faire, qui n'a point de pas, qui va un train rude, qui bronche souvent, qui se lasse en moins de rien, qui est quelquefois rétif et ombrageux, et qui se couche lorsqu'on a le plus de besoin de le faire aller. Cette punition étoit bien due à l'homme; il avoit désobéi à son Créateur, et le juste jugement de Dieu sur lui, veut que sa chair aussi lui désobéisse (3), et que la révolte de son appétit excite une guerre continuelle en lui-même. Les théologiens disent, avec le vénérable Bède, que par le péché, l'homme a été dépouillé des dons de la grâce, et qu'il a reçu une plaie dans les dons de la nature (4). Car, non-seulement il a été privé de la justice originelle, et des dons surnaturels qui y étoient attachés; mais il a souffert aussi une grande altération dans les

---

(1) Non enim quod volo bonum, hoc facio; sed quod nolo malum, hoc ago. *Ad Rom.* 7. 19.

(2) Corpus quod corrumpitur, aggravat animam. *Sap.* 9. 15.

(3) Hæc est enim pœna inobedienti homini reddita in semetipso, ut ei vicissim non obediatur, neque à semetipso. *S. Aug. l.* 1. *contra advers. Legis, et Prophetarum. c.* 41.

(4) Fuit spoliatus gratuitis, et vulneratus in naturalibus.

dons qui sont purement naturels. Son entendement s'est obscurci ; son libre arbitre s'est affoibli ; sa volonté pour le bien s'est relâchée ; son appétit s'est rendu violent pour le mal ; sa mémoire a diminuée ; son imagination est devenue si inquiète et si aisée à dissiper, qu'à peine peut-il faire la moindre prière avec attention, et sans qu'aussitôt elle s'échappe, et se promène de tous côtés ; ses sens ont perdu ce qu'ils avoient d'exquis ; sa chair est demeurée pleine de corruption et de mauvaises inclinations ; enfin, toute la nature a été tellement altérée, tellement gâtée en lui, que ce qui lui étoit alors aisé, lui est devenu désormais comme impossible. Avant le péché, l'homme aimoit Dieu plus que lui-même ; depuis le péché, il s'aime plus que Dieu, ou plutôt il n'aime que soi ; il n'a d'ardeur que pour faire sa volonté, que pour contenter ses appétits, et que pour se laisser emporter à ses passions, quelque contraires qu'elles puissent être à la raison et aux lois de Dieu.

De plus, il faut remarquer (1) que quoique le baptême nous ait délivrés du péché originel, qui est la cause de tout ce désordre, il ne nous a pas délivrés de la rébellion de notre appétit contre la raison et contre Dieu, qui est appelée par les théologiens, *l'aliment du péché* (2). C'est par un juste jugement, et par une providence adorable, que Dieu a

(1) *Bern. lib.* 1. *de Prof. Relig. c.* 33.
(2) Fomes peccati.

voulu que cette rébellion subsistât toujours, pour punir et pour réprimer notre orgueil, et afin que la considération de notre misère et de notre bassesse, servît à nous humilier devant lui. Il avoit comblé l'homme de dignité et d'honneur en le créant; il l'avoit paré et embelli de ses dons et de ses grâces; mais l'homme, en ayant mal connu le prix, et ayant été ingrat envers son créateur, mérita d'en être privé, et d'être fait semblable aux bêtes, en devenant sujet aux mêmes désirs et aux mêmes inclinations qui les emportent (1). Ainsi, Dieu a voulu abaisser l'homme, afin qu'il rentrât en lui-même, et qu'il n'eût plus d'occasion de s'enorgueillir; comme en effet, si nous nous connoissions, nous verrions bien que nous n'en avons aucune, mais que plutôt nous en avons une infinité de nous humilier à tout moment.

Secondement, il faut supposer encore une autre vérité principale, et qui est une suite nécessaire de ce que nous venons de dire; c'est que le déréglement de notre appétit, et la perversité de l'inclination de notre chair, est le plus grand obstacle qui s'oppose à notre avancement dans la vertu. C'est ce qu'on dit ordinairement, que la chair est notre plus grand ennemi, parce qu'en effet c'est de-là que viennent toutes nos tentations et toutes nos chûtes. *D'où viennent les guerres et les contradictions que vous sentez*

---

(1) Homo cùm in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. *Ps.* 48. 13.

en vous-mêmes ? dit l'apôtre saint Jacques, *N'est-ce pas de vos passions, qui combattent dans votre esprit* (1) ? La sensualité, la concupiscence et le déréglement de l'amour-propre, sont la cause de toutes nos guerres intestines, de tous les péchés, de toutes les fautes, et de toutes les imperfections que nous commettons, et par conséquent le plus grand empêchement que nous rencontrions dans le chemin de la perfection. Les philosophes anciens, qui n'étoient éclairés que de la seule lumière de la raison naturelle, ont connu cette vérité. Aristote (2) établissoit toute la difficulté de la vertu, dans la modération des plaisirs et des chagrins; et Epictète réduisoit toute la philosophie à ces deux mots : *Souffrez, et abstenez-vous* (3). En effet, toute la vertu consiste à souffrir constamment les afflictions et les douleurs, et à s'abstenir sagement des plaisirs; et nous le voyons tous les jours par expérience, car on ne pèche que pour éviter quelque peine et quelque chagrin, ou pour avoir quelque plaisir ou quelque commodité, ou pour ne savoir pas s'en priver. Les uns pèchent par le désir ou des richesses, ou des honneurs, ou des plaisirs sensuels; les autres, par la crainte de la peine qu'ils trouvent dans la pratique des commandemens de Dieu et de l'Eglise, par la difficulté qu'ils ont à aimer leurs ennemis,

(1) Undè bella et lites in vobis ? Nonne ex concupiscentiis vestris, quæ militant in membris vestris ? *Jac.* 4. 1.
(2) *Aristot. lib.* 7. *Ethic. c.* 71.
(3) Sustine, et abstine. *In Epictet. man.*

à observer le jeûne, et à confesser leurs péchés honteux et secrets. Tous les péchés viennent donc de ces deux sources, et non-seulement tous les péchés considérables, mais toutes les fautes légères, et toutes les imperfections où nous tombons dans le chemin de la vertu.

Tout ceci supposé, il n'est pas difficile de concevoir, que la mortification consiste à réparer ce désordre de nos passions, c'est-à-dire, à réprimer en nous les mauvaises inclinations et le déréglement de l'amour-propre. Saint Jérôme, écrivant sur ces paroles de Jésus-Christ : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, et qu'il porte sa croix et me suive* (1), dit : Que celui-là renonce à lui-même, et porte sa croix, qui étoit auparavant impudique, et qui devient chaste ; qui étoit auparavant sans modération, et qui devient tempérant ; qui étoit auparavant foible et timide, et qui devient fort et courageux. C'est là renoncer véritablement à soi-même, que de devenir tout autre que l'on n'étoit.

Mais ce qui nous fait bien voir la nécessité de la mortification, c'est que le Sauveur, comme le remarque très-bien saint Basile, dit premièrement : *Qu'il renonce à lui-même*, et qu'il ajoute après, *et qu'il me suive*. C'est-à-dire, que si vous ne renoncez premièrement à

---

(1) Qui vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. *Luc.* 9. 23. *Hier. Epist. ad Algasian.*

vous-mêmes ; si vous ne vous dépouillez entièrement de votre propre volonté ; si vous ne mortifiez vos mauvaises inclinations, vous rencontrerez mille embarras et mille obstacles qui vous empêcheront de pouvoir suivre Jésus-Christ. Il faut donc que vous vous applanissiez premièrement le chemin, par la mortification ; et c'est pour cela qu'il l'a établie comme le fondement, non-seulement de la perfection, mais de toute la vie chrétienne. C'est là cette croix que nous devons toujours porter avec nous, si nous voulons suivre Jésus-Christ. *C'est ainsi que nous devons toujours porter sa mort en notre corps, afin que la pureté de sa vie paroisse aussi dans notre corps* (1). *La vie de l'homme sur la terre est une guerre perpétuelle* (2). *Car la chair*, comme dit saint Paul, *a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair* (3). Voilà d'où vient la guerre continuelle que nous avons avec nous-mêmes ; celui qui saura le mieux vaincre sa chair et ses appétits, celui-là sera le meilleur et le plus brave de tous les soldats de Jésus-Christ. Saint Grégoire et saint Ambroise disent (4) : Que c'est en cela que consiste la véritable valeur des serviteurs de Dieu ; la force du corps n'y fait rien : il n'est

---

(1) Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. 2. *Cor.* 4. 10.

(2) Militia est vita hominis super terram. *Job.* 7. 1.

(3) Caro concupiscit adversus spiritum ; spiritus autem adversùs carnem. *Galat.* 5. 17.

(4) *Greg. l.* 7. *Mor. c.* 8. *Ambros. l.* 5. *de Offic. c.* 36.

question que de celle du courage, qui va à vaincre sa chair, à gourmander ses passions, à mépriser les plaisirs de cette vie, et à en supporter patiemment les adversités et les travaux. En effet, ajoutent-ils, c'est quelque chose de plus grand de se commander, et d'être maître de soi-même et de ses passions, que de commander aux autres. *Un homme patient*, dit le Sage, *est plus à estimer qu'un homme vaillant; et celui qui est maître de sa colère, que celui qui emporte des villes d'assaut* (1). La raison qu'en rend saint Ambroise, c'est que nos mauvaises inclinations sont des ennemis bien plus dangereux que tous les ennemis étrangers (2); aussi dit-il que Joseph acquit plus de gloire en se commandant à lui-même, et en résistant aux sollicitations de Putiphar, qu'en commandant ensuite à toute l'Egypte (3). Saint Chrysostome est de ce même sentiment, et dit que David remporta une plus belle victoire, lorsque pouvant se venger de Saül, et le tuer dans la caverne, il ne le voulut point faire, que lorsqu'il vainquit Goliath (4). Les trophées de cette première victoire furent érigés non pas dans la Jérusalem de la terre, mais dans la Jérusalem céleste; et c'est de-

---

(1) Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium. *Prov.* 16. 32.

(2) Graviores inimici sunt pravi mores, quam hostes intesti. *Ambros. serm.* 87. *de Eliseo.*

(3) *Idem de patriarchâ Joseph. c.* 5. *Genes.* 30. 7.

(4) *Homil. de David et Saul. tom.* 1. 2. *Reg.* 14. 18.

là que sortent au devant de lui, non pas les filles d'Israël en chantant ses louanges, comme lorsqu'il eut vaincu Goliath, mais tous les chœurs des anges, qui se réjouissent du haut du Ciel, et qui admirent sa vertu et son courage.

CHAPITRE III.

Qu'un des plus grands châtimens de Dieu sur l'homme, est de le livrer à ses désirs, et de l'abandonner à ses passions.

Pour connoître mieux la nécessité où nous sommes de mortifier notre chair, et pour nous encourager davantage à prendre les armes contre elle, il importe extrêmement que nous sachions combien c'est un ennemi dangereux. C'en est un si redoutable, que les Saints disent qu'une des plus grandes punitions de Dieu, et où il montre le plus sa colère contre le pécheur, c'est lorsqu'il le livre entre les mains de cet ennemi, et qu'il l'abandonne à ses désirs et à ses appétits sensuels, comme à de cruels bourreaux. Ils rapportent à ce sujet, plusieurs passages de l'Ecriture-Sainte, et entre autres celui du Prophète : *Mon peuple n'a point écouté ma voix ; Israël ne s'est point attaché à moi, c'est pourquoi je les ai abandonnés aux désirs de leur cœur ; ils ne suivront plus que*

que leur propre fantaisie (1). Saint Paul dit que c'est de cette sorte que Dieu voulut châtier l'orgueil des philosophes, *qui ayant connu Dieu, ne le glorifièrent pas comme Dieu, et ne lui rendirent pas les grâces qu'ils lui devoient, mais s'égarèrent en de vains raisonnemens. Et c'est pour cela*, ajoute-t-il, *que Dieu les livra aux désirs de leur cœur, et à l'impureté; afin que, venant à s'y abandonner, ils déshonorassent eux-mêmes leur propre corps* (2). Le châtiment que Dieu exerça contre eux, fut de les livrer à leurs désirs. Mais il faut remarquer ici en passant, avec saint Ambroise, que quand l'Écriture dit que Dieu livre un homme à ses désirs, on ne doit pas entendre par-là que Dieu incite quelqu'un au mal, et fasse tomber personne dans le péché, mais seulement qu'il permet que les mauvais désirs qu'on avoit conçus dans le cœur, viennent à éclater au dehors, et à être mis enfin en exécution, par l'instigation et par le secours du démon.

On peut voir combien cette sorte de châtiment est horrible, par tout ce que l'Apôtre ajoute ensuite. Il montre de quelle manière ces philosophes superbes furent traités par cet ennemi furieux, à qui Dieu les avoit

---

(1) Et non audivit populus meus vocem meam, et Israël non intendit mihi. Et dimisi eos secundùm desideria cordis eorum; ibunt in adinventionibus suis. *Ps.* 80. 12. 13.

(2) Quia cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis. Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum, in immunditiam, ut contumeliis afficiant corpora sua in semetipsis. *Rom.* 1. 21. 24.

livrés ; et on ne sauroit dire à quel excès de désordre il ne les porta point. Il les entraîna dans toutes sortes de vices, jusques à les plonger enfin en des péchés honteux et abominables. *Dieu les livra*, dit-il, *à des passions infâmes* (1). Malheur à vous, si vous vous laissez tomber entre les mains d'un ennemi si terrible, entre les griffes d'une bête si cruelle et si indomptable ? Savez-vous comment vous en serez traités ? Ecoutez saint Ambroise : Celui, dit-il, qui ne sait pas commander à ses désirs, se trouve bientôt emporté par ses désirs, comme par un cheval indompté, qui a pris le mors aux dents, qui court de toute sa force par des lieux inaccessibles, et qui ne s'arrête point qu'il ne soit tombé, avec son homme, dans un précipice (2). C'est ainsi que si vous ne gourmandez la concupiscence, si vous ne la domptez, elle vous emportera de désordre en désordre, de vice en vice, et ne s'arrêtera point qu'elle ne vous ait précipité dans les péchés énormes, et dans les abîmes de l'enfer. *Ne vous laissez point aller à la concupiscence*, dit l'Ecclésiastique, *et gardez-vous bien de suivre votre propre volonté ; si vous donnez à vos désirs ce qu'ils vous demandent, vous deviendrez un spectacle de joie et de risée à vos enne-*

---

(1) Tradidit illos Deus in passiones ignominiæ. *Rom.* I. 26.

(2) Qui dominari nescit cupiditatibus, is quasi equus rapiatur indomitus, volvitur, obteritur, laniatur, affligitur. *Ambr. l. 3. de Virg.*

mis (1). Nous ne pouvons donner un plus grand sujet de joie aux démons, qui sont nos ennemis, que de nous livrer nous-mêmes à nos passions; car elles nous traiteront de manière, que tout l'enfer ensemble ne pourroit pas nous traiter si mal. C'est pourquoi le même Ecclésiastique demande si instamment à Dieu, qu'il détourne ce châtiment là de lui : *Seigneur, qui êtes mon Père et mon Dieu, détournez de moi toutes sortes de pensées impures : ne permettez point que je sois possédé par les désirs de la chair, et ne me livrez point à l'égarement d'un esprit sans honte* (2). Et certes, c'est avec grande raison que les Saints disent que la plus grande marque que Dieu puisse donner de sa colère à un pécheur, c'est de l'abandonner à sa propre volonté, et de lui laisser suivre en liberté les mouvemens de ses passions. C'est un mauvais signe pour un malade, quand le médecin lui laisse boire et manger tout ce qu'il lui plaît; c'est-à-dire, qu'il en désespère entièrement, et qu'il le regarde déjà comme un homme mort. Dieu en use de la même sorte envers le pécheur qui l'a irrité; il lui laisse faire tout ce qu'il veut : et que peut vouloir un homme dans un état si déréglé, et avec des inclinations si méchantes, sinon

(1) Post concupiscentias tuas non eas, et à voluntate tua avertere. Si præstes animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis. *Eccli.* 18. 30. 31.

(2) Domine, Pater et Deus vitæ meæ, aufer à me ventris concupiscentias, et concubitus concupiscentiæ ne apprehendant me, et animæ irreverenti et infrunitæ ne tradas me. *Eccli.* 23. 4. 6.

tout ce qui lui est le plus contraire, et qui lui donne la mort ? Il est aisé de comprendre par-là combien déplorable et malheureuse est la condition de ceux qui mettent leur bonheur à faire tout ce qu'ils veulent.

CHAPITRE IV.

De la haine de soi-même, et de l'esprit de mortification et de pénitence qu'elle produit.

Si nous faisons bien réflexion sur ce que nous venons de dire, cela suffira pour nous donner cette sainte haine et cette sainte aversion de nous-mêmes, que Jésus-Christ veut de nous, et sans laquelle il dit que nous ne pouvons être ses disciples. Car que faut-il davantage pour nous faire haïr notre corps, que de savoir que c'est le plus grand ennemi que nous ayons, et le plus grand traître qu'on ait jamais vu; mais un ennemi mortel; mais un traître, qui cherche à toute heure à donner la mort et une mort éternelle à l'âme qui le soutient, et qui fournit à tous ses besoins; un traître qui pour un plaisir passager, ne se soucie pas d'offenser Dieu, et de la précipiter pour toujours dans les abîmes éternels. Si on disoit à un homme : Sachez qu'un de vos domestiques qui boit et mange tous les jours avec vous, machine une trahison pour vous tuer; quelle devroit être sa crainte ? Que si on lui ajoutoit : Il y a encore

plus, car il vous hait de telle sorte, qu'il ne se soucie pas de mourir, pourvu qu'il vous tue ; il sait bien qu'on le prendra aussitôt, et qu'on le fera mourir cruellement, mais il compte sa vie pour rien, pourvu qu'il vienne à bout de son entreprise : de quelle frayeur n'en seroit-il point saisi ? N'appréhenderoit-il pas à toute heure et à tout moment qu'on ne lui vînt donner un coup de poignard ? et s'il pouvoit découvrir le traître, quelle haine ne concevroit-il point, et quelle vengeance ne voudroit-il pas en prendre ? Or notre corps est ce traître, qui boit, qui mange, qui couche avec nous, et qui sait bien qu'en faisant du mal à notre âme, il s'en fait à lui-même, et qu'il ne sauroit la précipiter dans l'enfer, sans y tomber aussi après elle. Cependant, à l'appétit de faire ce qu'il lui plaît, il foule tout aux pieds, et ne considère rien. Regardez si nous avons raison de le haïr. Combien de fois ce traître vous a-t-il poussé au bord de l'abîme ? Combien de fois vous a-t-il fait offenser la bonté de Dieu ? Combien de grâces vous a-t-il fait perdre ? Et combien de fois tous les jours met-il en danger votre salut ? Quelle sainte indignation ne devez-vous donc point avoir contre un ennemi qui vous a fait tant de maux, qui vous a privé de tant de biens, et qui vous met à toute heure en de si étranges périls ? Si nous haïssons le démon, et si nous le regardons comme notre capital ennemi, à cause du mal qu'il nous fait continuellement; combien davantage devons-nous haïr notre chair,

qui est pour nous un ennemi bien plus cruel et plus dangereux ? Les démons seroient bien foibles, si notre chair ne s'étoit mise de leur parti, pour nous faire une guerre continuelle.

Voilà ce qui faisoit que les Saints avoient une si grande haine d'eux-mêmes ; et de-là naissoit en eux cet esprit de mortification et de pénitence, par lequel ils se vengeoient de leur ennemi, et le tenoient toujours dans la sujétion. Ils n'avoient garde de traiter doucement leur corps, et de lui donner aucun plaisir; étant persuadés que c'eût été donner des armes à leur ennemi, et lui faire reprendre une nouvelle vigueur et de nouvelles forces contre eux. Prenons garde, dit saint Augustin, de ne point laisser prendre trop de forces à notre corps, de peur qu'il ne s'en serve à faire la guerre contre notre âme (1); mais appliquons-nous plutôt à le maltraiter, et à le mortifier, pour l'empêcher de se révolter : *Car celui qui élève un domestique avec trop de délicatesse, le trouvera ensuite insolent* (2).

Les anciens solitaires s'appliquoient avec tant d'ardeur à cet exercice de la mortification du corps, et croyoient qu'il étoit si nécessaire d'en affoiblir les forces, que quand les autres moyens ne suffisoient pas, ils avoient recours à des fatigues excessives qu'ils s'imposoient

---

(1) Ne præbeamus vires illicitas corpori nostro, ne committat bellum adversùs spiritum nostrum. *August. lib. 7. de salut. monit. cap.* 35.

(2) Qui delicatè à pueritia nutrit servum suum, posteà sentiet contumacem. *Prov.* 29. 21.

pour l'atténuer et pour l'abattre. Pallade raconte qu'un saint anachorète se trouvant extrêmement tourmenté de quelques pensées d'orgueil et de vanité dont il ne pouvoit se défaire, s'avisa de prendre une hotte et de transporter continuellement de la terre d'un endroit à un autre; et comme on lui demandoit ce qu'il faisoit : Je fais de la peine, répondit-il, à celui qui m'en fait; je me venge de mon ennemi (1). On dit la même chose de saint Macaire; et on rapporte de saint Dorothée qu'il faisoit de grandes pénitences, et de de grandes austérités, et qu'un jour quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il tourmentoit tant son corps: C'est parce qu'il me tourmente moi-même, répondit-il. Saint Bernard enflammé d'une sainte colère contre son corps, comme contre son ennemi capital : Que Dieu s'élève, s'écrioit-il, que ce géant armé tombe devant lui, qu'il tombe et qu'il soit écrasé cet ennemi de Dieu, cet amateur de lui-même, ce partisan du monde, cet esclave du démon ? Que vous en semble? ajoute-t-il. Certes si vous en jugez sainement, vous vous écrierez avec moi, qu'il est coupable de mort, qu'on le pende, qu'on le crucifie (2).

C'est avec ce courage et ces armes que nous devons combattre notre corps, et l'assujettir,

---

(2) Vexo eum qui me vexat. *Pallad. in vita S. Macar. Alexand.*

(2) Exsurgat Deus; cadat armatus iste, cadat, et conteratur inimicus homo, contemptor Dei, amator suî, amicus mundi, servus diaboli. Quid tibi videtur ? Certè si rectè sentis, mecum dices : Reus est mortis, crucifigatur, crucifigatur. *Bern. ser. 90. de Div. num.* 3.

de crainte qu'il ne se soulève, et qu'il n'entraîne l'esprit et la raison dans la révolte. Cette victoire nous en attirera une autre : car la chair étant vaincue, il nous sera aisé de vaincre le diable. Comme c'est par le moyen de la chair, dont il fomente la rébellion, qu'il nous fait la guerre; il faut lui faire pareillement la guerre, en mortifiant notre chair, en la macérant, en l'empêchant de pouvoir se révolter. Saint Augustin écrivant sur ces paroles de l'Apôtre : *Pour moi, je cours de manière que je ne cours pas au hasard. Je combats de sorte que je ne donne pas des coups en l'air; mais je maltraite mon corps, et je le réduits en servitude* (1), remarque que c'est là le véritable moyen de triompher du démon. Maltraitez votre corps, et vous vaincrez les démons; car c'est ainsi que l'Apôtre nous a enseigné qu'il falloit combattre contre eux (2). Quand un capitaine, qui est en garnison sur une frontière des Mores, entend sonner l'alarme, s'il a quelque esclave More, il le met aussitôt aux fers et dans un cachot, de peur qu'il ne se soulève contre lui, et ne secoure ses ennemis. Nous devons en user de la même sorte à l'égard de notre chair : il faut la mortifier, il faut la mettre à la chaîne, de crainte qu'à l'approche de nos ennemis, elle ne se range de leur parti.

---

(1) *Aug. in illud :* Ego igitur sic curro, non quasi in incertum : sic pugno, non quasi aërem verberans; sed castigo corpus meum, et in servitutem corpus redigo. 1. *Cor.* 9. 26. *et* 27.

(2) Castiga corpus tuum, et diabolum vinces : hoc enim modò Paulus adversùs illud docuit nos esse pugnandum.

CHAPITRE V.

Que notre avancement et notre perfection dépend de la mortification.

La connoissance des vérités que nous venons de proposer, a fait dire aux maîtres de la vie spirituelle, que de la mortification dépendoit notre avancement et notre perfection. Vous ne ferez de progrès, dit saint Jérôme, qu'autant que vous vous ferez de violence (1); puis expliquant ce passage de Job, où il est dit : *Que la sagesse ne se trouve point dans la terre de ceux qui vivent doucement* (2), c'est-à-dire, qui vivent selon leur volonté : Comme on dit d'ordinaire, ajoute t-il, qu'une terre labourable se repose lorsqu'on lui laisse porter ce qu'elle veut, qui n'est rien que des chardons et des épines, et qu'au contraire, quand on lui fait porter du blé, on dit alors qu'elle travaille; de même, lorsqu'un homme vit à sa fantaisie, nous disons qu'il mène une vie douce et oisive. Or, ce n'est point dans ces sortes de terres qui ne font rien, que croît la sagesse, mais seulement dans les terres qui sont extrêmement cultivées, dans la terre de ceux qui se mortifient et qui re-

(1) Tantùm proficies, quantam tibi ipse vim intuleris. *Imitat. Christi*, *lib.* 3. *c.* 25.

(2) *Hieron. in illud :* Nec invenitur in terra suaviter viventium. *Job.* 28. 13.

noncent à leurs passions. C'est cette mortification, et ce renoncement à soi-même, que les Saints regardent comme la règle et la mesure de l'avancement spirituel d'un chacun. Voulez-vous savoir quel progrès vous avez fait dans la vertu ? Examinez ce que vous avez fait pour vous mortifier; quelle victoire vous avez remportée sur vos passions; dans quelle disposition vous êtes à l'égard de l'humilité et de la patience; si vous êtes bien détaché des choses du monde; si les affections de la chair et du sang sont bien mortes en vous. C'est en cela, et non pas dans les consolations et dans les douceurs de l'oraison, que vous connoîtrez si vous avez profité ou non. Saint Ignace étoit de ce sentiment. Il faisoit plus de cas de la mortification, que de l'oraison; et c'étoit par la mortification qu'il jugeoit de l'avancement de quelqu'un. Et saint François de Borgia, lorsqu'on lui parloit de quelqu'un comme d'un saint : Il le sera en effet, répondoit-il, s'il est véritablement mortifié. Blosius compare un serviteur de Dieu, mortifié, à une grappe de raisin mûr (1), qui est doux et agréable au goût; et celui qui ne se mortifie point, à une grappe de verjus, qui est aigre et âpre, suivant ces paroles d'Isaïe : *J'attendois que ma vigne me donnât de bons raisins, et elle ne m'a donné que du verjus* (2).

La différence qu'il y a entre les enfans de

(1) *Blos. in Instit. spirit. c. 2.*
(2) Expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas. *Is.* 5. 4.

Dieu et les enfans du siècle, c'est que ceux-ci ne suivent que le mouvement de leurs passions, et ne songent point à mortifier leur corps, *mais ceux qui sont à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses mauvais désirs, et ne se conduisent que par l'esprit par lequel ils vivent* (1).

Il est vrai que la perfection du Chrétien ne consiste pas essentiellement dans la mortification, mais dans l'amour de Dieu, et que l'homme n'est parfait qu'autant qu'il est uni à Dieu par le lien de cet amour. Mais, de même qu'une pierre qui est élevée en haut, retombe d'elle-même vers son centre, dès que les empêchemens qui la retenoient contre sa pente naturelle viennent à cesser; de même, sitôt que notre âme, qui est une substance spirituelle et créée pour Dieu, est défaite des entraves des passions, et de tout ce qui l'attache malheureusement à la terre; aussitôt elle s'élève à Dieu comme à son centre et à sa fin, par le moyen de la grâce, et s'unit étroitement à lui par la charité. Toutes les choses, dit saint Augustin, se meuvent selon leur pente; les choses légères en haut, et les choses pesantes en bas (2). Or ce que la pente fait dans les corps physiques, l'amour le fait dans les créatures raisonnables. Mon amour est ma pente; je me

---

(1) Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Si vivimus spiritu, spiritu et incedamus. *Galat.* 5. 24. 25.

(2) Ponderibus suis aguntur omnia, et loca sua petunt, levia sursùm, et gravia deorsùm. *Confess. lib.* 13. *c.* 9.

porte par-tout où il me porte ; et de même que les choses naturelles se meuvent suivant la pente naturelle qu'elles ont, de même les créatures raisonnables se meuvent suivant l'amour et la passion qui domine en elle. De sorte que si l'amour des choses d'ici-bas, si le désir d'être honorés et estimés, de faire notre propre volonté, et de jouir de nos aises, est ce qui prédomine en nous, tous nos mouvemens et tous nos désirs seront sensuels, et nous porteront vers la terre ; mais si par la mortification nous nous détachons de l'amour des choses sensuelles, l'amour du Créateur prédominera en nous ; ce sera là notre pente, et alors notre cœur s'élèvera à Dieu plus vite que la pierre ne tombe vers son centre. Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur ne peut jamais avoir de repos qu'en vous (1). Voilà pourquoi les Saints disent que la mortification est la mesure de l'avancement et de la perfection du Chrétien ; car celui qui sera extrêmement mortifié, sera aussi extrêmement touché de l'amour de Dieu, et par conséquent très-parfait.

Saint Augustin, sur ces paroles du Psalmiste : *De même que le cerf cherche les sources des eaux, de même mon âme vous cherche, ô mon Dieu* (2) ! dit que le cerf écrase les serpens qu'il rencontre, quand il

---

(1) Fecisti nos, Domine, ad te, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te. *Aug. Conf. c.* 1.

(2) *August. in illud :* Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. *Ps.* 41. 2.

va chercher de l'eau, et qu'après les avoir écrasés, il sent augmenter sa soif, et court à l'eau avec plus d'ardeur. Voulez-vous savoir, poursuit-il, pourquoi vous n'avez pas beaucoup de soif de votre perfection, et beaucoup d'amour de Dieu ? C'est que vous ne faites pas comme le cerf, vous n'écrasez pas les serpens. Vos vices sont les serpens que vous devez écraser : écrasez ces serpens d'iniquité, et alors vous courrez avec ardeur à la source de la vérité et de la vie (1). De sorte donc, que nous ne pouvons avancer dans la perfection et dans l'amour de Dieu, qu'à proportion que nous avancerons dans la mortification. La diminution de la concupiscence, dit-il, en un autre endroit, est l'augmentation de la charité; et la souveraine perfection est d'avoir éteint tout-à-fait la concupiscence (2). Comme l'or se purifie et s'affine à mesure que ce qu'il y a de mauvais alliage se consume ; de même la charité et l'amour de Dieu se perfectionne en nous, et s'augmente à mesure que l'amour du monde et de nous-mêmes y diminue ; et quand cet amour désordonné sera entièrement éteint et anéanti, alors la charité de Dieu sera entièrement parfaite en nous.

---

(1) Cervus serpentes necat, et post serpentium interemptionem majori siti inardescit : peremptis serpentibus, acrius ad fontes currit. Serpentes vitia tua sunt : consume serpentes iniquitatis, et tunc ampliùs desiderabis fontem veritatis.

(2) Augmentum charitatis, diminutio cupiditatis; perfectio nulla cupiditas. *Lib.* 83. *qq. q.* 36.

Cassien rapporte (1), que l'abbé Jean étant près de mourir, ses disciples s'assemblèrent autour de lui, comme des enfans autour du lit de leur père moribond, et le prièrent instamment de leur dire quelque chose pour leur consolation et pour leur avancement spirituel; et de leur laisser, comme un legs spirituel, quelque enseignement succinct, qui pût leur servir à parvenir plus facilement au comble de la perfection : Je n'ai jamais fait ma volonté, leur dit-il, en soupirant, et je n'ai jamais rien enseigné à personne, que je ne l'aie pratiqué moi-même auparavant.

CHAPITRE VI.

Que la mortification est particulièrement nécessaire aux religieux, et sur-tout à ceux qui sont employés aux exercices de la charité du prochain.

L'EXERCICE de la mortification regarde tous les serviteurs de Dieu en général, et tous en ont besoin pour pouvoir se conformer tous les jours de plus en plus à la volonté de Dieu; mais il regarde encore plus parti-

---

(1) Ut memoriale aliquod mandatum velut hæreditarium legatum relinqueret, per quod possent ad perfectionis culmen præcepti compendio faciliùs pervenire. Ingemiscens ille : Nunquam, ait, meam feci voluntatem, nec quemquam docui quod priùs ipse non feci. *Lib.* 5. *de renun. c.* 28.

culièrement les religieux, parce qu'en effet c'est pour nous mortifier que nous avons quitté le monde, et que nous sommes entrés dans la religion. Saint Benoît dit, qu'être religieux, c'est corriger ses mauvaises habitudes ; et de-là vient, que dans la profession que font les religieux de son ordre, ils disent : Je promets de changer de mœurs (1). Nous promettons tous aussi la même chose à Dieu, quand nous renonçons au monde ; et c'est à quoi nous devons nous appliquer par le moyen de la mortification, *nous dépouillant du vieil homme, et de ses œuvres, et nous revêtant du nouveau* (2). Saint Bernard avoit accoutumé de dire à ceux qu'il recevoit dans la religion : Songez au moins qu'il n'y a que l'esprit qui doit entrer ici, et que le corps doit demeurer à la porte ; leur donnant à entendre par-là, que dans la religion il ne faut pas songer à traiter doucement son corps, et à vivre selon son humeur ; mais qu'il ne faut avoir soin que de l'âme et de l'esprit, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez point les désirs de la chair* (3). C'est se conduire véritablement selon l'esprit, que de vivre selon les sentimens de la plus noble partie de nous-mêmes, qui est l'esprit et la

---

(1) Promitto conversionem morum meorum. *In form. votorum.*

(2) Spoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum. *Coloss.* 3. 9. 10.

(3) Spiritu ambulate, et desideria carnis non perficietis. *Gal.* 5. 25.

raison, et non pas selon les mouvemens de la partie inférieure, qui est la chair et la sensualité. Cassien dit que c'étoit le sentiment général de tous les anciens Pères, fondé sur plusieurs expériences, Qu'il étoit impossible qu'un homme persévérât dans la vie religieuse, s'il n'avoit appris à vaincre ses inclinations (1). En effet, qu'y a-t-il de plus contraire à cette sorte de vie, que les incli nations que l'on apporte du monde ?

Mais si la mortification est si nécessaire à tous les religieux, elle nous l'est encore davantage à nous autres, qui sommes destinés, par notre institution, aux exercices de la charité du prochain. Saint Chrysostome, voulant prouver cette nécessité particulière (2) que l'on a de mortifier ses passions, quand on converse dans le monde pour assister le prochain, l'établit sur ce que les occasions y sont beaucoup plus fréquentes et plus dangereuses, et que nos passions, qu'il appelle des bêtes farouches, y trouvent beaucoup plus de quoi se nourrir. Un soldat, ajoute-t-il, peut cacher sa lâcheté, tant qu'on ne le mène point à l'occasion; mais, dès qu'on l'y mène, il faut qu'il fasse paroître ce qu'il est. Il en est de même du Chrétien. Celui qui demeure dans sa retraite, peut y cacher ses défauts; mais celui qui en sort

---

(1) Multis quidem experimentis edocti tradunt, eum in cœnobio diutiùs durare non posse, qui priùs voluntates suas non didicerit superare. *Cass. lib. 4. de institut. renunt. c.* 8.

(2) *Chrys. lib. de Sacerdotio.*

pour combattre contre le monde, et qui sert de spectacle au monde, il faut qu'il soit éminent en vertu et en mortification Joignez à cela, que pour acquérir à Dieu ceux avec qui nous conversons, il faut, autant qu'il est possible, nous accommoder à leur humeur et à leur manière, suivant ces paroles de saint Paul : *J'ai pris toutes sortes de personnages avec tout le monde, afin de sauver tout le monde* (1). Et combien l'esprit de mortification, et le renoncement à sa propre volonté est nécessaire à cela, c'est ce qui se voit assez, sans qu'il soit nécessaire de le dire.

Les Philosophes disent que la partie de l'œil où se reçoivent les espèces des couleurs, et où se forme la vision, n'a d'elle-même aucune couleur, et qu'il a fallu que cela fût ainsi, afin qu'elle pût recevoir en elle les espèces de toutes les couleurs, et les voir comme elles sont; d'autant que si elle avoit quelque couleur particulière, elle n'en pourroit recevoir aucune autre, suivant cet axiome : *Que ce qui est au dedans de chaque chose, empêche que rien d'étranger n'y soit reçu* (2). Si elle étoit rouge, tout ce que nous y verrions nous paroîtroit rouge, comme nous l'éprouvons quand nous regardons au travers de certains verres rouges; et si elle étoit verte, tout ce que nous verrions sembleroit vert. C'est ainsi qu'il faut que chacun de nous, mortifiant ses passions, et s'en rendant

(1) Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos 1. *Cor*. 9. 22.

(2) Intùs existens prohibet extraneum.

maître, se dépouille de son humeur particulière, et n'en ait proprement aucune, afin de pouvoir, comme dit saint Paul, s'accommoder à celle de tout le monde, pour gagner tout le monde à Dieu. L'esprit de religion ne veut pas que nous ne puissions compatir qu'avec ceux dont le tempérament a rapport au nôtre; que les bilieux ne s'accommodent que des bilieux; que les mélancoliques ne puissent souffrir ceux qui ne le sont pas, et encore moins qu'on soit plus attaché à ceux de sa nation qu'aux autres. Ne croiriez-vous pas que ce seroit un malheur d'avoir des yeux qui ne pussent voir qu'une sorte de couleur? Or c'en est un bien plus grand, d'avoir une volonté si bornée et si mal disposée, qu'elle ne puisse se porter que vers ceux de la même humeur, et du même pays que nous. La charité embrasse tout également, parce qu'elle aime tout pour Dieu, et dans la vue de Dieu; elle ne fait point de différence d'une nation, ni d'une personne à une autre: *Elle ne distingue point le Gentil d'avec le Juif, le circoncis d'avec l'incirconcis; le Barbare et le Scythe, l'esclave et le libre; mais elle n'envisage que Jésus-Christ, qui est tout en tous.* (1). Elle voudroit les porter tous dans ses entrailles, parce qu'elle les regarde tous comme enfans de Dieu, et frères de Jésus-Christ; et qu'y a-t-il de plus propre à

(1) Ubi non est Gentilis et Judæus, circumcisio et præputium, Barbarus et Scytha, servus et liber; sed omnia et in omnibus Christus. *Coloss.* 3. 11.

nous faire acquérir cette charité universelle, que la mortification de nous-mêmes ?

Elle nous est encore très-nécessaire pour conserver parmi nous cet esprit d'union et de charité fraternelle, que Jésus-Christ nous a tant recommandée (1), et qui est le caractère par lequel il veut qu'on reconnoisse ses disciples; car rien ne détruit davantage cette union, que de se chercher soi-même en toutes choses, d'aimer ses commodités et ses aises, et de vouloir s'attirer ou se conserver l'estime et la réputation du monde. Que chacun s'examine, il trouvera que toutes les fois qu'il pèche contre la charité, c'est toujours quelque chose de semblable qui en est cause. Or la mortification de nous-mêmes nous délivre de tous ces mauvais attachemens à nous-mêmes; elle nous applanit le chemin à la charité, *qui ne cherche point ses propres intérêts* (2). Et c'est pourquoi saint Ambroise dit (3) : Si quelqu'un veut se rendre agréable à tout le monde, qu'il cherche, non pas sa propre utilité, mais celle d'autrui, comme faisoit l'Apôtre, qui veut, *que nous ne songions pas à nos propres intérêts, mais à ceux des autres* (4).

---

(1) *Joan.* 13. 35.

(2) Non quærit quæ sua sunt. 1. *Cor.* 13. 5.

(3) Si quis vult placere omnibus, per omnia quærat non quod sibi utile est, sed quod multis, sicut quærebat et Paulus. *Ambros. l.* 3. *Offic. c.* 3.

(4) Non quæ sua sunt considerantes, sed quæ aliorum. *Philipp.* 2. 4.

CHAPITRE VII.

De deux sortes de mortification et de pénitence.

SAINT Augustin parlant sur ce passage de saint Matthieu : *Depuis la venue de Jean-Baptiste, le royaume du Ciel souffre violence, et il n'y a que les violens qui l'emportent* (1) : Il y a, dit-il, deux sortes d'abstinence et de croix ; l'une corporelle, et l'autre spirituelle : l'une qui afflige le corps, comme par exemple de jeûner, de se donner la discipline, de porter le cilice, de coucher sur la dure, et ainsi du reste des choses qui mortifient la chair, et qui la privent de ses plaisirs et de ses aises ; et c'est ce que nous appelons pénitence extérieure. L'autre est plus méritoire et plus sublime, et consiste à commander à ses passions, à faire chaque jour le procès à ses vices, à exercer une rigoureuse censure contre soi-même, et à livrer de continuels combats contre l'homme intérieur (2), c'est-à-dire, à gourmander continuellement sa volonté, à se dépouiller de son

(1) A diebus autem Joannis Baptistæ regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. *Matth.* 11. 12.

(2) Duo sunt abstinentiæ et crucis genera : unum corporale, aliud spirituale. Alterum genus est pretiosius et sublimius ; scilicet regere motus animi, litigare quotidie contra vitia sua, increpare se quâdam censurâ austeritatis et virtutis, et rixam quodammodo cum homine interiore conferre. *Serm.* 20. *de Sanctis*, *et* 1. *de S. Joan. Bap.*

propre jugement, à vaincre sa colère, à réprimer son impatience; en un mot, à commander à sa bouche, à ses yeux, à sa langue, à tous ses sens et à toutes ses mauvaises inclinations. C'est ainsi qu'après avoir renversé le rempart de ses passions, on monte avec violence au royaume du Ciel (1); c'est ainsi qu'il faut être brave et vaillant, afin de l'emporter comme d'assaut. Cette sorte de mortification intérieure est donc bien plus excellente que la première, parce qu'il y a bien plus de mérite à dompter l'esprit, en foulant aux pieds l'honneur, et l'estime du monde, qu'à affliger le corps par le jeûne, par la discipline et par le cilice. Mais comme cette sorte de pénitence est plus excellente et plus méritoire que l'autre, elle est aussi bien plus difficile, et coûte bien davantage, par la raison que ce qui est plus parfait coûte toujours beaucoup plus que ce qui l'est moins. Saint Grégoire en plusieurs endroits (2), saint Dorothée, et plusieurs autres saints enseignent cette même doctrine.

Notre Compagnie embrasse et met en usage ces deux sortes de pénitence. Quant à la première, il est vrai que saint Ignace ne nous a point assujettis déterminément à aucune pénitence ordinaire qui fût d'obligation, ayant voulu, pour de bonnes raisons, que la Compagnie ne menât qu'une vie commune

---

(1) Hæc qui facit, prærupto passionis muro, violenter ad cœlorum regna conscendit.

(2) *L.* 32. *Mor. c.* 17. *et l.* 6. *c.* 15. *et sup.* 1. *Reg. c.* 2.

à l'extérieur (1); mais il n'a pas laissé pourtant d'y pourvoir d'ailleurs, comme nous le dirons en son lieu. Plusieurs justes considérations le portèrent à ordonner, que la manière de vivre de la Compagnie n'eût rien d'extraordinaire à l'extérieur, parce que le moyen doit toujours être proportionné à sa fin; et comme la fin de la Compagnie est de travailler, non-seulement à son propre avancement, mais aussi à l'avancement et au salut du prochain, il a été à propos que pour avoir un accès plus facile auprès de toute sorte de personnes, nous n'eussions point d'autre habit que l'habit ordinaire des prêtres, parce que de cette façon c'est un habit de religieux avec les religieux, c'est un habit de prêtre avec les prêtres; et avec les gens du siècle, c'est un habit qui nous rend en quelque sorte conformes à eux, parce qu'il n'est point différent de celui des prêtres séculiers. Ajoutez à cela que la Compagnie a été instituée du temps de Luther, lorsque les hérétiques avoient tout en horreur des religieux, jusqu'à leur habit; et qu'ainsi pour avoir un accès plus libre auprès des hérétiques, et pour pouvoir disputer contr'eux, et par ce moyen les convaincre, ce qui est proprement de notre institution, il a fallu qu'il n'y eût rien d'étrange dans notre habit qui nous distinguât des autres ecclésiastiques; de peur que les hérétiques nous ayant en horreur, avant même que de commencer à conférer avec nous, ce ne fût un obstacle à

(1) *Cap.* 1. *exam.* §. 6. *et Reg.* 4. *summar. const.*

une des principales fins pour laquelle Dieu a institué notre Compagnie. De plus, si nous portions un habit austère, il y auroit peut-être à craindre que cela n'effarouchât trop les pécheurs, qui veulent souvent être ramenés par la douceur, et qui n'oseroient pas s'approcher de nous, dans l'appréhension que l'austérité de notre habit leur donneroit de celle de notre esprit, et d'un traitement trop sévère. Nous avons donc pris une espèce d'habit commune, et reçue de tout le monde, pour nous introduire plus facilement auprès de tout le monde, et afin que personne n'ait de la répugnance à pratiquer avec nous. Notre saint fondateur a voulu que, même dans notre habit, nous devinssions tout à tous, afin de mieux gagner tout le monde à Dieu; imitant en cela Jésus-Christ, de qui saint Augustin et saint Thomas disent (1) que pour s'accommoder aux hommes, et pour leur plus grande utilité, il choisit plutôt une manière de vie commune quant au dehors, que la vie austère et pénitente de saint Jean-Baptiste.

Pour ce qui est des mortifications extérieures, quoique notre règle ne nous les détermine point, il y a pourtant une règle vivante, qui sont nos supérieurs, qui prescrivent à chacun celles qu'il doit faire; et ces sortes de mortifications peuvent se prendre en deux façons, dit saint Ignace (2), ou lorsqu'avec

(1) *S. August. contra Faust. l.* 16. *cap.* 10. *S. Thom. M. p. q.* 40. *art.* 21.

(2) *Cap.* 1. *exam.* §. 6. *et Reg.* 3. *summ.*

permission du supérieur on choisit soi-même, pour faire un plus grand progrès dans la vertu ; ou lorsque c'est le supérieur qui les impose dans la même vue. Ce grand Saint jugea plus à propos d'en user de la sorte, que de les déterminer par une constitution; parce qu'une règle morte ne sauroit être égale pour tout le monde, tout le monde n'ayant pas également la force de supporter les mêmes austérités; et qu'ainsi si on avoit établi en cela quelque règle générale pour tout le monde, ceux qui ne pourroient l'observer, auroient du chagrin de n'être pas en état de faire comme les autres. De plus, comme le même régime et la même médecine ne sont pas propres à toute sorte de malades, aussi les mêmes pénitences ne sont pas propres à toute sorte de personnes; les unes conviennent davantage aux jeunes gens, les autres aux vieillards; celles-ci sont bonnes pour ceux qui ont une santé infirme; celles-là, pour ceux qui se portent tout-à-fait bien : il en faut d'une nature pour ceux qui sont entrés dans la religion, sans avoir perdu l'innocence, et d'une autre pour ceux qui ne s'y sont retirés que tout couverts des blessures du péché, et percés, pour ainsi dire, comme des cribles. C'est pourquoi saint Augustin et saint Basile disent (1) qu'il ne faut pas s'étonner que dans la religion on ne garde pas une même manière d'agir avec tout le monde, et que les

(1) *August. in Reg. Basil. in const. monast. 5. et in Reg. fusiùs disput. interv. 19.*

uns

uns pratiquent de plus grandes austérités que les autres, parce qu'il y auroit de l'inégalité dans un traitement égal. Mais ce n'est pas seulement à l'égard des personnes différentes, que la distinction qu'on y apporte est nécessaire; elle l'est aussi à l'égard d'une même personne, selon la différence des temps et des besoins. Telle pénitence est bonne pour un temps de tentation et de sécheresse intérieure, et telle autre pour un temps de paix et de ferveur: celle ci est propre pour conserver la paix de Dieu dans son cœur, et celle-là pour l'obtenir de nouveau, quand on l'a perdue. C'est pourquoi notre saint fondateur n'a point voulu déterminer parmi nous, de pénitences extérieures qui fussent générales pour tout le monde; mais il a laissé à la discrétion du supérieur, qui est le médecin spirituel, d'en imposer aux uns de plus grandes, aux autres de plus légères, selon les forces et les besoins de chacun. C'est ainsi qu'il étoit prescrit d'en user par la règle que l'Ange donna à saint Pacôme de la part de Dieu, laquelle portoit que le supérieur marqueroit à chaque religieux, quelle pénitence il seroit obligé de faire. De sorte que s'il n'y a point dans la Compagnie de pénitences ordinaires déterminées par la règle, comme elles le sont communément dans toutes les autres religions, ce n'est pas qu'il n'y ait effectivement parmi nous des pénitences corporelles, et que nous ne fassions un très-grand cas de celles qui sont saintement instituées et observées dans les autres ordres;

dont la variété fait la beauté de l'Eglise; mais c'est qu'on a jugé qu'il étoit plus convenable aux fins de notre institution, et plus conforme à la doctrine ancienne des Saints, d'en laisser la mesure et la manière à la prudence et à la charité du supérieur. Bien loin cependant que cela soit cause qu'il se pratique moins d'austérités parmi nous, au contraire cela fait qu'il y en a davantage, et qu'on les embrasse avec plus d'ardeur : au moins voyons-nous jusques-ici, par la miséricorde de Dieu, que de cette sorte on en pratique plus qu'on ne pourroit en avoir institué par la règle. Dieu veuille que cette ferveur et cet esprit de mortification, si louable, si saint, et si conforme à la pratique de l'Eglise de Dieu, aille toujours en augmentant de plus en plus, et que, selon ce que nous avons éprouvé jusqu'ici, il soit plutôt nécessaire de nous retenir là-dessus, que de nous exciter et de nous pousser.

La seconde espèce de pénitence, qui consiste en la mortification des passions et de l'amour-propre, est celle que la Compagnie embrasse plus étroitement; et c'est aussi pour cela en partie que saint Ignace n'a point voulu établir parmi nous de pénitences ordinaires, qui fussent déterminées par la règle, ayant eu particulièrement en vue que nous nous attachassions, sur toutes choses, à la mortification intérieure de nos passions et de nos appétits, et que cette sorte de pénitence, qui est sans comparaison plus méritoire et plus excellente que l'autre, fît notre principale

occupation (1). Il nous prescrit dans ses constitutions des choses qui sont d'une haute perfection, et qui demandent une grande mortification spirituelle et un grand renoncement à soi-même : il veut que cette mortification et ce renoncement fassent notre principale étude, et que toute notre application soit à faire toujours de nouveaux progrès dans les plus solides vertus, et dans la véritable perfection. Il a craint, et peut-être avec raison, que s'il prescrivoit quelques pénitences ordinaires et générales, on ne s'en tînt précisément aux jeûnes, aux cilices, et aux disciplines auxquelles on se verroit obligé ; qu'on ne crût avoir satisfait à tout, en y satisfaisant, et qu'on ne vînt à laisser ce qu'il y a de principal et de plus important, c'est-à-dire, la mortification des passions, et la pratique des vertus les plus essentielles. Il a donc voulu que nous n'eussions point d'autre fondement et d'autre appui que la mortification intérieure ; il a voulu que notre genre de vie fût une vie commune au dehors, afin que nous nous appliquassions entièrement à nous perfectionner au dedans, et que nous rendissions notre vie si pure, si sainte, et si excellente de ce côté-là, que l'onction de cette sainteté se répandît aussi au dehors, et nous fît paroître de véritables religieux. C'est de quoi en effet nous avons beaucoup plus besoin que les autres religieux ; car pour eux, leur habit les distingue déjà des

(1) *Cap. 4. exam. et* 3. *p. const. c.* 1. §. 17.

autres hommes, et l'austérité de leur robe et de leur vie donne une bonne impression d'eux ; pour nous, qui n'avons point ces distinctions extérieures d'habit, par les raisons que nous avons déjà marquées, il faut que nous tâchions d'y suppléer par l'intérieur ; il faut que nous soyons si pleins d'humilité, de modestie, de charité, de zèle pour le salut des âmes, et de l'onction de Dieu, que tous ceux qui nous verront, et qui pratiqueront avec nous, nous prennent véritablement pour des religieux de la Compagnie de Jésus, et disent de nous : *que nous sommes la semence que le Seigneur a bénie* (1). Il faut donc nous attacher, et nous exercer principalement à cette mortification intérieure, et être persuadés que du moment que nous cesserons de la pratiquer, nous cesserons aussi de vivre en véritables religieux de la Compagnie de Jésus ; et quant aux mortifications extérieures, nous devons nous en servir comme d'un moyen pour acquérir celle-ci. C'est la leçon que nous a laissée cet homme apostolique, le grand saint François Xavier, et c'est ce que saint Bonaventure a enseigné avant lui (2).

Ce que nous entendons dire si souvent, et que par la grâce de Dieu nous éprouvons tous les jours, que la Compagnie a une manière d'agir pleine de douceur, est l'effet de cette mortification intérieure. Car cette dou-

---

(1) Isti sunt semen cui benedixit Dominus. *Is.* 61. 9.

(2) *Bonav. lib.* 1. *de profect. relig. c.* 9. *in S. Francis. Xaver. vita*, *l.* 6. *c.* 7.

ceur ne consiste pas dans la facilité de nos obligations, ni dans la condescendance des supérieurs pour tout ce que nous pourrions souhaiter; il n'y auroit plus de forme de religion, si cela étoit, et de plus, il y a parmi nous des exercices dont la pratique est très-difficile; mais elle consiste en ce que tout le monde y est obligé de travailler à la mortification et au renoncement de soi-même, et en ce que chacun doit y être dans une entière résignation pour tout ce que les supérieurs voudront ordonner de lui. Cette sainte disposition d'esprit, et cette sainte indifférence est la cause de la douceur qui s'y trouve, soit dans le gouvernement des supérieurs, soit dans la soumission de ceux qui doivent leur obéir; car par ce moyen tous les religieux sont entre les mains du supérieur, ce qu'est l'argile entre les mains du potier; et comme ils ne veulent rien d'eux-mêmes, le supérieur en fait aisément tout ce qu'il veut. Aussi pouvons-nous dire, que le soin que notre saint fondateur a eu de nous obliger principalement à la mortification et au renoncement de nous-mêmes, a été l'effet, non-seulement d'une pénétration d'esprit admirable, mais encore d'une inspiration particulière de Dieu. Il voyoit qu'il y avoit des choses très-difficiles et très-épineuses parmi nous; mais il prévoyoit en même temps, que pour les rendre aisées à tout le monde, et faire que les supérieurs ne fussent point trop retenus à les recommander, il ne falloit qu'établir pour fondement la mortifi-

cation, et la résignation de nous-mêmes : et c'est pour cela qu'il veut que nous soyons tellement résignés entre les mains de nos supérieurs, et tellement dépouillés de notre propre volonté, qu'ils puissent faire de nous ce qu'il leur plaira, comme le potier fait de l'argile, et comme le tailleur fait de l'étoffe. Car le tailleur coupe de l'étoffe ce qu'il veut, et par où il veut ; un morceau pour des manches, un autre pour des bas, un autre pour des bordures, un autre pour un collet de pourpoint ; et chaque morceau est d'aussi bonne étoffe l'un que l'autre, puisque tout est d'une même pièce. La terre dont on se sert aux usages de la cuisine, est pareillement aussi bonne que celle dont on se sert aux usages de la table, *puisque tout cela vient d'une même masse* (1). Venons à l'application. Plusieurs religieux entrent en même temps dans la Compagnie ; ils étoient tous compagnons d'étude ; peut-être que celui qu'on a destiné à enseigner les élémens de la grammaire, étoit aussi habile que celui qu'on a choisi pour enseigner la philosophie ou la théologie. Quoiqu'il en soit, ce n'est pas à l'argile, ni à l'étoffe de se plaindre, et de dire : Pourquoi m'avez-vous employée à cet usage (2) ? De sorte que la cause de cette douceur de conduite, dépend purement de vous, c'est-à-dire, d'avoir l'esprit mortifié, résigné, indifférent à tout, sans ré-

(1) Ex eadem massa. *Rom.* 9. 21.
(2) *Lib.* 15. *de profectu relig. c.* 3.

pugnance et sans contradiction, ni extérieure ni intérieure, pour aucune des choses que vos supérieurs exigent de vous. Ne rejetez donc point la faute sur eux, si vous ne trouvez pas quelquefois toute la facilité et toute la douceur imaginable dans les choses qu'il vous commanderont; mais imputez-la à vous-même, qui n'êtes pas disposé ni mortifié comme vous devriez l'être; car, pour le supérieur, il fait son devoir : il suppose que vous êtes un véritable religieux, et que comme tel vous êtes veritablement mortifié, et indifférent à tout; qu'il n'est pas nécessaire de consulter votre volonté, et de rien concerter avec vous, parce que vous devez être toujours d'accord de tout ce qu'on veut de vous, toujours prêt à faire ce qu'on vous ordonnera. Le supérieur au contraire vous fait honneur en cela, d'avoir si bonne opinion de vous, de vous traiter et de vous commander comme si vous étiez tel que vous devez être. Quand une pierre est bien taillée, rien n'est plus facile que de la poser dans une juste assiette, il ne faut que la laisser tomber; mais quand elle ne l'est pas, que de coups de marteau et de ciseau, que de peine ne faut-il point pour la bien asseoir ?

Il résulte encore de ceci, une chose très-digne de considération, et qui est marquée par saint Bonaventure; c'est que, quoique la mortification intérieure soit beaucoup plus difficile que les pénitences extérieures, toutefois on peut bien plus justement se dispenser des unes que de l'autre. Ce peut être une

excuse véritable et légitime pour les unes, que de n'avoir pas assez de force pour supporter le jeûne, le cilice, la discipline, l'incommodité d'aller nu-pieds, et la fatigue de se relever tous les jours à minuit; mais personne ne peut dire qu'il n'a pas assez de force et de santé pour être humble, pour être patient, pour avoir l'esprit de docilité et de soumission. Vous pouvez bien dire, si vous voulez, que vous n'avez pas assez de vertu pour pratiquer toute l'humilité, toute la soumission, et toute la résignation qui est nécessaire dans la religion; mais vous ne pouvez pas dire que vous n'avez pas assez de santé pour cela: car il n'est pas question ici de la disposition du corps, mais de celle de l'esprit; le sain et le malade, le fort et le foible, en sont tous également capables, par la miséricorde de Dieu, pourvu qu'ils le veuillent.

Ceci est un grand sujet de consolation pour ceux qui ont quelquefois des tentations de découragement, se figurant qu'ils manquent des qualités nécessaires pour une fin aussi élevée que celle de la Compagnie. Nous lisons dans le premier livre des Rois, que Saül ayant fait dire à David, qu'il vouloit le marier avec sa fille, David répondit à ceux qui lui en parloient: *Vous semble-t-il donc que ce soit peu de chose que d'être le gendre du roi? Pour moi je ne suis pas assez riche, ni assez puissant pour cela.* Ils rapportent cette réponse à Saül, qui leur commande de retourner vers David, et de lui dire: *Le roi*

n'a pas besoin de richesses et de présens de noces pour sa fille ; il ne veut que cent prépuces de Philistins, pour être vengé de ses ennemis (1). Nous pouvons en répondre autant à ceux que la défiance d'eux-mêmes rend trop timides dans les choses de la religion. Dieu n'a pas besoin en vous, de tant de capacité, et de tant de talens que vous pensez : *Vous êtes mon Dieu, vous n'avez que faire de mes biens* (2). Ce qu'il veut de vous, c'est que vous entrepreniez de circoncire ces Philistins, c'est-à-dire, de vaincre vos passions et de mortifier vos appétits. La Compagnie ne veut aussi que cela de vous, de sorte que vous serez très-propre pour elle, si vous voulez : soyez humble, soyez soumis et résigné à tout ce qu'on voudra de vous, et cela suffit. Dieu vous garde d'avoir des fumées de vanité et d'orgueil, d'être attaché à vos manières, d'aimer vos aises, de chercher des amusemens, et de ne marcher pas droit avec vos supérieurs : car si cela étoit, il n'y auroit pas au monde de religion plus difficile pour vous ; mais à celui qui est humble, qui est mortifié, qui est véritablement pauvre d'esprit, qui est résigné à tout, et qui n'a point de volonté propre, tout ce qui se pratiquera

(1) Non parùm videtur vobis, generum esse regis? Ego autem sum pauper et tenuis. Sic loquamini ad David: Non habet rex sponsalia necesse, nisi centum præputia Philistinorum, ut fiat ultio de inimicis regis. 1. *Reg.* 18. 23. 25.

(2) Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. *Ps.* 15. 2.

dans la Compagnie lui deviendra doux et aisé.

C'est pourquoi nous devons avoir une extrême reconnoissance de la grâce que Dieu nous a faite, en nous rendant si aisées et si agréables des choses qui sont d'elles-mêmes si difficiles et si pénibles : car il est constant que celles auxquelles nos constitutions nous obligent, sont d'une perfection si élevée, et d'un usage si difficile, que toutes les pénitences et toutes les austérités corporelles ne sont rien en comparaison. Pour preuve de cela, l'obligation de rendre compte au supérieur et au préfet, des choses spirituelles, de tout ce qui se passe dans l'âme, de tous les mouvemens, de toutes les tentations, de toutes les inclinations qu'on a, de toutes les fautes et de toutes les imperfections dans lesquelles on tombe; cette obligation, dis je, que l'on impose dans la Compagnie, et qui est une de nos plus essentielles constitutions, n'est-elle pas une chose mille fois plus difficile que tous les jeûnes, tous les cilices et toutes les disciplines du monde ? A l'égard de la règle, qui veut que pour faire plus de progrès dans les choses spirituelles, et particulièrement pour nous exercer dans l'humilité et dans l'abaissement, nous trouvions bon que tout ce qu'on peut savoir de nos fautes et de nos défauts, soit rapporté à nos supérieurs, par qui que ce soit qui ait pu en avoir connoissance, hors de la confession, ne faut-il pas avoir une extrême humilité et une grande soumission d'esprit, pour ne pas

se plaindre, ou de n'avoir pas été averti de ses fautes auparavant, ou de ce qu'on les aura faites peut-être plus grandes qu'elles n'étoient ? Mais la sévérité de la règle ne s'arrête pas là : elle veut que nous soyons prêts à souffrir qu'on nous réprimande en public, soit avec sujet ou non; et saint Ignace exige même de nous, que nous soyons toujours dans la disposition de recevoir, non-seulement sans murmure, mais aussi avec joie, toutes les fausses accusations que l'on pourroit faire contre nous, sans en avoir donné occasion, et que comme les gens du monde sont bien aises d'être honorés et estimés, nous soyons ravis d'être exposés aux mépris, aux injures et aux affronts. Or on a besoin d'une vertu bien consommée pour cela; mais de plus, il faut que nous ayons une entière indifférence de volonté pour quelque charge, quelque ministère et quelque occupation que ce soit, à laquelle l'obéissance veuille nous attacher; pour quelque rang que ce soit, où la Compagnie veuille nous mettre; et comme il y a tant d'emplois et tant de degrés dans la Compagnie, les uns plus élevés que les autres, ce n'est pas une affaire d'une médiocre vertu, et qui demande un esprit peu mortifié, que d'être aussi indifférent pour l'un que pour l'autre, aussi content du moindre que du plus considérable. Il faut encore que nous soyons toujours prêts à aller les exercer en quelque partie du monde que l'on veuille, dans une autre province, dans un royaume étranger, aux Indes

orientales, aux occidentales, à Rome, en Allemagne, en Angleterre, en Transilvanie, en des lieux si éloignés, que jamais vous ne puissiez revoir vos parens, qu'ils perdent pour toujours l'espérance de vous revoir. Quant à la pauvreté, celle dont la Compagnie fait profession, est si rigoureuse et si étroite, que personne n'y peut recevoir aucun présent, et ne peut rien garder dans sa chambre, ni pour manger, ni pour aucun autre usage, non pas même un livre sur lequel il puisse faire des notes, pour l'emporter avec lui, quand on l'enverra dans une autre maison. Enfin nous devons être si dépouillés et si détachés de toutes choses, que comme nous le dirons en traitant de la pauvreté, il ne nous est pas permis de faire mettre une clef à un coffre ou à une cassette, pour y rien serrer; mais il faut que tout soit ouvert dans nos chambres, comme si nous disions par là à nos supérieurs : Prenez tout ce que vous voudrez, il n'y a rien qui soit à moi.

Il est aisé de voir que ces sortes de choses et plusieurs autres semblables qui s'observent dans la Compagnie, l'emportent de beaucoup, soit du côté de la perfection, soit du côté de la difficulté, sur toutes les pénitences et les austérités extérieures. De sorte que celui qui, par une sainte rigueur pour lui-même, voudra se mortifier beaucoup et faire de grandes pénitences, aura de quoi se satisfaire dans la Compagnie. Car quoiqu'il y en ait eu de peu fidèles à leur vocation, qui ont voulu couvrir et pallier leur foiblesse du prétexte d'aspirer

à une plus haute perfection, et de vouloir faire de plus grandes pénitences dans une autre religion ; la vérité est que le sujet de leur changement ne venoit point de là, mais de la difficulté qu'ils trouvoient dans la parfaite mortification intérieure dont on fait profession dans la Compagnie. Nous avons des preuves de cela par leur propre aveu, et qui plus est, par la déclaration même du saint Siége. Pie V, qui avoit été religieux de l'ordre de saint Dominique, s'en explique en termes exprès dans la Bulle qu'il accorda à la Compagnie, contre les apostats qui en sortent, ou pour rentrer dans le siècle, ou pour embrasser quelqu'autre religion que ce soit, excepté celle des Chartreux. Dans cette Bulle, après avoir parlé de la perfection de notre Institut, et des choses difficiles auxquelles nous sommes assujettis, il vient à la source de la tentation que quelques-uns ont de sortir d'avec nous pour passer en d'autres religions; il en parle en cette sorte : Quelques-uns, dit-il, se laissant aller à un esprit de légèreté qui les portoit à éviter le travail auquel les religieux de cette société sont continuellement exposés pour le bien et pour l'accroissement de la religion chrétienne, et préférant indiscrètement leur commodité particulière à l'utilité publique de cette Compagnie et même du Christianisme, vouloient cependant faire croire, sous des couleurs recherchées, qu'ils ne faisoient rien que pour embrasser une vie plus parfaite, et une plus étroite observance, et prétendoient qu'il leur étoit permis de

passer dans les autres ordres, et même dans ceux des religieux mendians (1). De sorte que ce n'est point effectivement le désir d'une plus grande perfection et d'une vie plus austère qui les porte à changer, mais seulement la crainte de la peine et de la difficulté, et parce qu'enfin ils ne se sentent pas un assez grand fonds de vertu pour acquérir une si haute perfection, une mortification si entière, une indifférence et une résignation si absolue, que celle qu'il faut avoir dans la Compagnie. Voilà donc pourquoi saint Ignace insiste tant sur cette mortification, et veut que nous nous y exercions continuellement, que nous nous y appliquions fortement, et que nous en fassions toujours notre principale étude.

CHAPITRE VIII.

Que la mortification n'est point une haine de nous-mêmes, mais plutôt un véritable amour de notre âme, et même de notre corps.

Nous avons dit plus haut, selon la doctrine des Pères, tirée de l'Evangile, que nous devons nous haïr nous-mêmes. Mais comme cela paroît dur, et répugne à notre

(1) Nihilominùs nonnulli animi levitate, ut credebatur, ducti, ac quietem labori, cui procul dubio religiosi societatis hujusmodi pro excolenda et propaganda christiana religione continuò erant expositi, ac privatum commodum

nature, afin que personne ne prenne de là occasion de se décourager, et de quitter la mortification, nous expliquerons ici comment cela doit s'entendre; nous ferons voir que cette haine ne va point à nous vouloir du mal, mais que c'est plutôt un véritable amour que nous avons pour notre âme, et pour notre corps, et que c'est nous haïr en effet, et pour l'âme et pour le corps, que de ne pas nous mortifier. Saint Augustin parlant sur ce passage de saint Paul: *L'esprit combat contre la chair :* A Dieu ne plaise, mes frères, dit-il, que l'esprit haïsse la chair en combattant contre elle; il hait seulement les vices de la chair, il hait la prudence de la chair, il hait la révolte et la contradiction de la chair, qui est capable de donner la mort à l'âme (1). Car pour la chair, il l'aime en effet en la mortifiant et en la contrariant; de même que le médecin ne hait pas le malade, il ne hait que la maladie : c'est contre elle qu'il combat; quant au malade, il l'aime, bien loin de le haïr. En effet, aimer quelqu'un, n'est autre chose, comme dit Aristote (2), que de lui vouloir du bien; et le

---

publicæ tam dictæ societatis, quàm christianæ reipublicæ indiscretè præferentes, fucatisque coloribus, asserentes se id facere ob frugem melioris vitæ, aut strictioris observantiæ, ad alios etiam fratrum mendicantium ordines transire posse jactabant.

(1) Absit, fratres mei, absit ut spiritus concupiscendo contra carnem, oderit carnem : vitia carnis odit, prudentiam carnis odit, contentionem mortis odit. *Aug. lib.* 1. *serm. de verb. Apost. serm.* 6. *in illud. Gal.* 5. 17. **Spiritus** concupiscit adversùs carnem.

(2) *Arist. lib.* 2. **Rethor.** *c.* 4.

haïr n'est pareillement autre chose que de vouloir qu'il lui arrive du mal. Or celui qui s'attache à mortifier son corps, qui résiste à ses appétits et à ses désirs déréglés, veut et procure pour son corps le plus grand bien qu'il puisse jamais avoir, qui est le repos et le bonheur éternel, et celui-là aime véritablement son corps; mais celui qui le flatte, qui lui laisse suivre ses mauvaises inclinations, lui procure le plus grand mal qui puisse lui arriver, qui est une éternité de peines et de souffrances; et celui-là hait son corps effectivement. Car de même, dit saint Augustin (1), que suivant les paroles du Prophète : *Qui aime l'iniquité, hait son âme*, parce qu'il lui procure l'enfer : de même, qui aime l'iniquité, hait son corps, puisqu'il lui procure le même malheur. C'est pourquoi les théologiens disent (2) que les justes et les gens de bien s'aiment beaucoup plus eux-mêmes, que ne font les pécheurs, non-seulement à l'égard de l'âme, mais aussi à l'égard du corps, puisqu'ils souhaitent à leurs corps, et lui procurent le véritable bien, qui est la béatitude éternelle, à laquelle il participera à sa manière. Saint Thomas ajoute par cette même raison (3), que le juste aime son corps, non pas d'un amour ordinaire, mais d'un amour de charité, qui est le plus sublime et le plus élevé de tous.

---

(1) Qui diligit iniquitatem, odit animam suam. *Ps.* 10, 6. *Aug. lib. de morib. Eccl. c.* 6.

(2) *Lib. de Trinit. c.* 14.

(3) *S. Thom.* 2. 2. *q.* 25. *art.* 5. *et* 7. *et art.* 5. *ad* 13.

C'est ce qui se voit clairement par l'exemple de deux malades : l'un mange et boit tout ce qui lui vient en fantaisie, sans vouloir qu'on le saigne ni qu'on le purge ; l'autre se gouverne plus sagement : il s'abstient de boire et de manger, quelque faim et quelque soif qu'il ait ; il prend la médecine qu'on lui donne, quoiqu'elle lui semble amère, et il se résout à la saignée, quoiqu'elle doive lui causer quelque douleur. N'est-il pas vrai que celui-ci aime beaucoup mieux son corps, puisque, pour lui donner la santé, il veut bien endurer quelque chose, en faisant diète, et en se purgeant ; et pour l'autre, ne dira-t-on pas de lui qu'il se tue lui-même, pour ne vouloir pas se commander, et souffrir pendant quelque temps ? Il en est ici de même, et c'est ce que saint Bernard répondit à des gens du monde (1), qui s'étonnoient de l'austérité de ses religieux, disant qu'il falloit qu'ils haïssent bien leur corps, puisqu'ils le traitoient si mal. Vous vous trompez, leur dit-il : c'est vous autres qui haïssez en effet votre corps, puisque pour quelques plaisirs passagers que vous lui procurez, vous l'exposez à des tourmens éternels : ces gens-ci, au contraire, aiment véritablement leurs corps, puisqu'ils ne le maltraitent pendant quelque temps, que pour lui acquérir un repos et un bonheur éternel.

Cette vérité nous est enseignée par le Fils de Dieu dans l'Evangile. Car après avoir

(1) *Refert Sur. in ejus vita.*

dit : *Que celui qui veut venir après moi, renonce à lui-même et porte sa croix, et me suive*, il ajoute aussitôt cette raison : *Car celui qui voudra sauver son âme, la perdra; mais celui qui la perdra pour l'amour de moi, la trouvera ensuite* (1). Saint Augustin s'écrie là-dessus : Voilà, dit-il, une grande et admirable sentence, que l'amour de l'homme pour son âme soit cause de sa perte; que la haine qu'il lui porte soit cause de son salut ! C'est, continue-t-il, que c'est la haïr en effet, que de l'aimer d'une manière déréglée, et que c'est l'aimer en effet que de la haïr comme il faut; parce que c'est la conserver en effet pour l'éternité, suivant ces paroles de Jésus-Christ : *Celui qui hait son âme en ce monde, la conserve pour la vie éternelle* (2). Bienheureux, poursuit le Saint, ceux qui la haïssent en la conservant, de peur de la perdre en l'aimant trop : c'est pourquoi gardez-vous bien de l'aimer en cette vie, de crainte de la perdre éternellement en l'autre (3). Saint Augustin allègue encore (4)

---

(1) Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me. Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam : qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. *Matth.* 16. 24. 25.

(2) Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. *Joan.* 12. 25.

(3) Magna et mira sententia ! Quemadmodùm fit hominis in animam suam amor, ut pereat ? Si malè amaveris, tunc odisti; si benè oderis, tunc amasti. Felices qui oderunt custodiendo, ne perdant amando. Noli amare in hac vita, ne perdas in æterna. *Aug. Tract.* 51. *in Joan.*

(4) *Idem. lib. de Doct.*

une autre raison très-solide pour confirmer tout ceci. On ne laisse pas, dit-il, d'aimer une chose, quoiqu'on en aime une autre davantage : par exemple, celui qui se fait couper le bras ou la jambe, pour sauver sa vie, ne laisse pas d'aimer son bras et sa jambe, mais il aime encore davantage sa vie, et il abandonne le moins, pour sauver le plus. Il est certain encore qu'un avare aime son argent, et qu'il souhaite extrêmement de le conserver; cependant il s'en défait pour avoir les choses qui sont nécessaires à la vie, parce qu'il aime encore plus sa vie que son argent, et ainsi, pour conserver ce qui lui est le plus cher, il abandonne le reste. Par la même raison, celui qui mortifie sa chair ne laisse pas d'aimer sa chair; mais il aime encore mieux son âme, et il ne maltraite et ne mortifie son corps, que parce qu'il est nécessaire de le mortifier et de le maltraiter pour sauver son âme. Cela ne s'appelle donc pas haïr son corps; ce n'est qu'aimer Dieu, aimer son âme, aimer la perfection et la vie éternelle plus que son corps.

CHAPITRE IX.

Que celui qui ne se mortifie point, ne mène pas la vie d'un chrétien, ni même d'un homme.

SAINT Augustin dit (1) que la vie des bêtes est d'une espèce, celle des anges d'une autre, et celle des hommes d'une autre. La vie des bêtes est toute terrestre, et n'est occupée qu'au contentement de leurs appétits. Celle des anges est toute céleste, et ne s'attache qu'à Dieu. Celle de l'homme tient le milieu entre l'une et l'autre nature. S'il vit selon l'esprit, il se rend égal aux anges; s'il vit selon la chair, il devient semblable aux bêtes. Cela s'accorde parfaitement bien avec ce que dit saint Ambroise, que celui qui vit selon les désirs du corps n'est que chair, et que celui qui vit selon les commandemens de Dieu, est tout esprit (2). De sorte donc que celui qui vit selon les appétits de la chair, non-seulement ne vit pas d'une vie spirituelle, mais ne vit pas même de la vie d'un homme raisonnable; il ne vit que de la vie animale des bêtes. Cela seul devroit suffire pour nous exciter à la mortification;

(1) *Serm.* 18. *sup. Joan.*

(2) Qui secundum corporis appetentiam vivit, caro est; qui secundum præcepta Dei, spiritus est. *Ambros. in Ps.* 118. *octon.* 4. *sup. illud.* Adhæsit pavimento anima, etc.

car que peut-il y avoir de plus indigne de la générosité et de la noblesse de l'homme qui a été créé à l'image de Dieu, et pour jouir éternellement de lui, que de se faire semblable aux bêtes, en se rendant esclave de la chair et de la sensualité, en ne se gouvernant que par la chair, en se laissant emporter à l'impétuosité de la concupiscence brutale? C'est un grand abus, dit saint Bernard, lorsque la maîtresse obéit, et que l'esclave commande (1); et c'est proprement le désordre dont Salomon parle, quand il dit: *Qu'il a vu des esclaves aller à cheval, et des princes aller à pied comme des esclaves* (2). Ne trouveriez-vous pas, dit le père Avila, que ce seroit une chose monstrueuse, et dont tout le monde seroit surpris, si une bête traînoit un homme lié, et le faisoit aller partout où elle voudroit (3). Cependant il y a tant de gens de toutes les sortes, qui se laissent entraîner à leurs appétits brutaux, que le grand nombre fait qu'on n'y prend pas garde, et que l'on ne s'étonne point d'une chose si monstrueuse; et c'est ce qui n'est pas moins digne de compassion que la chose même. On raconte de Diogène (4), que se promenant en plein jour, avec une lanterne allumée, dans la

---

(1) Dominam ancillari, et ancillam dominari, magna aubusio est. *Bern. c.* 5. *Medit.*

(2) Vidi servos in equis, et principes ambulantes super terram. *Eccl.* 10. 7.

(3) *Cap.* 11. *de Audi, filia.*

(4) *Diog. Laert. de ejus vita.*

place publique d'Athènes, comme pour chercher quelque chose, et quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il cherchoit : Je cherche un homme, répondit-il. Mais ne voyez-vous pas, reprit l'autre, que la place en est pleine? Vous vous trompez, répliqua t-il, ce ne sont pas des hommes, ce sont des bêtes ; car ils ne vivent pas comme des hommes, mais comme des bêtes, en se laissant conduire à la brutalité de leurs passions.

Saint Augustin apporte encore à ce sujet une autre comparaison, qui est tirée de certains tours que font quelques bateleurs, mais qui ne laissent pas d'être fort propres à notre sujet, et de le bien expliquer. Celui, dit-il, qui se laisse maîtriser par la chair, est aux yeux de Dieu et des anges, ce qu'est aux yeux des hommes celui qui marche la tête en bas et les pieds en haut (1). Y a-t-il rien de plus méprisable et de plus indigne parmi nous? Cependant on tombe tous les jours dans une pareille indignité, en soumettant la raison à la chair, et on n'en a point de honte. Sénèque a eu des sentimens bien plus raisonnables, quand il a dit : Je suis né pour quelque chose de plus grand, que pour être esclave de mon corps (2). Ces paroles méritent d'être gravées dans le cœur de tous les chrétiens et de tous les religieux.

(1) Qualis est in oculis hominum qui inversis pedibus ambulare videtur, talis est in oculis angelorum cui caro propria dominatur. *Serm.* 50. *ad fratres in eremo.*

(2) Major sum, et ad majora genitus, quàm ut mancipium sim mei corporis. *Sen. ep.* 6. 5.

Que si un Payen, éclairé de la seule lumière naturelle, a cru que cela étoit honteux, que ne doit pas faire un chrétien aidé des lumières de la foi, et un religieux prévenu et favorisé de tant de bénédictions et de tant de grâces ? C'est pourquoi saint Augustin dit (1) : Que celui qui n'est point sensible à cette honte, a perdu entièrement la raison ; et que c'est un monstre bien plus digne d'étonnement, que si un homme avoit été changé en bête, et qu'il ne s'en aperçût point, ou qu'il n'en eût point de douleur.

Galien raconte (2) qu'étant encore jeune, il vit un jour un homme qui couroit pour ouvrir une porte avec une clef qu'il tenoit en main ; mais que ne pouvant l'ouvrir, à cause que par sa précipitation il avoit embarrassé la clef dans la serrure, il entra en une telle fureur, qu'il commença à prendre la clef avec les dents, et à vouloir enfoncer la porte à coups de pied. Il se mit ensuite à blasphémer, jetant de l'écume par la bouche, et ayant les yeux si allumés de rage, qu'il sembloit qu'ils dussent lui sortir de la tête. Et cette vue, ajoute Galien, me donna une si grande horreur de la colère, et une si grande appréhension de tomber en un pareil état, que depuis il ne m'est jamais arrivé de me fâcher de rien. Tout cela doit nous apprendre à vivre comme des hommes raisonnables, sans nous laisser emporter par nos

(1) *Lib. contra mendacium, ad Consent.*
(2) *Galen. de cognoscendis curandisque animi morbis.*

passions. Saint Jérôme écrivant sur ces paroles de Job : *Il y avoit un homme dans la terre de Hus, appelé Job :* C'étoit véritablement un homme, dit-il, et il en ajoute aussitôt la raison : c'est qu'en lui la chair ne commandoit point à l'esprit ; mais toutes ses actions étoient réglées par l'empire de la raison (1), suivant ce qu'ordonne l'Ecriture : *Votre appétit vous sera soumis, et vous lui commanderez* (2).

CHAPITRE X.

Qu'il y a moins de peine à se mortifier, qu'à ne se mortifier pas.

Je vois bien, me dira quelqu'un, de quel profit et de quelle nécessité est la mortification; mais je songe en même temps à la peine et à la difficulté qu'on y trouve, et c'est ce qui m'en détourne. A cela je réponds premièrement avec saint Basile (3), que si pour la santé du corps nous prenons volontiers des médecines très-amères, et si nous souffrons les opérations les plus cruelles de la chirurgie ; si pour amasser du bien, les

(1) *Hier. in illud.* Vir erat in terra Hus, nomine Job. Non enim terra carnis ejus animam superabat, sed imperantis animi consilio cuncta faciebat. *Job.* 1. 1.

(2) Sub te erit appetitus tuus, et tu dominaberis illius. *Genes* 4. 7.

(3) *Basil. in Regul. fusius disp. reg.* 52.

hommes

hommes s'exposent à tant de périls sur mer et sur terre, et surmontent tant d'obstacles; que ne devons-nous point faire pour la santé spirituelle de notre âme, et pour acquérir les biens éternels ? N'est-il pas juste que nous entreprenions toutes choses, et que nous ne redoutions aucune difficulté ? Cependant, parce que naturellement nous sommes tous bien aises d'éviter la peine et le travail, et que dans la nécessité indispensable où nous sommes tous de souffrir, nous voudrions bien souffrir le moins qu'il se pourroit; je réponds en second lieu, qu'il y a plus de peine à éviter la mortification qu'à l'embrasser. C'est par votre ordre, Seigneur, dit saint Augustin, que tout esprit déréglé ne manque jamais d'être un supplice à lui-même (1). Ce déréglement intérieur de l'appétit à l'égard de la raison, et de la raison à l'égard de Dieu, cause de grandes peines et de grandes inquiétudes à l'homme; et il en est de même de toutes les autres choses du monde. Car qu'y a-t-il dans la nature qui ne soit inquiet, et qui ne souffre hors de l'état que la règle de la nature lui a ordonné ? Quelles douleurs ne cause point un os qui est hors de sa jointure ? Quelle violence ne souffrent point les corps naturels qui sont hors de leur élément ? Or, puisque c'est une chose si propre et si naturelle à l'homme, que de vivre selon la

(1) Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis animus inordinatus. *Aug. l. 1. Conf. c. 12. et l. 23. c. 9.*

raison, la nature ne doit-elle pas réclamer en lui, et sa propre conscience ne doit-elle pas crier continuellement contre lui, quand il vit d'une façon toute contraire? *Qui a pu jamais lui résister*, disoit Job en parlant de Dieu, *et avoir quelque repos* (1)*?* Il ne faut point espérer qu'on puisse être en paix avec soi-même en vivant de cette sorte, et c'est pourquoi saint Jean dit dans l'Apocalypse : *Que ceux qui adoroient la bête, n'avoient nul repos ni jour ni nuit* (2). Votre chair et votre sensualité sont cette bête; si vous vous soumettez à elles, vous n'aurez jamais de repos.

Les médecins disent que la santé et la bonne disposition du corps consistent dans un juste tempérament et dans une juste proportion des humeurs. Quand cela vient à être altéré, le déréglement des humeurs cause des douleurs et des maladies; mais quand les humeurs sont bien tempérées, elles constituent une santé merveilleuse, et donnent de la gaieté et de la vigueur au corps. Il en est de même de la santé et de la bonne disposition de notre âme; elles consistent dans le réglement et dans la modération de nos passions, qui en sont comme les humeurs. Quand elles ne sont pas tempérées et mortifiées, elles causent des maladies spirituelles; mais quand elles sont bien réglées, l'âme

---

(1) Quis resistit ei, et pacem habuit? *Job*. 9. 4.

(2) Nec requiem habent die ac nocte qui adoraverunt bestiam et imaginem ejus. *Apoc*. 14. 11.

jouit d'une parfaite santé, dont la tranquillité et la joie sont inséparables. On compare encore des passions dans le cœur de l'homme, aux vents sur la mer; car de même que les vents agitent la mer, et en troublent le calme par leur souffle impétueux; de même nos passions, par leurs mouvemens et leurs appétits déréglés, forment des tempêtes dans notre cœur, et en troublent toute la tranquillité. Tantôt la colère y excite des orages; tantôt il y règne un vent d'orgueil et de vaine gloire, qui nous emporte bien loin; tantôt c'est l'impatience; tantôt c'est l'envie, et de-là vient que le Prophète dit : *Que les impies sont comme une mer agitée, qui ne sauroit se calmer* (1). Mais dès que les vents s'apaisent, la bonace revient aussitôt. *Il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un calme profond* (2). Si vous savez donc commander aux vents de vos passions et de vos appétits, en les mortifiant et en les soumettant à la raison, vous jouirez d'une paix et d'une tranquillité admirables; mais tant que vous ne vous appliquerez point à les apaiser de cette sorte, vous serez sujet à des tempêtes continuelles. Mais pour faire voir encore plus clairement que celui qui hait la mortification a plus de peine que celui qui l'embrasse et porte une croix plus pesante, venons au détail de certaines choses en quoi

---

(1) Impii autem quasi mare fervens, quod quiescere non potest. *Is.* 57. 20.

(2) Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna. *Matth.* 8. 26.

nous l'expérimentons tous les jours. Songez en quelle situation d'esprit vous êtes quand il vous est arrivé de vous laisser emporter à la colère, ou à l'impatience de dire quelque parole fâcheuse à votre frère, ou de faire quelque chose qui l'aura scandalisé. Quel chagrin, quel trouble, quelle inquiétude, quel ennui ne sentez-vous point en vous-même ? N'est-il pas vrai que la peine que cela vous donne, est beaucoup plus grande que celle que vous auriez eue à vous mortifier et à vous modérer. Considérez de plus, quelles sont les craintes d'un religieux qui n'a pas l'esprit de mortification, d'indifférence et de résignation pour tout ce que l'obéissance peut vouloir de lui. Il suffit d'une seule chose à laquelle il ait répugnance, pour faire qu'il soit toujours sur des épines, parce que l'idée lui en revient continuellement à l'esprit, et quoique ses supérieurs ne pensent peut-être pas à lui commander rien de semblable; cependant, comme il pourroit se faire qu'ils y pensassent, que c'est une chose qu'on ordonne quelquefois, et qu'il ne sait pas ce qui en sera, il est là-dessus en de perpétuelles alarmes. Comme un homme qui a la goutte aux pieds et aux mains, s'imagine que tout ce qui est autour de lui va heurter contre son mal; aussi un religieux qui n'a pas l'esprit mortifié, s'imagine toujours qu'on va lui ordonner tout ce qui lui fait le plus de peine, au lieu que celui à qui il est indifférent à quoi on l'emploie, et qui est résigné à tout, est toujours gai, toujours content, et n'a rien

à craindre. Regardez encore combien souffre un homme glorieux, quand il voit qu'on l'oublie, qu'on ne fait point de cas de lui, qu'on ne l'occupe à rien d'éclatant et d'honorable. Que si on lui donne quelque emploi qui contente sa vanité, et qu'il soit question de faire quelque action publique; quelle inquiétude n'a-t-il point, dans la frayeur de ne pas réussir peut-être, et de n'acquérir que de la honte, au lieu de l'honneur et de la gloire qu'il se proposoit d'acquérir? Son orgueil le tourmente ainsi de toutes manières, et il en est de même dans toutes les autres choses. Vos passions sont des bourreaux qui vous tourmenteront sans cesse, tant que vous ne travaillerez point à les mortifier; et que ce qu'elles vous font désirer arrive ou non, cela ne laissera pas d'être toujours vrai. Car tant que les souhaits ne sont point encore accomplis, *l'espérance du bien qui est différé, afflige l'âme* (1); et lorsqu'on en est venu à bout et qu'on a fait ce qu'on a voulu, cela même donne de la peine et du chagrin à un religieux quand il songe : Quoi ! je suis donc parvenu à faire ce que je voulois; mais aussi je n'y ai point eu de mérite, puisque je n'y ai cherché que ma volonté et ma propre satisfaction : et ainsi toute sa douceur se tourne bientôt en amertume.

Ajoutez à cela les remords de la conscience, inséparables de celui qui ne s'attache

(1) Spes quæ differtur, affligit animam. *Prov.* 13. 11.

point à se mortifier, et à faire ce qu'il doit : car quel peut être le contentement d'un religieux, qui n'est entré dans la religion que pour s'avancer dans la vertu et dans la perfection, et qui ne travaille point à y faire aucun progrès ? Il est impossible qu'il n'ait intérieurement bien de la peine et du chagrin. Nous pouvons en dire autant de quiconque ne fait pas son devoir dans quelque condition que ce soit; car nous portons toujours avec nous le ver de la conscience, qui nous ronge les entrailles par ses remords, dès que nous ne faisons pas ce que nous devons. Le père Avila dit très-bien (1) que si l'on met d'un côté dans une balance toutes les peines qu'il y a à s'acquitter exactement de son devoir, et à vivre avec un esprit de ferveur et de mortification, et de l'autre toutes celles qu'on souffre pour éviter les premières, et pour vivre dans la nonchalance et dans la tiédeur, on trouvera que les dernières seront mille fois plus pesantes. C'est une chose merveilleuse, que celui qui sert Dieu avec ferveur, trouve plus de plaisir et plus de satisfaction dans le jeûne, dans les veilles, dans la prière, dans toutes les mortifications qui se présentent, que le religieux tiède et relâché n'en peut rencontrer dans la conversation, dans les amusemens, dans la douceur d'une vie molle et dans l'accomplissement de sa propre volonté. Le religieux tiède est gai au dehors, tandis qu'il s'afflige amèrement au

dedans; mais le juste a toujours une sainte joie dans le cœur, au milieu de toutes ses peines. *Le chemin des paresseux*, dit le Sage, *est comme une haie d'épines* (1), c'est-à-dire, qu'en tout ce qu'ils font, ils sont toujours comme s'ils marchoient sur des épines; et c'est à eux que Dieu parle dans le prophète Osée, quand il dit: *Voilà que j'ai entouré votre chemin d'épines* (2). Il veut que les plaisirs, les passe-temps et la satisfaction qu'on a à suivre sa propre volonté, soient toujours mêlés de remords, d'amertume et de chagrin; et c'est en cela que les tièdes et les nonchalans trouvent des épines qui les piquent et qui leur percent le cœur; mais *dans le chemin des justes il n'y a rien qui fasse broncher* (3); c'est un chemin tout uni. Quelle tranquillité et quelle satisfaction est celle d'un bon religieux qui est véritablement mortifié, qui a soin de son avancement spirituel, et qui fait tout ce qu'un vrai religieux doit faire! il n'y a point de contentement égal au sien. Nous éprouvons tous les jours, que quand nous nous portons avec ferveur au service de Dieu, nous ressentons une joie et une satisfaction intérieure qui ne peut s'exprimer, et que quand nous nous y portons avec nonchalance et avec tiédeur, nous tombons dans l'abattement et dans le chagrin. En effet, c'est là bien souvent la cause de la

---

(1) Iter pigrorum quasi sepes spinarum. *Prov.* 15. 19.
(2) Ego sepiam viam tuam spinis. *Osee.* 2. 6.
(3) Via justorum absque offendiculo. *Prov.* 15. 19. *Ps.* 118. 32.

tristesse et de l'amertume que nous sentons quelquefois, comme nous dirons en son lieu. De sorte que pour épargner des peines assez médiocres, nous nous en faisons d'autres beaucoup plus grandes, suivant ces paroles de Job : *Celui qui craint la gelée sera accablé de neige* (1). Vous dites que c'est parce que vous craignez la peine, que vous ne vous mortifiez pas, et moi je vous dis que quand ce ne seroit que pour cela seul, quand ce ne seroit que pour avoir la paix avec vous-même, quand il ne vous en reviendroit point d'autre avantage que celui-là, vous devriez travailler à vous mortifier : à plus forte raison combien devez-vous le faire, puisqu'il vous en reviendra encore tant d'autres.

CHAPITRE XI.

Où l'on commence à traiter de l'exercice de la mortification.

La principale disposition que nous pouvons apporter de notre part, pour acquérir cette mortification, et pour nous vaincre nous-mêmes, est de nous exercer fortement à nous dépouiller de notre propre volonté, à contrarier nos appétits, à ne point contenter notre chair, et à ne lui souffrir rien de ce qu'elle veut. De cette sorte on surmonte la nature

(1) Qui timet pruinam, irruet super eum nix. *Job.* 6. 16.

peu à peu, on déracine le vice et les passions, et la vertu vient à s'introduire et à se fortifier en nous. Saint Dorothée donne un avis très-utile sur ce sujet (1) : Quand vous êtes tourmenté de quelque passion, dit-il, ou de quelque inclination mauvaise, si vous avez la foiblesse d'y condescendre, et de vous laisser aller à ce qu'elle veut, souvenez-vous et tenez pour assuré qu'elle en deviendra plus enracinée et plus forte, et que de là en avant elle vous fera une bien plus rude guerre, et vous donnera bien plus de peine; mais si vous lui résistez courageusement d'abord, elle diminuera chaque jour, et aura chaque jour moins de force pour vous combattre, jusqu'à ce qu'enfin elle vienne à n'en avoir plus du tout, et à ne plus vous inquiéter.

Ce conseil est très-salutaire pour les tentations, par la même raison, comme nous dirons ailleurs; et sans doute il importe extrêmement de résister de bonne heure, de crainte que la mauvaise habitude se fortifiant en nous, ne nous fasse tomber dans de plus grands inconvéniens. Les Saints disent que nous devons nous gouverner à l'égard de notre corps, comme un cavalier, qui étant monté sur un cheval furieux et mal embouché, ne laisse pas néanmoins de s'en rendre maître par son adresse et par sa vigueur, et de le faire aller partout où il veut, et au train qu'il veut. Il en est de même ici : il faut toujours tenir la bride ferme, et bien ap-

---

(1) *Serm. seu doct.* 15. *in Biblioth. SS. Patrum. t.* 3.

puyer l'éperon de temps en temps, et de cette sorte vous dompterez votre corps, vous en ferez ce que vous voudrez, vous le menerez partout où vous voudrez, vous le formerez à telles allures que vous voudrez : mais si vous n'avez pas assez d'adresse et de force pour bien le manier et pour le réduire, il se rendra maître de vous, et ne manquera pas de vous emporter dans quelque précipice. Quand un cheval est fantasque, le moyen dont on se sert pour le corriger, est de ne pas souffrir qu'il passe sa fantaisie sur rien. Nous devons en user de même envers notre chair, pour la défaire de ses caprices et de ses mauvaises inclinations : il ne faut pas souffrir qu'elle fasse rien de ce qu'elle veut; il faut la contredire; il faut dans la fougue de ses appétits et de ses désirs, lui tenir toujours la main ferme, et ne la laisser échapper à rien.

Il nous sera d'une grande utilité, pour nous exciter à cet exercice, d'agir toujours sur ce fondement, que l'homme extérieur, c'est-à-dire, notre chair et notre sensualité, est le plus grand ennemi que nous ayons, et qu'en cette qualité il procure incessamment notre perte, en se soulevant contre l'esprit, contre la raison et contre Dieu même. L'une des principales raisons pour lesquelles les Saints disent que la connoissance de soi-même est un moyen très-efficace pour vaincre toutes les tentations, c'est que comme celui qui s'applique à cet exercice connoît bien sa foiblesse et sa misère, il ne découvre pas

plutôt en lui-même une mauvaise pensée, ou un mauvais désir, qu'il aperçoit bien que c'est une tentation de son ennemi qui veut le tromper et le faire tomber dans le précipice : de sorte qu'au lieu de lui prêter l'oreille, et de lui ajouter foi, il se tient soigneusement sur ses gardes. Mais celui qui ne se connoît pas lui même, et qui ne s'étudie pas à se connoître, ne s'aperçoit pas de la tentation quand elle vient, et ne croit pas que c'en soit une, principalement si elle est conforme à son inclination : au contraire, il s'imagine que ce qui est alors tentation, est un sentiment raisonnable, et ce qui n'est que sensualité lui paroît une nécessité pure ; et de cette sorte il succombe facilement. Mettez-vous donc bien dans l'esprit que vous avez avec vous votre plus grand ennemi ; que tous les mauvais désirs, toutes les tentations qui vous viennent, sont des trahisons de votre chair et de votre sensualité ; que vous avez en elle un ennemi mortel, qui ne cherche qu'à vous perdre ; et de cette façon il vous sera bien plus aisé de la surmonter et de vous mortifier : car qui voudroit se fier à son ennemi ?

Saint Bernard fait une autre réflexion très-juste touchant la même matière (1). Il dit que nous devons en user envers nous-mêmes, c'est-à-dire, envers notre corps, comme envers un malade, dont on nous auroit donné le soin, à qui il faut refuser tout ce qui

(1) *Epist. seu tract. ad fratres de monte Dei.*

pourroit lui faire du mal, quoiqu'il le demande et le souhaite avec ardeur, et à qui il faut faire prendre, malgré lui, tout ce qui peut lui faire du bien. Si nous étions bien convaincus que nous sommes des malades, et si nous songions bien que nos désirs et nos appétits déréglés sont des envies de malades et des tentations de notre ennemi qui veut nous perdre ! oh, qu'il nous seroit facile de les chasser et de les vaincre; mais si au lieu de vous croire malade, vous vous figurez que vous vous portez bien; si au lieu de vous regarder comme ennemi de vous-même, vous pensez être votre véritable ami, vous êtes en grand danger : car comment résisterez-vous au mal que vous ne connoissez pas, et que vous envisagez comme un bien ? et comment vous défendrez-vous de ce qui passe dans votre esprit pour une vérité et non pour une tromperie ?

Saint Dorothée rapporte, qu'ayant la charge des choses spirituelles dans le monastère où il étoit, tous les religieux venoient lui rendre compte de leurs tentations, et qu'un jour il en vint un qui lui découvrit qu'il avoit une tentation de gourmandise. Comme un désordre en amène un autre, cette tentation avoit été jusqu'à lui faire dérober de quoi manger; et le Saint lui en ayant demandé la cause avec douceur, le religieux lui dit que c'étoit que ce qu'on lui donnoit à table ne suffisoit pas pour apaiser la faim qui le dévoroit. Saint Dorothée l'exhorta à aller trouver l'abbé, pour lui représenter

son besoin ; mais voyant que cela lui faisoit de la peine, et qu'il avoit honte d'en parler à son supérieur, il va lui-même le trouver, lui expose la nécessité du religieux, et l'abbé ayant remis le tout à la disposition du Saint, le Saint fait appeler le cellerier, et lui commande de donner à manger à ce religieux tout ce qu'il voudroit, et toutes les fois qu'il voudroit. Le cellerier obéit ; et le religieux ayant abondamment tout ce qu'il pouvoit souhaiter, fut quelques jours sans rien dérober : mais étant retourné peu de temps après à sa mauvaise habitude, il va tout en larmes trouver le Saint, lui dit sa faute, et lui en demande une pénitence : car il avoit cela de bon, qu'il alloit découvrir aussitôt ses fautes ; ce qui est un moyen très-propre pour s'en corriger promptement. Saint Dorothée l'interroge si le cellerier ne lui donnoit pas tout ce qu'il demandoit, et si on lui avoit refusé quelque chose ? et le religieux lui ayant répondu que le cellerier lui donnoit tout ce qu'il vouloit, et même de très-bonne grâce ; mais qu'il avoit honte de retourner si souvent à lui : Et auriez-vous honte de moi, dit le Saint, maintenant que je sais votre tentation, et que vous vous êtes découvert à moi ? Il répond que non ; et là-dessus le Saint lui dit qu'il ne s'adressât plus qu'à lui, qu'il lui donneroit tout ce qu'il lui faudroit et qu'il ne dérobât plus rien. Saint Dorothée avoit soin alors des malades, et le régaloit de beaucoup de choses ; ce qui l'empêcha de dérober pendant quelque temps : mais il retourna

bientôt encore à sa mauvaise habitude ; et ensuite, plein de confusion, il découvre sa faute, en demande pardon et se soumet à la pénitence. Mais quoi, mon frère, lui dit le Saint, vous n'avez point honte de moi ! je vous donne tout ce que vous pouvez souhaiter ; d'où vient donc que vous dérobez ? Je ne comprends pas cela, lui répliqua-t-il, ni pourquoi je dérobe ; il faut que ce soit la mauvaise habitude qui m'entraîne : car je n'ai besoin de rien ; je ne mange pas même ce que je dérobe et je le donne aux chevaux. En effet, on fut à sa chambre, on y trouva plusieurs choses à manger qu'il avoit cachées sous son lit, et qu'il y laissoit jusqu'à ce qu'elles fussent gâtées ; et alors ne sachant plus qu'en faire, il les portoit à l'écurie et les donnoit aux chevaux. On peut voir par-là, ajoute saint Dorothée, l'état déplorable où la passion et la méchante habitude réduisent les hommes, et combien nous avons sujet de nous regarder comme des malades, comme des ennemis de nous-mêmes. Ce religieux voyoit bien qu'il faisoit mal : il s'en affligeoit, il en pleuroit ; et cependant il ne pouvoit s'empêcher de retomber dans sa faute. C'est pourquoi l'abbé Nisqueron dit très-bien, qu'on devient esclave de ses passions et de ses mauvaises habitudes, quand une fois on s'y laisse aller.

CHAPITRE XII.

Comment l'exercice de la mortification doit être mis en pratique.

Puisque l'exercice de la mortification est le principal moyen dont nous pouvons nous servir pour nous vaincre nous-mêmes, et nous rendre maîtres de nos passions et de nos appétits, il est à propos d'entrer un peu davantage dans le détail de ce qu'il faut faire pour mettre cet exercice en pratique. La règle générale qu'on donne dans ces sortes de choses, est que nous regardions ce qui nous est le plus nécessaire, et que nous tâchions premièrement de l'acquérir. Commencez donc cet exercice, par profiter des occasions de mortification qui se présentent tous les jours d'elles-mêmes, ou de la part de vos supérieurs, ou de la part de vos frères, ou de quelque façon que ce soit. Recevez-les toutes de bon cœur et faites-en votre profit, parce que c'est là ce qui est le plus nécessaire pour votre propre tranquillité, aussi bien que pour l'édification de votre prochain. L'avantage que nous retirons de la mortification devroit nous la faire aimer, jusques à importuner à toute heure nos supérieurs de nous mortifier en quelque chose, de nous commander celles où nous aurions le plus de répugnance, de nous imposer des pénitences,

de nous reprendre en particulier et en public. Mais si votre ferveur ne va pas encore jusque-là, prenez du moins en gré et en patience les occasions de mortification qui se présentent, et que Dieu vous envoie pour votre bien et pour votre avancement. Il s'en offre plusieurs tous les jours, et si on y faisoit attention avec dessein d'en profiter, on trouveroit toujours assez de quoi se mortifier. Car premièrement, à l'égard de celles qui peuvent venir du côté de l'obéissance, il vous semblera quelquefois que l'on vous commande ce qu'il y a de plus pénible, et que tout le fardeau tombe sur vous, quoique les autres en dussent porter leur part; et n'arrive-t-il pas toujours en chaque emploi quelque chose qui donne de la mortification et de la peine? Profitez de tout cela, préparez-vous-y et faites état que la difficulté que vous y trouvez est la croix que vous devez porter, pour suivre le Fils de Dieu. Il se présentera d'autres fois quelqu'autre sujet de mortification dans le boire et dans le manger, ou à l'égard du logement et des habits : réjouissez-vous, comme vous l'ordonne la règle, de ce que vous êtes le plus mal partagé. Il arrivera une autre fois qu'on vous imposera quelque pénitence, qu'on vous fera quelque réprimande et peut-être croirez-vous n'avoir point failli, ou que du moins votre faute n'est pas si grande qu'on la fait, ou qu'on dit la chose autrement qu'elle ne s'est passée, ou qu'on l'exagère. Hé bien, réjouissez-vous de tout cela; ne vous excusez point, ne vous plaignez

point, ne cherchez point à vous défendre, et à faire des éclaircissemens. Que si nous voulons mettre à profit toutes les occasions de mortification qui nous viennent de la part de notre prochain et de nos frères, nous en trouverons encore assez, et de toutes les sortes; les unes où leur intention n'aura point eu de part, et où il n'y aura point de leur faute; les autres où il y aura un peu de leur négligence, mais sans aucune mauvaise intention, et d'autres enfin où nous croirons qu'on nous aura méprisés, et qu'on n'aura pas fait assez de cas de nous. Mais si nous considérons celles que Dieu nous envoie immédiatement, comme les maladies, les tentations, les peines d'esprit, le partage si inégal de ses dons, tant naturels que surnaturels, nous trouverons qu'elles sont sans nombre, et qu'il s'en présente tous les jours une infinité. Voilà quelles sont les occasions dans lesquelles nous devons premièrement nous exercer, parce que ces sortes de mortifications arrivant à toute heure, et ne dépendant pas de nous, il faut tâcher de faire de nécessité vertu, afin que puisque nous sommes obligés de les souffrir, nous en tirions au moins quelque fruit. Mais, outre le profit spirituel qui nous en reviendra, nous nous épargnerons encore bien de la peine, si nous les recevons de bonne grâce : car souvent toute la difficulté que nous trouvons dans les choses, ne vient pas tant des choses mêmes, que de la répugnance et de la contradiction de notre volonté; et c'est ainsi un grand

secret pour se les rendre plus supportables, de les embrasser de bon cœur.

Il y a d'autres mortifications que nous devons faire volontairement, et que quelques-uns appellent actives, pour les distinguer des autres qu'ils nomment passives, parce qu'il n'est pas en notre choix de les souffrir ou de ne pas les souffrir. Mais quoique nous devions les prendre volontairement, elles sont pourtant nécessaires, et ainsi elles doivent être mises encore au premier rang. De celles-ci, les unes sont nécessaires, pour être un véritable chrétien, et pour faire son salut, comme de se mortifier dans tout ce qui empêche d'observer les Commandemens de Dieu; les autres sont nécessaires pour être un véritable religieux, et pour acquérir la perfection, comme de se mortifier dans tout ce qui empêche d'observer les règles, et de bien faire ce qu'elles demandent de nous. Car il est certain que non-seulement tous les péchés, mais aussi tous les défauts et toutes les imperfections dans lesquelles on tombe dans le chemin de la vertu, ne viennent que du défaut de mortification, et de ce que l'on ne veut pas, ou éviter quelque peine que l'on sent à se porter au bien et à la perfection, ou s'abstenir de quelque plaisir que l'on goûte à mal faire. Examinons cela en détail, nous trouverons que si nous péchons contre l'obéissance, contre l'observation des règles, contre la tempérance, contre le silence, contre la modestie, contre la patience, ou enfin contre quelque vertu que ce soit, c'est tou-

jours faute de mortification ; c'est que nous ne voulons pas ou endurer la peine qui est attachée à ces choses, ou nous priver du plaisir que nous avons à faire le contraire. Or, de même que pour être bon chrétien et pour se sauver, il faut se mortifier sur tout ce qui est opposé à la loi de Dieu, suivant ces paroles de Jésus-Christ : *Que celui qui veut venir après moi, renonce à lui-même* (1) ; et que si on n'y renonce, si on ne se mortifie là-dessus, on ne sauroit être bon chrétien, ni faire son salut : de même, pour être bon religieux, et pour acquérir la perfection, il faut se mortifier sur tout ce qui est contraire à l'état de perfection. Jetez donc les yeux sur tout ce que vous faites depuis le matin jusqu'au soir ; regardez ce qui vous empêche de faire vos actions ordinaires avec toute la perfection requise ; attachez-vous à vaincre cet obstacle, et à vous mortifier sur ce qui est cause que vous les faites moins bien que vous ne devriez ; et de cette sorte vos actions devenant chaque jour meilleures et plus parfaites, vous en deviendrez vous-même meilleur et plus parfait. Toute l'affaire de notre avancement dépend de prendre une bonne résolution sur cet article.

Un religieux demandoit d'où pouvoit venir qu'ayant de très-bons désirs, il se trouvoit pourtant foible dans l'occasion, et tomboit en plusieurs fautes, sans pouvoir arriver à la

(1) Si quis vult venire post me, abneget semetipsum. *Matth.* 16. 24.

perfection. Tous ceux à qui il en parloit en attribuoient la cause au défaut d'attention sur lui-même, et chacun lui marquoit les moyens qu'il jugeoit lui devoir être plus utiles, et lui en proposoit plusieurs qui ne lui servoient néanmoins de rien. Il s'adressa enfin à un vieillard très-consommé dans la spiritualité, qui lui dit que cela ne venoit point de défaut d'attention, mais plutôt de défaut de résolution. C'est là en effet la cause de ce que nous faisons si peu de progrès dans la vertu, et que nous ne saurions venir à bout de nous corriger entièrement de nos imperfections et de nos défauts. Prenez une ferme résolution de vous mortifier sur ce que nous venons de dire, et par ce moyen vous acquerrez la perfection.

CHAPITRE XIII.

De la mortification dans les choses permises, et même dans celles qui sont d'obligation.

Il semble qu'il n'y ait rien à ajouter à ce que nous venons de dire, et que les deux espèces de mortification dont nous avons parlé, suffisant pour nous faire devenir de bons et parfaits religieux, il ne reste qu'à nous y bien exercer. Mais afin que nous y puissions réussir encore mieux, et que nous y soyons mieux disposés, les maîtres de la

vie spirituelle établissent encore un autre exercice de mortification dans les choses qui sont permises. Un bon Chrétien ne se contente pas de faire celles qui sont purement d'obligation, et nécessaires pour le salut; il en fait encore d'autres de dévotion, que les théologiens appellent œuvres de surérogation : car il ne se contente pas d'entendre la messe les jours de préceptes, il l'entend aussi les autres jours; il s'adonne à des pratiques particulières de dévotion, et s'approche souvent des sacremens. Un bon religieux ne doit pas se contenter non plus de garder sa règle, et d'exercer sur lui les mortifications qu'elle lui prescrit; il doit s'en imposer encore d'autres, en se réprimant quelquefois, dans les choses qu'elle lui permet. Saint Dorothée dit (1) qu'il n'y a rien qui aide tant à faire des progrès dans la vertu, et à acquérir la tranquillité et la paix, que de combattre sa volonté; et il nous enseigne en même temps le moyen de se mortifier dans les choses qui sont permises. Vous allez en quelque endroit, dit-il; il vous prend envie de tourner la tête et de regarder quelque chose : ne le regardez pas. Vous êtes en conversation; il se présente quelque chose à dire qui viendroit très-à propos, et il vous semble que si vous le disiez, vous passeriez pour un homme d'esprit : ne le dites point. Votre pensée vous suggère d'aller à la cuisine pour savoir ce qu'on y apprête : ne l'écoutez pas.

---

(1) *Serm. 1. de obed. et negat. propriæ volunt.*

Vous voyez par hasard quelque chose de nouveau, qu'on aura apporté dans la maison, et vous auriez envie de savoir qui l'a apporté : ne le demandez pas (1). Vous voyez entrer un étranger; la curiosité vous prend de savoir qui il est, d'où il vient, où il va, et pour quelle affaire : mortifiez-vous là-dessus, et ne vous en informez point.

Saint Dorothée dit que cet exercice sert beaucoup à nous donner l'habitude de mortifier notre propre volonté, parce que si nous nous accoutumons à y renoncer dans les petites choses, nous parviendrons dans peu à nous en dépouiller dans les grandes. De même que ceux qui se destinent à la guerre, s'y exercent en temps de paix, par des joutes et des tournois, qui ne sont véritablement que des jeux, mais qui servent néanmoins à former et à rendre plus adroit à de véritables combats (2) : de même il faut qu'un religieux s'accoutume à se mortifier et à renoncer à sa volonté, même dans les choses permises, afin qu'il soit plus prêt et plus disposé à se mortifier dans celles qui sont défendues (3). Saint Bonaventure enseigne ce même exercice de mortification dans les choses qui sont indifférentes, comme de cueillir ou de ne pas cueillir une fleur, quand

(1) Suadet tibi cogitatio tua : adi cocum, et interroga quid parat obsonii ; non obtemperes. Cernis fortasse quidpiam, et suadet tibi cogitatio ut interroges quisnam illud attulerit ; non interroges. *Doroth. ubi sup.*

(2) *Veget. lib.* 1. *c.* 11. 19. *et l.* 2. *c.* 10. 12.

(3) *Blos. cap.* 2. *mon. spirit.*

on se promène dans un jardin. Car dit-il, quoiqu'il n'y ait point de mal à la cueillir, il est pourtant plus agréable à Dieu de s'en abstenir pour se mortifier. C'est pourquoi il ajoute que le serviteur de Dieu doit dire souvent en lui-même : Pour l'amour de vous, ô mon Dieu, je veux me priver de regarder ceci, d'écouter cela, de goûter de telle et telle chose, de prendre telle et telle récréation. On rapporte de S. François de Borgia (1), qu'étant dans le monde, il aimoit extrêmement la chasse de l'oiseau, et qu'il alloit voler ordinairement le héron; mais qu'au même temps que le faucon fondoit sur sa proie, il baissoit les yeux, et leur ôtoit, pour ainsi dire, la leur, en se privant d'un plaisir qu'il avoit recherché tout le long du jour avec beaucoup de fatigues. Saint Grégoire dit (2), que c'est le propre des serviteurs de Dieu, de se priver des choses permises, afin de s'éloigner d'autant plus de celles qui ne le sont pas. Aussi les Pères du désert élevoient leurs disciples dans cet exercice, les empêchant de faire ce qu'ils vouloient en de petites choses, où il n'y avoit aucun péché ni aucune imperfection, et leur faisant faire d'ailleurs celles qu'ils ne vouloient pas, afin qu'il apprissent à se mortifier en tout, et qu'ils fussent à l'épreuve des plus difficiles (3). C'est d'eux que la Compagnie a pris la pratique qu'elle observe dans les commence-

(1) *Liv. 1. c. 5. de sa vie.*
(2) *Lib. 4. Dialog. c. 11.*
(3) *S. Climac. grad. 4. circa. finem.*

mens envers les novices, les occupant à diverses choses, et tantôt leur faisant quitter ce qu'ils ont commencé, tantôt leur faisant défaire ce qu'ils ont fait, et tantôt les obligeant à le refaire de nouveau : tout cela pour empêcher qu'ils ne s'elèvent dans l'attachement à leur volonté et à leurs sentimens, et pour les habituer de bonne heure à s'en dégager.

Les Saints vont encore plus loin en ceci. Ils ne se contentent pas que nous nous accoutumions à nous dépouiller de notre volonté, dans les choses indifférentes et innocentes ; ils nous conseillent encore de la mortifier en celles qui sont d'une nécessité absolue. Mais comment cela se peut-il faire, dira-t-on ? Faut-il pour se mortifier, se dispenser de ses obligations ? Nullement : *on ne doit pas faire le mal, afin qu'il en arrive du bien* (1). Mais comment faut-il donc faire ? Les Saints ont trouvé un secret merveilleux à ce sujet ; et c'est de la doctrine de saint Paul qu'ils l'ont tiré : Ayez soin, disent-ils, de ne rien faire, de ne rien penser, de ne rien dire par le mouvement de votre volonté et de votre appétit sensuel. Avant que de manger, mortifiez en vous-même l'envie que vous en avez ; mangez, non pas afin de la satisfaire, mais afin d'obéir à Dieu, qui veut que vous mangiez pour vous nourrir, et faites comme l'abbé Isidore, dont Pallade rapporte qu'il pleuroit en allant au réfectoire, et qu'il n'y alloit que

(1) Non sunt facienda mala, ut veniant bona. *Rom.* 3. 8.

par

par obéissance (1) Avant que de vous mettre à étudier, mortifiez intérieurement le désir que vous en avez, et étudiez ensuite, parce que Dieu vous le commande, et non pas parce que vous y trouvez du plaisir. Avant que de monter en chaire pour prêcher, ou pour faire quelque leçon publique, mortifiez votre inclination là-dessus, et prêchez ensuite, et enseignez, non pas à cause qu'elle vous y porte, mais à cause que l'on vous l'ordonne, et que c'est la volonté de Dieu. Usez-en enfin de même sur tout le reste; et dépouillant ainsi toutes vos actions de l'attachement que vous y avez, faites-les purement dans la vue de Dieu; car il n'est pas juste qu'elles vous entraînent après elles, c'est à nous à en être les maîtres, pour les rapporter toutes à lui seul, et ne rien faire que pour lui, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu* (2).

Ce point est sans doute très-considérable, et d'une très-haute spiritualité, de ne rien faire et de ne pas même remplir notre charge, à cause du plaisir que nous y prenons, mais seulement à cause de Dieu; de nous accoutumer à faire dans toutes nos actions, non pas notre volonté, mais la sienne, et à y prendre du plaisir, non parce que d'elles-

---

(2) *Pallad. in Hist. Lausiac. lect.* 1.

(2) Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. 1. *Cor.* 10. 31.

mêmes elles sont désirables, et que notre inclination nous y porte, mais parce qu'en les faisant, nous faisons la volonté de Dieu. Celui qui en usera de la sorte, s'accoutumera non-seulement à mortifier sa volonté, mais aussi à faire celle de Dieu en toutes choses : ce qui est un exercice d'amour de Dieu très-sublime, très-utile et d'un très-haut degré de perfection, comme nous l'avons dit ailleurs.

Nous venons d'ouvrir un champ bien vaste. De sorte que celui qui voudra s'appliquer particulièrement à la mortification de sa volonté, n'a qu'à s'élever peu à peu par les degrés que nous venons de marquer dans ces deux chapitres. Il faut pour cela s'attacher en premier lieu à se mortifier dans les choses qui s'offrent d'elles-mêmes, sans qu'on les recherche; en quoi il y a assez à travailler pour quelques jours et même pour plusieurs; principalement si on veut parvenir non-seulement à les supporter avec patience, mais aussi à les recevoir avec joie : ce qui est le troisième et le plus parfait degré de mortification, comme nous le dirons ensuite. En second lieu, il faut mortifier sa volonté en tout ce qui empêche de faire les choses nécessaires pour être bon religieux, pour observer exactement les règles, pour vivre avec édification; et ces choses-là sont presque sans nombre. En troisième lieu, il faut se mortifier en quelques-unes de celles qui sont permises, afin de s'accoutumer davantage par ce moyen à se dépouiller de sa propre volonté dans les autres, et y être plus disposé : et pour cet

effet on peut se proposer de se mortifier tant de fois le matin, tant de fois le soir, commençant d'abord par peu, et allant toujours ensuite en augmentant, selon le progrès que l'on fera, et imitant certains religieux de la Compagnie, que nous avons connus, qui comptoient leurs mortifications sur les grains de leur rosaire, et alloient tous les jours jusqu'au bout : aussi y paroissoit-il bien dans les progrès qu'ils faisoient. En quatrième et dernier lieu, on peut étendre cette matière jusqu'aux choses qui sont d'obligation, en essayant de les faire, non pas parce qu'elles nous plaisent, mais parce qu'elles nous sont ordonnées de Dieu : et cette sorte d'exercice est d'une si grande perfection, qu'on peut le continuer toute la vie.

J'ajoute à cela que conservant toujours le même ordre dans les points que nous venons de marquer, on peut regarder cette pratique comme un exercice de conformité à la volonté de Dieu, recevant tout comme venant de sa main et comme nous étant envoyé par lui, avec des entrailles de père, pour notre plus grand bien, et nous imaginant que Jésus-Christ lui-même nous dit : Mon fils, je veux que vous fassiez, ou que vous souffriez maintenant ceci. Car de cette sorte nous y trouverons beaucoup plus de facilité et de douceur, d'autant que ce sera alors un exercice d'amour de Dieu, qui rend toutes choses aisées et agréables. La pensée que c'est la volonté de Dieu que nous accomplissons, et que c'est Dieu qui demande cela de nous, est

une chose qui ne nous laisse plus hésiter, qui nous détermine absolument, et qui est d'ailleurs le plus utile et le plus parfait de tous les motifs.

Nous lisons dans la vie de saint François de Borgia, qu'un jour étant parti fort tard de Valladolid, par une grande neige et par un vent très-froid pour aller à Simanques, où étoit la maison du noviciat, il y arriva dans le temps que la nuit étoit déjà bien avancée, et que les novices reposoient. Il fut long-temps à heurter, la neige tombant sur lui cependant à gros flocons; et comme chacun étoit dans son premier sommeil, et que la porte étoit éloignée du corps de logis, personne ne répondoit. Enfin on l'entendit, on alla lui ouvrir; et parce que les novices étoient très-fâchés d'avoir fait attendre leur père, et de le voir tout tremblant et tout transi de froid, il leur dit avec un air riant : Ne vous fâchez point, mes frères; je vous assure que Dieu m'a extrêmement consolé pendant tout le temps que j'ai attendu : car je songeois que c'étoit lui qui faisoit tomber la neige sur moi, et souffler le vent, que tout ce qu'il fait, il le fait avec une satisfaction infinie, et que par conséquent je devois me réjouir de celle qu'il avoit à me mortifier, et me faire un plaisir du sien, puisque pour celui d'un grand prince, on met bien quelquefois en pièces des lions et des taureaux. C'est ainsi que nous devons recevoir toutes les occasions de mortification, en nous faisant une sainte joie de l'accomplissement de la volonté de Dieu sur nous.

CHAPITRE XIV.

Que nous devons nous mortifier principalement dans le vice, ou dans la passion qui domine le plus en nous, et qui nous fait tomber en de plus grandes fautes.

Il est dit dans le premier livre des Rois, que Dieu commanda à Saül, par la bouche de Samuel, de détruire entièrement les Amalécites, sans épargner ni sexe ni âge, et de tuer tout, même jusqu'à leurs troupeaux et aux autres animaux domestiques. *Saül* cependant dit l'Ecriture, *et tout le peuple pardonna à Agag, et à tout ce qu'il y avoit de plus beau et de meilleur parmi les troupeaux et les dépouilles, et détruisit tout le reste qui ne valoit rien* (1). Il y a plusieurs personnes qui font de même : elles se mortifient en de petites choses, mais dans les grandes, dans celles qui sont importantes, elles s'épargnent, et persistent ainsi dans leurs mauvaises habitudes. Or c'est pour ceux-là que je dis que ce qu'il y a de plus précieux en nous, et ce qui nous tient le plus au cœur, est ce que

(1) Et pepercit Saül, et populus Agag et optimis gregibus ovium et armentorum, et vestibus et arietibus, et universis quæ pulchra erant, nec voluerunt disperdere ea : quidquid verò vile fuit et reprobum, hoc demoliti sunt. 1. *Reg.* 15. 9.

nous devons principalement envisager, pour nous mortifier là-dessus, et pour en faire un sacrifice à Dieu. Que fait Samuel ? il va trouver Saül, le reprend aigrement de la part de Dieu, se fait amener Agag le roi d'Amalec; *et Agag lui ayant été présenté chargé de graisse, et tremblant de peur, Samuel le mit en pièces devant le Seigneur* (1). Voilà ce que vous devez faire, égorger le roi des Amalécites, c'est-à-dire, sacrifier à Dieu par la mortification, la passion qui règne le plus en vous, cette vanité, cet orgueil dont vous êtes bouffi, cette avidité de gloire et de réputation, cette impatience, cette humeur fâcheuse et intraitable que vous avez.

Il y en a qui mettent tout leur soin, et font consister toute leur sainteté à se composer au dehors, à avoir un air modeste et édifiant, à faire paroître une grande retenue en toutes choses : et quant à la mortification intérieure, qui est la plus importante, ils n'y songent point; au contraire, ils sont attachés uniquement à leurs volontés et à leurs sentimens, et sont plus jaloux que personne, d'être honorés et estimés. A ceux-là on pourroit dire en quelque sorte ce que Jésus-Christ dit aux Scribes et aux Pharisiens : *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat,*

---

(1) Et oblatus est ei Agag pinguissimus et tremens; et in frusta concidit eum Samuel coram Domino. *Ibid.* 1. *Reg.* 15. 32 33.

et qui cependant êtes pleins de rapine et d'impureté au dedans ! Pharisien aveugle, nettoyez premièrement le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors soit net aussi (1). Nettoyez donc et mortifiez premièrement votre intérieur, si vous voulez que l'extérieur soit pur et net. Car si cette modestie extérieure ne vient de la paix du dedans, et de la tranquillité du cœur, tout cela n'est que feinte et qu'hypocrisie. *Vous êtes*, dit le Sauveur, *comme des sépulchres blanchis, qui paroissent beaux au dehors, aux yeux des hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossemens de morts, et de toute sorte de pourriture* (2). Ce qu'il dit un peu auparavant dans le même chapitre fait encore plus à notre sujet. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de l'anet et du cumin, et qui avez négligé ce qu'il y a de plus important dans la loi, qui est la justice, la miséricorde et la foi* (3). Ceci vient parfaitement à notre sujet : car il y en a effectivement qui ont

(1) Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ, quia mundatis quod deforis est calicis et paropsidis : intùs autem pleni estis rapinâ et immunditiâ ! Pharisæe cæce, munda priùs quod intùs est calicis et paropsidis, ut fiat id, quod deforis est, mundum.

(2) Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ, quia similes estis sepulcris dealbatis, quæ à foris parent hominibus speciosa, intùs verò plena sunt ossibus mortuorum, et omni spurcitiâ !

(3) Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ, qui decimatis mentam, et anethum, et cyminum, et reliquistis quæ graviora sunt legis, judicium, et misericordiam, et fidem ! *Matth.* 23. 25. 26 *et* 27.

grand soin de se mortifier en des choses peu considérables, et qui ne leur coûtent rien; mais à ce qui les blesse, à ce qui les touche au vif, ils n'ont garde d'y mettre la main. C'est là cependant qu'il faut la porter; cette passion, ce vice, cette inclination, cette mauvaise habitude qui règne le plus en nous, qui nous entraîne, qui nous met dans de plus grands dangers, qui nous fait tomber dans de plus grandes fautes, c'est ce qu'il faut mortifier en nous principalement. Nous voyons par expérience qu'il n'y a presque personne qui ne ressente quelque chose en soi, qui lui fait plus dangereusement la guerre que tout le reste, et qui s'oppose davantage à son avancement. C'est à cela qu'il faut que chacun s'attache particulièrement, pour essayer d'en arracher jusqu'à la racine par le moyen de la mortification : c'est là sur quoi il faut qu'il jette principalement les yeux dans l'examen particulier, et qu'il insiste le plus dans l'oraison, parce que c'est en effet ce que chacun a le plus besoin de réformer en lui-même.

CHAPITRE XV.

Qu'il ne faut pas laisser de se mortifier dans les petites choses : et combien cette espèce de mortification est agréable à Dieu, et utile à notre progrès spirituel.

Il faut avoir les yeux tellement appliqués aux grandes choses, que nous ne négligions pas les moindres ; et cet avertissement s'adresse à ceux qui négligent les mortifications légères, et n'en font aucune estime, les regardant comme des minuties, qui ne servent point à l'avancement et à la perfection. C'est une grande erreur, dont le Fils de Dieu nous avertit dans cette même réprimande qu'il fait aux Scribes et aux Pharisiens : car il ne les reprend pas du soin qu'il ont des petites choses, mais de ce qu'ils manquent aux essentielles; *Il falloit faire celles-ci*, dit-il, *et ne pas omettre les autres* (1). Nous avons déjà dit plusieurs fois combien il importe d'estimer les petites choses, et de ne pas les négliger ; et en vérité, c'est un point de telle importance, qu'il mérite bien que l'on en parle souvent, de peur que le relâchement et le désordre n'entrent par cette ouverture, comme il n'arrive que trop. Nous ne parlerons pourtant maintenant que de ce

(1) Hæc oportuit facere, illa non omittere. *Matth.* 23. 23.

qui regarde notre sujet, et pour cet effet nous expliquerons deux choses ; l'une, de quel avantage sont ces sortes de mortifications, l'autre, quel danger il y a de les négliger. Quant à la première, combien ces sortes de mortifications, quoique légères, sont agréables à Dieu, et de quel mérite elles sont devant lui, on le comprendra aisément, si on considère que ce qu'il y a de principal dans la mortification, ce n'est pas de pratiquer des austérités, mais de se dépouiller de sa propre volonté : car c'est là proprement la véritable mortification et le véritable renoncement à nous-mêmes que Jésus-Christ demande de nous dans l'Evangile. Or on peut renoncer à sa propre volonté aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, et même quelquefois davantage, et avec plus de mérite, si elles sont plus contraires à notre inclination. Aussi éprouvons-nous tous les jours, que des choses très-légères d'elles-mêmes nous donnent beaucoup plus de peine, que ne nous en donneroient des choses plus considérables ; parce qu'en effet, comme on le dit très-bien, la mortification ne consiste pas tant dans les choses, que dans la répugnance de la volonté. De sorte que quand nous nous mortifions en quelque chose que ce soit, c'est un sacrifice que nous faisons à Dieu de notre propre volonté, en la combattant et en la surmontant pour l'amour de lui : et comme en cela nous lui offrons ce que nous avons de plus précieux et de plus cher, qui est notre volonté, nous

pouvons dire qu'en la lui sacrifiant, nous lui sacrifions tout.

Saint Ambroise (1) examine à ce sujet ce que l'Ecriture rapporte de David, lorsqu'étant campé en présence des Philistins, et toute son armée manquant d'eau, il dit : *Ah! si quelqu'un pouvoit m'apporter de l'eau de la citerne de Bethléem* (2) ! Or cette citerne étoit du côté des ennemis, et par de là leur camp. Cependant trois vaillans hommes ayant entendu cela, partent sur-le-champ, passent deux fois au travers de l'armée des Philistins, et rapportent à David de l'eau de cette citerne. Mais l'Ecriture ajoute *qu'il n'en voulut pas boire, mais qu'il en fit un sacrifice d'effusion au Seigneur, et la répandit en la lui offrant* (3). Est-ce donc un si grand sacrifice, que d'offrir à Dieu une cruche d'eau ? Oui, dit saint Ambroise, ce fut un très-grand sacrifice, et très agréable à Dieu : et pour que nous en soyons persuadés, il suffit que l'Ecriture en parle comme d'une belle action de David. Mais en quoi donc fut-il si grand ? Voulez-vous le savoir? dit saint Ambroise. Il surmonta la nature, en ne buvant pas dans une extrême soif; et par son exemple il apprit à toute l'armée à supporter la soif (4). Ce ne fut pas seulement

(1) *Ambros. in apolog. David. c.* 7.

(2) O si quis daret mihi aquam de cisterna Bethleem! *1. Paralip.* 11. 17.

(3) Noluit bibere, sed magis libavit illam Domino. *Ibid. v.* 18.

(4) Vicit ergo naturam, ut sitiens non biberet, et exemplum se præbuit quo omnis exercitus tolerare sitim disceret. *Ambr. ubi sup.*

une cruche d'eau qu'il offrit ; ce fut sa volonté propre : et comme en se mortifiant, quoiqu'en de petites choses, c'est toujours sa volonté qu'on sacrifie à Dieu, c'est toujours par conséquent un sacrifice de très-grand prix qu'on lui fait, et qui est toujours très-agréable à la majesté divine.

Saint Grégoire rapporte aussi à ce propos un autre exemple de David, qui est encore cité par saint Ambroise. La sainte Ecriture dit dans le second livre des Rois, que David fit transporter l'arche d'alliance dans la ville de Sion, avec une grande solennité ; et il est à présumer qu'en ce temps-là le peuple avoit coutume de danser devant l'arche de Dieu, lorsqu'on la portoit d'un lieu à un autre, comme nous voyons que le peuple fait encore aujourd'hui en Espagne aux processions du saint Sacrement. Cependant David qui étoit un si grand prince, oubliant tout d'un coup ce qu'il devoit à sa gravité et à la majesté de son rang, se dépouille de ses habits royaux, *se met tout nu comme un bateleur* (1), ainsi que le lui reprocha Michol, et se mêlant dans la foule des danseurs, commence à sauter et à jouer de la harpe. Saint Grégoire ne peut se lasser d'admirer cette action de David ; et parlant de lui à ce sujet : Je ne sais, dit-il, quel sentiment les autres peuvent avoir de ses actions ; pour moi j'admire plus David quand il danse devant l'arche, comme s'il étoit un homme

(1) Quasi si nudetur unus de scurris. 2. *Reg.* 6. 20. et 1. *Paralip.* 15. 29.

du peuple, que quand il met des lions en pièces, qu'il tue Goliath, et qu'il défait les Philistins. En toutes ces occasions sa gloire se borne à dompter les bêtes farouches, et à vaincre ses ennemis : mais dans cette danse sacrée il est vainqueur de lui-même (1); et il y a bien plus de peine et bien plus de gloire à se vaincre soi-même, qu'à vaincre les autres.

Faisons donc un très-grand cas de ces sortes de mortifications, et donnons-nous bien de garde de les mépriser, de peur qu'il ne nous en arrive autant qu'à Michol, qui s'étant fâchée de cette action de David, jusqu'à en concevoir du mépris pour lui, et le lui reprocher en face, fut châtiée de Dieu par une stérilité perpétuelle. Si vous dédaignez de vous mortifier dans les petites choses; si vous avez honte de vous assujettir exactement aux petites choses, comme prétendant qu'elles sont au dessous de vous, et que cette sujétion n'est bonne que pour des enfans et des novices : craignez que cela ne soit cause de votre stérilité spirituelle, soit dans l'oraison, soit dans les conférences avec le prochain, et que vos paroles ne faisant point de fruit dans les cœurs, vous ne soyez privé pour jamais d'avoir des enfans spirituels. C'est ce qui seroit surtout à craindre pour ceux qui reprocheroient aux autres leur

(1) Quid de ejus factis ab aliis sentitur ignoro. Ego David plus saltantem stupeo, quàm pugnantem. Pugnando quippe hostes subdidit, saltando autem coram Domino semetipsum vicit. *L.* 27. *Moral. c.* 27.

exactitude dans ces sortes de choses, qui les traiteroient pour cela d'esprits foibles, et qui en feroient des railleries : il n'y a presque rien de plus dangereux, ni dont on doive faire plus de scrupule; car au fond cela ne tend qu'à les détourner du chemin de la vertu. La réponse de David à Michol est admirable : *Je jouerai*, dit-il, *devant le Seigneur qui m'a choisi en la place de votre père : je me rendrai encore plus méprisable que je n'ai fait, et je m'abaisserai tous les jours de plus en plus* (1). O le louable jeu, s'écrie saint Bernard, que celui qui plaît à Dieu et qui déplaît à Michol; qui paroît un spectacle ridicule pour les hommes, et qui est un spectacle agréable pour les anges (2)! Celui qui disoit : *Nous sommes devenus le spectacle du monde, des anges et des hommes* (3), étoit bien accoutumé à cette espèce de jeu; et nous devons travailler à nous le rendre familier, sans nous mettre en peine de ce qu'on pourra en dire. Jouons, dit saint Bernard, afin que nous devenions le jouet du monde (4). De cette manière nous serons un spectacle d'étonnement au monde, d'admiration aux anges, et de joie à Dieu.

---

(1) Ante Dominum, qui elegit me potiùs quàm patrem tuum, et ludam, et vilior fiam plus quàm factus sum, et ero humilis in oculis meis. 1. *Paralip.* 15. *et* 2. *Reg.* 6. 21. 22.

(2) Bonus ludus quo Michol irascitur, et Deus delectatur : Bonus ludus qui hominibus quidem ridiculum, sed angelis pulcherrimum spectaculum præbet. *Bern. ep.* 87. *in fine.*

(3) Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus. 2. *Cor.* 4. 9.

(4) Ludamus, ut illudamur. *Bern. ibid.*

CHAPITRE XVI.

Qu'il est dangereux de mépriser la mortification dans les petites choses.

Il est aisé de comprendre par tout ceci qu'il est dangereux de mépriser, ou de négliger les mortifications légères : car ce n'est pas tant la chose sur laquelle nous manquons à nous mortifier qu'il faut regarder, que le refus que nous faisons de vaincre notre volonté pour l'amour de Dieu, et même en des choses faciles. Il y a encore en cela un autre inconvénient très-grand, et qui mérite qu'on y fasse réflexion; c'est que par ce moyen on laisse accoutumer insensiblement sa volonté à se satisfaire en d'autres choses, et qu'enfin on l'entretient et on la fortifie de telle sorte dans cette habitude, qu'on ne sauroit plus en être le maître en quoi que ce soit. On ne s'aperçoit pas d'abord du mal que l'on se fait à soi-même en cela : car cette volonté propre n'est au commencement qu'un jeune lionceau, mais c'est un lionceau qui devient en peu de temps un lion si cruel et si indomptable, qu'il est impossible ensuite de lui résister. La volonté propre est la cause de tous les maux et de tous les péchés, et par conséquent de l'enfer. Qu'il n'y ait point de volonté propre, dit saint Bernard, et il n'y aura point

d'enfer (1). Or, par ces sortes de mortifications dont nous avons parlé, on s'accoutume à vaincre sa volonté et à lui ôter la liberté de faire tout ce qui lui plaît. Richard de saint Victor dit (2) que puisque le démon tâche de nous faire tomber dans de petites fautes, afin qu'après avoir remporté de légers avantages sur nous, et nous avoir affoiblis par-là, il puisse en remporter de plus grands; il est juste aussi que nous tâchions de nous vaincre et de nous mortifier souvent dans les petites choses, afin qu'il soit impossible de nous vaincre en de plus grandes. Il ajoute ensuite qu'il faut commencer par les petites choses, afin que nous puissions nous fortifier par l'exercice, et que la victoire que nous remporterons sur nous dans les choses légères, soit pour nous un moyen de nous surmonter dans les plus grandes. Cassien donne le même conseil (3); et se servant d'un exemple pour mieux l'appuyer : Quand vous vous sentez en colère, dit-il, ou de ce que votre plume est mal taillée, ou de ce que votre canif coupe mal, ou de quelque autre chose semblable, il faut avoir grand soin de réprimer ces mouvemens déréglés, quelque légère qu'en soit la cause; parce que cette victoire vous donne de nouvelles forces pour vous mortifier dans les grandes occasions qui se présentent, et pour

(1) Cesset propria voluntas, et infernus non erit. *Bern. serm.* 3. *de Resurrect.*

(2) *Richard. in Cant. p.* 2. *c.* 21.

(3) *Cass. l.* 8. *de spiritu iræ*, *c.* 18.

conserver la paix de l'âme, et la charité au milieu des outrages et des mépris.

Il y a encore un autre avantage dans la pratique de ces sortes de mortifications volontaires; c'est qu'elle rend les attaques du démon moins dangereuses, ainsi que l'enseigne saint Eusèbe, qui au rapport de Théodoret (1), s'y exerçoit continuellement. Un jour qu'on demandoit à ce Saint pourquoi il s'attachoit tant à cette pratique : C'est que je ruse, dit-il, avec le démon, tâchant de faire en sorte que les tentations d'orgueil, d'impureté, d'envie, et toutes les autres qui peuvent mettre l'âme en péril, se réduisent à des choses légères, dans lesquelles si je suis vaincu, la perte que je ferai ne sera pas grande; au lieu que si je demeure victorieux, il ne pourra voir qu'avec un redoublement de confusion et de dépit, que même dans les petites choses il lui est impossible de me surmonter. Ce trait mérite d'être remarqué; car c'est une vérité prouvée par les serviteurs de Dieu, que tant que vous vous appliquerez à vous mortifier dans les petites choses, tout l'effort du démon se tournera de ce côté-là, et toutes vos tentations ne tendront ordinairement qu'à vous détourner de quelque mortification, à vous empêcher de vaincre quelque légère répugnance, ou à quelque chose de semblable, en quoi vous ne sauriez jamais perdre beaucoup, quand même il arriveroit que vous fussiez quelquefois vaincu. Mais si

(1) *Theodor. in Histor. Relig.*

vous abandonnez cet exercice, et que vous cessiez de combattre contre le démon et contre votre chair, en de petites choses, l'un et l'autre vous attaqueront ensuite par des tentations plus dangereuses, auxquelles si vous cédez, votre perte est assurée.

Saint Augustin rapporte (1) qu'un catholique s'impatientant contre des mouches qui l'importunoient continuellement, fut visité par un Manichéen auquel il conta l'incommodité qu'il en recevoit et les mouvemens d'impatience que cela excitoit en lui. Le Manichéen crut avoir rencontré une occasion très-propre de lui insinuer son erreur, qui étoit qu'il y avoit deux principes des choses : un des invisibles, qui étoit Dieu, l'autre des visibles, qui étoit le démon. C'est contre cette erreur que dans le symbole que l'Eglise chante, on a inséré ces mots : *De toutes les choses visibles et invisibles* (2) ; par où nous reconnoissons que Dieu a créé toutes choses, et non-seulement celles qui sont spirituelles et invisibles, mais aussi celles qui sont visibles et corporelles. Le Manichéen voyant donc une si belle occasion de persuader son erreur au catholique : Qui croyez-vous, lui dit-il, qui ait créé ces mouches ? Le catholique qui les trouvoit si incommodes, n'osa pas dire que c'étoit Dieu. Mais si ce n'est pas Dieu, reprend le Manichéen, qui est-ce donc qui les a faites ? L'autre répond, qu'il croit que c'est le diable. Le Manichéen presse

(1) *Tractat. 2. sup. Joan.*
(2) Visibilium omnium et invisibilium. *In Symb. S. Athan.*

de nouveau et ajoute : Mais si c'est le démon qui a fait les mouches ; les abeilles, qui sont un peu plus grosses, qui les a faites ? Le catholique qui venoit de dire que Dieu n'avoit pas fait les mouches, n'osa pas dire qu'il eût créé les abeilles : de sorte qu'à cause du peu de différence qu'il voyoit des unes aux autres, il répondit que si Dieu n'avoit pas créé les mouches, apparemment il n'avoit pas non plus créé les abeilles. De là le Manichéen le mène insensiblement plus loin ; passe de l'abeille à la sauterelle, qui est un peu plus grosse, de la sauterelle au lézard, du lézard au moineau, du moineau au mouton, et de là il vint au bœuf, puis à l'éléphant, enfin à l'homme même, et persuada à cet homme, dit saint Augustin, que Dieu n'avoit pas créé l'homme(1). Voyez en quel abîme de malheurs il tomba, pour n'avoir pu supporter une légère incommodité que des mouches lui causoient. Les oiseleurs, ajoute-t-il, ont coutume de se servir de mouches pour prendre certains petits oiseaux ; le démon en usa de même à son égard ; il le prit avec des mouches. C'est pourquoi prenez garde qu'il ne nous en arrive autant, et quand vous vous sentez rebuté de petites choses, quand le chagrin et l'ennui vous prennent à cette occasion, défiez-vous du démon, car c'est avec ces sortes de mouches qu'il a coutume d'attirer plusieurs personnes, et de les engager peu à peu dans de grands désordres.

---

(1) Et persuasit homini, quòd non à Deo factus est homo.

CHAPITRE XVII.

De trois avis importans sur ce sujet.

Il y a trois avis à donner sur ce sujet qui regardent trois sortes de personnes; et c'est pour la consolation des uns, et pour l'instruction des autres, que je veux les placer ici. Tous les hommes ne naissent pas avec les mêmes dispositions. Les uns sont d'un tempérament difficile à vaincre; de sorte que sentant dans leur chair des contradictions perpétuelles à toutes leurs bonnes actions, ils s'affligent et croient que tout est perdu. C'est à eux que s'adresse le premier avis que j'ai à donner. C'est que le péché ni l'imperfection ne consistent nullement à sentir en soi des répugnances de cette espèce et des mouvemens contraires à la raison, mais seulement à les suivre. Les mouvemens involontaires et les mauvaises pensées qui viennent ou contre la pureté, ou contre la foi, ou contre quelque autre vertu que ce soit, et dont quelques personnes s'affligent si extraordinairement, ne sont point ce qui fait le péché dans les tentations. Ne vous mettez point en peine de cela, disent les Saints : ce n'est point le sentiment, c'est le consentement qui fait le péché, et quand vous êtes fâché de ces tentations, et que vous essayez d'y résister et de ne pas vous y entretenir, elles sont pour

vous au contraire une occasion de mériter davantage. Il en est de même des mauvaises inclinations naturelles que nous avons, les uns plus, les autres moins, et d'où s'élèvent dans notre âme tant de mouvemens déréglés, tant de répugnances, tant de contradictions à la vertu. Ce n'est pas là ce qui fait qu'on est bon ou méchant, parfait ou imparfait; car c'est une chose purement naturelle, qui ne dépend point de nous, et dont nous avons hérité avec le péché. Saint Paul lui-même n'a-t-il pas senti cette révolte et cette contradiction de sa chair, *Je sens*, dit-il, *dans mon corps une autre loi qui répugne à la loi de la raison, et qui m'assujettit à la loi du péché qui est dans mes membres* (1). Saint Augustin expliquant ces mots du Psalmiste : *Mettez-vous en colère, mais ne péchez point* (2) : Quelques mouvemens, dit-il, qui s'élèvent dans notre âme, comme c'est une des punitions du péché que ces mouvemens ne soient point en notre pouvoir, faisons du moins que la raison et l'esprit n'y consentent point; et soyons soumis par l'esprit à la loi de Dieu, si par la chair nous sommes encore assujettis à la loi du péché (3). Il est

---

(1) Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis. *Rom.* 7. 23.

(2) *August. in illud :* Irascimini, et nolite peccare. *Ps.* 4. 5.

(3) Id est, licet insurgat motus animi qui jam propter pœnam peccati, non est in potestate, saltem non consentiat ei ratio et mens : sed mente serviamus legi Dei, si adhuc carne servimus legi peccati.

marqué dans le premier livre des Rois, que les vaches qui portoient l'Arche d'alliance mugissoient en marchant, parce qu'on leur avoit ôté leurs veaux; mais après tout, elles ne laissoient pas, comme dit l'Ecriture, d'aller leur droit chemin, sans se détourner de côté ni d'autre. Faites de même : allez par le droit chemin de la vertu, sans vous laisser détourner par les révoltes de la chair, et avec cela vous pourrez devenir parfait.

La différence qu'il y a entre les personnes spirituelles qui travaillent à leur perfection, et les personnes charnelles et sensuelles qui n'y songent point, ne consiste pas à sentir ou à ne pas sentir les mouvemens et les contradictions de la chair, mais à s'y laisser ou à ne pas s'y laisser aller. Le poisson qui est en vie, nage contre le fil de l'eau, celui qui est mort, s'y laisse emporter : de même pour connoître si l'esprit de Dieu vit ou est mort en vous, il suffit de voir si vous allez contre le courant de vos passions, ou si vous vous laissez entraîner à leur impétuosité. L'homme spirituel *n'entend point les clameurs de l'exacteur* (1); c'est-à-dire, comme l'interprète saint Grégoire, qu'il ne consent en aucune façon aux violens mouvemens des tentations (2). Le tout consiste donc à ne point prêter l'oreille aux tentations, et à n'y point consentir : de sorte que loin de se décourager à cause des mauvaises inclinations

(1) Clamorem exactoris non audit. *Job.* 39. 7.

(2) Clamorem exactoris non audire, est violentis tentationum motibus minimè consentire. *Greg. l.* 3. *Mor. c.* 13.

que l'on sent en soi, il faut au contraire, s'exciter à acquérir une grande couronne en les surmontant. C'est ce que nous conseille saint Augustin dans le troisième sermon de l'Ascension, où après avoir exhorté tous les fidèles à monter au Ciel avec Jésus-Christ, il leur propose leurs propres passions et leurs mauvaises inclinations, comme un des moyens dont ils doivent se servir. Montons après lui, dit-il, par le moyen de nos vices et de nos passions; et voulez-vous savoir comment cela peut se faire? En les mettant sous les pieds et vous en faisant une échelle pour y monter (1). Si nous nous élevons au-dessus de nos passions, elles nous éleveront au-dessus de nous-mêmes, et elles seront comme autant d'échelons par où nous nous éleverons jusqu'au Ciel.

Nous lisons dans la vie de saint Ignace, qu'étant naturellement très-colère, il s'étoit tellement surmonté et tellement changé par le secours de la grâce, qu'on le croyoit d'un tempérament flegmatique. Plutarque rapporte quelque chose semblable de Socrate. Il dit (2) qu'un excellent physionomiste l'ayant considéré avec attention, ne put s'empêcher de dire de lui, que c'étoit un homme porté à la dissolution, à la débauche, à l'ivrognerie et à beaucoup d'autres vices. Les disciples et les amis de Socrate s'empor-

(1) Ascendamus etiam post illum per vitia et passiones nostras. De vitiis nostris scalam nobis facimus, si vitia ipsa calcamus. *Aug. serm.* 3. *de Ascens.*

(2) *Lib.* 3. *Apol.* 80.

tèrent contre cet homme, et vouloient le maltraiter; mais Socrate les arrêtant : Cet homme a raison, leur dit-il, et je serois effectivement tel qu'il me dépeint, si je ne m'étois attaché à l'étude de la philosophie, et à la pratique de la vertu. Que si un philosophe qui n'étoit aidé que des seules lumières naturelles, a pu vaincre de la sorte ses mauvaises inclinations, que ne pourra point faire un chrétien et un religieux avec le secours de la grâce divine, qui est mille fois plus puissante que la nature.

Il y a une autre espèce de gens qui ont naturellement les inclinations bonnes. Ils ont eu un tempérament heureux en partage. Il semble, comme Alexandre de Hales le disoit de saint Bonaventure, qu'ils n'aient pas péché en Adam. Ils sont d'un naturel si doux et si porté au bien, qu'ils trouvent tout aisé : rien ne leur paroît difficile, ils ne sentent point dans leur chair ces répugnances et ces contradictions qui tourmentent tant les autres; au contraire : Hé quoi, disent-ils, on me parloit continuellement des difficultés qui se rencontroient dans la religion, et je n'y en trouve aucune ! C'est eux que regarde le second avertissement que nous avons à donner, et ils doivent s'en servir pour se détromper. Si vous avez les inclinations si sages, si vous êtes d'une humeur si douce et si réglée, que les choses les plus difficiles ne vous fassent point de peine, et que vous ne sachiez presque pas ce que c'est que tentation, n'en soyez pas pour cela plus vain.

Ce

Ce n'est point une vertu que vous ayez acquise ; c'est un tempérament avec lequel vous êtes né : et la vertu d'un chrétien ne consiste point dans une physionomie heureuse, dans un extérieur agréable et dans un tempérament doux ; elle consiste dans l'effort que chacun fait sur soi, et dans la victoire que l'on remporte sur soi-même C'est là la règle infaillible du progrès d'un chacun ; c'est pourquoi celui qui est naturellement colère, fait beaucoup plus quand il se surmonte, et mérite une bien plus grande récompense que vous, qui êtes véritablement d'une humeur plus douce, mais qui vous êtes trouvé tel que vous êtes, et qui n'avez rien eu à vaincre.

Plutarque élève Alexandre-le-grand au-dessus de tous les autres rois, parce que les autres, dit-il, étoient nés avec de grands empires ; pour Alexandre, il en a acquis un par sa valeur et par son épée, et l'a acheté au prix de plusieurs blessures qu'il a reçues en diverses batailles. De même, ceux qui se sont rendus maîtres de leurs passions à la pointe de l'épée, pour ainsi dire, et en se mortifiant et se retenant sur toutes choses, sont bien plus dignes de louanges que ceux qui sont nés avec des inclinations douces et paisibles, et qui n'ont jamais eu de combat à rendre. Il ne faut donc point que la douceur de votre humeur, et le naturel bouillant et impétueux des autres soient pour vous un sujet de vous en estimer davantage, ou de les en estimer moins : au contraire, vous devez de là prendre occasion de vous humi-

lier, reconnoissant que ce qui paroît vertu en vous n'est point vertu, mais un pur effet du tempérament, et que c'est une très-grande vertu dans les autres, de faire les mêmes choses que vous. Vous n'avez fait en cela aucun progrès, puisque vous ne vous êtes vaincu en rien; mais les autres en ont fait de grands, puisqu'il a fallu qu'ils se soient réprimés et surmontés en beaucoup de choses. Celui qui est né avec un tempérament plus difficile à dompter, se sent obligé par-là à être davantage sur ses gardes, et à avoir plus de précaution et plus de ferveur, et de cette sorte il augmente tous les jours en vertu; pour vous, la confiance que vous avez dans la bonté de votre naturel, fait que vous vous relâchez continuellement, et que vous tombez dans la nonchalance et dans la tiédeur; comme vous n'avez point d'ennemis, vous vous négligez et vous vous abandonnez à l'oisiveté. Il sera bon aussi que vous songiez quelquefois à ce que vous auriez été, si Dieu vous avoit fait d'un autre tempérament, et que vous seriez tombé dans des fautes encore plus grandes que les autres. Hé quoi, si vous en commettez tant tous les jours avec un tempérament si heureux et des inclinations si douces, si vous êtes si tiède et si relâché, que seroit-ce si vous étiez né avec de mauvaises inclinations, et que vous fussiez obligé de soutenir à toute heure des combats contre vous-même? Comme lorsque Dieu ne permet pas que vous soyez tenté, vous devez croire que c'est à cause de votre foiblesse, et parce

que vous n'auriez pas la force de résister: aussi vous devez être persuadé que c'est un pur effet de sa miséricorde, et une conduite particulière de sa providence sur vous, de vous avoir donné un naturel si doux et si traitable, parce que si vous vous fussiez trouvé avec des passions plus vives, vous n'auriez pas eu peut-être assez de forces pour les dompter. Par ce moyen vous conserverez en même temps et les sentimens d'humilité que vous devez avoir de vous-même, et les sentimens d'estime que vous devez avoir pour votre prochain.

Le troisième avertissement est fait pour détromper une autre espèce de gens qui n'éprouvent point en eux ces contradictions et ces révoltes de la chair, mais qui s'imaginent au contraire être fort en paix avec eux-mêmes. Ce n'est pourtant pas qu'ils se mortifient, ou qu'ils soient nés avec de bonnes inclinations; c'est seulement qu'ils ne songent à se gêner sur rien, et que se laissant aller à leur penchant en toutes choses, ils se trouvent exempts par-là de ces répugnances que les autres sentent en tout ce qu'ils font. Ils se flattent cependant de la jouissance d'une paix intérieure qu'ils n'ont point. *Ils ne font que parler de paix, et ils ne possèdent point la paix* (1). Saint Augustin écrivant sur ces paroles de l'Apôtre : *Je vois dans mes membres une autre loi qui répugne à la loi de ma*

(1) Dicentes : Pax, pax : et non erat pax. *Jerem.* 6. 14.

raison, et qui m'assujettit à la loi du péché (1), dit qu'il n'y a que ceux qui suivent les enseignes de la vertu, et qui font la guerre au vice, qui sentent ces sortes de combats en eux-mêmes (2). Aussi voyons-nous que quand on parle de mortification aux gens du monde, c'est un langage qu'ils n'entendent point, parce qu'ils sont accoutumés à ne faire que ce qu'il leur plaît, et à ne suivre d'autre règle et d'autre loi que leur propre inclination. Comme ils ne savent ce que c'est que se contraindre sur rien, ils n'ont garde de sentir aucune guerre ni aucune contradiction en eux-mêmes, puisqu'il n'y en a point : mais ceux qui songent à leur perfection, qui travaillent à acquérir les véritables vertus d'un chrétien, et à déraciner leurs mauvaises habitudes et leurs inclinations vicieuses, ceux-là sont exposés continuellement à la guerre et aux contradictions de la chair. De même qu'un oiseau pris dans un filet ne s'en aperçoit que quand il veut en sortir : de même un homme engagé dans le déréglement, ne connoît jamais bien la force de ses passions, et combien elles sont difficiles à vaincre, que quand il travaille pour s'en dégager. C'est quand on embrasse la vertu, que le vice fait éclater les contradictions de la nature déréglée.

(1) Video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ. *Rom.* 7. 23.

(2) Hanc pugnam non experiuntur in semetipsis, nisi bellatores virtutum debellatoresque vitiorum. *Aug. de continent.*

Nous lisons dans la vie des Pères du désert, qu'un solitaire demandant un jour à un saint vieillard : D'où vient que je ne sens point en moi ces combats et ces violentes tentations que tant d'autres personnes sentent en eux-mêmes ? C'est, lui répondit le saint homme, que vous êtes comme une maison dont la porte est toujours ouverte, et où tout le monde entre et sort à toute heure, sans que le maître le sache. La porte de votre cœur est toujours ouverte ; vous n'y faites nulle garde, vous vivez avec très-peu d'attention sur vous-même, et très-peu de recueillement d'esprit : ainsi il ne faut pas s'étonner si vous n'êtes point inquiété comme les autres. Que si vous teniez la porte de votre cœur fermée, si vous en défendiez l'entrée aux mauvaises pensées, vous verriez alors quels combats elles vous livreroient pour y entrer. Si vous ne sentez donc point au dedans de vous cette guerre et ces combats de la chair, prenez garde que ce ne soit peut-être parce que vous suivez votre volonté en toutes choses, parce que vous ne vous attachez point à contrarier vos désirs, et à déraciner les mauvaises inclinations que vous avez.

CHAPITRE XVIII.

Que l'on a toujours besoin de s'exercer dans la mortification, quelque avancé que l'on soit dans la vertu.

SAINT Bernard dit que dans l'exercice de la mortification, il faut toujours avoir la serpe à la main, et qu'il n'y a personne, quelque mortifié qu'il soit, qui n'ait toujours besoin de couper et de retrancher quelque chose. Croyez-moi, dit-il : ce qui a été coupé repousse, ce qui a été chassé retourne, ce qui a été éteint se rallume, enfin ce qui paroissoit assoupi se réveille tout d'un coup (1). Il ne suffit donc pas, continue-t-il, d'avoir coupé une fois ; il faut couper très-souvent et même toujours, s'il se peut ; car si vous ne voulez point vous tromper, vous trouverez toujours de quoi couper et de quoi retrancher en vous (2). Les ajustemens que nous voyons dans les palissades de certains jardins fournissent une comparaison très propre à notre sujet : le myrrhe et le buis y sont coupés si adroitement, qu'ils y représentent ici la

---

(1) Credite mihi, et putata repullulant, et effugata redeunt, et reaccenduntur extincta, et sopita denuò excitantur.

(2) Parùm est ergo semel putasse : sæpè putandum est, imo, si fieri potest, semper ; quia semper quod putari oporteat, si non dissimulas, invenies. *Serm.* 58. *sup. Cant.*

figure d'un lion, là celle d'un aigle, et ainsi de plusieurs autres; mais si le jardinier n'a pas un grand soin de tondre continuellement les petites feuilles et les petites branches qui poussent à tout moment, dans peu de temps on ne verra plus de forme ni d'aigle, ni de lion, parce que la nature pousse sans cesse du bois et des feuilles selon sa coutume. Il en est de même ici : quoique vous soyez un lion et un aigle, quoiqu'il vous semble que vous ayez assez de force pour ne rien craindre; cependant, si vous ne coupez, si vous ne retranchez toujours quelque chose par la mortification, vous ne serez bientôt plus qu'un monstre qui n'aura aucune forme, parce que la racine du mal qui est au dedans de nous-mêmes, pousse de nouveaux rejetons à tout moment : de sorte qu'il y a toujours quelque chose à mortifier en nous. Quelque progrès que vous ayez pu faire dans la vertu, vous vous trompez, si vous croyez avoir entièrement étouffé les vices en vous : vous ne les avez qu'assujettis (1). Bon gré, malgré que vous en ayez, le Jébuséen demeurera toujours avec vous : c'est un ennemi que vous pouvez vaincre; mais vous ne sauriez l'exterminer (2). *Je sais*, dit saint Paul, *qu'il n'y a rien de bon en moi, c'est-à-dire, dans ma chair.* Et saint Bernard parlant là-dessus : L'Apôtre, dit-il, en auroit

(1) Quantumlibet profeceris, erras, si vitia putas emortua, et non magis supressa.

(2) Velis, nolis, intra fines tuos habitat Jebusæus: subjugari potest, sed non exterminari. *Bern. ubi sup.*

peu dit, s'il n'avoit ajouté aussitôt que le péché faisoit sa demeure en lui : *Car je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je ne veux pas. Que si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est donc pas moi qui le fais ; mais c'est le péché qui habite en moi* (1). Il faut après cela, continue saint Bernard, ou que vous osiez vous préférer à l'Apôtre, ou que vous reconnoissiez avec lui que vous n'êtes pas exempt de vices (2).

Saint Ephrem est dans le même sentiment, lorsqu'il dit que la guerre que font les soldats est courte ; mais que celle qu'un religieux est obligé de faire, dure jusqu'à la fin de sa vie (3). Il y a bien plus à travailler pour mortifier nos passions et nos désirs, que pour tailler et polir les pierres les plus dures : car outre que la pierre n'apporte d'elle-même aucune résistance actuelle au travail de l'ouvrier, il est certain que quand on l'a polie une fois, elle ne redevient plus inégale et rude comme auparavant. Mais quelle opposition ne trouve-t-on point du côté de ses passions, quand on veut les vaincre ; et lorsqu'on les a une fois domptées, ne se soulèvent-elles

---

(1) Scio quia non habitat in me, hoc est, in carne mea, bonum : non enim quod volo bonum, hoc facio, sed quod nolo malum, hoc ago. Si autem quod nolo, illud facio, jam non ego operor illud, sed quod habitat in me peccatum. *Rom.* 7. 18. 19.

(2) Aut te ergo, si audes, præfer Apostolo : aut confitere cum illo, te quoque vitiis non carere. *Bern. ibid.*

(3) Bellum militum breve, sed monachi pugna continuò, adusque migret ad Dominum, durat. *Ephr. exh. ad pietat. tom.* 1. *p.* 7.

pas encore à tout moment, et ne reprennent-elles pas à toute heure une nouvelle vigueur? C'est pourquoi il faut travailler toujours de nouveau à les surmonter, et ne se relâcher jamais. Saint Jérôme écrivant sur ces paroles du Prophète : *Chantez une hymne au Seigneur sur la harpe* (1), dit que de même qu'on ne sauroit tirer un son agréable d'une harpe, si toutes les cordes n'en sont d'accord, et qu'il suffit d'une rompue, ou mal montée, pour faire que toutes les autres soient déconcertées : de même, il ne faut qu'une passion déréglée en nous pour troubler toute l'harmonie de notre âme, et pour empêcher qu'elle ne forme un concert agréable aux oreilles de Dieu. Quand toutes nos passions sont également soumises, c'est alors que *nous chantons ses louanges sur un instrument de musique à dix cordes* (2); mais, pour pouvoir parvenir à les soumettre de cette sorte, il est absolument nécessaire de s'exercer continuellement dans la mortification.

Ce n'est pas seulement par cette raison que les anciens Pères éprouvoient sans cesse (3), par toute sorte de mortifications et de mépris, ceux même qui étoient déjà les plus avancés dans la perfection : c'est encore parce que ceux qui semblent avoir acquis entièrement la vertu de la mortification,

---

(1) *Hieron. in Psal.* 97. 7. *et l.* 6. *sup. Isai.* Psallite Domino in cithara. *Ps.* 97. 7.

(2) In psalterio decem chordarum psallite illi. *Ps.* 32. 2.

(3) *Climac. grad.* 4. *de obedientia, art.* 26.

perdent peu à peu l'esprit de docilité, et l'habitude qu'ils avoient aux souffrances, quand les supérieurs les regardant comme des hommes déjà consommés dans la vertu, cessent de les éprouver. Car de même que les meilleures terres deviennent stériles et sauvages, si on manque à les cultiver, et ne produisent que des chardons et des épines : de même quelque parfait que soit un chrétien, si cette perfection n'est cultivée en lui par l'exercice continuel de la mortification et de la pénitence, il ne sera bientôt qu'un champ sauvage et infructueux pour le Ciel, plein de ronces et d'épines, c'est-à-dire, rempli de mauvaises pensées, et d'une vaine et dangereuse confiance en lui-même. De sorte que tout le monde a besoin de mortification, non-seulement ceux qui ont des inclinations corrompues, mais encore ceux qui n'en ont que de bonnes; non-seulement ceux qui sont encore imparfaits, et qui ne font que de commencer dans la piété, mais ceux aussi qui y sont les plus consommés; enfin non-seulement ceux qui ont péché, mais ceux même qui ont conservé la pureté de l'innocence. Tous généralement ont besoin de mortification; les uns pour acquérir la vertu, les autres pour la conserver. Quelque bon et sûr que soit un cheval, il est toujours à propos de lui tenir la bride un peu courte, et de lui faire sentir l'éperon de temps en temps.

Si quelqu'un veut me suivre, dit le Sauveur dans saint Luc, *qu'il renonce à lui-même, et qu'il porte tous les jours sa*

croix (1); c'est-à-dire, que nous ne devons passer aucun jour sans mortifier notre volonté en quelque chose. Que si vous y manquez, dit saint Jean Climaque (2), croyez que c'est une grande perte pour vous; et comptez que c'est un jour perdu, et que vous ne pouvez pas dire que pendant ce temps-là vous ayez été religieux. Mes amis, disoit l'empereur Tite (3), lorsqu'il avoit passé un jour sans faire du bien à quelqu'un, j'ai perdu la journée présente. Il ne croyoit pas avoir été empereur ce jour-là, il le regardoit comme un jour qui devoit être effacé de son règne. Or il est sans doute plus essentiel à un religieux de se mortifier, et de renoncer à sa volonté, qu'il ne l'est aux rois et aux empereurs de faire des grâces : car le propre d'un religieux est de faire tout ce qu'il ne voudroit pas, et de ne rien faire de tout ce qu'il voudroit.

Saint François de Borgia nous a donné en ceci, comme en toute autre chose, un excellent exemple à suivre. Il disoit (4) qu'il trouveroit amer et désagréable tout ce qu'il mangeroit, le jour qu'il n'auroit point châtié son corps par quelque pénitence et par quelque mortification : et il ajoutoit qu'il seroit inconsolable, s'il savoit que la mort dût le

---

(1) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidiè. *Luc.* 9. 23.

(2) *Climac. grad.* 4.

(3) *Suet. in Tit. c.* 8.

(4) *In ejus vita*, *l.* 4. *c.* 5.

surprendre un jour qu'il n'eût point mortifié ses sens, et qu'il n'eût fait aucune pénitence. Aussi n'en passoit-il aucun sans se mortifier ; et il demandoit à Dieu la grâce que les douceurs de la vie fussent un supplice et une croix pour lui, et que les souffrances lui tinssent lieu de plaisirs. C'est en cela que consiste le troisième et le plus sublime degré de la mortification, et c'est pourquoi il disoit que jusqu'à ce qu'il y fût parvenu, il ne vouloit point qu'on prît trop soin de lui. Il veilloit sans cesse, pour faire la guerre à son corps, il trouvoit toujours moyen de le mortifier et de le maltraiter, et il appeloit du nom d'ami tout ce qui contribuoit à l'affliger. Lorsqu'il marchoit en été au grand soleil, et qu'il en étoit le plus incommodé : Notre ami, disoit-il, nous sert comme il faut. Il disoit la même chose du froid, du vent, de la pluie, de la goutte et des maux de cœur auxquels il étoit sujet ; enfin ceux qui le persécutoient, et qui médisoient de lui, il les appeloit de même ses amis, parce que tout cela lui aidoit à vaincre et à assujettir son corps, qu'il regardoit seul comme son ennemi capital. Mais il ne se contentoit pas des sujets de mortification et de souffrance qui se présentoient tous les jours ; il en recherchoit encore d'autres, et trouvoit de nouveaux moyens de se mortifier. Il mettoit quelquefois du gravier et de petits cailloux dans ses souliers, afin que les pieds lui fissent mal en marchant. Il se promenoit lentement l'été au soleil, et

l'hiver au milieu de la neige : il avoit les tempes pelées à force de s'arracher les cheveux, et lorsqu'il ne pouvoit pas se donner la discipline, il trouvoit le moyen de tourmenter sa chair, ou en se pinçant, ou en se faisant quelque autre douleur. Dans ses maladies même, il cherchoit à ajouter de nouvelles douleurs à celles qu'il sentoit déjà : car quelque désagréables que fussent les médecines qu'on lui donnoit, il les avaloit lentement à diverses reprises, comme s'il eût avalé un consommé; et quand il prenoit quelques pilules, il les écrasoit toujours entre ses dents, quelque amères qu'elles fussent, et les tenoit long-temps dans sa bouche. C'est ainsi qu'il s'appliquoit à mortifier ses sens, et à crucifier sa chair; et c'est aussi par-là qu'il est parvenu à un si haut degré de perfection et de sainteté.

CHAPITRE XIX.

De deux moyens qui peuvent nous rendre la pratique de la mortification douce et aisée ; qui sont la grace de Dieu, et son saint amour.

Il nous reste maintenant à parler de quelques moyens qui puissent servir à faire que la pratique de la mortification qui nous est si nécessaire, nous devienne non-seulement facile et supportable, mais encore douce et

agréable. Le premier moyen est la grâce de Dieu, avec laquelle tout nous est aisé. Saint Paul nous en sert de preuve : l'aiguillon de sa chair, l'ange de Satan le tourmentoit continuellement ; il avoit demandé trois fois à Dieu d'en être délivré ; et Dieu lui répondit *Que sa grâce lui suffisoit* (1). Avec cela il se sent si fort, qu'il dit : *Je peux tout en celui qui me fortifie* (2). *Ce n'est pas moi toutefois*, dit-il, en un autre endroit, *mais la grâce de Dieu qui est avec moi* (3). Il ne faut pas croire que Dieu nous abandonne à nos propres forces dans les mortifications et dans les souffrances ; il nous aide à porter plus de la moitié de la charge ? Et pourquoi pensez-vous que sa loi soit appelée un joug ? c'est parce que pour porter le joug, il faut être deux. Jésus-Christ se joint à nous, pour nous aider à porter son joug ; avec un secours tel que le sien, qui peut se décourager ? Que rien donc ne vous paroisse difficile dans sa loi, vous n'en aurez que le plus aisé à faire. C'est pour cela que quoiqu'il l'appelle un joug et une charge, il dit *Que c'est un joug doux et une charge légère* (5) ; car quoiqu'eu égard à notre nature et à la foiblesse de nos forces, ce soit un joug rude et une charge pesante, cependant la grâce de Dieu nous

---

(1) Sufficit tibi gratia mea. 2. *Cor.* 12. 9.
(2) Omnia possum in eo qui me confortat. *Philip.* 4. 13.
(3) Non ego autem, sed gratia Dei mecum. 1. *Cor.* 15. 10.
(4) Jugum enim meum suave est, et onus meum leve. *Matth.* 11. 30.

rend tout facile et supportable ; parce que le Seigneur lui-même nous soulage de notre fardeau, selon la promesse qu'il en fait dans le prophète Osée, lorsqu'il dit : *Je serai pour eux comme celui qui ôte leur joug de dessus leurs têtes* (1). Il dit aussi dans Isaïe, *Qu'il fera pourir le joug devant l'huile* (2). Or la mortification paroît un joug fâcheux et une charge pesante : mais la grâce de Dieu qui nous est signifiée par l'huile, pourira ce joug; c'est-à-dire qu'elle l'adoucira de manière que bien loin de nous blesser, nous ne le sentirons pas même.

Saint Bernard (3), dans son premier sermon de la dédicace de l'église, dit que comme dans la consécration des églises on frotte toutes les croix avec les saintes huiles; aussi Notre-Seigneur fait la même chose dans l'âme des religieux : car il adoucit en eux, par l'onction spirituelle de sa grâce, toutes les croix de la pénitence et de la mortification. Les gens du monde craignent la vie religieuse, parce qu'ils n'en voient que les croix, et qu'ils n'aperçoivent pas l'onction dont elle est accompagnée. Mais pour vous, continue le Saint, parlant aux religieux, vous savez par expérience que notre croix est véritablement pleine d'onction, et que par-là non-seulement elle nous est légère,

(1) Et ero eis quasi exaltans jugum super maxillas eorum. *Osee.* 11. 4.
(2) Computrescet jugum à facie olei. *Is.* 10. 27.
(3) *Serm. de Dedic. Eccles.*

mais que tout ce qu'on trouve d'amer et de rude dans notre condition, la grâce de Dieu nous le rend doux et agréable (1). Saint Augustin avoue (2) qu'avant qu'il connût la force de la grâce, il n'avoit jamais pu comprendre ce que c'étoit que la chasteté, ni croire qu'il y eût personne qui la gardât ; mais la grâce rend tout aisé ; et pourvu que nous l'ayons, nous pouvons bien dire avec Saint Jean, *Que les commandemens de Dieu ne sont point pesans* (3) ; car l'abondance de la grâce qu'il nous donne pour les accomplir, nous les rend doux et très-faciles. Saint Grégoire écrivant sur ces paroles d'Isaïe : *Ceux qui espèrent en Dieu changeront de force* (4), établit deux sortes de force ; celle des justes, qui leur fait souffrir toute sorte de mortifications pour l'amour de Dieu ; celle des méchans, qui les porte à essuyer toute sorte de peines pour l'amour du monde, pour soutenir leur vanité, pour acquérir leurs richesses, pour satisfaire leurs désirs déréglés ; et il ajoute que ceux qui se confient en la grâce du Seigneur, changeront cette vaine force des gens du siècle, en la véritable force des gens de bien.

Le second moyen qui nous rendra la pratique de la mortification aisée, c'est l'amour de Dieu. Il n'y a rien qui adoucisse toute

(1) Ecce scitis quia verè crux nostra inuncta est. Sed, ut ita dicam, amaritudo nostra dulcissima. *Bern. ubi sup.*

(2) *Aug. Confess. l.* 2. *c.* 2.

(3) Et mandata ejus gravia non sunt. 1. *Joan.* 5. 8.

(4) *Greg. l.* 7. *Mor. c.* 8. *in illud :* Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem. *Is.* 40. 31.

sorte de peines comme l'amour. Celui qui aime, dit saint Augustin, n'est incommodé de rien; car l'amour fait qu'il ne sent aucune incommodité. La moindre fatigue est insupportable à ceux qui n'aiment point; il n'y a que l'amour qui auroit honte de trouver de la difficulté à quoi que ce fût (1). C'est ainsi que ceux qui aiment la chasse, comptent pour rien toutes les fatigues qu'ils y essuient, et les regardent au contraire comme un plaisir. N'est-ce pas l'amour qui fait qu'une mère ne sent point l'incommodité d'élever un enfant? N'est-ce pas l'amour qui attache une femme jour et nuit auprès de son mari malade? N'est-ce pas l'amour qui fait que les animaux prennent tant de soin de la nourriture de leurs petits, qui les fait jeûner pour leur donner à manger, qui les porte à s'exposer si hardiment pour les défendre: Enfin n'est-ce pas l'amour qui fit paroître douces et courtes à Jacob, toutes les peines de quatorze ans de service pour Rachel? *Son amour pour elle étoit si fort, qu'il comptoit la longueur du temps pour rien* (2). Saint Bernard sur ces paroles de l'Epouse: *Mon bien-aimé est un petit faisceau de myrrhe pour moi* (3), dit qu'elle ne l'appelle pas un faisceau, mais

---

(1) Omnis labor non amantibus gravis est: solus amor est qui nomen difficultatis erubescit. Qui amat, non laborat. *Aug. in manual. in tract. de laud. char. l. de bono viduit. in fine. serm. 9. de verbis Domini, et serm. 48. de Temp.*

(2) Videbantur illi pauci dies præ amoris magnitudine. *Genes. 29. 20.*

(3) Fasciculus mirrhæ dilectus meus mihi. *Cant. 1. 12.*

seulement un petit faisceau, parce que dans l'excès de son amour, elle regarde comme peu de chose toutes les peines qu'elle peut avoir à souffrir (1). Et remarquez, ajoute t-il, qu'elle ne dit pas simplement : *Mon bien-aimé est un petit faisceau de myrrhe*, mais qu'elle ajoute, *pour moi ;* cela veut dire que ce n'est que pour ceux qui aiment qu'il est un petit faisceau. Que si ce petit faisceau vous paroît grand et pesant, c'est que vous n'aimez pas; car le plus ou le moins de difficulté qu'on trouve aux choses, est la mesure de l'amour qu'on a pour Dieu. Les incommodités de la vertu ne sont pas grandes d'elles-mêmes ; c'est la foiblesse de votre amour qui vous les fait paroître grandes : aimez beaucoup, et non-seulement vous n'aurez point de peine à la suivre, vous y aurez même du plaisir; car dès qu'il y a de l'amour, il n'y a plus de peine à rien ; il n'y a que de la douceur (2). Une Sainte disoit que depuis qu'elle avoit été touchée de l'amour de Dieu, elle n'avoit plus su ce que c'étoit que souffrir ni intérieurement, ni extérieurement, ni du côté du monde, ni du côté du démon, ni du côté de la chair, ni enfin de quelque manière que ce fût ; parce que le pur amour ne sait ce que c'est que peine et que tourment. Ainsi outre que l'amour rehausse le prix de toutes nos actions, et qu'il les rend plus parfaites, il nous

(1) Propterea non fascem, sed fasciculum dilectum dicit, quod leve præ amore ipsius ducat, quidquid laboris immineat et doloris. *Bern. Serm.* 43. *in Cant.*

(2) Ubi autem amor est, labor non est, sed sapor

donne aussi du courage et des forces pour supporter toute sorte de mortifications, et nous fait trouver de la facilité et de la douceur aux choses les plus fâcheuses et les plus amères. C'est ainsi que saint Chrysostome explique ces paroles de l'Apôtre : *L'amour est l'accomplissement de la loi* (1). Car ce n'est pas à dire, dit ce grand Saint, que la loi et tous les commandemens soient renfermés dans l'amour seul ; mais c'est que l'amour rend facile l'observation de la loi et de tous les commandemens.

Cette vérité se confirme très bien par ces paroles du Sage : *L'amour est fort comme la mort* (2). Entre plusieurs explications que les Saints y donnent, il y en a deux qui viennent très-bien à notre sujet. Savez-vous, dit Saint Grégoire (3), ce que l'Ecriture veut dire par ces mots : *L'amour est fort comme la mort ?* C'est que comme la mort sépare l'âme du corps, de même l'amour de Dieu sépare l'âme des choses corporelles et sensibles; et comme la mort arrache l'homme du commerce de toutes les choses du monde, aussi l'amour de Dieu, quand il s'est rendu maître de notre cœur, le dégage entièrement de tous les attachemens du siècle et de la chair. *L'amour est fort comme la mort*, parce que de même que la mort tue le corps, de même l'amour de Dieu tue et étouffe en nous l'affection aux choses charnelles, et fait qu'un

---

(1) *Chrys. Hom. 5. sup. Epist. ad Rom. in illud:* Plenitudo legis est dilectio. *Rom.* 13. 10.

(2) Fortis ut mors dilectio. *Cant.* 8. 6.

(3) *Greg. hom.* 11. *in Evang. Aug. Epist.* 29. *ad Jeron.*

chrétien meurt au monde et à l'amour-propre, et ne vit plus qu'en Jésus-Christ; de sorte qu'il peut dire alors avec saint Paul : *Je vis encore, cependant ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1).

Saint Augustin donne une autre explication (2), qui est encore très-juste. Il dit *Que l'amour de Dieu est fort comme la mort*, parce que de même que rien ne peut résister à la mort quand elle vient, et qu'il n'y a ni remède, ni science, ni richesse, ni grandeur qui soit capable de l'empêcher; aussi, quand l'amour de Dieu s'est rendu maître d'un cœur, rien au monde ne peut l'en chasser : richesses, honneurs, prospérités, adversités, tout est un obstacle inutile pour lui, et ne sert qu'à le fortifier davantage dans une âme. Ceux qui ont renoncé au siècle, pour suivre la voie étroite dans la religion, savent qu'avec une seule étincelle de cet amour, ils ont courageusement résisté à tout ce qui s'opposoit à leur dessein; qu'il n'y a eu aucune considération, ni d'amis, ni de parens, ni de quoi que ce soit au monde, qui ait pu les en détourner, et qu'au contraire ils ont foulé tout cela aux pieds avec joie, et cru que ce n'étoit que vanité et que misère, en comparaison de la vie qu'ils embrassoient. Aimons donc fortement, rien ne pourra nous faire obstacle dans le chemin de la perfection, et

(1) Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus. *Gal.* 2. 20.

(2) *Aug. sup. illud:* Ponite corda vestra in virtute ejus. *Ps.* 47. 14.

nous dirons avec l'Apôtre : *Qu'est-ce donc qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la faim, ou la nudité, ou les dangers, ou les persécutions, ou le fer ? Pour moi, je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni rien de ce qu'il y a au plus haut des cieux ou au plus profond des enfers, ni enfin quelque autre créature que ce soit, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu* (1).

CHAPITRE XX.

D'un autre moyen qui nous rendra l'exercice de la mortification doux et aisé, qui est l'espérance des récompenses à venir.

LE troisième moyen qui peut nous rendre l'exercice de la mortification doux et aisé, c'est la grandeur des récompenses que nous attendons. Par cette espérance, Job s'encourageoit et se consoloit au plus fort des souf-

(1) Quis ergo nos separabit à charitate Christi ? Tribulatio, an angustia, an fames, an nuditas, an periculum, an persecutio, an gladius ? Certus sum quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare à charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro. *Rom.* 8. 35. 38. 39.

frances, quand il disoit : *Qui me fera la grâce que mes discours soient écrits ? Qui m'accordera qu'ils soient tracés dans un livre avec un style de fer, et sur une lame de plomb, ou que du moins ils soient gravés sur une pierre* (1) ? Pourquoi croyez-vous qu'il désire si ardemment que ses discours durent à perpétuité ? C'est afin que ceux qui viendront après lui, en reçoivent dans leurs douleurs, la même consolation qu'il en reçoit dans les siennes. Et quelles sont donc ces paroles si pleines de consolation ? *C'est que je sais*, ajoute-t-il, *que mon rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la poussière dans le dernier jour; que je serai encore une fois revêtu de ma peau, et que je verrai mon Dieu dans ma chair ; que ce sera moi-même qui le verrai, et non pas quelque autre que moi, et que je le regarderai de mes propres yeux* (2). *C'est là l'espérance que je conserve dans mon cœur* (3). C'est de là, que comme d'un trésor inépuisable de consolations, je tire sans cesse du soulagement dans mes souffrances. Par cette espérance, Dieu encouragea Abraham, lorsque lui apparoissant, il l'assura que sa récompense étoit grande et

---

(1) Quis mihi tribuat, ut scribantur sermones mei! quis mihi det, ut exarentur in libro stilo ferreo et plumbi laminâ, vel celte sculptantur in silice. *Job.* 19. 23. 24.

(2) Scio enim quòd redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum, et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum, quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt et non alius. *Job.* 19. 25. 26. 27.

(3) Reposita est hæc spes in sinu meo. *Ibid.*

ample. Par cette espérance, Moïse renonça à toutes les richesses et à toutes les grandeurs de Pharaon. *Moïse*, dit S. Paul, *étant devenu grand, et ayant une foi vive, ne voulut plus passer pour le fils de la fille de Pharaon, aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps du bonheur que le péché lui auroit procuré, et croyant que l'ignominie de Jésus-Christ étoit une richesse plus grande et plus estimable que tous les trésors de l'Egypte, parce qu'il envisageoit les récompenses à venir* (1). Par cette espérance, le Prophète roi s'excitoit continuellement à l'observation de la loi et des commandemens de Dieu, quand il disoit : *J'ai résolu d'observer vos préceptes jusqu'à la fin, dans la vue de la récompense que j'en attends* (2). Vous m'objecterez peut-être, dit saint Augustin, qu'il y a beaucoup à travailler; mais considérez aussi les promesses qu'on vous fait. Il n'y a point de peine qui ne devienne légère, quand on songe à la récompense qui y est attachée, et l'espoir de cette récompense est un grand soulagement dans le travail (3).

---

(1) Moyses grandis factus negavit se esse filium filiæ Pharaonis, magis eligens affligi cum populo Dei, quàm temporalis peccati habere jucunditatem; majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum, improperium Christi : aspiciebat enim in remunerationem. *Heb.* 11. 24. 25. 26.

(2) Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum propter retributionem. *Ps.* 118. 112.

(3) Dices forsan : Grandis labor : sed respice quod promissum est. Omne opus leve fieri solet, cum ejus pretium cogitatur, et spes præmii solatium est laboris. *Aug. Epist.* 143. *ad virginem Demetriad.*

C'est une chose que nous éprouvons tous les jours dans la personne des marchands, des laboureurs et des soldats. Que si la fureur de la mer, les tempêtes et les naufrages n'étonnent point les marchands; si toutes les injures de l'air ne rebutent point les laboureurs; si les fatigues continuelles, si les blessures, si la mort qui se présente à tout moment n'épouvantent point les soldats, parce que les uns et les autres ont continuellement en vue les récompenses temporelles qu'ils attendent; comment un chrétien, qui a son espérance et son héritage dans le Ciel, peut-il être épouvanté des mortifications et des souffrances qui doivent lui en acquérir la possession? Ils ne s'exposent à tant d'incommodités et de périls, *que pour gagner une couronne corruptible; et nous qui en attendons une incorruptible* (1), que ne devons-nous point faire? Si nous considérions bien la grandeur des récompenses attachées à ce que l'on exige de nous, nous avouerions que ce qu'on nous demande est peu de chose; c'est nous donner le Ciel pour rien que de le donner à si bon marché. Pour juger si une chose coûte cher ou non, il ne suffit pas d'en savoir le prix, il faut en connoître aussi la juste valeur; sinon, je vous demande: Est-ce cher, à votre avis, d'en donner cent écus? C'est selon, me répondrez-vous; car ce pourroit être une chose telle, qu'elle ne vaudroit

(1) Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam. 1. *Cor.* 9. 25.

pas

pas un écu; mais elle pourroit être telle aussi, que ce seroit un marché donné de l'avoir pour mille : si c'est un diamant d'une grosseur extraordinaire, si c'est une terre considérable, c'est l'avoir pour rien. Voulez-vous voir si Dieu demande de vous peu ou beaucoup? Regardez ce que vous achetez de lui, regardez ce qu'il vous donne en échange de ce que vous lui donnez : *Je serai*, dit-il, *moi-même votre récompense* (1). Hé quoi ! c'est Dieu lui-même qui se donne à vous ! c'est un marché donné; c'est ne vous rien demander, que de vous demander seulement que vous renonciez à votre volonté, et que vous mortifiiez vos sens. *Il les sauvera pour rien* (2), dit le Psalmiste : que pouvez-vous avoir à meilleur compte? *Hâtez-vous donc, vous tous qui n'avez point d'argent : achetez et mangez; venez, achetez du vin et du lait, sans argent et sans être obligés de rien donner en échange* (3) Accourez, dépêchez-vous de profiter du bon marché.

Ce même moyen nous est aussi extrêmement recommandé par saint Basile. Que votre cœur, dit-il, soit continuellement occupé de la pensée des promesses éternelles, afin qu'elles vous encouragent à avancer dans le chemin de la vertu (4). C'étoit même par-là

---

(1) Ego ero merces tua. *Gen.* 15. 1.

(2) Pro nihilo salvos facies illos. *Ps.* 55. 8.

(3) Qui non habetis argentum, properate, emite, et comedite : venite, emite absque argento, et absque ulla commutatione vinum et lac. *Isai.* 55. 1.

(4) Semper cor tuum promissa cœlestia meditetur, ut

que saint Antoine excitoit ses disciples à persévérer dans la sévérité de la vie religieuse; et quelquefois, s'étonnant de là libéralité de Dieu : Il y a, leur disoit-il, une grande égalité dans le commerce que les hommes font ensemble dans le monde; chacun y donne autant qu'il reçoit, et ce que l'on vend vaut autant que le prix qu'on l'achète; mais pour la gloire éternelle, elle se donne à très-bas prix, car il est écrit : *Que le cours ordinaire de la vie des hommes n'est que de soixante et dix ans; que les plus robustes vont jusqu'à quatre-vingts, et que tout ce qui est au delà n'est que misère et que douleur* (1). Or, quand nous aurons servi Dieu quatre-vingts ou cent ans, ou plus, on ne nous récompensera pas seulement par autant d'années de gloire, mais notre récompense n'aura point de fin; nous régnerons éternellement dans la gloire, tant que Dieu sera Dieu, et dans tous les siècles des siècles. *C'est pourquoi, mes chers enfans, ne vous laissez ni abattre par l'ennui, ni flatter par l'ambition d'une vaine gloire; car les souffrances de cette vie n'ont nulle proportion avec la gloire future qui se manifestera en nous. Des afflictions courtes et légères produisent en nous une gloire in-*

---

ipsa te ad virtutis viam provocent. *Basil. in admon. ad fil. spirit.*

(1) Dies annorum nostrorum in ipsis septuaginta anni. Si autem in potentatibus octoginta anni, et ampliùs eorum, labor et dolor. *Ps.* 89. 10.

concevable et d'une éternelle durée (1). Saint Bernard fait à ce propos une comparaison très-juste : Il n'y a point, dit-il, de laboureur si grossier, qui se plaigne que le temps qu'il emploie à semer dure trop, parce qu'il sait bien que plus il lui faut de temps pour ses semences, plus sa récolte sera abondante. Il en doit être de même du chrétien; les souffrances et les mortifications de cette vie ne doivent point lui paroître trop longues, parce que nous sommes maintenant dans le temps de semer, et que plus nous aurons semé et travaillé, plus nous recueillerons de fruits quelque jour. Et l'on ne sauroit, ajoute-t-il, augmenter les semences de si peu, que cela ne produise toujours beaucoup plus de grain (2). Quand le temps de la moisson est venu, et que le laboureur voit que pour un boisseau de blé qu'il a semé, il en recueille vingt ou trente, il voudroit en avoir semé bien davantage.

---

(1) Ergo, filioli, non vos aut tædium defatiget, aut vanæ gloriæ delectet ambitio : non enim sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. *Rom.* 8. 18. Id enim quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. 2. *Cor.* 4. 17.

(2) Et certe modicum seminis incrementum : non modica seminis multiplicatio est. *Bern. Epist. ad Mona. Eccles. S. Virgin.*

CHAPITRE XXI.

Dans lequel on confirme par quelques exemples ce qui a été dit dans le chapitre précédent.

Nous lisons d'un des anciens Pères, que ses compagnons et ses disciples le voyant travailler continuellement, et pratiquer de grandes austérités, le pressèrent un jour de se donner un peu de relâche, et de modérer ses mortifications qui étoient excessives. Croyez-moi, mes enfans, leur répondit-il, si la condition des bienheureux pouvoit être sujette au déplaisir, ils auroient un extrême regret de n'avoir pas souffert davantage, voyant maintenant la récompense qu'ils en auroient eue, et de combien ils eussent pu augmenter leur gloire à peu de frais. Le sentiment de saint Bonaventure s'accorde très-bien avec cela, quand il dit que toutes les fois que nous passons le temps dans l'oisiveté, nous perdons autant de degrés de gloire, que nous eussions pu alors faire de bonnes actions (1).

Ce que l'on raconte de sainte Melchtilde y a aussi beaucoup de rapport (2). Jésus-

(1) Tantam enim gloriam omni hora negligimus, quanta bona interim facere possemus, si otiosam eam transigimus. *Bon. de profect. relig. l.* 1. *c.* 13.

(2) *Blos. refert. Tilm. Breb. coll. l.* 8. *cap.* 30.

Christ, qu'elle avoit choisi pour son époux, et à qui elle s'étoit entièrement consacrée, venoit souvent la visiter, et lui découvroit les merveilles ineffables de la gloire. Un jour entr'autres, elle entendit que les Saints s'écrioient : O vous, qui vivez encore dans le monde, que vous êtes heureux de pouvoir mériter à tout moment ! Si l'homme savoit combien il peut mériter chaque jour, il ne se réveilleroit point qu'il n'eût le cœur aussitôt rempli de joie, en voyant commencer le jour où il peut vivre tout-à-fait à Dieu, et où, par sa grâce et pour sa gloire, il peut augmenter à tout moment en mérite ; et cela lui donneroit du courage et de la force, pour souffrir toutes choses avec joie.

Dans le Pré spirituel, composé, selon quelques-uns, par Jean Evirat, ou, selon quelques-autres, par saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, et approuvé dans le second concile de Nicée, il est rapporté (1) qu'un solitaire, qui avoit sa cellule éloignée de l'eau, environ de douze milles, se trouva si fatigué du chemin, un jour qu'il alloit en chercher, que ne pouvant plus se soutenir de lassitude : Qu'est-il nécessaire, dit-il en lui-même, que je me donne tant de peine ? Il vaut mieux que j'aille demeurer auprès de l'eau, et que j'y bâtisse ma cellule. Une autre fois qu'il alloit encore à l'eau avec sa cruche, songeant où il pourroit placer plus commodément sa cellule, de quelle façon il

(1) *Pelag. Diac. num.* 31. *in gestis SS. Patrum.*

la bâtiroit, et la vie qu'il y meneroit, il entendit derrière lui comme la voix d'un homme qui comptoit un, deux, trois, et qui continuoit ainsi à compter. Etonné que dans ce désert il y eût quelqu'un qui mesurât quelque distance, ou qui supputât quelque chose, il tourne la tête et ne voit personne. Il continue son chemin, songeant toujours à ce qu'il avoit dessein de faire, et entend de nouveau la même voix. Il se retourne pour la seconde fois, et ne voit encore rien. Mais la même chose étant arrivée une troisième fois, et ayant encore tourné la tête, il vit un jeune homme brillant de lumière, qui lui dit : Ne vous troublez point, je suis l'ange de Dieu, qui compte tous les pas que vous faites, afin qu'il n'y en ait aucun qui demeure sans récompense ; et en disant cela, il disparut. Le solitaire rentrant alors en lui-même : Hé quoi, dit-il, pourrois-je avoir assez perdu le jugement, pour vouloir renoncer à un si grand bien, et me priver d'un gain si certain ? Et dès ce moment il résolut d'aller demeurer encore plus loin de l'eau, afin d'avoir à l'avenir plus de peine et plus de mérite.

On raconte dans la vie des Pères du désert (1), qu'un anachorète, qui demeuroit dans la Thébaïde, avoit avec lui un jeune disciple qu'il avoit extrêmement éprouvé. Le saint vieillard avoit accoutumé de lui faire une exhortation tous les soirs, après laquelle,

(1) *In vita. SS. PP. p. 3. fol.* 237.

et après avoir fait la prière ensemble, il l'envoyoit se reposer. Il arriva qu'un jour quelques séculiers, attirés par la réputation de la sainteté de ce bon vieillard, vinrent le visiter, et demeurèrent très-tard avec lui. Après qu'ils furent partis, il se mit à faire son exhortation comme de coutume; mais il la fit si longue, que sur la fin, accablé de sommeil, il s'endormit. Son disciple attendoit à tout moment qu'il s'éveillât, afin qu'ils fissent la prière, et qu'il pût se retirer; mais voyant qu'il ne s'éveilloit point, il lui survint des mouvemens d'impatience, qui le sollicitoient d'aller se coucher. Il y résista une fois, il y résista deux fois, et les mêmes pensées l'ayant attaqué jusqu'à sept fois, il y résista toujours avec fermeté. Enfin le saint homme se réveilla qu'il étoit déjà plus de minuit, et le trouvant encore au même endroit, il lui demanda pourquoi il ne l'avoit point réveillé. Le disciple lui répondit, que c'étoit de peur de lui faire de la peine; et alors s'étant mis à dire leurs Matines ensemble, le bon vieillard lui donna sa bénédiction, et l'envoya se reposer. Cependant le saint homme qui s'étoit mis de nouveau en prière, fut élevé en esprit dans un lieu tout brillant de gloire, où un ange lui fit voir un trône éclatant de lumière, sur lequel il y avoit sept couronnes très-riches. Il lui demanda pour qui étoient ces couronnes. L'Ange lui répondit, que c'étoit pour son disciple, auquel Dieu avoit destiné ce trône, à cause de la sainteté de sa vie, et que pour les couronnes,

il les avoit gagnées cette nuit-là même. Dès que le jour fut venu, le saint vieillard interroge son disciple, et lui demande ce qui lui étoit arrivé la nuit, lorsqu'il avoit veillé auprès de lui. Le disciple lui raconte les mouvemens d'impatience qu'il avoit eus; qu'il avoit été tenté jusqu'à sept fois de ne pas attendre qu'il se réveillât, et qu'il avoit toujours résisté à la tentation : et ainsi, le vieillard connut que c'étoit par-là qu'il avoit mérité les sept couronnes.

Nous lisons de saint François (1), que son frère l'ayant rencontré une fois au milieu de l'hiver, et le voyant presque nu et à demi-mort de froid, lui envoya demander, pour se moquer de lui, s'il vouloit lui vendre une goutte de sueur. Dites à mon frère, répondit le Saint, avec un visage gai, que j'ai tout vendu à mon Dieu, et très-chèrement. Une autre fois étant tourmenté par des douleurs excessives et par des tentations si fâcheuses, qu'il sembloit qu'il n'y eût point de force humaine capable d'y résister plus long-temps, il entendit une voix du Ciel, qui lui commandoit de se réjouir, parce que les peines qu'il souffroit devoient lui acquérir un si grand trésor dans le Ciel, que quand toute la terre seroit convertie en or, toutes les pierres changées en perles et en diamans, et toutes les eaux en un baume précieux, tout cela n'auroit rien de comparable en aucune façon à la grandeur de la récompense

(1) *Chron. Ord. S. Franç.* 1. *p. l.* 1. *cap.* 51.

qui lui étoit préparée. Cette assurance lui fut d'un si grand soulagement, dans ses douleurs, que dès ce même instant il ne les sentit presque plus; et alors, faisant appeler ses religieux, il leur raconta, avec une sainte joie, la consolation que Dieu lui avoit envoyée du Ciel.

CHAPITRE XXII.

D'un autre moyen qui nous rendra encore la pratique de la mortification très-facile, qui est l'exemple des souffrances de Jésus-Christ.

Le quatrième moyen, qui peut nous encourager et nous servir beaucoup à la pratique de la mortification, est l'exemple de Jésus-Christ, notre sauveur et notre maître. L'Apôtre nous le propose, pour nous exciter à le suivre. *Courons*, dit-il, *armés de patience, au combat qui nous est proposé, envisageant toujours l'auteur et le consommateur de notre foi, Jésus-Christ, qui, méprisant l'ignominie, s'est fait un plaisir du supplice de la croix. Remettez-vous sans cesse en l'esprit celui qui a souffert tant de contradiction de la part des pécheurs, afin que vous ne vous relâchiez point, et que vous ne tombiez pas dans l'abattement; car vous n'avez point encore résisté jusqu'à répandre votre sang, en*

combattant contre le péché (1). L'Ecriture-Sainte rapporte (2) que les enfans d'Israël étant venus au lieu de Mara, en trouvèrent les eaux si amères, qu'ils ne purent en boire; et que Moïse s'étant mis en prière, Dieu lui montra une espèce de bois, qui, étant jeté dedans, les rendit douces et agréables. Les Saints disent que par ce bois, celui de la croix est signifié. Suivant cette pensée, lorsque les mortifications vous sembleront amères et fâcheuses, jetez-y ce bois sacré : souvenez-vous de la croix, de la passion de Jésus-Christ, de sa flagellation et de sa couronne d'épines, du fiel et du vinaigre dont on l'abreuva; et alors tout ce que vous souffrirez vous semblera doux et agréable.

Nous lisons dans les Chroniques de l'ordre de saint François (3), qu'un homme très-riche, et qui avoit été nourri dans toutes ses aises et dans toutes les délicatesses du siècle, vint se rendre religieux dans cet ordre. Le démon, fâché de ce changement de vie, et voulant essayer à toute force de l'empêcher, commença à le persécuter, en lui représentant à tout moment l'austérité de la religion

(1) Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ. Recogitate eum qui talem sustinuit à peccatoribus adversus semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini, animis vestris deficientes; nondum enim usque ad sanguinem restitistis, adversus peccatum repugnantes. *Hebr.* 12. 1. 2. 3. 4.

(2) *Exod* 15. 25.

(3) *Chr. S. Fran.* 1. *Part. l.* 4. *cap.* 10.

dans laquelle il étoit entré. Car comme au lieu de la table délicate, des habits et des meubles magnifiques, et de toutes les autres commodités qu'il avoit dans le monde, il ne trouvoit dans la religion que des légumes mal apprêtés, une tunique grossière, un peu de paille pour se coucher, et une grande disette de tout, cela lui étoit extrêmement dur. Le démon, qui lui rendoit toutes ces choses encore plus fâcheuses, en les lui remettant sans cesse devant les yeux, le sollicitoit à les quitter et à retourner au siècle; enfin, la tentation fut si forte, qu'il se détermina à sortir de la religion. Etant dans cette résolution, il passa par le lieu du chapitre; et là, s'étant mis à genoux devant l'image d'un crucifix, et s'étant recommandé à Dieu, avec beaucoup de ferveur, il fut ravi en esprit. Jésus-Christ et la sainte Vierge lui apparurent, qui lui demandèrent pourquoi il s'en alloit; et il leur répondit, avec beaucoup de respect, qu'ayant été toujours élevé délicatement dans le monde, il ne pouvoit supporter les grandes austérités de la religion. Le Sauveur haussant alors le bras droit, lui montra la plaie de son côté toute sanglante, et lui dit : Mettez ici votre main, et la frottez avec le sang qui en sort; et toutes les fois que les austérités et les peines que vous aurez à souffrir, repasseront dans votre mémoire, rafraîchissez-la avec ce sang, et les choses les plus pénibles vous paroîtront douces et aisées. Le novice étant revenu de son extase, fit ce que le Seigneur lui avoit

commandé. A chaque tentation de delicatesse et d'impatience dont il étoit attaqué, il se remettoit en mémoire la passion du Sauveur, et aussitôt toute l'amertume des mortifications se convertissoit en douceur. Quelles souffrances peuvent sembler trop grandes à un homme formé de boue, à un ver de terre, quand il voit son Dieu couronné d'épines, et attaché à une croix pour l'amour de lui? Que ne doit point vouloir souffrir, pour l'expiation de ses péchés, celui qui voit que le Dieu de majesté, le maître du ciel et de la terre a tant souffert pour les nôtres?

Le moyen dont nous parlons a toujours été fort pratiqué par les Saints; car outre que rien ne peut nous encourager davantage aux mortifications et aux souffrances, que de nous proposer l'exemple de Jésus-Christ, et de tâcher de le suivre; c'est encore d'ailleurs un exercice d'une très-haute perfection, et qui donne un nouveau prix à toutes nos bonnes œuvres, parce qu'elles procèdent alors d'un ardent amour de Dieu. C'est ainsi que saint Ignace, qui, au commencement de sa conversion, ne se mortifioit que dans la vue de ses péchés, s'éleva ensuite de telle sorte, que dans les grandes austérités qu'il pratiquoit, il songeoit moins à satisfaire pour ses fautes, qu'à imiter Jésus-Christ. Les Saints considéroient que le Sauveur leur avoit montré le chemin; qu'il avoit aimé les souffrances et la croix, jusqu'à donner son sang pour nous; et comme les éléphans, au rapport des naturalistes,

deviennent plus furieux dans le combat quand ils voient du sang répandu ; ainsi, à la vue du sang de Jésus-Christ, ils se sentoient excités à répandre le leur pour celui qui avoit premièrement versé tout le sien pour eux, et ils brûloient d'impatience pour le martyr. Que s'ils ne pouvoient contenter entièrement leurs désirs, alors devenant eux-mêmes leurs propres bourreaux, ils martyrisoient leurs corps par des pénitences continuelles et par la mortification de leurs sens et de leur volonté ; et ainsi ils apaisoient un peu cette ardente soif des souffrances, parce qu'ils se satisfaisoient en quelque sorte, en imitant le Sauveur autant qu'ils pouvoient. C'est ce que nous devons faire comme eux, *portant toujours en notre corps la passion de Jésus-Christ, afin que la vie de Jésus-Christ paroisse aussi en notre corps* (1). Enfin, nous devons traiter notre corps de telle manière, et par les mortifications et par les souffrances, que ce soit une représentation continuelle de la vie et des souffrances du Sauveur. Il seroit de mauvaise grâce, dit saint Bernard, que les membres d'un chef tout percé d'épines fussent délicats (2) ; il faut qu'ils affligent et qu'ils crucifient leur chair, pour se conformer au chef dont ils sont les membres.

---

(1) Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. 2. *Cor.* 4. 10.

(2) Non decet sub capite spinoso, membrum esse delicatum. *Bern. Serm.* 7. *Quadrag.*

Nous pourrions rapporter encore ici beaucoup d'autres moyens, parce que tous ceux que les Saints donnent, et toutes les raisons qu'ils emploient pour nous exhorter à faire pénitence, peuvent servir aussi pour nous exciter à la pratique de la mortification. Saint Bernard écrivant sur ces paroles de l'Apôtre : *Les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire future qui se manifestera en nous* (1) : Non-seulement, dit-il, elles n'ont aucune proportion avec la gloire que nous attendons, mais elles n'en ont encore aucune, ni avec les peines que nous méritons, ni avec les péchés que nous commettons tous les jours, ni avec les bienfaits que nous recevons continuellement de Dieu. Chacune de ces considérations bien pesée, peut suffire pour nous exciter vivement à la mortification.

---

(1) Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. *Rom.* 8. 18.

CHAPITRE XXIII.

De trois degrés de mortification.

POUR conclusion de ce Traité, nous expliquerons ici, en peu de mots, les trois degrés de mortification que saint Bernard établit (1), afin que par-là, comme par autant d'échelons, nous puissions nous élever au plus haut point de la perfection. Le premier degré est celui que nous enseigne l'apôtre saint Pierre, dans sa première Épître canonique, quand il dit : *Je vous conjure, mes très-chers frères, de songer, que n'étant ici qu'étrangers et que voyageurs, vous devez vous abstenir des désirs charnels qui font la guerre à l'âme* (2). Nous sommes tous ici-bas des étrangers, qui allons à notre céleste patrie ; *car nous n'avons point ici de cité permanente, mais nous cherchons celle qui doit l'être, et tant que nous habitons dans ce corps mortel, nous sommes éloignés du Seigneur* (3). Comportons-nous donc comme des voyageurs éloignés de notre pays. Un voyageur, dit saint Bernard (4), va toujours

(1) *Bern. ubi supra.*

(2) Carissimi fratres, oro vos tanquam advenas et peregrinos abstinere vos à carnalibus desideriis, quæ militant adversus animam. 1. *Petr.* 2. 11.

(3) Non enim habemus hic civitatem permanentem, sed futuram inquirimus, et dum sumus in corpore, peregrinamur à Domino. *Hebr.* 13. 14. 2. *Cor.* 5. 6.

(4) *Bern. ubi sup.*

son droit chemin, et tâche autant qu'il peut, d'éviter toute sorte de détours. S'il voit en passant, des gens qui se querellent, ou d'autres qui se réjouissent, il ne s'amuse à rien de tout cela, et ne s'en met point en peine, mais il marche toujours sans s'arrêter, parce que ces choses-là ne le regardent point, et que ce n'est point son affaire. Toute son affaire est de soupirer après son pays, et d'avancer toujours de ce côté-là; ainsi, se contentant d'un habit simple et d'une légère nourriture, il ne se charge de rien d'inutile, afin d'être plus en état de marcher. C'est ainsi que nous devons en user dans le pèlerinage de ce monde : ne nous arrêter à rien; songer que nous ne sommes que voyageurs; ne prendre que ce qui nous est absolument nécessaire pour passer notre chemin; *nous contenter*, comme dit l'Apôtre, *de la vie et du vêtement* (1), et du reste nous décharger de tout ce qui est inutile, afin de pouvoir marcher plus vite en cet état. Soupirons sans cesse après notre chère patrie, et marquons à tout moment la douleur que nous avons d'en être éloignés, en nous écriant avec le Prophète : *Hélas ! pourquoi le temps de mon exil est-il prolongé* (2) *?* Heureux, dit saint Bernard, celui qui se regarde comme un voyageur sur la terre, qui se connoît et qui pleure le malheur de son exil, et qui s'adres-

(1) Habentes autem alimenta, et quibus tegamur, his contenti simus. 1. *Tim*. 6. 8.

(2) Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est. *Ps*. 119. 5.

sant à Dieu, lui dit du fond de son cœur : *Seigneur, ne soyez point sourd à mes larmes, je suis devant vous un étranger et un voyageur, comme tous ceux qui m'ont précédé : rappelez-moi auprès de moi* (1).

Il est certain que ce degré est d'une vertu très-haute, et nous ne ferons pas peu, si nous pouvons y parvenir ; mais il y en a pourtant un autre plus élevé, et d'une perfection plus sublime. Car quoiqu'un voyageur, dit saint Bernard, ne s'arrête pas tout-à-fait avec les habitans du pays par où il passe, il a pourtant quelquefois la curiosité de savoir ce qu'on y fait, et quoique cette curiosité ne le détourne pas entièrement de son chemin, cependant elle le retarde toujours un peu, et éloigne d'autant son retour. Il pourroit même arriver qu'il prendroit tant de plaisir à la contenter, que non-seulement il en arriveroit plus tard en son pays, mais qu'il n'y arriveroit même jamais. Qui peut cependant, direz-vous, être plus étranger dans le monde, et plus détaché des choses du siècle, que celui qui n'y est que comme voyageur ? Voulez-vous savoir qui ? Celui qui n'y est que comme un homme mort. Car enfin, un voyageur a toujours besoin de quelque chose pour son voyage, et quand il n'y auroit que le soin de se pourvoir de ce qui lui est nécessaire, et la peine de le porter, cela peut

(1) Lacrymas meas ne sileas, quoniam advena ego sum apud te, et peregrinus sicut omnes patres mei; remitte mihi. *Ps.* 38. 13.

toujours le détourner plus qu'il ne faudroit; mais un mort ne s'aperçoit pas que rien lui manque, quand même la sépulture lui manqueroit. Il entend avec une égale indifférence ceux qui le blâment et ceux qui le louent, ceux qui le flattent et ceux qui médisent de lui; ou, pour mieux dire, il n'entend ni les uns ni les autres. Or, c'est là le second degré de mortification, qui est bien plus élevé et bien plus parfait que le premier, et que saint Paul nous désigne, quand il dit : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* (1). Ce n'est donc pas assez que nous soyons dans le monde comme des voyageurs; il faut que nous tâchions d'y être comme des gens morts. Et voulez-vous savoir comment cela doit se faire ? Regardez quelle est la condition d'un homme mort; il ne voit point, il n'entend point, il ne parle point, il n'a aucun sentiment, il ne s'enfle point d'orgueil, il ne se fâche de rien (2). Si vous avez encore des yeux pour examiner ce que font les autres; si vous avez des réponses et des excuses prêtes pour vous dispenser de ce que l'obéissance vous ordonne; si vous avez quelque sentiment de dépit, lorsqu'on vous reprend de vos fautes; si vous avez des mouvemens d'orgueil et de colère, lorsqu'on vous

(1) Mortui enim estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. *Col.* 3. 3.

(2) Hic non videt, non loquitur, non sentit, non audit, non inflatur, non irascitur. *Lansperg.*

humilie et qu'on vous méprise; non-seulement vous n'êtes pas encore mort au monde, mais l'esprit du monde est encore très-vivant en vous; car quelque mépris qu'on fasse d'un mort, et quoiqu'on le foule même aux pieds, il n'a aucun sentiment de rien. Heureux, s'écrie saint Bernard (1), celui qui est mort de cette sorte ! car cette mort est une véritable vie, puisqu'elle nous conserve sans tache au milieu du siècle, ou que plutôt elle nous en sépare tout-à-fait dès à présent.

Voilà un degré tout-à-fait sublime, continue-t-il; mais peut-être pourra-t-on trouver encore quelque chose de plus élevé (2) : où le chercher cependant, et où le trouver, sinon en celui qui fut ravi jusqu'au troisième Ciel ? car si vous mettez un troisième degré au-dessus de celui dont nous venons de parler, vous pouvez bien l'appeler un troisième Ciel. En effet, que peut-on faire de plus, que mourir, et imiter *N. S. Jésus-Christ, qui s'humilie lui-même jusqu'à la mort* (3) ? Y a-t-il quelque chose au-delà ? Oui, sans doute, il y a encore quelque chose, il y a *la mort de la croix*, comme l'ajoute l'Apôtre, et comme l'ajoute aussi l'Eglise dans ce qu'elle chante le jour qu'elle a particulièrement consacré à la mémoire de la passion du

(1) *Bern. ubi sup.*

(2) Magnus omnino gradus est iste : at fortasse poterit adhuc aliquid superius inveniri. *Bern. ibid.*

(3) Humiliavit semetipsum Dominus noster Jesus-Christus usque ad mortem, mortem autem crucis. *Philip.* 2, 8.

Sauveur. Mourir crucifié, est plus que de mourir simplement, parce que la mort de la croix étoit alors le genre de mort le plus honteux qu'il y eût; et voilà le troisième degré de mortification, qui est encore plus haut et plus sublime que l'autre, et auquel saint Paul fut élevé aussi bien qu'au troisième Ciel. *Le monde*, dit-il, *m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde* (1). Il ne se contente pas de dire qu'il est mort au monde; il dit qu'il y est crucifié, et que le monde est une croix pour lui, et lui une croix pour le monde. C'est comme s'il disoit: Tout ce que le monde aime, les voluptés, les honneurs, les richesses, l'estime et les louanges des hommes, tout cela est une croix et un objet de haine et d'horreur pour moi; et au contraire, ce que le monde regarde comme une infamie et comme une croix, c'est ce que j'aime, c'est ce que j'embrasse, c'est où j'attache tout mon cœur. Un chrétien est donc crucifié au monde, et le monde lui est crucifié, quand le monde est une croix pour lui, et qu'il est aussi une croix pour le monde : Et ce degré, dit saint Bernard, est bien plus parfait que le premier et que le second. Car un voyageur, quoiqu'il ne fasse que passer, et qu'il ne s'arrête pas beaucoup aux choses qu'il voit, les voit enfin, et s'y arrête toujours un peu : quant au mort, qui est le second degré, tout lui est égal, la prospérité et l'adversité, les honneurs et l'ignominie; il ne met aucune différence

(1) Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. *Gal*. 6. 14.

à rien : mais le troisième degré passe plus avant, et ne se contente pas de cette sainte indifférence pour toutes choses. A celui qui est parvenu jusque-là, c'est peu que l'estime et la gloire du monde ne lui soient rien non plus qu'à un mort ; elles sont même pour lui une croix et un supplice : et c'est peu qu'il soit insensible à l'ignominie et au mépris ; il en fait même le sujet de sa joie et de sa gloire. *A Dieu ne plaise*, dit-il avec saint Paul, *que je me glorifie en quelque autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde* (1). C'est pour l'amour de Jésus-Christ que tout ce que le monde aime m'est une croix, et que tout ce qui est une croix pour le monde, est un plaisir et une douceur pour moi : *Je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie dans toutes mes afflictions* (2), et je mets toute ma satisfaction à souffrir pour Jésus-Christ.

C'est donc là le troisième degré de mortification, que saint Bernard appelle à juste titre le troisième Ciel, à cause de sa sublimité ; et c'est le sentiment commun des Saints et des maîtres de la vie spirituelle, que c'est en cela que consiste la souveraine perfection de la mortification : de même que les philosophes disent que la marque d'avoir acquis

---

(1) Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. *Gal.* 6. 14.

(2) Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. 2. *Cor.* 7. 4.

la perfection de quelque vertu, est d'en faire les actions avec plaisir. Voulez-vous donc savoir si vous avez acquis le souverain degré de la perfection dans la mortification ? Regardez si vous avez de la joie, quand on vous empêche de faire votre volonté, quand on vous refuse ce que vous demandez, quand on vous témoigne du mépris; et si au contraire, vous êtes fâché qu'on vous estime et qu'on vous honore. Que chacun de nous juge là-dessus, dit saint Bernard (1), jusqu'à quel degré il est parvenu, et tâchons de faire de nouveaux progrès de jour en jour, *parce que c'est en s'élevant de vertu en vertu que l'on verra le Dieu des Dieux dans la céleste Sion* (2). C'est de cet état sublime que Jésus-Christ parloit, quand il disoit à saint François : Si vous voulez me posséder, faites que les choses amères vous deviennent douces, et que les douces deviennent amères.

Césaire rapporte (2) que dans un monastère de l'orde de Cîteaux, un frère convers nommé Rodolphe, grand serviteur de Dieu, qui avoit souvent des révélations, étant demeuré une nuit en prière dans l'église après les Matines, vit Notre Seigneur étendu sur la croix, et autour de lui quinze religieux du même ordre, chacun étendu de même sur

(1) *Ubi sup.*

(2) Pensemus ergo singuli in quo gradu quisque sit positus, et studeamus proficere de die in diem, quoniam de virtute in virtutem videbitur Deus Deorum in Sion. *Ps.* 83. 8.

(3) *Lib.* 8. *Dial. c.* 16.

une croix. A la lumière qui rejaillissoit du corps du Sauveur, il reconnut aisément ces religieux qui étoient encore tous en vie; et comme il étoit surpris de cette vision, Notre-Seigneur lui demanda s'il connoissoit ceux qui étoient crucifiés autour de lui. Il répondit qu'il les connoissoit bien, mais qu'il ne pouvoit comprendre ce que signifioit ce qu'il voyoit. Ceux que vous voyez, lui répondit le Seigneur, sont les seuls qui se sont crucifiés avec moi, en conformant leur vie à ma passion.

DEUXIÈME TRAITÉ.

DE LA MODESTIE
ET
DU SILENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Combien la Modestie est nécessaire pour l'édification et pour l'utilité du prochain.

La modestie dont nous avons maintenant à traiter, consiste en ce que notre extérieur soit composé de telle manière, que tous nos sens soient si recueillis, que notre procédé, que notre entretien, que notre démarche, enfin que tous nos mouvemens et tous nos gestes soient tels, qu'ils puissent édifier tous ceux qui nous verront et qui pratiqueront avec nous. Saint Augustin comprend en peu de paroles tout ce qui regarde cette sorte de modestie, quand il dit : Qu'il n'y ait rien dans tout votre extérieur qui puisse blesser les yeux de personne, mais que tout y soit conforme à la sainteté de votre profession (1). Ce

(1) In omnibus vestris moribus nihil fiat quod cujusquam offendat aspectum, sed quod vestram deceat sanctitatem. *In Regula S. Aug.*

n'est

n'est pas mon intention de descendre ici dans le détail de toutes les choses dans lesquelles la modestie doit être observée, ni de marquer ce qui pourroit y être contraire : il suffit maintenant de cette règle générale de saint Augustin, qui est aussi celle de tous les Saints et de tous les maîtres de la vie spirituelle. Tâchez que toutes vos actions soient si bien réglées, qu'elles ne puissent être pour personne un sujet de scandale, et qu'au contraire tout le monde en soit édifié : faites que l'humilité jointe à la gravité et à la décence religieuse éclate dans tout votre extérieur; et de cette sorte vous satisferez à ce que la modestie demande de vous. Ce que je prétends seulement faire ici, c'est de montrer combien cette modestie est nécessaire à ceux principalement dont l'institution et la fin est de travailler non-seulement à leur propre salut, mais aussi à celui de leur prochain.

A l'égard du prochain, il est constant que comme les hommes ne peuvent voir que le dehors, rien ne les édifie et ne les gagne davantage qu'un extérieur sage et modeste, et que cet extérieur les touche et les instruit plus que le bruit et le tonnerre des paroles. On raconte de saint François (1), que prenant un jour un de ses religieux avec lui : Allons prêcher, lui dit-il : ensuite il sortit; et après avoir fait un tour par la ville, il rentra au monastère. Mais, mon Père, lui dit son compagnon, ne prêchons-nous donc

(1) *In vita S. Franc.*

point ? C'en est déjà fait, répondit le Saint. C'est que la modestie religieuse avec laquelle ils marchoient par les rues, avoit été un très-bon sermon pour toute la ville. En effet, un extérieur humble et mortifié porte le peuple à la piété et au mépris du monde, et l'excite à la componction de ses péchés, et à élever son cœur et ses désirs aux choses du Ciel. C'est une prédication muette, qui fait souvent bien plus d'effet que les sermons les plus éloquens et les plus sublimes.

Pour ce qui est maintenant de nous-mêmes, il est certain que la modestie et la retenue extérieure servent beaucoup à notre progrès spirituel, comme nous le ferons voir ensuite plus au long : car il y a une liaison si étroite entre le corps et l'esprit, entre l'homme extérieur et l'homme intérieur, que tout ce qui est en l'un se communique aussitôt à l'autre. Quand les mouvemens de l'esprit sont réglés, ceux du corps le sont naturellement aussi ; au contraire, quand il y a de l'inquiétude en ceux du corps, il y en a de même en ceux de l'esprit. C'est pourquoi la modestie extérieure est toujours une grande preuve du recueillement intérieur et du progrès spirituel d'un chrétien, de même que l'aiguille d'une montre est une marque infaillible de la justesse du mouvement des roues.

Aussi la raison pour laquelle les hommes, comme nous l'avons dit au commencement, sont si édifiés de la modestie et de la retenue extérieure, et en font tant d'estime, est qu'ils en tirent toujours une induction pour les

bonnes qualités du dedans. Le visage, dit saint Jérôme, est le miroir de l'âme, et les yeux tout muets qu'ils sont, en découvrent les secrets les plus cachés (1). Et le Sage, dans les Proverbes, dit que *de même que ceux qui se regardent dans l'eau, y voient distinctement leur visage : de même un homme prudent connoît clairement le fond du cœur des hommes en les voyant* (2). Il n'y a point de miroir qui représente mieux les objets, que l'extérieur représente l'intérieur. *On connoît l'homme par le visage*, dit l'Ecclésiastique, *et par les mouvemens de son visage on connoît son esprit. La manière dont un homme s'habille, dont il rit, dont il marche, découvre ce qu'il est* (3). Le Saint-Esprit parlant des marques d'un méchant homme : *L'enfant de Bélial*, dit-il, *est un homme vain et inquiet : il marche d'un air farouche, il tourne les yeux de côté et d'autre, il remue sans cesse les pieds, il gesticule des mains* (4). Et saint Grégoire de Nazianze, parlant de Julien l'Apostat (5) : « Il y a beaucoup de gens,

---

(1) Speculum mentis est facies : et taciti oculi mentis fatentur arcana. *Hieron. Ep. ad Furiam vid.*

(2) Quomodò in aquis resplendent vultus prospicientium, sic corda hominum manifesta sunt prudentibus. *Prov.* 27. 19.

(3) Ex visu cognoscitur vir, et ab occursu faciei cognoscitur sensatus. Amictus corporis, et risus dentium, et ingressus hominis enuntiant de illo. *Eccli.* 19. 26. 27.

(4) Homo apostata vir inutilis, graditur ore perverso, annuit oculis, terit pede, digito loquitur. *Prov.* 6. 12. 13.

(5) *Hist. Eccles. p.* 2. *l.* 4. *in fine.*

» dit-il, qui n'ont connu Julien, que lorsqu'il » s'est fait connoître par ses actions et par » l'abus de la puissance absolue : pour moi, » je connus ce qu'il étoit dès que je le pratiquai à Athènes, et je ne lui trouvai » aucune marque de rien de bon. Il portoit » la tête au vent; remuoit sans cesse les » épaules; tournoit les yeux de côté et » d'autre à tout moment; avoit le regard » farouche; ne pouvoit tenir ses pieds en » place; enfloit ou retiroit les narines à toute » heure en signe de colère ou de mépris; » s'exerçoit à dire des bons mots et des bouffonneries; rioit à gorge déployée; accordoit » et refusoit légèrement une chose d'un » moment à l'autre; parloit sans ordre et » sans fondement; faisoit des interrogations » importunes, et des réponses hors de propos. » Mais pourquoi m'arrètai-je à faire un si » long détail de son extérieur ? Pour conclusion, je le connus dès-lors par là, avant » que de le connoître par ses actions, et » depuis elles n'ont servi qu'à me confirmer » dans mon premier jugement : car ceux qui » étoient alors avec moi pourroient rendre » témoignage, s'ils étoient présens, que dès » que j'eus observé toutes ses manières, je » dis aussitôt que la république romaine » nourrissoit un serpent bien dangereux. Je » le dis, et je souhaitai en même temps » d'être menteur; et sans doute il eût beaucoup mieux valu que je l'eusse été, et que » l'on n'eût point vu tant de maux qui ont » désolé toute la terre ». Or, de même que le

déréglement du dehors est un signe du déréglement du dedans : de même la modestie extérieure est une marque d'un intérieur bien composé ; et c'est pour cela que les hommes en sont ordinairement si édifiés et si touchés.

C'est par cette raison aussi que nous sommes encore plus obligés que les autres à garder en toutes choses la modestie et la bienséance religieuse. Car comme notre institution nous engage à prêcher, à confesser, à enseigner, à procurer des réconciliations, à visiter les prisons et les hôpitaux, et à tous les autres exercices de la charité; il est constant qu'une des choses qui les fait recevoir avec plus de fruit, et qui les rend plus efficaces pour le salut des âmes, est la modestie et un extérieur humble et mortifié. C'est par ce moyen qu'on gagne d'abord la créance dans l'esprit des hommes, qui sur cet extérieur se formant une haute idée de la sainteté de ceux qui leur parlent, reçoivent comme venant du Ciel, tout ce qu'on leur dit, et le gravent avec respect dans leur cœur. Surius rapporte qu'Innocent II, étant allé visiter le monastère de Clairvaux, tous les religieux vinrent au devant de lui avec saint Bernard, et que le pape et tous les cardinaux qui étoient avec lui furent si édifiés de leur modestie, qu'ils en pleuroient de joie. Ils ne pouvoient assez admirer la gravité et la retenue de cette sainte congrégation, voyant que dans un jour si solennel, et dans une occasion si nouvelle, telle que de recevoir le souverain pontife avec le sacré collége,

tous ces bons religieux tenoient les yeux fixés à terre, sans les lever, et qu'étant regardés de tout le monde, ils n'avoient la curiosité de regarder personne.

Mais la modestie religieuse dont nous parlons ne sert pas seulement à édifier les gens du monde, elle est encore d'une grande édification pour nos frères. Car de même que quand un religieux se tient à l'église dans un recueillement humble et respectueux, ou qu'en marchant par les rues, il demeure dans la modestie et dans le silence, et ne lève pas même les yeux pour regarder ce qui se passe autour de lui, les séculiers qui le voient, en conçoivent de l'estime et se sentent excités à la dévotion; de même parmi nous, ceux qui sont modestes et recueillis, sont d'une grande édification pour leurs frères. Leur présence, dit saint Jérôme, est une continuelle leçon de silence, de recueillement et de modestie pour tous ceux qui ne sont pas assez réglés dans leurs actions ou dans leurs paroles : enfin, c'est par leur moyen que les maisons religieuses se peuplent, qu'elles se maintiennent en estime, et qu'elles se conservent dans la sainteté, parce que l'exemple des uns attire les autres à la dévotion, et réveille en eux les désirs des choses du Ciel (1). C'est pour ce sujet que notre saint fondateur nous recommande de nous conduire de telle sorte, qu'en nous considérant les uns les

(1) Ut loquacibus compunctionem ingerant, et intrandi ad societatem veram sancta desideria incitent, ut affectus ad cœlestia moveantur. *Hieron. in Reg. Monac. c.* 21.

autres, nous puissions tous augmenter en piété, et bénir éternellement le Seigneur.

On raconte de saint Bernardin, qu'il avoit un air si modeste et si composé, que sa seule présence inspiroit le recueillement et la modestie à ses compagnons; et nous lisons dans la vie de saint Lucien, martyr, que les payens se convertissoient seulement en le voyant. C'étoient là de bons prédicateurs, c'étoient de véritables imitateurs de celui dont l'Evangile dit, *qu'il étoit une lampe ardente et luisante* (1); c'est-à-dire, que non-seulement il brûloit en lui-même de l'amour, mais que le feu qui le consumoit au dedans, jetoit une vive lumière au dehors, qui éclairoit les hommes pour les conduire dans les voies du salut, par l'exemple de sa vie miraculeuse. Tout cela doit extrêmement nous exciter à garder toujours une grande modestie en toutes choses, pour l'édification de notre prochain et de nos frères, et pour produire en eux le fruit dont nous avons parlé. Car autrement où est le zèle de la plus grande gloire de Dieu, dont nous faisons profession ? où est le soin du salut des âmes, si nous ne tâchons de faire une chose si propre à les édifier et à les gagner au Ciel, et qui d'ailleurs nous est si aisée ?

---

(1) Erat lucerna ardens et lucens. *Joan.* 5. 35.

CHAPITRE II.

Combien la modestie est nécessaire pour notre perfection particulière.

C'EST le sentiment commun de tous les Saints, que la modestie et le recueillement des sens sont un des principaux moyens que nous ayons pour notre progrès spirituel, parce qu'ils contribuent beaucoup au recueillement intérieur, et que comme nos sens sont les portes par où entre tout le mal dans notre cœur, il faut que ces portes soient bien gardées, afin que notre cœur soit dans une sûreté entière. Saint Jérôme écrivant sur ces paroles de Job : *Les portes de la mort ne vous ont-elles point été ouvertes, et n'avez-vous point vu les portes des ténèbres* (1) ? dit que nos sens sont les portes de la mort, parce que c'est par eux que la mort du péché entre dans notre âme, suivant ces paroles de Jérémie : *La mort est montée par nos fenêtres* (2); et il ajoute, qu'ils sont appelés les portes des ténèbres, parce qu'ils donnent entrée aux ténèbres du péché. Saint Grégoire dit la même chose (3); et c'est une façon de parler ordinaire aux Saints, tirée

(1) *Hieron. in illud :* Numquid apertæ sunt tibi portæ mortis, et ostia tenebrosa vidisti ? *Job.* 38. 17.

(2) Ascendit mors per fenestras nostras. *Jerem.* 9. 21.

(3) *Greg. in Job.* 21. *c.* 1.

de la philosophie, qui veut, qu'il n'y ait rien dans l'entendement, qui n'ait passé auparavant par les sens (1). Quand les portes d'une maison sont bien fermées et bien gardées, tout y est en sûreté; mais si on les laisse ouvertes, que personne ne les garde, et que tout le monde puisse entrer et sortir à toute heure, on ne sera point en assurance dans cette maison, ou du moins on n'y sera pas en repos, avec ces entrées et ces sorties si fréquentes. Il en est de même ici : ceux qui auront soin de bien garder les portes de leurs sens, vivront dans la piété et dans la douceur de la paix intérieure; mais ceux qui négligeront de les garder, n'auront ni paix ni repos dans leur cœur : c'est pourquoi le Sage nous avertit *de garder notre cœur avec toute sorte de soin, parce que c'est la source de la vie* (2). Or le cœur se garde en gardant bien les portes des sens, suivant le sentiment de saint Grégoire, qui dit que pour conserver la pureté de notre cœur, il faut prendre garde à ne point laisser échapper nos sens au dehors (3). Accoutumez vos yeux, dit saint Dorothée, à ne point se porter de côté et d'autre sur des choses vaines, et auxquelles vous n'avez point d'intérêt; car cela

(1) Nihil est in intellectu quod priùs non fuerit in sensu.

(2) Omni custodiâ serva cor tuum ; quia ex ipso vita procedit. *Prov.* 4. 23.

(3) Undè nobis ad custodiendam cordis munditiam, exteriorum quoque sensuum disciplina servanda est. *Greg. in Job. lib. 2. c.* 1.

ne sert qu'à vous détourner de vos plus saintes occupations, et à les rendre infructueuses (1). Si vous n'avez soin que les portes de vos sens soient bien gardées, tout ce que vous avez amassé en beaucoup de temps, et avec beaucoup de peine, s'échappera aisément par-là, et vous vous trouverez les mains vides. On perd bientôt par la négligence ce que l'on a acquis par la grâce, avec beaucoup de difficulté et de travail (2). Evitez de parler trop, dit S. Dorothée, parce que cela vous détourne de toutes vos saintes pensées, et étouffe entièrement en vous toutes les inspirations du Ciel (3). Mais un silence continuel, dit saint Bernard, et le repos dont on jouit quand on est absolument délivré du tumulte et de l'embarras des choses du siècle, élèvent nécessairement notre cœur à la méditation des choses du Ciel (4). Il dit encore en un autre endroit, que les yeux baissés vers la terre font élever le cœur au Ciel; et certainement nous éprouvons tous les jours, que quand nous tenons les yeux baissés par modestie, nous en sommes plus recueillis au dedans, et plus touchés de dévotion.

---

(1) Assuesce oculos non circumferre ad vanas res et alienas, hoc enim labores omnes ecclesiasticos deperire facit. *Doroth. serm.* 22.

(2) *Imit. Christ. l.* 1. *c.* 22.

(3) Cave à multiloquio; hoc enim sanctas ac rationabiles et à cœlo advenientes cogitationes penitus extinguit. *Doroth. serm.* 30.

(4) Juge silentium et ab omni strepitu secularium perpetua quies cogit cœlestia meditari. *Bern. Ep.* 378 *et tract. de* 12. *grad. humil.*

C'est par cette raison que les anciens Pères du désert, au rapport de Cassien (1), disoient, que celui qui vouloit acquérir la perfection, conserver la pureté de cœur, et demeurer dans le recueillement d'esprit, devoit être aveugle, sourd et muet; parce que les portes des sens étant ainsi fermées, son âme ne seroit souillée de rien, et seroit plus libre et plus dégagée pour converser avec Dieu. Mais comment pourrons-nous, me dira quelqu'un, être sourds, muets et aveugles, nous qui avons tant de commerce avec le prochain, et qui, par conséquent, sommes obligés de voir et d'entendre beaucoup de choses que nous ne voudrions pas? Le remède est de les voir comme si on ne les voyoit pas, et de les entendre comme si on ne les entendoit point; de n'y point laisser attacher son cœur, mais de les en chasser aussitôt, sans souffrir qu'elles s'y arrêtent un moment. Saint Ephrem raconte à ce sujet (2), qu'un solitaire demandoit un jour à un ancien Père ce qu'il devoit faire, parce que son abbé lui commandoit d'aller tous les jours au four, pour aider au boulanger, et que cependant il y venoit des jeunes gens de dehors, qui tenoient plusieurs discours licentieux, et qu'il ne lui étoit pas honnête d'entendre. N'avez-vous jamais vu de jeunes enfans en classe, lui répondit le vieillard, et n'avez-vous pas pris garde au bruit qu'ils

(1) *Cassian. l. 4. de institut. renunt. c. 41.*
(2) *S. Ephrem. tom. 2. c. 73. et de varia doct. p. 234.*

font tous en répétant la leçon qu'ils doivent réciter à leur maître ? Chacun songe à la sienne, sans se tourmenter de celle des autres, parce qu'il sait que ce n'est que de la sienne qu'il doit rendre compte. Faites de même : ne vous inquiétez point de ce que font les autres, ni de ce qu'ils disent ; songez seulement à faire votre devoir, car ce n'est que de cela seul que vous rendrez compte à Dieu.

On rapporte de saint Bernard, qu'il avoit le cœur tellement attaché à Dieu, qu'il voyoit sans voir, et entendoit sans entendre. Il sembloit qu'il eût perdu l'usage des sens ; au bout d'une année de noviciat, il ne savoit si le plancher de sa cellule étoit de bois ou de plâtre ; il y avoit trois ouvertures de vitres dans l'église, il ne s'aperçut jamais qu'il y en eût plus d'une ; il avoit marché presque tout un jour le long d'un lac, avec quelques autres religieux, et lorsqu'ils lui parlèrent ensuite de ce lac, il leur demanda de quel lac ils vouloient parler ; il ne s'en étoit pas aperçu dans tout un jour. On raconte de l'abbé Palade, qu'il demeura vingt ans dans une même cellule, sans jamais lever les yeux au plancher. De cette sorte, quelque commerce que nous ayons avec le monde pour le salut du prochain, nous serons sourds, muets et aveugles ; et rien de tout ce que nous pourrons voir ou entendre, n'empêchera notre progrès spirituel.

CHAPITRE III.

De l'erreur de quelques-uns qui font peu de cas de ces sortes de choses extérieures, comme n'étant pas essentielles à la perfection.

Ce que nous venons de dire fait voir combien se trompent ceux qui font peu de cas de ces sortes de choses extérieures, sous prétexte que la perfection ne consiste pas dans la modestie et dans le silence, mais dans l'intérieur et dans les solides et véritables vertus. Lipoman rapporte à ce sujet un exemple tiré du Pré spirituel, où il est dit, qu'un des anciens solitaires qui demeuroient dans les déserts d'Egypte, alla un jour à Alexandrie, pour y vendre de petites corbeilles qu'il avoit faites. Là, ayant vu avec un extrême déplaisir, entrer un jeune anachorète dans un cabaret, il l'attend; et le voyant sortir ensuite, il l'appelle, le tire à l'écart, et lui dit : Ne songez-vous point, mon frère, que vous êtes jeune, et que notre ennemi nous tend continuellement des filets? Ne songez-vous point au péril qu'il y a pour un solitaire d'aller par les villes, à cause de mille objets dangereux qui y frappent continuellement les yeux et les oreilles? Comment donc vous hasardez-vous d'entrer dans

un lieu où il y a tant de mauvaises compagnies d'hommes et de femmes, et où vous ne pouvez vous empêcher de voir et d'entendre beaucoup de choses licentieuses ? Au nom de Dieu, mon fils, changez de conduite, et fuyez promptement à votre désert, où, avec l'aide de Dieu, vous serez dans une sûreté entière. Allez, mon Père, lui répondit le jeune solitaire, ne vous mettez point en peine de moi à ce sujet; ce n'est pas dans le dehors que consiste la perfection, c'est dans la pureté du cœur : pourvu que je conserve mon cœur pur, j'aurai satisfait à ce que Dieu demande de moi. Le vieillard levant alors les mains au Ciel : Seigneur, s'écria-t-il, soyez béni et loué à jamais; il y a cinquante-cinq ans que je suis dans le désert, et que j'y vis avec tout le recueillement possible ; cependant je ne me sens pas encore le cœur pur; et celui-ci, en fréquentant des lieux de scandale et de débauche, a acquis la pureté de cœur. C'est là tout ce qu'on peut répondre à ceux qui objecteront que la perfection ne consiste pas dans les choses extérieures. Je demeure d'accord qu'elle ne consiste pas en cela, et qu'elle consiste essentiellement dans la pureté du cœur, dans la charité et dans l'amour de Dieu; cependant on ne deviendra jamais parfait, si on n'a pas un soin extrême de la modestie extérieure et du recueillement de ses sens.

C'est ce que saint Bonaventure marque

précisément (1); et la raison qu'il en donne, est que le recueillement intérieur s'acquiert et se conserve par le recueillement extérieur. C'est la garde et la défense du cœur au dehors; car de même que la nature ne produit point d'arbre sans ses feuilles et son écorce, ni de fruit sans peau, et qu'elle n'a rien formé qu'elle ne l'ait accompagné en même temps de quelque chose qui serve à son ornement et à sa conservation; ainsi, la grâce qui agit conformément à la nature, mais beaucoup plus parfaitement qu'elle, ne forme point la vertu intérieure dans un cœur, sans l'accompagnement de l'extérieur dont nous parlons. C'est l'écorce, c'est la peau sous laquelle se conservent la piété, le recueillement intérieur et la pureté du cœur. Si on ôte cette peau et cette écorce, tout le reste se corrompra en peu de temps. On sait bien que la bonne ou la mauvaise disposition du corps ne consiste pas dans les apparences extérieures, et à avoir le visage bon ou mauvais; mais qu'elle consiste dans la juste proportion, ou dans le déréglement des humeurs. Cependant, dès qu'on voit que quelqu'un a mauvais visage : Il faut, dit-on, qu'il ne se porte pas tout-à-fait bien ; ne voyez-vous pas quelle couleur il a, comme il est jaune, comme il a les yeux éteints ? Or il en est de même pour ce qui regarde la santé de l'âme.

Saint Basile explique encore cette doctrine

---

(1) *Lib. de perfect. Relig. c. 22.*

par une comparaison (1) dont nous pouvons nous servir après lui. Il suppose cette allégorie si familière aux Saints, que les sens sont comme des fenêtres, par lesquelles l'âme regarde ce qui se passe au dehors; et sur ce principe, il dit, qu'entre une âme recueillie, et une âme distraite et dissipée, il y a la même différence qu'entre une honnête femme et une courtisanne. Rarement verra-t-on une honnête femme à la fenêtre; mais pour une courtisanne, elle est presque toujours à ses fenêtres ou à sa porte, regardant ceux qui passent, appelant l'un, riant et s'entretenant avec l'autre. Voilà, dit saint Basile, la différence qu'il y a entre un religieux modeste et recueilli, et un qui ne l'est pas. Celui qui est recueilli ne regarde presque jamais par les fenêtres de ses sens; il est continuellement retiré au dedans de lui-même, et ne sort point de cette retraite intérieure. Pour l'autre, il est à tout moment aux fenêtres à regarder ce qui se dit, à parler et à perdre le temps avec les uns et avec les autres. Pour venir à notre comparaison, il est certain que l'honneur ou le déshonneur d'une femme ne consiste point à se montrer aux fenêtres, ou à ne pas s'y montrer : cependant celle qui aime à y être souvent, qui prend plaisir à regarder à toute heure dans la rue, et à s'entretenir avec les uns et avec les autres, fait voir une grande légèreté d'esprit et d'humeur; et cela suffit pour la

(1) *Tract. de vera Virgin. c. 2.*

perdre bientôt, si elle n'est déjà perdue. Il est constant de même que la perfection d'un chrétien ne consiste pas dans le recueillement de ses sens; cependant une âme vaine et curieuse, qui se plaît à se répandre et à se dissiper au dehors, n'acquerra jamais la perfection chrétienne ni la pureté du cœur.

Il faut remarquer encore une chose très-essentielle : c'est que comme le recueillement extérieur sert à produire et à conserver en nous le recueillement intérieur; aussi le recueillement intérieur produit infailliblement l'extérieur. Où est Jésus-Christ, dit saint Grégoire de Nazianze, la modestie y est aussi (1). Lorsqu'il y a une solide vertu au dedans, il y a aussi de la gravité, de la modestie et de la retenue dans tous les mouvemens du dehors; et cette modestie qui naît de la paix et de l'humilité intérieure, est celle que saint Ignace demande de nous (2). Il ne veut pas de nous une modestie feinte et affectée, qui ne dure qu'un moment, et dont on découvre la fausseté à la première occasion; il veut une modestie solide et essentielle, une modestie qui parte d'un cœur humble, recueilli et mortifié, et qui en soit produite comme l'effet de sa cause.

Nous pouvons de ceci tirer une marque certaine, pour connoître si un homme est propre ou non à la vie spirituelle, et s'il y

---

(1) Ubi Christus est, ibi modestia quoque est. *Epist.* 193.

(2) *Regul.* 29. *summ. constit.*

fait du progrès, ou s'il n'y en fait point; et saint Augustin nous en fournit le moyen par une comparaison très-juste. A présent, dit-il (1), que nous sommes dans un âge mûr, nous n'avons plus beaucoup de divertissemens que nous avions dans notre enfance, et dont alors on nous eût fait grand dépit de nous priver : cependant nous nous en passons sans peine, parce que ce sont des amusemens et des jeux d'enfans, et que nous sommes maintenant hommes. Il en est de même dans la vie spirituelle. Quand une fois un chrétien a goûté Dieu et les choses du Ciel, et qu'il commence à devenir un homme spirituel et parfait, ce n'est plus une peine pour lui d'être privé des plaisirs des sens dont il étoit touché auparavant, parce que ce sont des plaisirs d'enfant, et qu'il est déjà un homme parfait. *Lorsque j'étois enfant*, dit l'Apôtre, *je parlois en enfant, je raisonnois en enfant, j'avois des pensées d'enfant; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenoit de l'enfant* (2). Voulez-vous voir si vous êtes déjà homme et si vous avez crû en vertu, ou si vous n'êtes encore qu'un enfant? Regardez si vous avez quitté les amusemens de l'enfance : car si vous vous plaisez encore à des jeux et à des badinages d'enfant, à laisser dissiper vos sens de tous côtés, à repaître vos yeux de cent

(1) *Aug. lib. qq.* 83. *q.* 70.

(2) Cùm essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus. Quando autem factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli. 1. *Cor.* 13. 11.

choses vaines, à vous remplir les oreilles de tout ce qui se dit, et à donner à votre langue toute sorte de liberté, vous êtes encore enfant et imparfait, puisque vous prenez toujours plaisir à des divertissemens d'enfant. L'homme spirituel, et qui commence à devenir un homme parfait, méprise ces sortes de badineries, bien loin de s'y arrêter avec plaisir; de même qu'un homme méprise les amusemens des enfans, et auroit honte de s'y occuper.

CHAPITRE IV.

Du silence, et combien il est utile et avantageux.

Un des moyens qui peut autant nous servir à faire du progrès dans la vertu, et à acquérir la perfection, c'est de réprimer en nous l'intempérance de la langue : comme au contraire, une des choses qui peut le plus empêcher notre avancement, c'est de nous relâcher à ce sujet. L'apôtre saint Jacques nous marque ces deux vérités dans son Épître canonique : *Si quelqu'un*, dit-il en un endroit, *ne pèche point en parlant, c'est un homme parfait* (1) ; Et ailleurs : *Si quelqu'un s'imagine être religieux, et qu'il ne mette point un*

(1) Si quis in verbo non offendat, hic perfectus est vir. *Jacob.* 3. 2.

frein à sa langue, mais qu'il laisse dissiper son cœur de côté et d'autre, sa religion est vaine et inutile (1). Saint Jérôme se sert de ce passage (2), pour nous recommander l'observation du silence; et il dit que c'est sur cette autorité que se fondoient les anciens Pères du désert, qui étoient si soigneux de le garder. Il assure qu'il en trouva plusieurs qui n'avoient parlé à personne depuis plus de sept ans. Et Denis le chartreux dit que c'est aussi cette même sentence de saint Jacques, qui est le fondement de la règle du silence dans tous les ordres religieux, et de la punition publique qui est imposée à ceux qui y contreviennent.

Mais voyons quelle peut être la cause pour laquelle on nous l'a recommandé si fortement. Est-ce donc un si grand crime de dire une parole oiseuse ? Y a-t-il d'autre mal à cela que la perte d'un moment de temps que l'on emploie à la dire, et qu'un léger péché véniel qui s'efface avec un peu d'eau bénite ? Cependant, puisque l'Ecriture-Sainte insiste tant là-dessus, il faut qu'il y ait quelque chose de pire que la perte d'un peu de temps, et que ce soit une affaire plus importante qu'il ne paroît. Car le Saint-Esprit n'exagère rien, et ne pèse point les choses avec de faux poids et de fausses balances. Les Saints et les Docteurs de l'Eglise, à qui Dieu a donné

---

(1) Si quis putat se religiosum esse, non refrænans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est religio. *Jac.* 1. 26.

(2) *Hieron. in Reg. Monach. c.* 22.

des lumières particulières pour l'intelligence des mystères de l'Écriture-Sainte, expliquent fort au long les grandes utilités qu'apporte l'observation du silence, et les grands inconvéniens qui arrivent du contraire.

S. Basile (1) le recommande à ceux qui ne font encore que de commencer dans la vertu, et dit que c'est le moyen d'apprendre à parler comme il faut; ce qui est une chose très-difficile, et qui demande beaucoup de circonstances. Si pour nous rendre habiles dans les autres sciences, nous employons plusieurs années à les apprendre, n'est-il pas juste que nous en employions aussi quelques-unes pour apprendre à parler? C'est une science dans laquelle vous ne réussirez jamais, si vous ne vous appliquez long-temps à l'étudier. Mais je l'apprendrai, direz-vous, en parlant beaucoup, comme on apprend les autres sciences, en s'y exerçant continuellement. A cela saint Basile répond, que la science de bien parler ne s'apprend qu'à force de se taire et de pratiquer le silence; et la raison qu'il en donne, est que comme il faut observer une infinité de précautions pour bien parler, et que nous sommes accoutumés à ne point les observer, mais au contraire à parler de tout ce qui nous vient en fantaisie, quand bon nous semble, du ton qu'il nous plait, sans ordre et sans règle; le silence produit deux bons effets, pour apprendre à bien parler. Le premier est qu'il nous fait

(1) *S. Basil. in reg. fusius disp. Reg.* 13.

oublier le mauvais langage que nous avons apporté du monde ; ce qui est absolument nécessaire pour apprendre à bien parler, de même que pour être habile dans quelque science que ce soit, il est nécessaire de perdre premièrement les fausses idées qu'on a reçues. Le second est qu'un long silence nous donne le temps d'apprendre comment il faut parler : car nous avons alors tout le loisir d'observer ceux qui sont les plus consommés dans cette science, pour nous instruire par leur exemple, et pour tâcher d'acquérir cette maturité, cette douceur, cette gravité et cette sagesse qui paroissent dans toutes leurs paroles. De même qu'un apprenti regarde comment son maître travaille, pour travailler comme lui, et que de cette sorte il apprend et devient maître ; de même nous devons nous attacher à regarder ceux qui sont les plus savans en ceci, afin de nous former sur leur modèle. Jetez les yeux sur cet ancien religieux ; voyez avec quelle modestie il parle, avec quelle douceur et quelle tranquillité il écoute et il expédie ceux qui ont affaire à lui. Quelque occupé qu'il soit, il semble qu'il n'ait à répondre qu'à vous seul ; et de plus, vous le trouverez toujours de la même humeur, toujours égal à lui-même, et en cela très-différent de ce que vous êtes, vous qui ne sauriez être si peu occupé à quoi que ce soit, que vous ne répondiez à tout le monde d'une manière brusque et désagréable. Regardez celui-ci, avec quelle joie et avec quelle promptitude il se soumet à ce que ses

supérieurs lui commandent, combien il est éloigné de chercher des excuses pour s'en dispenser, et de demander s'il n'y a personne que lui pour le faire. Observez celui-là, il ne ne sait ce que c'est que de dire un mot qui puisse faire la moindre peine à son frère, ni dans la récréation, ni hors de là, ni sérieusement, ni en raillant, ni en sa présence, ni en son absence; enfin de qui que ce soit qu'il parle, et devant qui que ce soit, c'est toujours avec respect et avec estime qu'il en parle : apprenez de lui à parler toujours de la même sorte. Remarquez comme cet autre n'a pas voulu repartir à la parole piquante qu'on lui a dite, avec quelle adresse il l'a dissimulée, et a fait semblant de ne pas l'entendre, suivant ces paroles du Prophète : *Je suis devenu comme un homme qui n'entend point* (1). Voyez comme il a su se vaincre et gagner en même temps le cœur de son frère, et apprenez par-là à vous comporter de même en de semblables occasions. Voilà les deux circonstances dans lesquelles saint Basile dit que l'observation du silence est très-utile : D'autant, ajoute-t-il, qu'en nous faisant perdre l'habitude de mal parler, elle nous fait oublier ce que nous ne devons pas savoir, et qu'en même temps elle nous donne le loisir d'apprendre ce qu'il faut que nous sachions (2).

---

(1) Factus sum sicut homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones. *Ps.* 37. 15.

(2) Quippè quam taciturnitas simul et oblivionem ex desuetudine pariat, et ad ea quæ recta sunt discenda otium suppeditet. *Basil ubi sup.*

Saint Ambroise et saint Jérôme écrivant sur ce passage de l'Ecclésiaste : *Il y a un temps de se taire, et un temps de parler* (1), confirment la même vérité, et disent que la raison pour laquelle Pythagore vouloit que ses disciples commençassent par être cinq ans sans parler, étoit afin que durant ce temps-là ils oubliassent les erreurs qu'ils avoient apprises d'ailleurs; et que l'écoutant cependant, ils apprissent les vérités dont ils auroient ensuite à parler, et se rendissent habiles. Apprenons donc premièrement à nous taire aussi nous autres, conclut saint Jérôme, pour pouvoir ensuite n'ouvrir la bouche qu'à propos. Gardons le silence pendant un certain temps, soyons attentifs à ce que nous disent nos maîtres, et ne recevons pour vérités assurées, que celles qu'ils nous apprennent; afin qu'après un long silence, et après avoir été long-temps disciples, nous devenions maîtres à notre tour (2).

Mais quoique ces grands Saints semblent n'avoir parlé que pour ceux qui ne font que de commencer, cet avis ne laisse pas de nous regarder tous également. Car ou vous êtes ancien dans la religion, ou vous y êtes nouveau; et vous voulez en ce qui concerne la retenue de la langue vous comporter ou

(1) *Ambros. l.* 1. *Offic. c.* 10. *et Hieron. in illud :* Tempus tacendi et tempus loquendi. *Eccles.* 3. 7.

(2) Discamus itaque et nos priùs non loqui, ut posteà ad loquendum ora reseremus. Sileamus certo tempore : ad præceptorum eloquia pendeamus; nihil nobis videatur rectum esse, nisi quod discimus, ut post multum silentium de discipulis efficiamur magistri. *Ubi sup.*

comme

comme un novice, ou comme un ancien religieux : choisissez lequel il vous plaira. Si vous êtes novice, ou que vous vouliez vous gouverner comme un novice, le premier avis qu'on vous donne est de vous taire, jusqu'à ce que vous sachiez parler comme il faut. Que si vous êtes ancien, ou que vous vouliez agir comme les anciens, vous devez l'exemple aux autres : vous devez être le modèle sur lequel les novices se formeront; c'est de vous que doivent apprendre ceux qui commencent. J'aime mieux que vous vouliez vous conduire comme un ancien, que comme un novice, parce que vous êtes chargé alors d'une plus grande obligation. Vous n'avez été si long-temps novice, et vous n'avez gardé le silence si long-temps, que pour apprendre à parler; il est donc raisonnable que désormais vous sachiez parler, et que vous puissiez servir d'exemple aux autres. Que si vous n'avez point encore été novice, si vous n'avez point appris à parler, il faut que vous le deveniez, afin que par ce moyen vous appreniez de quelles matières vous devez parler, et quand, et comment il faut que vous en parliez.

CHAPITRE V.

Que le silence est un moyen très-important pour devenir homme d'oraison.

Le silence ne nous sert pas seulement à apprendre à parler avec les hommes; il nous sert aussi à apprendre à parler avec Dieu, et à nous rendre hommes d'oraison. C'est le sentiment de saint Jérôme, qui dit que c'est pour cela que les saints Pères du désert instruits par le Saint-Esprit, gardent le silence avec soin, comme étant la cause qui produit et qui entretient la contemplation (1). Saint Diadoque parlant du silence, dit aussi que c'est une chose excellente; et que c'est ce qui enfante toutes les saintes pensées (2). Si vous voulez donc être homme d'oraison, si vous voulez converser familièrement avec Dieu, si vous voulez n'avoir jamais que de saintes pensées, et être toujours en état d'entendre les inspirations du Ciel, gardez le silence, et tenez-vous dans le recueillement. Car de même qu'un grand bruit nous empêche d'entendre ce qu'on nous dit; de

(1) Ex hoc enim in eremo sancti Patres edocti summâ cum diligentiâ observant sancta silentia, tanquam sanctæ contemplationis causam. *S. Hieron. in Reg. Monac. c.* 22.

(2) Præclara ergo res est silentium, nihilque aliud quàm mater sanctissimorum cogitatuum. *S. Diadoch. de perfect. spir. c.* 7. *in Biblioth. SS. Patr. tom.* 3.

même le bruit des paroles inutiles, et le tumulte des choses du monde nous empêchent de bien entendre les inspirations divines, et de concevoir ce qu'elles demandent de nous. Dieu veut être en particulier avec l'âme, pour s'entretenir avec elle. *Je la menerai*, dit-il, *dans la solitude, et là je parlerai à son cœur* (1) : *Là je lui ferai sucer le lait des douceurs et des consolations spirituelles* (2). Mais comme Dieu n'a point de corps, dit saint Bernard, et qu'il est un pur esprit; aussi est-ce la retraite de l'esprit qu'il demande de nous, et non pas celle du corps. Car celle du corps, dit saint Grégoire, de quoi peut-elle servir sans celle de l'âme (3)? Ce que le Seigneur veut de vous, c'est que vous ayez une demeure au dedans de votre cœur, pour vous entretenir avec lui, et pour faire qu'il se plaise à s'entretenir avec vous. De cette sorte vous pourrez dire avec le Prophète : *Que vous vous êtes éloigné du monde par la fuite, et que vous vous êtes retiré au désert* (4) : et il n'est pas nécessaire pour cela que vous vous fassiez hermite, ni que vous vous retiriez des lieux où la charité vous appelle pour le salut du prochain; mais si vous voulez conserver toujours la piété dans votre cœur, et être toujours prêt à va-

(1) Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. *Osee.* 2. 14.

(2) Ecce ego lactabo eam. *Ibid.*

(3) Quid prodest solitudo corporis, si solitudo defuerit mentis? *Greg. in Job. l.* 30. *c.* 12.

(4) Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. *Ps.* 54. 8.

quer à la prière, demeurez dans le silence et dans le recueillement. Saint Diadoque dit très-bien, que de même que quand on ouvre souvent la porte d'un bain, toute la chaleur s'exhale bientôt par là ; de même quand on ouvre souvent la bouche pour des choses inutiles, toute la ferveur de la dévotion se perd aisément par cette voie : le cœur se dissipe aussitôt à mille objets ; l'âme demeure dépourvue de saintes pensées ; enfin c'est une chose surprenante de voir comme tout l'esprit de la dévotion s'évapore par-là en moins de rien. Mais si vous voulez avoir beaucoup de temps libre, et vous ménager un grand loisir pour vaquer à la prière, gardez le silence, et vous verrez que vous aurez du temps de reste pour vous entretenir avec Dieu et avec vous-même. Si vous renonciez aux conversations inutiles, dit Thomas à Kempis (1), que vous n'allassiez plus sans nécessité de côté et d'autre, et que vous vous défissiez de la vaine curiosité des affaires du monde, vous auriez assez de temps pour l'employer à de saintes pensées ; mais si vous aimez trop à parler, si vous laissez continuellement dissiper votre cœur à tous les objets qui frappent vos sens, ne vous étonnez pas que le temps vous manque toujours, et que vous n'en ayez pas même assez pour vos exercices ordinaires. C'est ainsi que nous lisons (2) que les enfans d'Israël s'étant ré-

---

(1) *Lib.* 1. *de Imit. Christ. c.* 20.
(2) *Exod.* 5. 12.

pandus par toute l'Egypte pour amasser des pailles, ne pouvoient faire les ouvrages qui leur étoient commandés ; de sorte que les officiers de Pharaon les maltraitoient.

Il y a encore ici une remarque très-essentielle à faire ; c'est que comme l'observation du silence nous porte à la méditation, aussi la méditation et l'entretien que nous avons avec Dieu nous portent réciproquement à l'observation du silence. *Depuis que vous avez parlé à votre serviteur*, disoit Moïse au Seigneur, *j'ai la langue plus embarrassée, et la parole moins à commandement* (1). Et dès que Jérémie commence à parler à Dieu, il lui dit (2) qu'il n'est qu'un enfant, et qu'il ne sait pas parler. Saint Grégoire remarque à ce sujet (3), que ceux qui s'adonnent à la spiritualité, et qui s'entretiennent ordinairement avec Dieu, deviennent sourds et muets pour toutes les choses de la terre, et ne peuvent ni en parler, ni en entendre parler, parce qu'ils voudroient ne s'entretenir d'autre chose que de ce qu'ils aiment, et que tout ce qui ne leur en parle point, leur est ennuyeux (4). Nous l'expérimentons quelquefois nous mêmes : en effet, lorsque Dieu a répandu ses grâces sur vous dans la prière, et

---

(1) Ex quo locutus es ad servum tuum, impeditioris et tardioris sum linguæ. *Exod.* 4. 10.

(2) *Jerem.* 1. 6.

(3) *Greg. l.* 7. *in Job.*

(4) Valdè namque insolens atque intolerabile æstimant quidquid illud non sonat quod intus amant. *Greg. ubi sup.*

que vous en sortez encore plein de dévotion, avez-vous envie de parler alors à personne? tournez-vous les yeux de côté et d'autre? êtes-vous touché d'aucune curiosité ? ou plutôt ne diroit-on pas à vous voir, qu'on vous a fermé la bouche avec un cadenas, et que vous êtes privé de tous vos sens ? D'où vient cela? c'est que vous êtes occupé intérieurement à vous entretenir avec Dieu, et qu'en cet état vous ne songez point à chercher aucun divertissement au dehors. Au contraire, quand on aime à parler, et qu'on est distrait et dissipé aux choses de dehors, c'est qu'il n'y a point de ferveur au dedans, et que l'on n'y est occupé à rien. C'est la pensée du saint auteur de l'Imitation de Jésus. Pourquoi, dit-il (1), nous entretenons-nous si volontiers les uns avec les autres, quoique nous sachions qu'il est rare que la conscience n'en souffre ? C'est que nous cherchons de la consolation les uns avec les autres dans l'entretien ; que nous sommes bien aises de soulager notre cœur de mille pensées qui l'accablent ; et que nous prenons plaisir à parler des choses que nous aimons, ou de celles que nous craignons comme contraires à nos désirs. Nous ne saurions vivre sans quelque contentement ; et n'en ayant point au dedans avec Dieu, nous en cherchons au dehors avec le monde. Aussi ce qui fait que dans la religion on compte pour beaucoup les fautes extérieures, comme de rompre le silence,

(1) *Imit. Christ. l.* 1. *c.* 10.

de perdre le temps, et ainsi du reste, et qu'on les reprend si sévèrement, c'est que quoique d'elles-mêmes elles paroissent très-légères, elles sont pourtant la marque d'une âme peu avancée dans la vertu. Un religieux montre bien par-là, qu'il n'a pas de disposition pour la spiritualité, et qu'il n'a pas encore commencé à goûter Dieu, puisqu'il ne sauroit s'entretenir seul avec Dieu dans sa cellule. Quand il n'y a point de serrure à un coffre, il ne vous en faut pas davantage pour juger qu'il n'y a rien dedans de fort précieux. Voilà ce que nous regardons dans ces sortes de choses, ce qu'elles marquent plutôt que ce qu'elles sont; et c'est pour cela que nous les jugeons si importantes.

CHAPITRE VI.

Que le silence est un grand moyen pour acquérir la perfection.

Un religieux, très-versé dans la spiritualité (1), et très-savant, disoit une chose qui marque bien l'importance du silence, et qui pourra sembler une exagération à quelques-uns, mais qui cependant est une vérité très-constante et très-éprouvée. Il disoit que pour réformer toute une maison et tout un

(1) *Le père Natal.*

ordre, il suffisoit d'y faire pratiquer le silence. Que l'on observe bien le silence dans une maison, et dès-lors je réponds de sa réforme. La raison de cette proposition est, que quand on garde bien le silence dans une maison, chacun n'y songe qu'à l'affaire pour laquelle il est venu dans la religion, c'est-à-dire, à travailler à son avancement spirituel. Mais quand le silence ne s'y garde point, alors les plaintes, les rapports, les murmures, les médisances et les haines particulières s'introduisent et se fomentent par la liberté des conversations. Alors on ne fait que perdre le temps, et le faire perdre aux autres; et un inconvénient en attirant un autre, toute la discipline religieuse est bientôt entièrement corrompue (1). C'est pourquoi nous voyons que quand le silence ne s'observe point dans une maison, elle semble plutôt un lieu profane, qu'une maison religieuse; comme au contraire, celle où il s'observe, paroît véritablement une demeure consacrée à Dieu. On y respire, dès l'entrée, un air et une odeur de sainteté qui édifie: le recueillement et le silence y excitent à la dévotion tous ceux qui y arrivent, et leur fait dire: *Véritablement le Seigneur est en ce lieu-ci, et ceci n'est autre chose que la maison de Dieu, et que la porte du ciel* (2). Ce que nous disons ici de toute une maison,

---

(1) *S. Clim. grad.* 11.

(2) Verè Dominus est in loco isto. Non est hîc aliud nisi domus Dei, et porta cœli. *Gen.* 28. 16 *et* 17.

je le dis aussi de chaque personne en particulier. Qu'un religieux garde exactement le silence, et dès-lors je le garantis réformé. Aussi éprouvons nous tous les jours que quand nous avons parlé beaucoup, nous trouvons le soir dans notre examen que nous sommes tombés en plusieurs fautes. *Où l'on ne fait que parler*, dit le Sage, *il n'y a que de la misère* (1); au contraire, lorsque nous avons gardé étroitement le silence, à peine trouvons-nous sur quoi nous examiner, suivant ces paroles du même Sage : *Celui qui garde sa bouche, garde son ame* (2). Cette vérité n'a pas même été ignorée des païens ; car un philosophe de Lacédémone étant interrogé pourquoi Licurgue avoit donné si peu de lois aux Lacédémoniens : C'est, dit-il, que ceux qui parlent peu n'ont pas besoin de beaucoup de lois (3). De sorte que l'observation du silence suffit pour réformer chaque personne en particulier, et même pour réformer toute une maison et tout un ordre : et voilà pourquoi, comme nous l'avons déjà dit, les anciens Pères du désert faisoient tant de cas de la pratique du silence, et pourquoi tous les ordres religieux l'ont mise depuis entre leurs principales règles. C'est aussi pour cette même raison, dit Denis le

(1) Ubi verba sunt plurima, ibi frequenter egestas. *Prov.* 14. 23.

(2) Qui custodit os suum, custodit animam suam. *Prov.* 13. 3.

(3) Qui pauco sermone utuntur, legibus multis non indigent. *Plutar. tract.* 13. *et Moral. l.* 10. *post medium, id refert de Carillo.*

chartreux, que l'apôtre saint Jacques nous enseigne au lieu que nous avons déjà cité : *Que celui qui ne pèche point du côté de la langue, est parfait ; et que celui qui croit être religieux, en ne réprimant point sa langue, et en laissant dissiper son cœur de côté et d'autre, n'a qu'une religion vaine et inutile* (1).

Que chacun considère là-dessus avec attention combien nous lui demandons peu de chose pour être parfait, et combien le moyen que nous lui en donnons est aisé. Si vous voulez faire un grand progrès dans la vertu, et acquérir la perfection, gardez le silence : l'apôtre S. Jacques vous assure que cela suffit pour vous la faire obtenir. Si vous voulez être homme de spiritualité et d'oraison, gardez le silence : les Saints vous promettent que vous le deviendrez par ce moyen. Que si au contraire vous ne le gardez pas soigneusement, jamais vous ne vous rendrez parfait, jamais vous ne parviendrez à être un homme de spiritualité et d'oraison. En effet, avez-vous jamais vu un grand parleur être en même temps un homme fort contemplatif et fort adonné à la spiritualité ? vous ne verrez pas même qu'il profite dans la vertu : *Car un homme qui parle continuellement sera-t-il justifié* (2) ? S. Grégoire écrivant sur ce passage de Job (3), dit que celui qui parle beaucoup, ne fera jamais beaucoup.

(1) *Jacob.* 3. 2. *et* 1. 26.
(2) Numquid vir verbosus justificabitur ? *Job.* 31. 21.
(3) *Greg. Moral. l.* 10. *c.* 2.

de progrès dans la vertu ; et il rapporte à ce sujet plusieurs autorités de l'Ecriture, et entr'autres ces mots du Prophète : *Un grand parleur ne marchera point droit sur la terre* (1), c'est-à-dire, il ne profitera point en vertu. La malédiction de Jacob à Ruben tombera sur lui. *Vous vous écoulez comme l'eau ; vous ne profiterez point* (2). Vous laissez dissiper à toute heure votre cœur dans des entretiens inutiles, vous le répandez à tout moment au dehors : vous ne profiterez point, vous n'avancerez point dans la vertu.

Les Saints comparent très-à propos celui qui ne peut tenir sa bouche fermée, au vase sans couvercle que Dieu vouloit qui fût tenu pour immonde, suivant ces paroles des Nombres : *Tout vase découvert, sur lequel il n'y aura point de couvercle attaché, sera immonde* (3). C'est que de même qu'étant ainsi découvert, il est exposé à toute sorte d'ordures, et à se remplir de poussière et de saleté ; de même, quand on a toujours la bouche ouverte pour parler, l'âme se remplit bientôt d'imperfections et de péchés. Le Saint-Esprit nous en assure lui-même, et nous le répète plusieurs fois : *Celui qui est diffus en paroles*, dit-il dans l'Ecclésiastique, *blessera son âme* (4). Et ailleurs : *On ne sauroit éviter de pécher en parlant beau-*

(1) Vir linguosus non dirigetur in terra. *Ps.* 139. 12.
(2) Effusus es sicut aqua, non crescas. *Gen.* 49. 4.
(3) Vas, quod non habuerit operculum, nec ligaturam desuper, immundum erit. *Num.* 19. 15.
(4) Qui multis utitur verbis, lædet animam suam. *Eccli.* 20. 8.

coup (1). Et en un autre endroit : ***Il y a toujours de la folie à beaucoup parler*** (2).

Plût à Dieu que nous n'eussions pas tous les jours tant de preuves de cette vérité ! Saint Grégoire nous marque très-bien (3) l'inconvénient de cette intempérance de langue. Vous commencerez, dit-il, par dire de bonnes choses ; après vous viendrez à des paroles inutiles, ensuite à des termes de raillerie, de là à quelque mot un peu plus fort ; enfin la conversation s'échauffant insensiblement, et l'envie d'exagérer ce qu'on dit, et de le faire paroître, augmentant toujours, il se trouvera que sans y penser vous laisserez échapper quelques mensonges, peut-être même des choses malignes et pernicieuses. Vous commencerez d'abord par les petites, et vous finirez par les grandes ; et c'est ainsi qu'il arrive ordinairement que l'on commence en badinant, et que l'on achève en s'y mettant tout de bon.

Albert-le-grand porte encore cela plus loin. Un homme, dit-il, qui n'observe point le silence, est facilement surmonté par le démon (4). Et il rapporte à ce sujet ce passage des Proverbes : *Un homme qui ne peut s'empêcher de parler, est comme une ville*

---

(1) In multiloquio non deerit peccatum. *Prov.* 10. 19.

(2) In multis sermonibus invenietur stultitia. *Eccli.* 5. 2.

(3) *S. Greg. Moral. lib.* 7. *c.* 17. *Et Past. p.* 3. *adm.* 15.

(4) Ubi non est taciturnitas, ibi homo de facili ab adversario superatur. *Lib. de virtut. c.* 31.

ouverte et sans murailles (1). Saint Jérôme dit à ce sujet, que de même qu'une ville, qui n'est point entourée de murailles, est continuellement exposée aux courses des ennemis, et en grand danger d'en être pillée ; de même un chrétien, qui n'est point environné du silence comme d'un mur de défense, est toujours exposé aux tentations du démon, et en grand péril d'y succomber. Nous pouvons ajouter encore à cela une autre comparaison plus particulière. C'est que comme il est aisé de surprendre un homme qui n'y songe pas, et qui est distrait à tout autre chose, mais que difficilement on surprend celui qui se tient toujours sur ses gardes ; aussi il est facile au démon de tromper celui qui n'observe pas le silence, parce qu'il est dissipé à mille choses vaines qui l'occupent tout entier : pour celui qui demeure dans le silence et dans le recueillement, on ne le prend jamais au dépourvu ; ainsi il n'est pas aisé au démon de lui faire aucune surprise.

---

(1) Sicut urbs patens, et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum. *Prov.* 25. 28.

CHAPITRE VII.

Que de vivre dans la modestie, dans le recueillement et dans le silence, ce n'est point mener une vie triste, mais une vie douce et agréable.

De tout ce que nous avons dit, il s'ensuit une chose digne de remarque ; c'est que cette sorte de vie retirée, dans laquelle on marche toujours les yeux baissés, sans vouloir parler ni entendre parler que de ce qui est nécessaire, et dans laquelle on se fait sourd, aveugle et muet pour l'amour de Dieu, n'est pas une vie triste et mélancolique, mais plutôt une vie très douce et très-agréable, et d'autant plus douce et plus agréable, que la compagnie et la conversation de Dieu à laquelle elle nous élève, a mille fois plus de douceur et plus de charme, que celle de tous les hommes. Que les autres, dit saint Jérôme, en jugent comme il leur plaira; car chacun s'en rapporte à ce qu'il sent : pour moi, le monde m'est une prison, et la solitude m'est un paradis (1). Saint Bernard disoit aussi, qu'il n'étoit jamais moins seul, que quand il étoit seul (2); et

(1) Viderint alii quid sentiant ; unusquisque enim suo sensu ducitur. Mihi oppidum carcer, et solitudo paradisus est. *S. Hieron. Ep. 4. ad Rustic. Mon. de vivendi forma.*

(2) Numquam minus solus, quàm cum solus. *Bern. Epist. ad fratres de monte Dei.*

que c'étoit alors qu'il se trouvoit en meilleure compagnie, et qu'il étoit plus content, parce qu'il n'y a que celle de Dieu qui puisse donner un solide contentement à l'âme. Ceux qui ne savent ce que c'est que le commerce intérieur avec Dieu, et qui n'ont point de goût pour la spiritualité et pour la prière, trouveront cette espèce de vie triste et mélancolique; mais pour un véritable religieux, elle ne sera jamais que remplie de consolation et de douceur.

Ce principe peut servir à nous faire découvrir un autre abus : c'est, que comme on juge aisément d'autrui par soi-même, quelques-uns voyant que leur frère est modeste et recueilli, qu'il marche les yeux baissés, et qu'il ne s'arrête point comme eux à parler à tous ceux qu'il rencontre en son chemin, s'imaginent aussitôt qu'il est tourmenté de quelque tentation, ou qu'il a d'ailleurs quelque chagrin; et même ils lui en font quelquefois la guerre de telle sorte, qu'assez souvent ils sont cause que par une mauvaise honte, plusieurs n'osent plus garder la modestie et le silence, comme ils voudroient et comme ils devroient. Il faut prendre extrêmement garde à cela, afin que du moins l'indiscrétion et le peu de recueillement des uns ne soient d'aucun préjudice aux autres. Parce que vous ne trouvez aucune satisfaction dans le recueillement et dans le silence, vous croyez que votre frère n'y en trouve pas plus que vous : peut-être même vous semble-t-il que sa modestie est une réprimande conti-

nuelle de votre peu de recueillement, et c'est pour cela que vous ne sauriez la souffrir. Laissez-le continuer dans un si saint exercice ; il est plus content que vous, car sa joie est une joie spirituelle et intérieure : et c'est ainsi que l'Apôtre veut que les ministres de Dieu soient *tristes en apparence, mais en effet toujours dans la joie* (1). Quelque triste qu'il vous paroisse, il ne l'est pas ; mais seulement sa joie est toute renfermée au dedans : or la joie intérieure, non-seulement selon les chrétiens, mais aussi selon le sentiment de la philosophie païenne (2), est la seule qui soit solide. Le meilleur or n'est point celui que l'on trouve sur la superficie de la terre ; c'est celui qui est caché dans le creux de ses veines et de ses entrailles : aussi le véritable contentement n'est point celui que l'on fait paroître au dehors dans ses paroles et dans les mouvemens de son visage, car l'âme n'y a souvent aucune part ; c'est celui qui est renfermé au fond du cœur. La véritable joie et le véritable contentement consistent à avoir la conscience pure, à mépriser généreusement tout ce qui est périssable, et à se mettre l'esprit au dessus de toutes les choses de la terre.

---

(1) Quasi tristes, semper autem gaudentes. 1. *Cor.* 6. 10.
(2) *Sen. Epist. l.* 3. *ep. ad Lucil. de solido et inani gaudio.*

CHAPITRE VIII.

Des précautions que nous devons observer en parlant.

METTEZ *des gardes à ma bouche, Seigneur, et une porte à mes lèvres, pour les fermer* (1). Saint Ambroise et saint Grégoire (2) parlant des maux divers que cause l'intempérance de la langue, et nous exhortant à l'observation du silence, afin de les éviter, font ensuite cette objection : Hé quoi, faut-il donc que nous devenions muets ? Nullement, répondent-ils aussitôt : la vertu du silence ne consiste pas à ne point parler, mais à parler quand il faut, et à se taire quand il faut, de même que la vertu de la tempérance ne consiste pas à ne point manger, mais à manger lorsqu'il est nécessaire, et ce qui est nécessaire, et à s'abstenir de tout le reste. Il y a, disent-ils, selon le Saint-Esprit dans l'Ecclésiaste, *un temps de se taire, et un temps de parler* (3). Ainsi on a besoin de discernement pour savoir faire l'un et l'autre à propos : car on peut manquer en ne parlant pas quand il faut, de même qu'en parlant

(1) Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis. *Ps.* 140. 3.

(2) *Ambr. l.* 10. *Offic. c.* 3. *Greg. l.* 7. *Mor. c.* 17. *et Pastor.* 3. *p. adm.* 15.

(3) Tempus tacendi, et tempus loquendi. *Eccl.* 3. 7.

quand il ne faut pas. Or ces deux choses, ajoutent-ils, nous sont marquées dans ces paroles du Prophète : *Mettez des gardes à ma bouche, Seigneur, et une porte à mes lèvres, pour les fermer* (1). Car David, dit saint Grégoire, en demandant à Dieu qu'il mette des gardes à sa bouche, ne lui demande pas qu'il y mette une muraille, afin qu'elle ne s'ouvre jamais : il demande seulement qu'il y mette une porte; et comme une porte est faite pour s'ouvrir et pour se fermer, selon qu'il est nécessaire, il nous donne à entendre par-là, que nous devons aussi ouvrir et fermer la bouche, selon qu'il en est besoin, et que c'est en cela que consiste toute la vertu du silence. Le Sage, dans l'Ecclésiastique, demande la même chose : *Qui mettra*, dit-il, *des gardes à ma bouche, et le sceau de la sagesse sur mes lèvres, afin qu'elles ne me fassent point tomber, et que ma langue ne me perde point* (2) ? Il faut tant de mesures et tant de conditions pour ne parler que bien à propos, que ce n'est pas sans raison que le Sage craint que sa langue ne le perde, et qu'il demande à Dieu le discernement nécessaire pour savoir ouvrir et fermer la bouche quand il faut. Car il suffit de manquer à une seule circonstance en parlant, pour faire une grande faute; au contraire, pour parler sagement et

---

(1) *Psal.* 140. 3.

(2) Quis dabit ori meo custodiam, et super labia mea signaculum certum, ut non cadam ab ipsis, et lingua mea perdat me ! *Eccli.* 22. 33.

comme il faut, il est nécessaire que toutes les circonstances s'y rencontrent, sans qu'il en manque une. Il y a cette différence entre le bien et le mal, que pour faire qu'une action morale soit bonne, il faut que toutes les conditions requises y concourent toutes en même temps; mais pour la rendre mauvaise, il suffit qu'il y en manque une seule.

Saint Basile, saint Ambroise, saint Bernard et plusieurs autres Saints (1) nous marquent les précautions qui sont nécessaires pour bien parler, entre lesquelles la première et la principale est de bien considérer auparavant ce que l'on veut dire. La nature nous enseigne elle-même la retenue que nous devons avoir en cela, puisque nous ayant formés avec les oreilles toujours ouvertes pour recevoir tous les sons, elle a disposé les dents et les lèvres pour être comme deux barrières, ou comme un double mur au devant de notre langue. C'est qu'elle a voulu nous faire comprendre par là que nous devons être et toujours très-réservés à parler, et toujours prêts à écouter, suivant ce précepte de l'apôtre saint Jacques : *Que chacun soit prompt à écouter, et lent à parler* (2). La conformation et l'anatomie de la langue nous enseignent aussi la même chose : car nous y avons deux veines ou deux rameaux, l'un qui va au cœur, où est la source de toutes nos actions,

(1) *S. Basil. in regul. brev.* 108. *et in const. Mon. c.* 12. *Amb. l.* 1. *Offic.* 12. *Bern. de ord. vitæ et morum instit. c.* 6.

(2) Sit autem omnis homo velox ad audiendm, tardus autem ad loquendum. *Jac.* 1. 19.

et l'autre qui va au cerveau, où les philosophes établissent le siége de la raison; comme pour nous donner à entendre que tout ce que nous disons doit partir du cœur, et être réglé en même temps par le jugement. C'est ce que nous marque encore saint Augustin, quand il dit : Que toutes vos paroles passent par la lime, avant qu'elles vous échappent de la langue (1). Il faut les avoir conçues dans le cœur, et les avoir ensuite limées avec la raison avant que de les laisser sortir de la bouche; et c'est en quoi l'Ecclésiastique établit la différence des fous et des sages, quand il dit : *Le cœur des fous est dans leur bouche, et la bouche des sages est dans leur cœur* (2). Les fous ont le cœur dans la bouche, parce que leur cœur se laisse emporter à l'intempérance de leur langue, et qu'il consent à tout ce qui leur vient à la bouche, comme si le cœur et la langue n'étoient en eux qu'une même chose. Mais les sages ont la bouche dans le cœur, parce que tout ce qu'ils disent part de leur cœur, et est conforme à la raison. Leur langue dépend de leur cœur, et non pas leur cœur de leur langue, comme il en dépend chez les fous.

Saint Cyprien dit (3) que de même qu'un homme sobre et tempéré ne laisse entrer aucun aliment dans son estomac, sans l'avoir

(1) Omne verbum priùs veniat ad limam, quàm ad linguam. *August.*

(2) In ore fatuorum cor illorum, et in corde sapientum os illorum. *Eccli.* 21. 29.

(3) *Cyprian.*

long temps rompu sous les dents; de même un homme sage et prudent ne laisse sortir aucune parole de sa bouche, sans l'avoir long-temps pesée dans son cœur : car c'est des paroles étourdies et inconsidérées que naissent d'ordinaire les querelles et les dissensions. Un autre Saint dit (1) que nous devrions avoir autant de peine à ouvrir la bouche pour parler, que l'on en a ordinairement à ouvrir sa bourse pour payer. Car avec quel flegme et quelle lenteur ne l'ouvre-t-on point ? on songe premièrement si on doit, et puis combien on doit. Avez, dit-il, la même réserve et la même circonspection à ouvrir la bouche pour parler. Regardez premièrement si vous devez parler, et ensuite de quoi vous devez parler ; enfin prenez garde de ne parler pas plus qu'il ne faut, de même que celui qui paye prend garde de ne pas payer plus qu'il ne doit. Ceci s'accorde très-bien avec ce que dit saint Bonaventure, qu'il faut être aussi chiche de ses paroles, qu'un avare l'est de son argent.

Saint Bernard ne se contente pas encore de cela : il veut que toutes nos paroles passent deux fois par la lime de la raison, avant qu'elles nous échappent de la langue (2). S. Bonaventure dit la même chose ; et l'abbé Amon, rapporté par saint Ephrem (3), dit : Avant que vous parliez, communiquez première-

(1) *S. Vincent.*

(2) Antequam verba proferas, bis ad limam veniant, quam semel ad linguam. *S. Bern. in spec. Monach.*

(3) *Ephrem. t. 2. p. 28. c. 18.*

ment avec Dieu ce que vous avez à dire, et les raisons que vous avez de le dire; après cela parlez hardiment, comme un homme qui exécute la volonté de Dieu qui veut que vous parliez. Voilà quelle est la principale précaution pour bien parler; et pourvu que nous observions bien celle-là, nous observerons facilement toutes les autres.

La seconde précaution à laquelle nous devons prendre garde, est la fin et l'intention qui nous fait parler : car il ne suffit pas que ce que nous disons soit bon; il faut aussi que la fin que nous avons en le disant soit bonne. Il y a quelquefois des gens, dit saint Bonaventure (1), qui parlent bien des choses saintes; mais c'est ou afin de passer pour dévots, ou afin de paroître habiles : l'un est hypocrisie et déguisement, l'autre est vanité et folie.

Saint Basile dit (2) qu'il faut en troisième lieu, que celui qui parle, considère ce qu'il est, à qui, et devant qui il parle. Ensuite il donne plusieurs avis très-utiles sur la manière dont il faut que les jeunes gens et ceux qui ne sont pas prêtres, se gouvernent en cela avec les vieillards et avec les prêtres; et entre plusieurs autorités de l'Ecriture qu'il allègue à ce sujet, il rapporte ces mots du Sage dans l'Ecclésiastique : *Ne soyez point diffus en paroles devant l'assemblée des*

---

(1) *S. Bonav. in spec. discip. c.* 5.

(2) *Basil. in Const. monast. c.* 12.

prêtres et des anciens (1). Saint Bernard dit (2) que les jeunes gens font honneur à ceux qui sont plus âgés, en se taisant en leur présence; et que c'est une espèce de soumission et de déférence très-grande, parce que le silence est la plus grande marque de crainte et de respect qu'on puisse donner. Saint Bonaventure (3) éclaircissant encore davantage cette matière, dit que comme la crainte de Dieu nous tient dans le recueillement intérieur, et nous met en bon état avec Dieu; aussi le respect de nos anciens nous tient dans la retenue au dehors, et nous fait demeurer dans le silence et dans la modestie en leur présence.

La quatrième précaution, dit saint Ambroise (4), est de regarder le temps auquel il faut parler : car une des principales parties de la prudence, est de savoir dire les choses dans leur temps. *L'homme sage*, dit l'Ecclésiastique, *ne parlera point qu'il n'en soit temps; mais l'homme léger et imprudent, ne gardera ni temps ni mesure* (5). Et le Saint-Esprit dans les Proverbes, parlant de ceux qui observent cette circonstance du temps, dit *Qu'une parole dite à propos, est comme des pommes d'or sur un lit*

(1) Noli verbosus esse in multitudine presbyterorum. *Eccli.* 7. 15.

(2) *S. Bern. de ord. vitæ et morum instit.*

(3) *S. Bonav. de inform. Nov. p.* 1. *c.* 28.

(4) *Amb. de virg. c.* 3.

(5) Homo sapiens tacebit usque ad tempus : lascivus autem et imprudens non servabunt tempus. *Eccli.* 20. 7.

d'argent (1). Il en est tout autrement de ce qui n'est point dit dans son temps : les meilleures choses perdent leur prix, et deviennent désagréables. *Une parabole*, dit le Sage, *une parole grave et sententieuse sera mal reçue de la bouche d'un fou ; car il ne la dit point dans son temps* (2). Cette circonstance du temps s'étend encore à n'interrompre personne en parlant : car cela est non-seulement contraire à la politesse, mais aussi à l'humilité chrétienne ; c'est mal prendre son temps, que de parler quand un autre parle. *N'interrompez personne au milieu de son discours* (3), dit l'Ecclésiastique ; attendez qu'il ait achevé ce qu'il veut dire, et puis vous parlerez à votre tour. Ce qu'il ajoute ensuite se rapporte aussi au même sujet : *Ne répondez rien que vous n'ayez bien entendu ce que l'on vous dit* (4). *Celui qui répond avant que d'avoir entendu*, dit Salomon, *fait voir qu'il est insensé, et digne de confusion* (5). Il a répondu hors de propos, parce qu'il s'imaginoit qu'on vouloit lui dire telle ou telle chose ; cependant ce n'étoit rien moins que cela qu'on vouloit lui dire ; il a montré son extravagance, en

(1) Mala aurea in lectis argenteis, qui loquitur verbum tempore suo. *Prov.* 25. 11.

(2) Ex ore fatui reprobabitur parabola : non enim dicit illam in tempore suo. *Eccli.* 20. 22.

(3) In medio sermonum ne adjicias loqui.

(4) Priusquam audias, ne respondeas verbum. *Eccli.* 11. 7. 8.

(5) Qui priùs respondet, quàm audiat, stultum se esse demonstrat, et confusione dignum. *Prov.* 18. 13.

voulant

voulant montrer sa vivacité. Saint Basile donne encore ici un autre avertissement touchant le temps de répondre. C'est que quand on interroge quelqu'un, vous vous taisiez, et que lorsque vous vous trouvez dans une compagnie, et qu'on y demande le sentiment de tout le monde en général sur quelque matière, si ce n'est point à vous qu'on adresse particulièrement la parole, vous ne vous avanciez pas de la prendre pour tous les autres. C'est blesser l'humilité que de se constituer ainsi le principal de tous; jusqu'à ce qu'on vous demande votre avis en particulier, taisez-vous; c'est le mieux que vous puissiez faire.

La cinquième précaution que les Saints veulent qu'on prenne pour bien parler, est la manière de parler, c'est-à-dire, l'air et le ton de la voix; et c'est ce que notre règle (1) nous prescrit, quand elle nous ordonne de parler d'un ton bas et modeste, comme des religieux doivent faire. Cette précaution est une des principales du silence, ou, pour mieux dire, elle en fait une très-grande partie. L'Evangile marque que quand Jésus-Christ alla pour ressusciter le Lazare, Marthe sortit au-devant de lui, et qu'ensuite elle retourna vers sa sœur; et le texte porte, qu'*elle appela Marie sa sœur, en silence, lui disant : Le maître est venu, et il vous demande* (2). Saint Augustin (3) écrivant

(1) *Reg.* 28. *commun.*

(2) Et vocavit Mariam sororem suam silentio, dicens : Magister adest, et vocat te. *Joan.* 11. 28.

(3) *Tract.* 4. *sup. Joan.*

sur ce passage, demande comment elle parle en silence, puisqu'elle dit expressément : *Le maître est venu, et il vous demande*. C'est, répond-il, que c'est garder le silence que de parler bas. Il en est de même parmi nous. Quand les religieux parlent bas les uns avec les autres, dans la fonction de leurs emplois, nous disons alors que le silence est gardé dans la maison; mais quand ils parlent haut, quelque indispensables que soient les choses dont ils parlent, ils pèchent contre le silence. De sorte qu'afin qu'il soit observé dans tous les endroits de la maison, qu'elle paroisse une maison religieuse, et que nous passions pour de véritables religieux, il est nécessaire de parler bas. Saint Bonaventure dit que c'est une grande faute à un religieux de parler haut : il suffit que vous parliez de manière que ceux qui sont auprès de vous, puissent vous entendre. Si vous voulez dire quelque chose à celui qui est éloigné de vous, allez le trouver et le lui dites : car il n'est pas de la modestie religieuse de parler de loin, et de crier à pleine tête. Le même Saint remarque encore que la nuit et dans le temps de la retraite, il faut parler encore plus doucement qu'à l'ordinaire, afin de n'incommoder et de ne troubler personne. Il y a aussi quelques lieux particuliers qui demandent la même retenue, comme la sacristie, le réfectoire, le chapitre, et ainsi des autres.

Saint Bonaventure (1) comprend dans cette

---

(1) *Bonav. i ' spec. discip. p. 4. c. 8.*

même règle, celle de parler avec un visage ouvert et serein, sans faire aucune grimace de la bouche, ni aucun signe des yeux; sans froncer le nez ni le sourcil, sans secouer la tête et sans gesticuler; et c'est aussi ce que nous recommande notre saint instituteur dans les règles qu'il nous a données de la modestie. Saint Ambroise et saint Bernard ajoutent à cette même précaution, que la voix ne soit ni languissante ni entrecoupée; qu'elle n'ait rien de l'affectation et de la langueur d'une femme; mais qu'elle ait quelque chose de mâle, qui sente la gravité d'un homme (1). Que s'il ne faut pas que la manière de parler soit languissante et affectée; aussi ne faut-il pas qu'elle soit rude ou sèche. Car de même, dit saint Bernard, que je ne veux rien de mou ni d'efféminé, soit dans le son de la voix, soit dans la contenance et dans le geste; de même, je n'y veux rien qui sente la rusticité (2). La façon de parler d'un religieux doit être grave, de telle sorte qu'elle soit pourtant mêlée de douceur; et quoiqu'il soit toujours nécessaire de garder ce tempérament, nous devons y faire encore plus d'attention, quand nous voulons reprendre quelqu'un; car si cela ne se fait avec douceur, on perd tout le fruit qu'on auroit pu faire. Saint Bonaventure dit très-

(1) Ut vox ipsa non sit remissa, non fracta, nihil femineum sonans, sed formam quamdam et regulam, ac sonum virilem reservans. *Ambr. l. 1. Offic. c.* 19.

(2) Sed ut molliculum, aut infractum, aut vocis sonum, aut gestum corporis non probo, ita neque agrestem ac rusticum. *Bern. de ord. vitæ et morum instit.*

bien (1), qu'il semble que celui qui fait quelque correction ou quelque réprimande à un autre avec emportement et avec colère, la fasse plutôt par impatience et pour l'affliger, que par charité et par une sainte envie de lui être utile. La vertu ne s'enseigne point par le vice (2), ni la patience par l'impatience, ni l'humilité par l'orgueil. L'exemple de votre patience et de votre douceur l'auroit plus édifié, et lui auroit servi davantage que tous vos raisonnemens. C'est pourquoi saint Ambroise dit qu'il faut que les remontrances et les avertissemens soient sans rudesse et sans rien qui puisse blesser (3); et il rapporte à ce sujet ce passage de l'Apôtre: *Ne reprenez personne avec rudesse; mais avertissez doucement les vieillards comme vos pères; les jeunes hommes, comme vos frères; les femmes âgées, comme vos mères; et les jeunes femmes, comme vos sœurs* (4).

Le langage affecté et dont on se sert avec intention de paroître habile et éloquent, est encore extrêmement à reprendre; et sans doute les prédicateurs sont très-blâmables, qui s'attachent à parler d'une manière recherchée, et qui en font une étude particulière. Car alors ils laissent les choses, en

---

(1) *S. Bonav. de inform. Nov.*

(2) Virtus cum vitio non docetur. *Bonav. ibid.*

(3) Monitio sine asperitate, oratio sine offensione. *S. Amb. l.* 1. *Offic. c.* 2.

(4) Seniorem ne increpaveris, sed obsecra ut patrem; juvenes, ut fratres; anus, ut matres; juvenculas, ut sorores. 1. *Tim.* 5. 1. 2.

s'arrêtant trop curieusement aux termes : l'onction de la parole de Dieu manque à tout ce qu'ils disent ; et ainsi ils perdent tout le fruit qu'ils auroient pu espérer de faire. Le langage est comme l'eau, qui ne doit avoir aucun goût pour être bonne.

Enfin il y a tant de précautions à prendre, pour parler comme il faut, qu'il est difficile qu'il n'y en ait quelqu'une à laquelle on manque : c'est pourquoi c'est un très-bon remède de nous retirer dans le silence comme dans un port, où, en ne faisant que nous taire, nous serons à couvert de tous les inconvéniens et de tous les dangers qu'il y a à parler, suivant ces paroles du Sage : *Celui qui garde sa bouche et sa langue, garde aussi son âme de beaucoup d'afflictions* (1). C'est ce qui a fait dire à un ancien père, qu'en quelque lieu que l'on fût, on y seroit toujours en repos, pourvu que l'on y demeurât en silence (2) : et Sénèque lui-même ne dit-il pas, que rien n'est meilleur que de se recueillir, et de s'entretenir peu avec les autres, et beaucoup avec soi-même (3) ? Le mot de saint Arsène est très-célèbre : il avoit coutume de le répéter souvent, et il le chantoit même quelquefois, à ce que l'on rapporte dans sa vie. Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, disoit-il, mais jamais de

(1) Qui custodit os suum et linguam suam, custodit ab angustiis animam suam. *Prov.* 21. 23.

(2) In omni loco, si taciturnus fueris, requiem habebis.

(3) Nihil æque prodest quàm quiescere, et minimum cum aliis loqui, secum plurimum. *Sen. ep.* 105.

m'être tu (1). On dit aussi la même chose de Socrate (2) : et la raison que Sénèque rend de la vérité de cette sentence, est que ce qu'on s'empêche de dire, peut se dire une autre fois; mais ce qu'on a dit une fois, on ne peut empêcher qu'il ne soit dit. Une parole une fois échappée ne revient jamais. Saint Jérôme dit que dès qu'elle est proférée, c'est comme une pierre dès quelle est jetée; vous ne pouvez plus la retenir, ni empêcher qu'elle ne fasse tout le mal qu'elle peut faire. C'est pourquoi, ajoute-t-il, il faut, avant que de parler, prendre long-temps garde à ce qu'on doit dire (3) : car il n'est plus temps ensuite d'y songer. Et c'est là le premier avertissement que nous avons donné au commencement.

Faisons donc une ferme résolution de bien prendre garde à notre langue, et disons avec le Prophète : *J'ai résolu de prendre garde à mes voies, afin que ma langue ne me fasse point pécher* (4). Saint Ambroise écrivant sur ces paroles, dit (5) qu'il y a des voies que nous devons suivre, et d'autres auxquelles nous devons prendre garde. Nous devons prendre garde aux nôtres, de crainte de nous y égarer et de nous y perdre; et nous

---

(1) Me sæpe pœnituit dixisse, nunquam autem tacuisse. *Pelag. tit.* 25. *num.* 9. *de S. Arsenio.*

(2) *Simonid. apud Plutar. tract.* 11. *in fine.*

(3) Lapis emissus, est sermo prolatus; quapropter diu antequam proferatur cogitandus est. *Hieron. ep. de vera virg. servand.*

(4) Dixi : Custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua mea. *Ps.* 38. 1.

(5) *Ambr. l.* 1. *Offic. c.* 2.

y prendrons garde, dit-il, si nous savons nous taire. Il est rapporté dans l'Histoire Ecclésiastique, que saint Pambon s'étant retiré dans le désert, et se voyant très-ignorant, alla trouver un savant vieillard qui vivoit aussi dans le désert, et le pria de l'instruire. Le vieillard le reçut avec beaucoup de charité, et ayant commencé la première leçon par ce verset : *J'ai résolu de prendre garde à mes voies, de peur que ma langue ne me fasse pécher ;* le Saint l'arrêta tout court, en lui disant qu'il ne vouloit point d'autre leçon, et que celle-là lui suffisoit, pourvu qu'il pût bien la pratiquer. Six mois après, ce sage vieillard l'ayant rencontré, et lui ayant fait des reproches de ce qu'il n'étoit point revenu prendre d'autre leçon : En vérité, mon Père, lui répondit-il, je ne sais pas encore bien la première que vous m'avez donnée. Il se passa ensuite plusieurs années, au bout desquelles quelqu'un lui ayant demandé s'il avoit enfin appris son verset : Il y a quarante-cinq ans, dit-il, que je l'ai entendu la première fois, et à peine ai-je pu encore le pratiquer. Il l'avoit bien pratiqué cependant ; mais son humilité l'en faisoit douter : car Pallade raconte qu'il apprit si bien cette leçon, et qu'il l'observa si fidèlement, qu'avant que de parler, ou de répondre à ce qu'on lui demandoit, il élevoit toujours son cœur à Dieu, et le consultoit sur ce qu'il avoit à dire ; et cette conduite attira tant de grâces de Dieu sur lui, que quand il mourut, il dit qu'il ne se souvenoit pas d'avoir dit

aucune parole qu'il se repentît alors d'avoir dite. Surius rapporte aussi qu'une sainte vierge (1) garda une fois le silence depuis la fête de l'Exaltation de la Croix jusqu'aux fêtes de Noël; mais avec tant de sévérité, qu'en tout ce temps-là elle ne proféra jamais aucune parole; et cette mortification fut si agréable à Dieu, qu'il lui révéla qu'à cause de cela elle ne passeroit point par le purgatoire après sa mort.

CHAPITRE IX.

De la Médisance.

Ne médisez point les uns des autres, mes frères (2), dit l'apôtre saint Jacques. *Les médisans*, dit saint Paul, *sont haïs de Dieu* (3). Le Sage nous assure aussi qu'*ils sont en abomination aux hommes* (4). Car quoiqu'il semble que les hommes prennent plaisir à entendre un médisant, ils ne laissent pas de le détester dans le cœur, et ils se donnent de garde de lui, parce qu'ils craignent, et avec raison, que de la même façon qu'il traite les autres en leur présence, il ne les traite aussi à leur tour devant les

(1) *Sainte Marie d'Ognies.*
(2) Nolite detrahere alterutrum, fratres. *Jacob.* 4. 11.
(3) Detractores Deo odibiles. *Rom.* 1. 30.
(4) Abominatio hominum detractor. *Pov.* 24. 9.

autres. Cela devroit suffire pour nous exciter à avoir en horreur la médisance : car que peut-on imaginer de pire que d'être en abomination à Dieu et aux hommes ? Mais laissant maintenant cette considération à part, je m'attacherai seulement à faire voir combien c'est un vice énorme et dangereux, et combien il est aisé d'y pécher mortellement, afin que cette connoissance nous oblige à nous tenir toujours très-éloignés d'un si grand péril. Son énormité consiste en ce qu'il ternit et qu'il ruine la réputation du prochain, le prix de laquelle est au-dessus de tous les trésors du monde, suivant ces paroles du Sage : *La bonne réputation vaut mieux que toutes les richesses* (1). *Travaillez à vous acquérir une bonne réputation ; car elle vous durera plus que tous les trésors imaginables* (2). C'est pourquoi les docteurs tiennent qu'autant que la bonne réputation est au-dessus des richesses, autant le péché de la médisance est plus grand que celui du larcin; et quand ils viennent ensuite au détail des cas où la médisance est péché mortel, et de ceux où elle n'est que péché véniel, ils disent ce qu'on dit ordinairement de tous les autres péchés, qui de leur nature sont mortels. Ils disent, par exemple, que de même que le

---

(1) Melius est nomen bonum, quàm divitiæ multæ. *Prov.* 22. 1.

(2) Curam habe de bono nomine; hoc enim magis permanebit tibi, quàm mille thesauri pretiosi et magni. *Eccli.* 41. 15.

larcin est de lui-même un péché mortel, mais qu'il peut n'être que véniel, quand ce qu'on a dérobé est d'une très-légère conséquence, comme seroit le larcin d'une pomme, ou de quelque autre chose de cette nature : de même la médisance d'elle même est un péché mortel, mais que le sujet en peut être cependant si léger que ce ne sera plus alors qu'un péché véniel.

Mais ils font en même temps une remarque très-importante, qui nous fait voir combien la moindre médisance est dangereuse, et avec quel soin nous devons nous abstenir de celles qui nous semblent les plus légères : c'est que souvent celles qui paroissent telles, ne le sont pas effectivement. Car les théologiens disent que quoiqu'il n'y ait pas de péché mortel à dire d'un séculier une chose légère, et qui n'est que péché véniel, comme de dire qu'il a fait un mensonge ; cependant la même chose, ou quelque autre péché véniel, ou même une simple imperfection que l'on dira d'un religieux, peut être un péché mortel ; parce que la réputation d'un religieux peut être en cela plus blessée que celle d'un séculier ne le seroit, si on disoit qu'il a commis un péché mortel. Il est constant que si je disois d'un religieux qu'il est un menteur, sa réputation y seroit plus intéressée devant le monde, que ne l'est celle d'un séculier qui mène une vie peu réglée, quand on dit de lui, qu'il ne jeûne pas le carême, et qu'il ne fait que courir toute la nuit. Ce n'est donc point sur la

qualité de la médisance qu'il faut juger si c'est un péché mortel ou non, mais sur la conséquence qu'elle porte à la réputation de celui de qui on dit du mal; et c'est sur ce fondement que nous devons nous régler toujours dans cette matière. Car par exemple, il est encore certain que ce n'est point un péché à un homme, d'être de race de More ou de Juif; cependant les docteurs tiennent que c'est un péché mortel, de le faire passer pour en être. De même, si je dis d'un religieux, que c'est un homme léger et de peu de jugement, car c'est là précisément l'exemple que rapportent les docteurs, je fais plus de tort en cela à sa réputation, que je n'en ferois à celle d'un homme du monde, de qui je dirois un péché mortel; et par conséquent il y a bien plus d'inconvénient à cela qu'il ne paroît. J'ai bonne opinion d'un tel religieux, je le crois un homme sage et sensé; et vous, en tournant la main sens dessus dessous, vous me dites : Il est comme cela et comme cela, pour me donner à entendre que c'est un esprit qui n'a point d'assiette : vous lui avez fait grand tort dans le mien; il y est extrêmement déchu de l'opinion que j'avois de lui auparavant. Un religieux reviendra de quelque maison religieuse où on l'aura envoyé; et s'il y a vu quelque chose qui ne soit pas édifiant, c'est la première nouvelle qu'il raconte. Il dit que l'un est glorieux, que l'autre est opiniâtre, que l'autre est inquiet, et ne sauroit rester en repos; toutes ces choses ne sont point si légères,

qu'elles ne ternissent beaucoup la réputation d'un religieux. Que chacun en juge plutôt par lui-même. Si on en disoit autant de vous, et que cela fût cause que vous passassiez pour tel, quel déplaisir n'en auriez-vous point ? Or la charité que nous avons pour nous mêmes est la règle de celle que nous devons avoir pour nos frères : outre cela, puisque nous aspirons à la perfection, nous ne devons pas nous mettre au hasard d'être en peine, si ce que nous avons dit de notre frère a porté beaucoup de préjudice à sa réputation, dans l'esprit d'un autre, et si le péché que nous avons commis en cela, est mortel ou non. Pourquoi aller nous jeter par notre faute dans des embarras si terribles ? souvent la décision est délicate et difficile, et s'il arrive que l'on demeure dans le doute, cela même est d'une si grande peine d'esprit pour un religieux, que pour quoi que ce soit au monde, il ne doit jamais s'exposer à une incertitude si cruelle. Il faut nous retenir avec soin sur les moindres fautes, si nous ne voulons bientôt nous trouver pleins de scrupules, de remords et de doutes sur des péchés plus considérables : et sur-tout cette attention est encore particulièrement nécessaire à l'égard de la médisance, parce que nous n'y avons naturellement que trop de penchant, et que l'intempérance de notre langue est grande. Une des différences qui se trouvent entre ceux qui aspirent à la perfection, et ceux qui ne la recherchent pas, est que ceux qui y aspirent,

comptent les petites fautes pour plus que les autres ne comptent les grandes ; et c'est là une des marques par où l'on reconnoît principalement si un chrétien travaille tout de bon à son avancement spirituel.

Nous lisons dans la vie de saint Ignace (1), qu'il avoit un soin extrême de cacher les fautes de ses religieux ; car si quelqu'un faisoit quelque faute, il ne le découvroit qu'à celui qui devoit y mettre ordre ; et il ménageoit toujours avec tant de circonspection la réputation de celui qui avoit failli, que si pour le corriger il suffisoit qu'une seule personne le sût, il ne le disoit jamais à deux. Apprenons de là comment nous devons parler de nos frères, puisque si lui qui étoit en pouvoir de faire des réprimandes publiques à ses religieux, se conduisoit envers eux avec tant de retenue, même dans leurs moindres fautes, à combien plus forte raison ne devons-nous point éviter de publier les défauts de nos frères?

Saint Bonaventure établit cette règle pour parler des absens : Que l'on ait honte de dire d'un homme en son absence, ce qu'on ne pourroit pas dire en sa présence, sans blesser la charité (2). Que chacun sache qu'en tout temps il est en sûreté avec vous. Cette règle est sans doute très bonne, et elle n'embrasse pas moins les choses importantes, que celles

---

(1) *Lib.* 5. *c.* 6.

(2) Erubescant dicere de absenti quod cum caritate non possent dicere coram ipso. *In speculo discip. p.* 3. *c.* 3. *et de inform. Novit. p.* 1. *c.* 23.

qui nous paroissent légères, et qui nous trompent souvent par cette apparence; car elles ne sont pas toujours si légères qu'il nous le semble. De sorte qu'il ne faut point alléguer, qu'elles ne sont d'aucune conséquence, ni que les autres n'y prennent pas garde, ni que ce sont des choses publiques; car la perfection que nous nous sommes proposée, ne reçoit point ces sortes d'excuses. C'est ce que notre saint instituteur nous a enseigné par son exemple (1): il ne parloit jamais des vices ni des défauts d'autrui, quelque publics qu'ils pussent être, et il vouloit que chacun en usât de même. Suivons une pratique si sage et si sainte; faisons en sorte que tout le monde soit bon, vertueux et honnête dans notre bouche; et faisons connoître à tout le monde, que la réputation de personne ne court fortune d'être diminuée par nos paroles.

Si par hasard vous avez su que votre frère ait commis quelque faute, faites ce que dit le Sage : *Vous avez entendu dire quelque chose contre votre prochain : que cela demeure enseveli au dedans de vous, et soyez assuré que vous n'en étoufferez point* (2). Le Sage fait ici allusion à ceux qui ayant avalé du poison, sentent des étouffemens d'estomac et de cruelles douleurs d'entrailles, et ne peuvent être soulagés, qu'ils ne l'aient en-

---

(1) *In Vita sancti Ignatii, lib.* 5. 6.

(2) Audisti verbum adversus proximum tuum : commoriatur in te, fidens quoniam non te disrumpet. *Eccli.* 19. 10.

tièrement rejeté ; et il éclaircit encore plus particulièrement ceci par ces deux comparaisons : *Dès qu'un fou a la moindre chose à dire, les douleurs de l'enfantement lui prennent ; il ne peut non plus s'empêcher de parler, qu'une femme d'accoucher quand elle est en travail. Une parole dans le cœur d'un fou, est comme une flèche dans le corps d'une bête* (1). Comme une bête à qui une flèche est demeurée dans le corps, s'agite sans cesse avec violence, jusqu'à ce qu'elle l'ait fait sortir ; aussi le médisant qui sait quelque faute de son prochain, ne se donne aucun repos, qu'il ne s'en soit déchargé en le publiant. Ne soyons point du nombre des fous, s'il est possible ; mais tâchons d'être de celui des sages, qui enterrent si bien ces sortes de choses dans leur cœur, qu'on n'en entend jamais parler.

Le père Aquaviva, dans un Traité qu'il a composé des moyens de guérir les maladies de l'âme (2), fait un chapitre particulier de la médisance, qui est le dix-septième ; et entre plusieurs choses très-sages et très-utiles qu'il y marque, il y donne un conseil très-salutaire ; c'est que lorsque quelqu'un se sera oublié de ce côté-là, il ne se couche point, sans se confesser auparavant. Premièrement, parce que si par

(1) A facie verbi parturit fatuus, tanquàm gemitus partûs infantis. Sagitta infixa femori carnis, sic verbum in corde stulti. *Eccli.* 19. 11 et 12.

(2) *De industriis ad curand. animi morbos. c.* 17.

hasard, comme il peut arriver aisément, la médisance a été considérable, il est dangereux de se coucher là-dessus; un chrétien ne devant se mettre au lit pour dormir, que comme s'il devoit passer du lit au tombeau. Mais en second lieu, quand cela n'auroit point été si loin, ce sera toujours un remède pour le mal présent, et en même temps un préservatif pour éviter de tomber une autre fois dans la même faute. Ce conseil est non-seulement très-bon à suivre dans cette rencontre, mais la pratique en peut être aussi très-utile dans toutes les autres occasions, où l'on peut avoir quelque doute et quelque remords; et l'autorité d'un si grand homme, qui a été notre général, doit encore particulièrement nous porter à nous en servir.

CHAPITRE X.

Qu'il ne faut point prêter l'oreille à la médisance.

Non-seulement nous ne devons rien dire qui blesse la charité et la bienséance, dit saint Bernard, mais nous ne devons pas même prêter l'oreille à ces sortes de discours : car c'est exciter les autres à parler, que de faire voir qu'on prend plaisir à les entendre ; et il est honteux d'écouter ce qu'on auroit honte de dire (1). Saint Basile, parlant du châtiment que méritent le religieux qui médit, et celui qui écoute la médisance, dit qu'il faut séparer l'un et l'autre de la communauté. Il leur donne une punition égale, parce que si l'un ne se plaisoit pas à écouter la médisance, l'autre ne prendroit pas plaisir à médire. Il n'y a personne qui aime à parler, quand on ne l'écoute pas volontiers (2).

Les théologiens, parlant de la médisance, traitent une question ; savoir, si celui qui entend un médisant, et qui ne s'oppose point à ce qu'il dit, pèche mortellement, et ils

(1) Non solum nihil ipsi indecorum loqui, sed neque aurem quidem debemus hujusmodi præbere dictis : quia quem delectat audire, alterum loqui provocat : audire quoque quod turpe sit pudori maximo est. *De ord. vitæ et mor. instit.*

(2) Nemo invito auditore libenter loquitur. *S. Bas. in reg. brevior.* 26.

marquent plusieurs cas, où ils tiennent qu'il fait un péché mortel. Si c'est lui, par exemple, qui donne occasion de médire, ou en excitant à la médisance, ou en interrogeant sur des sujets de médisance; si n'étant pas bien avec celui de qui on médit, il prend plaisir à en entendre dire du mal; s'il voit que la médisance porte un préjudice considérable au prochain, et qu'il puisse l'empêcher. Car de même que non-seulement celui qui met le feu à une maison, pèche; mais que celui-là pèche aussi qui étant obligé de faire ce qu'il peut pour l'éteindre, se chauffe à la chaleur de l'embrasement que l'autre a allumé: de même non-seulement celui qui médit de cette sorte, commet un péché mortel, mais celui qui peut et qui doit empêcher cette médisance, et qui ne le fait pas, en commet un aussi, puisque alors la charité l'oblige à secourir son prochain dans le besoin, et qu'au lieu de cela, c'est peut-être lui qui a donné occasion de continuer la médisance, en l'écoutant avec un visage ouvert, et comme s'il y eût applaudi. Il y a d'autres rencontres où ce n'est qu'un péché véniel, que de ne pas s'opposer à la médisance, comme quand, disent-ils, ceux qui médisent sont des personnes d'autorité, et que c'est par respect pour leur qualité ou pour leur rang, que l'on n'ose pas les contredire, ni interrompre leur discours. Et ils font à ce sujet une remarque qui regarde fort les religieux : c'est que quand celui qui entend médire, a quelque autorité sur ceux qui médisent, il est encore plus

particulièrement obligé de les empêcher, et de défendre l'honneur du prochain, et plus son autorité est grande, plus cette obligation est étroite.

Voilà ce que disent les théologiens sur ce sujet : et nous pouvons recueillir de là, de quelle manière nous devons nous comporter, lorsque nous nous rencontrons dans de semblables conversations, et le danger qu'il y a à dissimuler et à se taire par foiblesse ou par complaisance. Et parce que la corruption du siècle est si grande maintenant, que les personnes du monde ne savent presque s'entretenir d'autre chose que de médisance, nous ne devons pas manquer de plusieurs occasions de scrupule en cette matière, nous que notre institution engage à avoir tant de commerce avec eux. Car ne pouvons-nous pas avoir lieu de craindre, que nous n'ayons donné peut-être quelque occasion à la médisance, soit en faisant quelque question, soit en témoignant tacitement d'y prendre plaisir, et en l'approuvant par les mouvemens de notre visage ? Mais laissant ces sortes de scrupules à part, parce que quelqu'un pourra dire qu'il sait bien jusqu'où il va là-dessus, et quand il y a du péché ou non, je m'attache seulement à ce principe, que je parle à des religieux, et à des gens par conséquent qui travaillent à acquérir la perfection ; qui non-seulement prétendent se garder de tout péché, soit mortel, soit véniel, mais qui aspirent toujours à ce qu'il y a de mieux, et à ce qui peut être plus édifiant et plus utile

pour le prochain. Cela supposé, si, lorsque nous nous trouvons dans une conversation où l'on parle du prochain en mauvaise part, nous nous taisons, parce que nous n'avons pas encore l'esprit assez mortifié pour n'y prendre aucun plaisir; si par une mauvaise honte, ou par pure foiblesse nous laissons passer cette médisance, et que nous y consentions, car c'est y consentir que de se taire, quelle édification donnons-nous à ceux qui médisent? Nous sommes cause qu'ils se confirment dans ce qu'ils font, en voyant qu'un religieux, qu'un serviteur de Dieu, à qui sa profession donne autorité auprès d'eux, passe cela sous silence, et ne leur en dit rien. Ils diront qu'il ne faut pas que ce soit mal fait, puisque vous n'en dites mot; ou s'ils croient que ce soit péché, et qu'ils ne laissent pas de continuer en votre présence, c'est une marque du mépris qu'ils font de vous et de votre ordre, puisqu'ils ont l'assurance de tenir de mauvais discours devant vous, sans que vous ayez la hardiesse d'y contredire en aucune sorte.

Saint Augustin voulant s'opposer à cette contagion de la médisance, avoit fait écrire en vers latins dans le lieu où il mangeoit :

Loin d'ici, médisans, dont la langue
coupable
Déchire l'honneur des absens :
On ne permet à cette table
Que des entretiens innocens (1).

(1) Quisquis amat dictis absentum rodere vitam, hanc mensam vetitam noverit esse sibi. *Possid. in ejus vita.*

Et on raconte que quelques évêques de ses amis étant avec lui à manger, et commençant à se donner la liberté de rechercher la vie de leur prochain, il les en reprit aussitôt, en leur disant, que s'ils ne cessoient, il falloit ou qu'il fît effacer ces vers, ou qu'il se levât de table. C'étoit là de la fermeté et du courage : c'est ainsi qu'il faut en user avec les médisans, et leur témoigner que l'on se retirera s'ils ne cessent, et c'est ce que saint Jérôme veut que nous fassions. Si vous entendez quelqu'un, dit-il, qui parle mal d'un autre, fuyez de lui comme d'un serpent (1). Quelle honte n'auroit-il point alors ? Et c'est pour cela même, dit le Saint, que vous devez le quitter aussitôt, afin que la honte qu'il en aura lui apprenne à ne pas médire une autre fois de son prochain (2). Ce moyen est très-propre pour nous : et suivant ce principe, ce que nous devons faire dans les compagnies où nous nous trouvons, c'est de prier que l'on cesse de médire, ou de nous retirer aussitôt.

Mais quand nous ne pourrons pas nous servir de ce moyen, comme en effet on ne peut pas s'en servir avec les personnes à qui l'on doit du respect ; alors nous en avons un autre plus doux, qui est de montrer un visage sombre, pour faire connoître que nous n'approuvons pas ce qu'on dit, et que nous

---

(1) Si quem alicui detrahentem audieritis, procul fugientes dimittite ut serpentem. *Hieron. in reg. Monac. c.* 21.

(2) Ut verecundiâ victus, discat de factis aliorum silere.

n'y prenons pas plaisir. Le Saint-Esprit nous enseigne lui-même ce moyen, par ces paroles : *Le vent du nord dissipe la pluie, et un visage sévère dissipe la médisance* (1); Et par ces autres : *Bouchez vos oreilles d'épines, pour ne point entendre les mauvaises langues* (2). Cette mine sévère, cet air sombre, ce trouble et cette sainte altération qui paroissent sur le visage d'un véritable chrétien qui entend médire, sont les épines dont nous devons boucher nos oreilles; et des épines qui piquent le médisant, et qui lui font quelquefois songer que c'est mal fait de s'attacher à censurer les actions de son prochain. C'est pourquoi le Saint-Esprit ne nous ordonne pas de boucher nos oreilles avec du coton, ou avec quelque autre chose de doux, qui nous empêcheroit d'entendre ce qu'on diroit; mais il veut que nous les bouchions d'épines, afin que ces épines piquent le cœur du médisant, et que cela puisse servir à le corriger. *Car c'est par la sévérité du visage*, comme il dit ailleurs, *que l'esprit de celui qui a failli se corrige* (3), en venant à connoître par là qu'il a mal fait. Saint Ignace se servoit (4) souvent de ce moyen. Quand quelque religieux, en sa pré-

---

(1) Ventus aquilo dissipat pluvias, et facies tristis linguam detrahentem. *Prov.* 25. 23.

(2) Sepi aures tuas spinis : linguam nequam noli audire. *Eccli.* 28. 28.

(3) Per tristitiam vultûs corrigitur animus delinquentis. *Eccli.* 7. 4.

(4) *In Vit. sancti Ign. lib.* 5. *c.* 5.

sence, laissoit échapper quelque parole qui n'étoit pas tout-à-fait à propos, il se composoit aussitôt le visage, et prenoit un air un peu sévère, de sorte que cet air avertissoit aussitôt de la faute qu'on avoit faite, et étoit en même temps une espèce de correction secrète. Il en usoit aussi très-souvent de même en des choses très-légères, et où les autres qui n'avoient pas de si bons yeux que lui, n'eussent pu s'apercevoir qu'il y eût eu aucun défaut : car il ne se contentoit pas de se posséder toujours, il eût souhaité que tout le monde se fût possédé de même.

C'est encore un très-bon moyen de changer la conversation en l'interrompant par d'autres discours : et pour cela il n'est pas nécessaire d'attendre l'occasion de prendre son temps bien à propos; au contraire rien n'est plus à propos que de ne pas attendre que cela vienne à propos. Car de cette sorte, et celui qui médit, et tout le reste de la compagnie comprendront plus aisément que ce qu'on disoit n'étoit pas bien; et que c'est par considération pour lui, que vous n'avez pas voulu le reprendre plus ouvertement, et lui faire honte en présence de tout le monde. Que si vous attendez qu'il se présente quelque occasion de passer à d'autres choses, ou que le discours soit fini, on n'entendra point ce que vous aurez voulu dire, et vous n'aurez apporté aucun remède au mal. De même que quand un taureau court après un homme, on jette un manteau au devant, afin que le taureau s'y arrête, et qu'il quitte celui

qu'il poursuit : de même quand quelqu'un s'attache à médire de son prochain, il faut jeter un manteau au devant de lui, c'est-à-dire, jeter des discours qui le détournent et qui l'empêchent de médire plus long-temps. Et comme celui qui jette le manteau au devant du taureau sauve la vie à l'autre, et s'acquiert envers lui l'obligation de la lui avoir conservée : ainsi celui qui interrompt la conversation, et arrête le cours de la médisance, sauve l'honneur et la réputation de son prochain, qui lui en est redevable toute sa vie.

CHAPITRE XI.

Que nous devons éviter toute sorte de mensonge.

Sur *toutes choses*, dit le Sage, *que la vérité marche toujours devant vous* (1). Il semble qu'il ne soit pas nécessaire de recommander extrêmement ceci à des religieux, parce que c'est une chose assez recommandée d'elle-même. Dans le monde même, le mensonge passe pour un vice si honteux, que c'est faire un affront signalé à un homme, et le déshonorer, que de lui dire qu'il ment. Que sera-ce par conséquent dans la religion

(1) Ante omnia opera verbum verax præcedat te *Eccli.* 37. 20.

où la réputation d'un religieux est bien plus ternie par un vice de cette nature, que celle d'un séculier ne le seroit dans le monde ? On voit donc assez combien le mensonge est une chose honteuse et indigne d'un religieux : ainsi un religieux doit bien se garder de s'y laisser jamais aller, pour quoi que ce soit, ni pour excuser ses fautes, ni pour les cacher. Celui qui ment, de peur qu'on sache qu'il a failli, et qu'on l'en estime moins, est bien éloigné d'avoir l'esprit de mortification et d'humilité. Vous devriez chercher les occasions de vous humilier et de vous mortifier ; et vous fuyez celles qui se présentent, et que vous ne sauriez éviter sans péché : cela est très-éloigné de la perfection que vous avez embrassée. Les théologiens et les saints disent qu'il n'est pas permis de mentir, quand il s'agiroit du salut de tout le monde : voyez s'il n'est pas étrange que vous mentiez, pour n'être pas surpris en quelque faute de rien, et pour vous épargner un peu de confusion. De sept choses que le Sage dit que Dieu hait, le mensonge est la seconde (1).

Il y a une autre façon de mentir, dans laquelle il ne se rencontre pas une volonté si déterminée; c'est lorsqu'en racontant quelque chose, nous y ajoutons du nôtre. La vérité est une et indivisible ; elle ne reçoit ni augmentation, ni diminution : ainsi quoi que ce soit qu'on ajoute au-delà de ce qui est ou de ce que l'on sait, on fait un mensonge.

---

(1) Linguam mendacem. *Prov.* 6. 17.

Cependant c'est une faute dans laquelle l'on tombe très-souvent, parce que naturellement on aime à grossir et à faire valoir les choses qu'on dit, de sorte qu'on se laisse aller aisément à les exagérer, et c'est de quoi on ne peut trop se donner de garde.

Saint Bonaventure ajoute (1) que l'on doit encore éviter les exagérations, parce que cela n'est pas convenable à la gravité et à la modestie religieuses. C'est votre sincérité et votre gravité qui doivent donner de l'autorité à ce que vous dites, et non pas ces termes d'exagération, qui non-seulement ne donnent aucune autorité à vos paroles, mais qui même vous font perdre celle que vous aviez auparavant. La raison en est, que par ces hyperboles, on exagère souvent les choses, non-seulement au-delà de ce qu'elles sont en effet, mais même au-delà de ce qu'elles peuvent être; de sorte que tout le monde en reconnoît aisément la fausseté : ainsi les personnes qui ont coutume d'exagérer perdent bientôt toute sorte de créance. On dit (2) que saint Ignace se servoit très-rarement des noms que les Latins appellent superlatifs, parce qu'il trouvoit qu'ils exagéroient quelquefois les choses au delà de ce qu'il faut, et qu'il ne vouloit que les raconter simplement, sans les amplifier en aucune sorte : enfin il étoit si éloigné de toute exagération, que même il n'affirmoit jamais celles qu'il savoit le mieux.

(1) *In specul. discip. p. 3. c. 3.*
(2) *Lib. 5. c. 6. ejus vitæ.*

Cette pratique est très-bonne, et plusieurs Saints nous l'enseignent. N'affirmez ou ne niez jamais rien avec opiniâtreté, dit saint Bernard; mais que toutes vos affirmations ou vos négations soient mêlées de quelque sorte de doute (1). Dites que vous croyez que cela est ainsi; que vous êtes trompé si cela n'est pas; qu'il vous semble l'avoir ouï dire. Si vous savez vous servir de ces manières avec discrétion, ce sera une façon de parler humble, modeste, pleine de retenue, et telle qu'elle convient à un religieux et à un chrétien qui n'a pas trop de confiance en lui-même, ni trop bonne opinion de son sentiment. Les saints, parce qu'ils étoient humbles, et qu'ils se défioient toujours d'eux-mêmes, se servoient de ces manières de parler; jusque-là que l'on rapporte d'un grand saint (2), que quand on lui demandoit quelle heure il étoit, il ne répondoit jamais précisément: Il est huit heures, ou: il est neuf heures; mais seulement: Il est à peu près huit heures, ou: il est à peu près neuf heures. Et quand on l'interrogeoit pourquoi il répondoit de cette façon: C'est, disoit-il, que de cette sorte je suis du moins assuré de ne pas mentir, soit que l'heure soit sonnée, soit qu'elle ne le soit pas. C'est encore ici une autre raison pour laquelle il est de la prudence et de la modestie religieuse de dire

(1) Nunquam pertinaciter aliquid affirmes vel neges; sed sint tuæ affirmationes et negationes dubitationis sale conditæ. *In formula honestæ vitæ.*

(2) *Sur. in vita sancti Dominici Loricati.*

toujours les choses avec quelque espèce de doute, sans beaucoup les affirmer ; parce que par ce moyen on se met hors de danger de faire un mensonge, de quelque manière que la chose soit. Mais quand on affirme absolument ce qu'on dit, et qu'on en répond, si ensuite, comme il arrive quelquefois, cela ne se trouve pas vrai, non-seulement on demeure honteux d'avoir dit une chose qui n'est pas vraie, et de l'avoir appuyée si fortement, mais on est cause aussi de la mauvaise édification que reçoit celui à qui on l'a dite, quand il vient à en découvrir la fausseté. Je dis ceci pour les choses que nous croyons certaines : car pour celles dont nous ne sommes pas entièrement assurés, et dont il nous reste quelque doute, quand même elles seroient comme nous les disons, c'est toujours mentir de les affirmer absolument, puisque c'est assurer ce qu'on ne sait pas ; du moins c'est se mettre en un danger manifeste de mentir, ce qui est à peu près la même chose.

Saint Bonaventure passe plus loin. Que vos paroles, dit-il, soient véritables et simples (1). Non-seulement vous devez toujours dire la vérité, mais vous devez aussi parler toujours simplement, sans vous servir d'équivoques, ni de mots à double sens : car cela est très-éloigné de la candeur et de la simplicité religieuses. Saint Augustin dit même que cette façon de parler est un men-

(1) Sit sermo et veridicus et purus. *Bonav. ubi sup.*

songe. Toute sorte de déguisement, dit-il, et toute espèce de duplicité est un mensonge (1). Il y a quelques personnes, qui d'un côté voudroient bien ne pas mentir, mais qui d'un autre côté aussi ne veulent pas dire la vérité; et dans cette vue ils se servent de détours et d'équivoques, pour faire entendre une chose, lorsqu'ils en entendent une autre. Dans un cas important il est permis de se servir de ces équivoques, pour cacher ce qu'il est nécessaire de tenir secret; mais dans les discours ordinaires, cela n'est nullement permis : c'est le caractère d'un esprit double et déguisé, et par conséquent très-contraire à la candeur et à la simplicité non-seulement de la vie religieuse, mais aussi de la vie chrétienne, et même de la vie civile. Car il est certain que la fidélité du commerce que les hommes ont ensemble, ne reçoit pas moins d'atteinte par cette sorte de langage, que par un mensonge évident. Que s'il étoit permis de parler de cette façon, on ne pourroit plus se fier les uns aux autres. Aussi quand un homme est sujet à ce défaut, nous voyons que quelque honnête homme qu'il puisse être d'ailleurs, on ne veut point se fier à lui, et qu'on ne le pratique qu'avec défiance et avec crainte d'en être trompé. C'est pourquoi le Sage dit, que *celui-là est haïssable, qui parle sophistiquement* (2); c'est-à-dire, qui parle avec dissimulation, et

(1) Omnis simulatio, et omnis duplicitas mendacium est. *Aug. de util. credendi.*

(2) Qui sophisticè loquitur, odibilis est. *Eccli.* 37. 23.

qui se sert d'équivoques et de termes ambigus, parce qu'on le regarde comme un homme double et de mauvaise foi. Evitez donc avec soin un langage si suspect; et ne faites pas dire de vous ce qu'on dit ordinairement de quelques-uns, qu'ils ne mentent pas, mais qu'ils ne savent aussi ce que c'est que de dire la vérité.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut nous abstenir de toute sorte de badineries et de plaisanteries.

Ne vous amusez point, dit saint Basile, à badiner continuellement comme un enfant: car il ne faut pas que celui qui aspire à la perfection s'occupe à des badineries d'enfant (1). Il ajoute ensuite que ces badineries et ces amusemens rendent un chrétien plus négligent et plus relâché dans les choses du service de Dieu, et qu'ils lui ôtent la dévotion et la componction intérieure. Surtout il veut qu'on évite de faire des plaisanteries et de dire de bons mots; parce que c'est faire le personnage d'un bouffon, et que rien n'est plus indigne d'un homme qui s'est proposé d'acquérir la perfection.

(1) Neque in modum parvuli jocari velis assiduè, quia non convenit, qui ad perfectionem nititur, jocari assiduè. *Basil. exhort. ad filium spir. in Const. Monach. c.* 13.

Saint Bernard traite cette matière avec force. Que parmi les gens du monde, dit-il, les bouffonneries ne soient à la bonne heure comptées que pour des bouffonneries; mais dans la bouche d'un prêtre, ce sont autant de blasphèmes. Vous avez consacré votre bouche à la parole de Dieu; c'est un crime de l'employer à de telles choses, et un sacrilége de l'y accoutumer (1) : de même que c'en est un d'appliquer à des usages profanes, ce qui a été consacré au culte divin. Il est dit dans Malachie, continue le Saint : *Que les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, et que l'on viendra pour apprendre la loi de Dieu de sa bouche* (2). C'est à cela qu'elle est destinée, et non pas à conter des badineries et des fables (3). Mais ce grand saint ne se contente pas encore qu'un religieux s'abstienne de dire des choses de cette nature : Il ne suffit pas, dit-il, que ces sortes de bouffonneries que les gens qui en font profession, appellent d'un nom plus doux, ne sortent jamais de sa bouche ; il faut qu'elles n'entrent jamais aussi dans ses oreilles (4). Il veut que quand

(1) Inter seculares nugæ nugæ sunt : in ore sacerdotis, blasphemiæ. Consecrasti os tuum Evangelio ; talibus jam aperire illicitum, assuescere sacrilegium. *Lib. de consid. ad Eugen.* 2.

(2) Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus. *Mal.* 2. 7.

(3) Non nugas profecto, vel fabulas. *Bern. ibid.*

(4) Verbum scurrile quod faceti urbaniore nomine colorant, non sufficit peregrinari ab ore, procul et aure relegandum est. *Id. ibid.*

on en dira en notre présence, nous nous comportions comme quand nous entendons médire; que nous tâchions d'interrompre et de détourner ces sortes de discours par quelque chose de sérieux et d'utile, et que nous fassions voir sur notre visage, que nous les désapprouvons. Que si c'est mal fait d'écouter des bouffonneries, que seroit-ce si on en disoit soi-même? Il est honteux, dit-il, d'applaudir à ces sortes de choses, et d'en rire; mais il est encore bien plus honteux d'en faire rire les autres (1).

Clément Alexandrin (2) dit une chose qui s'accorde très-bien avec la doctrine de saint Basile, de saint Bernard et de saint Bonaventure (3). Toutes les paroles, dit-il, ayant leur source dans l'esprit et dans les mœurs, il est impossible qu'on dise des paroles vaines et légères, sans que cela procède de la légèreté de l'esprit et de la mauvaise disposition des mœurs. *C'est de l'abondance du cœur*, dit l'Evangile, *que la bouche parle* (4). De même qu'on connoît au son si une cloche est fêlée ou non, et si un vaisseau est plein ou vide; de même, au son de la voix,

---

(1) Fœdè ad cachinnos moveris, fœdiùs moves. *Idem, ibid.*

(2) *Lib.* 2. *de Pedag. c.* 5.

(3) *Basil. in Const. Mon. c.* 13. *S. Bern. de modo benè vivendi, ad soror. serm.* 30. *Bonav. in spec. discip. p.* 4. *c.* 5.

(4) Cùm verba omnia à cogitatione et moribus emanent, fieri non potest, ut verba aliqua mittantur ridicula, quæ non procedant à moribus ridiculis. Ex abundantia enim cordis os loquitur.

c'est-à-dire, aux paroles d'un homme, on connoît bientôt s'il a l'esprit fêlé ou non, s'il a le cerveau plein ou vide. Quand il dit des choses de cette nature, on voit bien qu'il sonne creux. Saint Chrysostome écrivant sur ces paroles de l'Apôtre : *Qu'il ne sorte aucun mauvais discours de votre bouche* (1), dit que tel qu'est le cœur d'un chacun, telles sont ses paroles et ses actions (2). On rapporte de saint Ignace, martyr, qu'il proféroit souvent le nom de Jésus au milieu de ses tourmens, et comme on lui en demandoit la cause : C'est, dit-il, qu'il est gravé dans mon cœur, et cela fait que je ne puis m'empêcher de le proférer. Aussi lorsqu'on lui ouvrit le cœur après sa mort, on y trouva le nom de Jésus, écrit de chaque côté en lettres d'or. Celui qui aime à faire des plaisanteries et à dire de bons mots, n'a pas le nom de Jésus gravé dans le cœur; il n'y a que le nom du monde et les extravagances du monde qui lui sortent continuellement de la bouche; et de là vient que ceux qui se piquent de dire des choses plaisantes, et de faire rire les autres, non-seulement ne sont point hommes de spiritualité, mais ne sont pas même de bons religieux. Le père Avila étoit de ce sentiment; et quand il interprétoit ces paroles de l'Apôtre : *Les paroles*

(1) Omnis sermo malus ex ore vestro non procedat. *Ephes.* 4. 29.

(2) Quale cor unusquisque habet, talia verba loquitur, et talia opera facit. *Chrysost. homil. sup. epist. ad Ephes.*

de bouffonneries qui ne conviennent en aucune façon (1), il y faisoit cette glose, *qui ne conviennent en aucune façon*, ni avec la modestie d'un religieux, ni avec la gravité de l'institution de la vie chrétienne; et nous lisons dans sa vie, qu'il ne lui échappa jamais de dire un mot de plaisanterie. Métaphraste remarque que saint Jean Chrysostome n'en disoit jamais, et ne souffroit jamais qu'on en dît en sa présence; et l'esprit des anciens Pères étoit si éloigné de cela, que saint Basile veut que le religieux qui tiendra des discours de cette nature, soit séparé toute une semaine du reste de la communauté. Cette punition étoit une espèce d'excommunication, dont les religieux se servoient alors, pour empêcher ceux qui tomboient dans ces fautes, de gâter personne par leur contagion, et pour leur donner en même temps de la confusion, et leur faire connoître que celui qui ne parloit pas comme un religieux, ne méritoit pas de vivre avec les autres religieux.

Il est rapporté dans la vie de saint Hugues, abbé de Clugny, qu'un archevêque de Toulouse, nommé Durand, qui avoit été autrefois son religieux, et qui se plaisoit à entendre et à dire des badineries et de bons mots, en fut souvent repris par le saint, qui l'assuroit que s'il ne s'en corrigeoit, il en seroit châtié sévèrement en purgatoire. L'archevêque étant mort quelque temps après,

(1) Scurrilitas, quæ ad rem non pertinet. *Ephes.* 5. 4.

il apparut à un saint religieux, nommé Seguin, la bouche enflée et pleine d'ulcères, et il le conjura avec larmes, de prier Hugues de se mettre en prières pour lui, parce qu'il étoit cruellement tourmenté en purgatoire à cause de ses plaisanteries, dont il ne s'étoit pas corrigé. Seguin rapporta cette vision à son abbé, qui ordonna à sept religieux de garder sept jours le silence en satisfaction de cette faute; et l'un d'eux l'ayant rompu, l'archevêque apparut de nouveau à Seguin, en se plaignant du religieux dont la désobéissance étoit cause que sa délivrance étoit différée. Seguin raconta la chose à Hugues, qui ayant vérifié la désobéissance du religieux, chargea un autre que lui de garder le silence durant sept jours, au bout desquels l'archevêque étant apparu pour la troisième fois à Seguin, revêtu de ses habits pontificaux, la bouche guérie et le visage serein, le chargea de remercier le saint abbé et ses religieux, et disparut aussitôt.

Mais sur toutes choses, nous devons soigneusement éviter de dire jamais des plaisanteries qui offensent, telles que sont certaines paroles qu'on dit quelquefois comme en badinant, et qu'on regarde comme des traits d'esprit, mais qui ne laissent pas de blesser pourtant le prochain, parce qu'elles l'attaquent ouvertement ou sur son humeur qui sera incommode, ou sur son esprit qui ne sera pas fort brillant, ou enfin sur quelque autre défaut. Ces sortes de plaisanteries, qui font tort au prochain, sont en-

core pires que les autres ; et plus elles sont accompagnées de sel et d'esprit, plus elles sont criminelles, parce qu'elles font alors plus d'impression sur ceux qui les entendent, et qu'elles se retiennent mieux. Dans le monde même, quand ceux qui se mêlent de plaisanter, et qu'on appelle gens de bonne humeur et de bonne compagnie, se réjouissent sans blesser personne, on s'accommode d'eux, on est bien aise de les avoir, et on les loue de ce qu'ils savent faire rire, sans que ce soit aux dépens d'autrui. Mais aussi quand ils s'accoutument à piquer les uns et les autres par leurs bons mots, ils se font haïr, et souvent il leur en prend mal, parce qu'il se trouve ordinairement quelqu'un qui se venge, et qui venge tous les autres. Mais parce que dans la première partie de cet Ouvrage (1), nous avons déjà traité de ceci et de toutes les autres manières de parler contraires à l'union et à la charité fraternelles, nous ne nous étendrons pas davantage ici sur ce sujet.

---

(1) *Dans le 4.e Traité, c. 10 et 11.*

CHAPITRE XIII.

Que tous nos discours et nos entretiens doivent être de Dieu; et de quelques moyens qui nous serviront à cela.

Qu'il ne sorte aucun mauvais discours de votre bouche, dit l'Apôtre, *mais qu'il en sorte de propres à édifier, afin qu'ils inspirent la piété à ceux qui les entendront* (1). Cet avertissement nous regarde en particulier, et nous en avons plus besoin que personne, parce que nous sommes obligés par notre institution, non-seulement de faire notre salut, mais aussi de travailler à celui des autres. Or, rien n'édifie peut-être davantage le prochain, et ne fait plus de fruit en lui, que les entretiens de dévotion et de piété; car outre l'utilité que ces conversations portent avec elles, il est certain que lorsque les gens du monde voient qu'un religieux ne les entretient d'autre chose, ils conçoivent une estime et une vénération particulières pour lui, regardant comme un homme rempli de Dieu, celui qui ne leur parle jamais que de Dieu; ainsi les ministères de charité que l'on exerce auprès d'eux, en sont bien plus efficaces. Nous lisons dans la vie de saint François

(1) Omnis sermo malus ex ore vestro non procedat: sed si quis bonus ad ædificationem fidei, ut det gratiam audientibus. *Ephes.* 4. 29.

Xavier (1), qu'il faisoit plus de fruit dans les cœurs par ses entretiens, que par ses prédications ; et saint Ignace parlant dans ses Constitutions (2) des moyens dont nous devons nous servir dans la Compagnie pour l'utilité du prochain, marque celui-ci entre les principaux, et le marque comme un moyen général que tous ceux de la Compagnie, jusqu'au moindre frère doivent essayer de mettre en pratique.

Mais pour bien y réussir, il nous sera d'un très-grand secours de nous accoutumer à ne parler entre nous que de choses saintes et spirituelles. On raconte de saint François (3), qu'il obligeoit ses religieux à conférer souvent ensemble des choses de Dieu ; afin qu'étant ainsi instruits dans ce langage céleste, ils pussent s'en servir, quand ils se rencontreroient avec les gens du monde. Un jour qu'ils étoient tous dans une conversation si sainte, Jésus-Christ apparut au milieu d'eux sous la forme d'un jeune enfant, et leur donna sa bénédiction, pour leur faire entendre combien ces sortes d'entretiens lui étoient agréables. L'usage de la Compagnie est conforme à cette sainte pratique : on y assemble souvent les novices, afin qu'ils s'entretiennent des choses saintes les uns avec les autres : et lorsque le temps du noviciat est expiré, nous ne laissons pas d'avoir entre nous de fréquentes conférences spirituelles, pour nous

(1) *7. p. Const. c. 4. § 8.*
(2) *Dans la 3. part. 1. Traité. c. 5.*
(3) *1. p. l. 1. Chr. S. Franç. c. 19.*

rendre habiles dans ce langage des saints; mais outre cela il nous est encore expressément recommandé de le mêler dans nos conversations ordinaires.

Saint Bernard fait une réprimande sévère à quelques religieux de son temps, qui n'observoient pas cette coutume; et leur objectant ce qui se pratiquoit dans les premiers siècles du christianisme : O que nous sommes différens, dit-il, de ces solitaires qui vivoient du temps d'Antoine (1) ! car lorsqu'ils se visitoient, et qu'ils s'assembloient, tout leur entretien étoit des choses du ciel. Ils prenoient la nourriture de l'âme avec tant d'avidité, qu'ils en oublioient la nourriture du corps, et passoient souvent des jours entiers sans manger : et c'étoit là, dit le Saint, bien garder l'ordre, que de servir la plus digne partie la première. Mais pour nous, *lorsque nous nous assemblons, nous ne songeons plus*, pour me servir des paroles de l'Apôtre, *à manger la Cène du Seigneur.* Personne ne demande le pain céleste, personne ne le distribue : pas un mot de l'Ecriture-Sainte, pas un mot du salut des âmes; ce ne sont que badineries, qu'éclats de rire et que paroles en l'air (2). Ce qu'il y

(1) O quantum distamus ab his qui diebus Antonii extitere monachi ! *In Apolog. ad Guillel. Abb.*

(2) Et hic erat rectus ordo, quando digniori parti prius inserviebatur. Nobis autem convenientibus in unum, ut verbis Apostoli utar, jam non est Dominicam cœnam manducare. Panem quippe cœlestem nemo qui requirat, nemo qui tribuat : nihil de Scripturis, nihil de salute agitur animarum, sed nugæ et risus et verba proferuntur in ventum. *Ibid.*

a de pire, continue-t-il, c'est que cela s'apelle maintenant affabilité, discrétion, et même charité; que le contraire se nomme sécheresse, incivilité et même rusticité, et que ceux qui aiment à parler de Dieu passent pour des gens mélancoliques et sauvages, dont on évite la conversation avec soin. Cette sorte de charité cependant renverse la charité chrétienne, et cette sorte de discrétion détruit la discrétion véritable : car quelle charité, que de n'avoir soin que de la chair, et de n'avoir aucun soin de l'esprit? ou quelle discrétion de donner tout au corps, et de ne donner rien à l'âme (1). Ne songer qu'à rassasier le corps, et laisser mourir l'âme de faim, ce n'est ni charité ni discrétion; c'est cruauté et défaut de jugement. Taulère raconte (2) que Jésus-Christ apparut une fois à un grand serviteur de Dieu, et lui dit avec beaucoup de marques de ressentiment, qu'il se plaignoit de ses serviteurs, en six choses, dont la seconde étoit que dans leurs conversations ils ne s'entretenoient que de bagatelles et ne parloient point de lui. Tâchons qu'il ne puisse pas se plaindre de nous à ce sujet et qu'on ne puisse pas nous faire le même reproche.

Saint Bernard et saint Bonaventure (3)

(1) Ista caritas destruit caritatem, hæc discretio discretionem confundit. Quæ enim caritas est, carnem diligere, et spiritum negligere! quæ discretio, totum dare corpori, et animæ nihil! *Ibid.*

(2) *Tauler. in instit. c.* 28.

(3) *S. Bern. in for. hon. vitæ. S. Bonav. in spec. Discip. p.* 3. *c.* 3.

enseignent un autre moyen, pour pouvoir toujours parler de quelque chose d'édifiant : c'est que quand on sort pour pratiquer avec le prochain, on sorte toujours préparé sur quelque matière sainte et utile, dont on puisse l'entretenir, et qu'on ait toujours quelque discours prêt pour interrompre l'entretien et pour le faire changer, quand il ne roule que sur des choses vaines. Nos règles nous donnent le même avertissement. Et ce ne sera pas beaucoup faire, quand nous, qui sommes religieux, nous prendrons cette peine pour former et pour entretenir des conversations de piété où notre profession nous oblige; puisque des gens du monde se la donnent bien quelquefois, pour introduire et pour soutenir des conversations profanes et inutiles. C'est à détourner avec adresse les discours de bagatelles, et à savoir leur en substituer de salutaires et de solides, que l'on peut montrer son jugement et sa discrétion.

Un troisième moyen, qui peut nous aider beaucoup à cela, est d'aimer beaucoup Dieu, et d'avoir une extrême affection pour les choses du ciel. De cette sorte, nous ne nous lasserons jamais de parler, ni d'entendre parler de Dieu (car il n'est jamais fâcheux de s'entretenir de ce qu'on aime) ; mais nous y aurons toujours au contraire un nouveau plaisir et une nouvelle douceur. Regardez avec quel attachement un marchand parle de son commerce et de ses affaires, en tout temps et en tous lieux; et quelle joie il a

toutes les fois qu'il entend parler de vente, de marché, de trafic et de débit. *Celui qui tient la charrue*, dit le Sage, *et qui touche les bœufs avec un long aiguillon qu'il tient en forme de javelot, s'entretient de leur labourage : il ne parle que de bœufs et de taureaux ; et toute sa pensée est aux guérets et aux sillons* (1). Enfin chacun parle volontiers de sa profession. La nôtre est d'aspirer à la perfection ; et c'est pour cela que nous avons quitté le monde : de sorte que si nous aimons Dieu, si nous aimons la profession que nous avons embrassée, nous n'aurons point de plus grande satisfaction, que de parler des choses du ciel, et nous ne manquerons pas de sujet de conversation. C'est un très-bon signe quand on aime à s'entretenir de Dieu ; et une très-mauvaise marque quand on n'y prend pas plaisir. *Ils sont du monde*, dit saint Jean, *c'est pourquoi ils parlent du monde* (2). Saint Augustin (3), écrivant sur ces paroles de la Sagesse : *Vous avez nourri votre peuple de la viande des anges ; et sans qu'il travaillât, vous lui avez envoyé du ciel un*

---

(1) Qui tenet aratrum, et qui gloriatur in jaculo, stimulo boves agitat, et conversatur in operibus eorum, et enarratio ejus in filiis taurorum. Cor suum dabit ad versandos sulcos. *Eccli.* 38. 26. 27.

(2) Ipsi de mundo sunt : ideo de mundo loquuntur. 1. *Joan.* 4. 5.

(3) *Lib.* 1. *ad inquis. c.* 2. *et l.* 2. *retract. c.* 16. *in illud.* Angelorum escâ nutrivisti populum tuum, et paratum panem de cœlo præstitisti illis absque labore, omne delectamentum in se habentem, et omnis saporis suavitatem. *Sap.* 16. 20.

pain tout préparé, délicieux au dernier point, et accommodé à toute sorte de goût, dit que la manne dont Dieu nourrit les enfans d'Israël dans le désert, avoit tous les goûts que chacun vouloit; mais que ce n'étoit cependant qu'à l'égard des gens de bien. Quant aux méchans, ils n'y trouvoient point, dit-il, le goût qu'ils vouloient : car si cela eût été, ils n'auroient pas souhaité et demandé d'autres viandes comme ils firent. *Qui nous donnera à manger de la chair? Nous nous souvenons des poissons que nous avions pour rien en Egypte; les concombres, les melons, les porreaux, les ognons et les aulx que nous y mangions, nous reviennent à l'esprit. Nous nous déssechons de langueur de ne voir jamais rien autre chose que de la manne* (1). Non-seulement la manne n'avoit point toute sorte de goût pour ces gens-là, mais elle leur étoit même fade, et leur faisoit mal au cœur; c'est pourquoi ils demandoient de la chair, et soupiroient après les soupes d'Egypte. Mais pour les bons, ils étoient très-contens de la manne, et ils ne désiroient ni ne regrettoient aucune chose, parce que dans la manne seule ils trouvoient tous les goûts qu'ils souhaitoient. Cette même différence se rencontre entre les bons religieux, et les religieux tièdes et imparfaits. Les bons

---

(1) Quis dabit nobis ad vescendum carnes? recordamur piscium, quos comedebamus in Egypto gratis : in mentem veniunt cucumeres, et pepones, porrique, et cæpe, et allia. Anima nostra arida est, nihil aliud respiciunt oculi nostri nisi man. *Num.* 11. 4. 5. 6.

religieux prennent un extrême plaisir à s'entretenir de Dieu et des choses du ciel; il trouvent tous les goûts imaginables à cette manne ; Dieu est pour eux toutes choses, et ils trouvent toutes choses en Dieu. Mais pour les religieux tièdes et imparfaits, cette manne céleste n'a point toute sorte de goût; au contraire, ils s'en dégoutent et s'en rebutent : ils sont plus aises d'entendre un conte frivole, que quelque discours d'édification ; et c'est là une mauvaise marque. Heureuse la langue, dit saint Jérôme, qui ne sait parler que des choses de Dieu (1) ! Ne vous arrêtez point, dit saint Basile, à des discours de bagatelles; mais arrêtez-vous à ce que vous entendrez dire de l'Ecriture-Sainte, touchant le salut de votre âme : que tout ce qui vous parlera des choses du monde vous soit amer, et que tout ce qui vous parlera de piété soit plein de douceur pour vous (2). Le véritable serviteur de Dieu ne sauroit souffrir les vains entretiens du siècle ; il n'aime à s'entretenir que de Dieu : et c'est pour cela qu'un homme véritablement attaché à Dieu n'a pas besoin, dans ses souffrances et dans ses infirmités,

(1) Felix lingua quæ non novit nisi de divinis tenere sermonem !

(2) Futiles si habeantur sermones, tu magnopere ne attendito ; sed si quæ ex divinis litteris ad salutem animi pertinentia memorare audieris. Acerba gustatu tibi ea sunto, quæcumque de mundanis rebus memorentur ; contràque favo mellis assimila quæ à pietatis colentibus viris narrentur. *Basil. serm. de renunt. sæculi istius et spir. perfect.*

de chercher du soulagement et du relâche parmi les amusemens et les conversations du monde. Au contraire, comme ce sont des choses qu'il n'aime point, elles ne font qu'augmenter sa peine. Ce qui le console et le soulage, c'est de parler et d'entendre parler de ce qui fait tout l'objet de son amour et de ses désirs. On rapporte de sainte Catherine de Sienne, qu'elle ne se lassoit jamais de parler de Dieu, et d'en entendre parler; qu'au contraire, elle en faisoit tout son plaisir; et que c'étoit le meilleur moyen qu'elle eût pour conserver ses forces et sa santé, et pour trouver du soulagement dans ses maladies et dans ses souffrances. Nous lisons aussi la même chose de plusieurs autres Saints.

CHAPITRE XIV.

D'une autre raison très-considérable, pour laquelle il importe fort que tous nos entretiens avec le prochain soient toujours de Dieu.

Mais ce n'est pas seulement pour l'édification et pour l'utilité du prochain; c'est aussi pour notre propre perfection, qu'il est nécessaire que nous nous entretenions de Dieu. Car c'est un effet ordinaire de la sainteté de ces entretiens, d'embraser les cœurs de l'amour divin, comme on le voit dans les deux disciples qui alloient à Emmaüs, en

s'entretenant de la mort de Jésus-Christ, et qui disoient ensuite : *Notre cœur n'étoit-il pas tout de feu au dedans de nous* (1) ? et comme on l'éprouve quelquefois en soi-même, lorsqu'au sortir des conversations de piété auxquelles on s'est trouvé, on se sent plus touché qu'on ne le seroit d'une prédication très-fervente. Nous lisons dans la vie de saint Thomas d'Aquin, que ses entretiens avec tout le monde étoient toujours de choses saintes et utiles au salut des âmes ; et que c'étoit un des sujets pour lesquels après avoir conversé avec les hommes, il se recueilloit si aisément à faire oraison, ou à méditer sur les matières les plus sublimes de la théologie. Car comme tous ses discours n'avoient été que de Dieu, ils ne lui laissoient aucune idée dans l'esprit qui pût le distraire de ses saintes méditations. Une chose qui a aussi été remarquée avec beaucoup d'admiration dans la vie de saint François Xavier (2), c'est qu'il ait su si bien joindre la vie contemplative et l'oraison, avec la vie active et le commerce continuel du prochain. Car quoiqu'il eût soin de tant de choses, qu'il fût occupé à tant de grandes affaires, qu'il fût presque toujours en voyage par mer et par terre, qu'il se vît continuellement accablé de mille fatigues, et exposé à mille dangers, et qu'il fût outre cela très-affable et très-civil à tout le monde ; cependant il

(1) Nonne cor nostrum ardens erat in nobis ? *Luc. c.* 24. 32.

(2) *In ejus Vita, l.* 6. *c.* 5.

ne laissoit pas d'être toujours recueilli au dedans, et de se tenir intérieurement en la présence de Dieu. Aussi dès qu'il quittoit les affaires et la conversation du prochain, il entroit au même moment dans la ferveur de l'oraison et dans l'entretien familier de l'époux céleste. Et ce qui lui rendoit ce passage si aisé, c'est que comme dans ses occupations extérieures il conservoit toujours la même attention à Dieu, il retournoit facilement à ce qu'il n'avoit pas quitté. Que si au lieu d'avoir cette attention continuelle à Dieu, si au lieu de le mêler dans toutes nos conversations, nous n'y parlons que de choses inutiles, nous courons risque d'avoir ensuite bien de la peine à nous remettre à la méditation et à la prière. Notre saint fondateur disoit (1) qu'autant que notre commerce avec le monde peut être édifiant pour le prochain, et avantageux pour nous, si nous ne portons dans le monde que l'esprit de Dieu; autant peut-il être scandaleux pour le prochain, et dangereux pour nous-mêmes, si nous ne portons dans le monde que l'esprit du monde. Les paroles vaines, dit saint Bernard, gâtent l'esprit, et on se porte aisément à faire ce que l'on entend avec plaisir (2).

Il est vrai que quelquefois dans les conversations que nous avons avec les gens du monde, il est nécessaire de nous accommoder

---

(1) *In vita S. Ignat. l.* 3. *c.* 3.

(2) Vanus sermo citò polluit mentem ; et facilè agitur, quod libenter auditur. *Bern. de modo viv. ad sor. serm.* 30.

un peu à eux; mais il faut toujours que ce soit pour faire en sorte qu'ensuite ils s'accommodent mieux à nous. Ne nous laissons point emporter à eux : ne souffrons point qu'ils commencent et qu'ils achèvent à leur gré; mais amenons-les toujours à notre but, en les attirant à nous et à Dieu, par des discours de piété et d'édification. Il n'est pas même nécessaire pour cela d'user de tant de circonspection, ni d'attendre une ouverture propre et favorable : car si vous attendez toujours l'occasion de prendre votre temps, peut-être ne la trouverez-vous point du tout; ainsi il arrivera que l'on aura dit beaucoup de choses inutiles, depuis le commencement jusqu'à la fin, et que vous n'aurez pas dit un mot de Dieu. Faisons connoître à toute la terre que nous sommes véritablement religieux, que notre entretien est conforme à notre profession, et que nous ne conversons point dans le monde, pour y perdre le temps à discourir des affaires du siècle, mais pour y parler de Dieu et de l'affaire du salut. Que ceux qui ne s'accommodent point de ces discours ne nous reçoivent point, et ne viennent point nous chercher. Quand ceux qui visitoient saint Ignace (1) ne parloient que de choses inutiles, et qui n'étoient propres qu'à faire perdre le temps; si après les avoir reçus une fois ou deux avec un visage ouvert, il voyoit qu'il continuassent leurs visites de la même sorte, il commençoit à

(1 *Ubi sup.*

leur

leur parler de la mort, du jugement ou de l'enfer : parce que, disoit-il, s'ils ne prennent pas plaisir à ces sortes d'entretiens, ils se lasseront, et ne reviendront plus; et s'ils y prennent plaisir, ils en recueilleront quelque fruit pour le salut de leur âme.

Saint Augustin est aussi d'avis (1) que nous tâchions de nous accommoder à tout le monde, pour gagner tout le monde, comme saint Paul, *qui se faisoit tout à tous* (2), qui devenoit affligé avec les affligés (car rien ne console davantage un homme qui l'est, que de voir que l'on s'afflige avec lui, et que l'on est touché de sa douleur); qui se réjouissoit avec ceux qui étoient dans la joie, et qui se rendoit foible avec les foibles. Mais il nous avertit en même temps, qu'il ne faut nous accommoder à notre prochain, qu'autant que cela est nécessaire pour le soulager et pour le tirer de la misère où il est; mais non pas de sorte que nous y tombions nous mêmes (3). Il explique ensuite cette doctrine par une comparaison très-juste. Voyez, dit il, de quelle façon se penche celui qui veut donner la main à un autre, pour le relever : il ne se jette pas à terre, et ne se laisse pas tomber comme lui; au contraire, il se tient ferme, et se roidit sur ses pieds, de peur que l'autre ne l'entraîne : il se penche seulement un

(1) *Lib.* 83. *quæst.* 71.
(2) Omnia omnibus factus sum. 1. *Cor.* 9. 22. *Rom.* 12. 15.
(3) Sic tamen ut ad auxilium, et non ad æqualitatem miseriæ valeat. *Ubi sup.*

peu, et autant qu'il faut, pour l'aider. C'est ainsi que nous devons nous conduire à l'égard des séculiers : il faut, pour ainsi dire, nous pencher un peu vers eux, et nous accommoder en quelque sorte à leur manière, pour les acquérir à Dieu; mais il faut en même temps nous tenir fermes, de crainte qu'ils ne nous entraînent avec eux, et afin aussi de mieux réussir dans notre dessein. Persuadons-nous pour cet effet une chose qui est vraie, que rien n'édifie davantage ceux avec qui nous pratiquons, que de voir que nous ne leur parlons jamais que de choses saintes : car quoiqu'il y en ait quelques-uns qui d'abord semblent n'en être pas bien aises, ils s'y accommodent pourtant ensuite, et ils nous en estiment davantage, parce qu'ils viennent enfin à comprendre qu'il n'y a rien d'important, que ce qui regarde le salut. Au contraire, s'ils voient que nous nous conformions tout-à-fait à leurs conversations séculières, et que nous prenions plaisir comme eux aux choses du monde, ils auront peut-être de l'amitié pour nous, comme ils en auroient pour un homme du siècle; mais ils n'auront pas grande estime de notre piété : ainsi nous perdrons de ce côté-là toute l'autorité que nous avions auprès d'eux, et nous ne pourrons plus faire de fruit dans leurs âmes. C'est pourquoi tâchons plutôt d'augmenter en cela la bonne réputation de la Compagnie, et suivons l'exemple que nous ont donné nos anciens Pères. Lorsque quelques personnes du monde venoient rendre visite à saint François de

Borgia (1), et qu'il ne pouvoit se dispenser de les voir, s'ils l'entretenoient de choses vaines et inutiles, il ne faisoit aucune attention à ce qu'ils disoient, et il se tenoit dans une continuelle élévation de cœur à Dieu. Et quand quelques Pères le reprenoient de sa distraction, et lui faisoient remarquer que même il n'avoit pas répondu à propos à ce qu'on lui avoit dit : J'aime mieux, disoit-il, passer pour stupide et pour incivil, que de perdre le temps. C'est qu'il comptoit pour perdu tout celui qui ne se donnoit pas à Dieu, ou que l'on n'employoit pas pour Dieu. Cassien rapporte (2) quelque chose de semblable de l'abbé Maquet. Il dit que ce saint homme avoit obtenu de Dieu, qu'en quelque temps que ce fût, jamais il ne lui prenoit envie de dormir dans les conversations et dans les conférences spirituelles ; mais que dès qu'on parloit de quelque chose de vain et d'inutile, il s'endormoit aussitôt.

Concluons ce que nous avons dit par un avertissement général que saint Bernard donne à tous les religieux. Qu'un religieux, dit-il, se comporte en toutes choses de telle façon, qu'on soit édifié de le voir, et que personne ne doute après l'avoir vu ou entendu, qu'il ne soit un véritable religieux (3). C'est à peu près ce que saint Paul recommande à Tite, quand il lui dit : *En toutes choses rendez-vous vous-même un*

---

(1) *Lib.* 4. *c.* 4.

(2) *Cassian. de instit. renunt. l.* 5. *c.* 20.

(3) Sic in cunctis se habeat, ut ædificet videntes, et nemo dubitet cum viderit eum, vel audierit, quin verè sit monachus. *In speculo Monach.*

modèle de bonnes œuvres, dans la pureté de votre doctrine, dans l'intégrité de vos mœurs, dans la gravité de votre conduite. Enfin soyez droit et irrépréhensible dans vos paroles, afin que vos adversaires demeurent confus, n'ayant aucun mal à dire de vous (1). Suivons ces conseils; essayons d'avoir en toutes choses une conduite si exemplaire et si édifiante, que non-seulement nos amis n'y trouvent rien à redire, mais que nos ennemis même et nos envieux ne puissent avoir aucune prise sur nous, et qu'ils rougissent de honte, voyant qu'ils n'ont rien à nous reprocher.

On raconte d'un philosophe (2), que quelqu'un lui rapportant qu'on disoit du mal de lui : je vivrai de telle sorte, répondit-il, que l'on n'y ajoutera point de foi. C'est ainsi que nous devons vivre nous autres; non-seulement faire en sorte qu'il n'y ait rien dans nos actions et dans nos paroles, qu'on puisse reprendre, mais essayer aussi que toute notre vie et toute notre conduite soit telle, qu'on ne donne aucune créance à ceux qui diront du mal de nous. La meilleure manière de répondre aux médisances, est de se taire, et de faire parler ses actions.

---

(1) In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum, in doctrina, in integritate, in gravitate, verbum sanum, irreprehensibile : ut is qui ex adverso est vereatur, nihil habens malum dicere de nobis. *Tit.* 2. 7. 8.

(2) *Plut. l.* 1. *Moral.*

TROISIÈME TRAITÉ.

DE L'HUMILITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

De l'excellence de l'humilité, et du besoin que nous en avons.

Apprenez de moi, dit Jésus Christ, *que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* Et saint Augustin dit à ce sujet, que toute la vie du Sauveur sur la terre a été une instruction continuelle pour les mœurs; mais que humilité est ce qu'il nous a principalement proposé à imiter (1). Pour bien comprendre l'excellence de cette vertu, et le besoin que nous en avons, il suffit de considérer que le Fils de Dieu est descendu du ciel pour nous l'enseigner, non-seulement par ses paroles, mais plus particulièrement par ses actions, et que toute sa vie n'a été qu'un long exemple et un modèle vivant d'humilité. Saint Basile voulant prouver cette proposition (2) par-

(1) Tota vita Christi in terris disciplina morum fuit; sed præcipuè humilitatem suam imitandam proposuit, dicens: Discite à me, quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. *Aug. lib. de verb. rel. Matth.* 11. 29.

(2) *Serm. de Humil.*

court toute la vie de Jésus-Christ ; et après en avoir examiné les principales circonstances, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, il montre que toutes ses actions nous enseignent particulièrement cette vertu. Il a voulu naître d'une mère pauvre, dans une étable et dans une crêche, et être enveloppé de mauvais langes. Il a voulu être circoncis, comme pécheur ; fuir en Egypte, comme foible ; être baptisé avec les pécheurs et les publicains, comme un d'entr'eux. Lorsque dans la suite on veut lui faire honneur et l'établir roi, il se cache ; quand on veut le couvrir d'opprobres, il se montre. Les hommes le louent, les démons même publient ses louanges par la bouche des possédés, et il leur commande de se taire ; on le charge d'outrages et d'injures, et il ne répond pas un seul mot. Après cela, pour nous recommander l'humilité, comme par testament et par un acte de sa dernière volonté, il s'abaisse sur la fin de sa vie, jusqu'à laver les pieds à ses disciples, et couronne enfin tant de grands exemples par la mort ignominieuse de la croix. Il a voulu s'anéantir lui-même, dit saint Bernard, pour enseigner premièrement par son exemple, ce qu'il devoit enseigner ensuite par ses paroles (1). Mais pourquoi, Seigneur, tant d'abaissement à une majesté si grande ? *C'est afin qu'il n'y ait plus personne qui ose se glorifier sur la terre* (2). Il y a toujours eu de l'extrava-

---

(1) Exinanivit semetipsum, ut priùs præstaret exemplo, quod erat docturus verbo. *Serm.* 1. *de Nativ. Dom.*

(2) Ut non apponat ultrà magnificare se homo super terram. *Ps.* 9. 42.

gance à l'homme de se laisser emporter à la vanité; mais ce seroit maintenant, ajoute le saint, une impudence insupportable, qu'un ver de terre s'enflât d'orgueil, après que la majesté éternelle s'est abaissée et anéantie (1). Le Fils de Dieu, égal à son Père, prend la forme d'esclave, il veut être humilié et méprisé; et moi, qui ne suis que cendre et que poussière, je veux qu'on m'honore et qu'on me respecte!

C'est avec raison que le Sauveur du monde dit qu'il est le maître de cette vertu, et que c'est de lui que nous devons l'apprendre: car ni Socrate, ni Platon, ni Aristote, ni aucun des autres philosophes, n'a jamais su l'enseigner. Quand ils s'attachoient aux autres vertus, comme à la force, à la tempérance et à la justice, ils étoient si éloignés d'être humbles, qu'ils ne cherchoient principalement en cela que la réputation et la gloire. Il est vrai que Diogène et quelques autres qui faisoient profession ouverte de mépriser tout ce que le monde estimoit, sembloient mépriser le monde et se mépriser eux-mêmes en apparence; mais en cela même, ils ne faisoient que chercher la gloire par un chemin différent de celui des autres, comme on le leur a reproché depuis à tous, et comme Platon le reprocha dès-lors à Diogène. Platon l'avoit invité à dîner avec quelques autres philosophes, et avoit fait parer de magnifiques

(1) Intolerabilis enim impudentia est, ut ubi sese exinanivit majestas, ibi vermiculus inflетur et intumescat. *Ubi sup.*

tapis le lieu où il devoit les recevoir. Diogène entre tout sale et tout crotté, tire un de ces tapis à terre et marche dessus à deux pieds; et Platon lui ayant demandé ce qu'il faisoit : Je foule, dit-il, aux pieds l'orgueil de Platon. Oui, répondit Platon, mais avec une autre espèce d'orgueil (1). Mais bien loin que les philosophes soient jamais parvenus à savoir ce que c'étoit que le véritable mépris de soi-même, dans lequel consiste l'humilité chrétienne; bien loin qu'ils aient jamais connu ce que c'étoit que la vertu de l'humilité, ils n'en ont pas même connu le nom : c'est une vertu particulière au chrétien, qui n'avoit jamais été enseignée avant Jésus-Christ. Saint Augustin remarque (2) que ce fut par-là qu'il commença ce sermon admirable de la montagne : *Bienheureux les pauvres d'esprit* (3) : car il dit, et saint Jérôme, saint Grégoire et plusieurs autres Saints le disent aussi (4), que par les pauvres d'esprit, on doit entendre les humbles. Le Sauveur commence sa prédication par-là, il la continue par-là, il l'achève par-là; il ne nous enseigne autre chose pendant toute sa vie, et c'est ce qu'il veut que nous apprenions particulièrement de lui. Il ne dit pas, continue saint Augustin : Apprenez de moi

---

(1) Calco Platonis fastum. Calcas, sed alio fastu. *Tertul. in apolog.* 532. *c.* 15.

(2) *Aug. lib. de S. Virg. c.* 14. 32. 34. *et l.* 8. *de Trin. c.* 7.

(3) Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. *Matth.* 5. 3.

(4) *Hieron. in Daniel.* 3. *Greg. Moral.* 6. *c.* 16.

à former le ciel et la terre, à créer toutes les choses visibles et invisibles, à opérer des miracles, à ressusciter les morts; mais: *Apprenez que je suis doux et humble de cœur.* Car une humilité solide, ajoute le Saint, est bien plus puissante et bien plus sûre, qu'une élévation pleine de vent et d'orgueil (1). Il vaut mieux être humble et servir Dieu avec crainte, que de faire des miracles. C'est un chemin uni et assuré que le premier; l'autre est très-difficile et très-dangereux.

Pour parler maintenant un peu plus en particulier du besoin que nous avons de cette vertu, il est si grand, que sans elle on ne doit pas espérer d'avancer un pas dans la vie spirituelle. Il faut, dit saint Augustin, que l'humilité précède, accompagne et suive tout ce que nous faisons de bien : car dès le moment que l'orgueil s'y mêle, il nous en arrache des mains tout le mérite (2). Il sert de peu alors que l'action soit sainte en elle-même; au contraire, c'est à cause de cela que l'orgueil et la vaine gloire est plus à craindre : les mauvaises actions sont la matière des autres vices; mais les bonnes sont

---

(1) Discite à me non mundum fabricare, non cuncta visibilia et invisibilia creare, non mortuos suscitare, et ipso mundo mirabiliora facere; sed quoniam mitis sum et humilis corde. Potentior enim et tutior solidissima humilitas, quàm ventosissima celsitudo. *De verb. Dom. in Evang. secund. Matth. serm.* 18.

(2) Nisi humilitas omnia quæcumque benefacimus, et præcesserit et comitetur et consecuta fuerit, jam nobis de aliquo bono facto gaudentibus, totum extorquet de manu superbia. *Epist.* 56. *ad Dioscor.*

la matière de l'orgueil (1), et c'est par conséquent dans les bonnes qu'il faut se donner plus de garde de l'orgueil, de peur que par un trop grand désir de louange, on ne vienne à perdre le fruit de tout ce qu'on aura fait de louable. Il nous est facile de nous garantir des autres vices, si nous voulons; ils ont un écriteau qui les fait connoître, ils ne vont jamais qu'avec les péchés : pour l'orgueil, il se range ordinairement avec les bonnes œuvres, et il leur tend continuellement des embûches pour les perdre. Un chrétien faisoit une navigation heureuse dans la mer du monde, et il ne songeoit qu'au ciel, comme au lieu auquel dès le commencement il s'étoit proposé d'arriver; et tout d'un coup il survient un vent d'orgueil, un désir de plaire aux hommes, une vaine complaisance de lui-même, qui le fait échouer malheureusement au milieu de sa course. Saint Grégoire et saint Bernard disent que celui qui fait un grand amas de vertus, et qui n'a pas celle de l'humilité, fait comme s'il portoit de la poussière au vent (2) : le premier souffle dissipe tout.

---

(1) Vitia quippe cetera in peccatis, superbia verò etiam in rectè factis timenda est. *Idem, ibid.*

(2) Qui sine humilitate virtutes congregat, quasi in ventum pulverem portat. *Bern. de ord. vit. et mor. Instit. c. 7. Et serm. ult. ex parvis.*

CHAPITRE II.

Que l'humilité est le fondement de toutes les autres vertus.

SAINT Cyprien dit que l'humilité est le fondement de la sainteté (1). Saint Jérôme dit que c'est la première vertu des chrétiens (2). Saint Bernard l'appelle le fondement et la conservation des vertus (3) : tous trois conviennent enfin qu'elle est la base de toutes les autres; et saint Grégoire la nomme (4) tantôt la maîtresse et la mère, et tantôt la racine et la source des vertus. Cette métaphore de la racine lui convient surtout très-justement, et elle en explique très-bien les propriétés et les conditions. Car premièrement, dit saint Grégoire, de même qu'une fleur tire toute sa fraîcheur et sa beauté de sa racine, et qu'elle se fanne bientôt, dès qu'elle est cueillie; de même, quelque vertu que ce soit, si on la détache de la racine de l'humilité, elle se flétrit bientôt et se perd entièrement. De plus, comme la racine est enfoncée en terre, qu'on marche à toute

(1) Humilitas est sanctitatis fundamentum. *Cypr. de nativ. Christi.*

(2) Prima virtus christianorum humilitas. *Hier. Ep. ad Eustoch.*

(3) Humilitas est fundamentum custosque virtutum. *Bern. serm. 1. de Nativ. Dom.*

(4) *Greg. lib. 34. Moral. c. 13. et l. 27. c. ult.*

heure dessus, qu'elle n'a ni beauté ni odeur pour l'ordinaire; et que cependant c'est le principe de la vie et de la nourriture de la plante : de même, l'humilité fait que celui qui est humble aime à être comme caché sous terre, à être foulé aux pieds et méprisé; elle fuit l'éclat et ne cherche que l'obscurité de la retraite : cependant c'est elle qui conserve en elle toutes les autres vertus, et qui les fait croître chaque jour. En dernier lieu, comme afin qu'un arbre profite, qu'il dure long-temps, et qu'il porte beaucoup de fruit, il faut qu'il soit bien enraciné, et comme plus la racine en sera profondément dans la terre, plus il durera et fera de fruit, suivant les paroles d'Isaïe : *Il poussera des racines en bas, et le haut portera du fruit* (1); de même, afin que les autres vertus profitent dans un cœur, qu'elles s'y conservent, et qu'elles y fructifient, il est nécessaire que l'humilité y soit bien enracinée, et plus elle y aura jeté une profonde racine, plus elles y croîtront, et se fortifieront à toute heure. Pour conclure par où nous avons commencé, l'humilité, selon la doctrine de tous les Saints, est la source, le fondement et la racine de toutes les vertus, comme *l'orgueil*, suivant les paroles du Sage, *est le principe et l'origine de tous les péchés* (2).

Mais quelqu'un dira peut-être : Comment peut-on avancer que l'humilité est le fonde-

(1) Mittet radicem deorsum, et faciet fructum sursum. *4. Reg.* 19. 30.

(2) Initium omnis peccati est superbia. *Eccli.* 10. 15.

ment de toutes les autres vertus et de tout l'édifice spirituel, puisqu'il est certain que la foi en est le fondement, et que, selon les paroles de l'Apôtre : *Personne ne peut mettre d'autre fondement que celui qui est déjà mis, qui est Jésus-Christ* (1) ? Saint Thomas (2) répond très-bien à cette objection. Il faut deux choses, dit-il, pour bien faire les fondemens d'une maison. Premièrement, il faut ouvrir la terre, jeter toute celle qui est légère et sablonneuse, et creuser toujours jusqu'à ce qu'on trouve la terre assez dure pour bâtir dessus. En second lieu, après qu'on a bien creusé, et qu'on a vidé tout le sable, on commence à asseoir la première pierre, laquelle, avec les autres qu'on pose dans le même rang, fait le fondement principal d'un bâtiment. Voilà, continue le saint, l'image de ce que font l'humilité et la foi dans l'édifice spirituel. L'humilité fait l'ouverture de la terre, elle creuse les fondations, et elle en jette dehors tout le sable qui est la foiblesse des forces humaines. Car ce n'est pas sur vos propres forces qu'il faut bâtir : ce n'est qu'un sable mouvant, qu'il faut jeter, en vous défiant de vous-même, et en creusant toujours, jusqu'à ce que vous trouviez un terrain ferme, pour y mettre la première pierre ; *et cette pierre est Jésus-Christ* (3), qui est le principal fondement

(1) Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus. 1. *Cor.* 3. 11.

(2) *S. Thom.* 2. 2. *q.* 161. *art.* 5. *ad.* 2.

(3) Petra autem erat Christus. 1. *Cor.* 10. 4.

de tout l'édifice. Mais parce que pour bien asseoir cette pierre fondamentale, il faut avoir creusé auparavant par le moyen de l'humilité, c'est pour cela que l'humilité est appelée le fondement de cet édifice. Que si l'humilité ouvre bien la terre, si elle creuse bien dans la connoissance de notre propre néant, si elle jette dehors tout ce qu'il y a de sable mouvant en nous, je veux dire, toute la confiance que nous avons en nous-mêmes, pour y poser la pierre fondamentale de Jésus-Christ; le bâtiment que l'on élevera là-dessus sera inébranlable, et ni les vents ni les eaux ne pourront jamais l'abattre, parce que les fondations en sont solides. Mais si on bâtit sans l'humilité, tout l'édifice tombera bientôt, parce qu'il n'aura été fondé que sur le sable.

Toutes les vertus qui ne sont point fondées sur l'humilité ne sont point de véritables vertus : elles n'en ont que l'apparence; et saint Augustin parlant de celles des anciens Romains et des anciens philosophes, soutient qu'elles n'étoient point véritables, non-seulement parce qu'elles n'étoient point animées par la charité, qui est la vertu qui donne l'esprit de vie à toutes les autres, mais parce qu'elles n'avoient pas le fondement de l'humilité. Dans la force, dans la justice, dans la tempérance et dans tout ce qu'ils faisoient de vertueux, ils ne cherchoient que l'estime et la réputation du monde; c'étoient en eux des vertus creuses, ou des fantômes de vertu, plutôt que des vertus effectives. Aussi,

dit-il, en traitant en particulier de celles des anciens Romains, que comme elles n'étoient que des vertus apparentes, Dieu les avoit récompensées par les biens de la terre, qui ne sont que des biens apparens. Si vous voulez donc que les vertus véritables élèvent un édifice spirituel dans votre âme, tâchez d'y faire premièrement un fondement solide d'humilité. Vous aspirez aux grandes choses, dit saint Augustin; commencez par les moindres : vous avez envie de faire un bâtiment d'une très-grande hauteur; songez premièrement au fondement de l'humilité. On creuse toujours les fondemens à proportion de la charge qu'on veut donner au bâtiment, et plus on veut lui donner d'élévation, plus les fondemens en doivent être profonds (1). Il faut que la hauteur réponde à la profondeur : ainsi vous ne pouvez élever l'édifice de la perfection évangélique que vous vous êtes proposé de bâtir, qu'à proportion de la profondeur que vous donnerez aux fondemens de l'humilité. On rapporte de saint Thomas d'Aquin, que parlant de l'humilité, il avoit accoutumé de dire, que quelques bonnes œuvres que puisse faire celui qui aime à être honoré, qui fuit le mépris, et qui le souffre avec chagrin, il est très-éloigné de la perfection, parce que toute sa vertu n'a nul fondement.

(1) Magnus esse vis? A minimo incipe. Cogitas magnam fabricam construere celsitudinis? De fundamento priùs cogita humilitatis. Quantam quisque vult et disponit super imponere molem ædificii, quantò erit majus ædificium, tantò altius fodit fundamentum. *Aug. serm.* 10. *de verb. Domini.*

CHAPITRE III.

Dans lequel, en parcourant les principales vertus, on explique plus en particulier comment l'humilité est le fondement de toutes.

Afin de faire voir encore plus clairement la vérité de cette maxime des Saints, que l'humilité est le fondement de toutes les autres vertus, et pour montrer combien ce fondement nous est nécessaire, nous parcourrons maintenant les principales en peu de mots. Premièrement, la foi a besoin de l'humilité : je ne parle pas des enfans qui reçoivent la foi dans le baptême, sans en faire aucun acte ; je parle de ceux qui ont déjà l'usage de la raison. La foi demande un esprit humble et soumis, suivant ce passage de saint Paul : *Réduisant tous les esprits en servitude sous l'obéissance de Jésus-Christ* (1). Et l'orgueil de l'esprit est un empêchement et un obstacle à recevoir la foi, selon les paroles du Sauveur : *Comment pouvez-vous croire, vous qui vous distribuez la gloire les uns aux autres, et qui ne recherchez point la gloire qui ne vient que de Dieu seul* (2) ? Mais si

(1) In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi. 2. *Cor.* 10. 45.

(2) Quomodò vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ à solo Deo est non quæritis ? *Joan.* 5. 44.

l'humilité est nécessaire pour recevoir la foi, elle l'est aussi pour la conserver : car tous les Saints tiennent que l'orgueil est le principe de toutes les hérésies, et qu'elles naissent de ce qu'on se forme une si haute opinion de soi et de ses propres lumières, qu'on vient à les préférer au sentiment général de toute l'Eglise. C'est ce que désigne l'Apôtre, quand il dit : *Sachez que dans les derniers jours il arrivera des temps fâcheux, et qu'il y aura des gens amateurs d'eux-mêmes, avares, arrogans, orgueilleux* (1). Et saint Augustin remarque en cet endroit, que l'Apôtre attribue particulièrement à l'arrogance et à l'orgueil, la cause de toutes les hérésies et de toutes les erreurs. L'espérance est de même appuyée sur l'humilité ; parce que celui qui est humble connoît sa misère et sa foiblesse : il connoît que de lui-même il ne peut aucune chose ; ainsi il se porte à Dieu avec plus d'ardeur, et établit toute son espérance en lui. La charité, qui consiste à aimer Dieu, reçoit aussi un grand accroissement par le moyen de l'humilité : car un esprit humble, voyant que tout ce qu'il a lui vient de la main de Dieu, et qu'il est très-éloigné de le mériter, se sent excité par là à aimer encore davantage son bienfaiteur. *Qu'est-ce que l'homme*, disoit Job à Dieu, *pour que vous le traitiez si bien et que vous*

---

(1) Hoc autem scitote, quòd in novissimis diebus instabunt tempora periculosa, et erunt homines se ipsos amantes, cupidi, elati, superbi. 2. *Tim.* 3. 1 *et* 2.

attachiez votre cœur à lui (1) ? Quoi, Seigneur, moi vous être toujours si rebelle ; et vous, m'être toujours si bon ! moi persévérer toujours à vous offenser ; et vous, continuer toujours à me combler de vos grâces ! Cette considération est une des principales dont les Saints se sont servis pour s'enflammer de l'amour de Dieu. Plus ils regardoient leur indignité et leur misère, plus ils se sentoient obligés à aimer celui qui avoit daigné baisser les yeux sur une si grande bassesse. *Mon âme glorifie le Seigneur*, disoit la sainte Vierge, *parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante* (2). Quant à la charité qui s'exerce envers le prochain, on voit aisément combien l'humilité y est nécessaire ; parce que la chose qui a coutume de nous refroidir le plus envers nos frères, est le jugement désavantageux que nous faisons d'eux, et l'impression que nous nous formons de leurs défauts. Un homme humble est très-éloigné de tout cela : il n'envisage que ses fautes, et jamais celles d'autrui ; il ne voit dans son prochain que ce qu'il y a de bon et de vertueux : de-là vient, que s'imaginant que tout le monde est parfait, et qu'il n'y a que lui seul d'imparfait et de méchant, il se croit indigne de vivre parmi ses frères, et il se remplit d'amour, d'estime et de vénération pour eux. Outre

(1) Quid est homo quia magnificas eum ? aut quid apponis erga eum cor tuum ? *Job.* 7. 17.

(2) Magnificat anima mea Dominum... quia respexit humilitatem ancillæ suæ. *Luc.* 1. 46. 48.

cela, celui qui est humble n'est point fâché qu'on préfère tout le monde à lui, qu'on fasse cas des autres, et qu'on ne se soucie pas de lui, qu'on donne les grands emplois aux autres, et qu'on ne le charge que des moindres. Il n'y a point d'envie entre les personnes humbles, parce que l'envie naît de l'orgueil : ainsi partout où régnera l'humilité, on ne verra ni envie, ni disputes, ni querelles, ni rien qui puisse ralentir la charité entre les frères.

La patience, vertu si nécessaire au chrétien, naît semblablement de l'humilité; parce que celui qui est humble connoît ses fautes et ses péchés, et connoît en même temps qu'il est digne de toute sorte de châtiment. C'est pourquoi il ne lui arrive aucune mortification, qu'il ne la croie au-dessous de ce que ses fautes ont mérité, et au lieu de s'en plaindre, il dit avec le prophète Michée : *Je souffrirai de bon cœur les effets de la colère du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui* (1). Un homme orgueilleux se plaint de tout, et s'imagine toujours, sans sujet, qu'on lui fait tort, et qu'on ne le traite pas selon qu'il mérite ; au contraire, quelque tort qu'on fasse à celui qui est humble, il ne s'en aperçoit pas, et il ne pense pas que ce soit lui faire tort. Bien loin de s'imaginer qu'on puisse lui en faire en rien, il trouve toujours qu'on lui fait grâce, et de quelque sorte qu'on le traite, il est toujours satisfait, parce qu'il croit toujours qu'on le traite

(1) Iram Domini portabo, quia peccavi ei. *Mich.* 7. 9.

encore mieux qu'il ne mérite. Enfin, l'humilité est une grande disposition à la patience; c'est pourquoi, après que le Sage a averti celui qui veut s'engager à servir Dieu, de se préparer à beaucoup de mortifications et de déplaisirs, et de s'armer de patience, le moyen qu'il lui propose pour cela est de s'humilier. *Humiliez votre cœur*, dit-il, *et prenez patience; tout ce qui se présentera, recevez-le, et supportez patiemment la douleur* (1). Mais quelles armes lui donne-t-il, pour le parer de la douleur, ou pour faire que du moins il la supporte courageusement? *Ayez patience*, dit-il, *dans votre humilité* (2); c'est-à-dire, soyez humble, et dès-lors vous serez patient.

La paix, qui est un bien si désirable pour tout le monde, et si nécessaire en particulier à un religieux, naît aussi de l'humilité; et Jésus-Christ lui-même nous enseigne cette vérité, quand il dit: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* (3). Soyez humble, et vous serez en paix avec vous et avec vos frères. *Il y a toujours des démêlés entre les orgueilleux* (4), dit le Sage; mais autant ils sont sujets à en avoir, autant les humbles en sont-ils éloignés. Il n'y a qu'une

---

(1) Deprime cor tuum, et sustine. Omne quod tibi applicitum fuerit, accipe, et in dolore sustine. *Eccli.* 2. 2. 4.

(2) In humilitate tua patientiam habe. *Ibid.*

(3) Discite à me quia mitis sum et humilis corde: et invenietis requiem animabus vestris. *Matth.* 11. 29.

(4) Inter superbos semper jurgia sunt. *Prov.* 13. 10.

seule contestation entr'eux; c'est qu'ils disputent toujours à qui sera le plus humilié, et qui déférera davantage à son compagnon. C'étoit de cette nature qu'étoit la contestation de saint Paul hermite et de saint Antoine. Il étoit question de rompre et de partager le pain que le corbeau avoit apporté. Paul vouloit que ce fût Antoine, comme étranger; et Antoine vouloit que ce fût Paul, comme plus ancien. Chacun d'eux cherchoit des raisons de donner la préférence à l'autre, et de lui céder. Il est bon de contester de cette sorte; et comme ces contestations naissent d'une véritable humilité, non-seulement elles ne troublent et ne détruisent point la paix et la charité fraternelle, mais elles la confirment et l'entretiennent.

Venons maintenant aux trois vertus qui sont propres et essentielles à un religieux; et auxquelles nous nous obligeons par les trois vœux que nous faisons, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. La pauvreté a tant de liaison et de rapport avec l'humilité, qu'il semble que ce soient deux sœurs : aussi par la pauvreté d'esprit que Jésus-Christ établit pour la première des béatitudes, quelques Saints entendent l'humilité, et quelques autres la pauvreté volontaire, telle que celle dont les religieux font profession. Quoi qu'il en soit, il faut que la pauvreté soit toujours accompagnée de l'humilité : car un habillement vil et grossier est souvent pour celui qui le porte, une occasion de s'enfler d'orgueil, et de mépriser les autres; c'est pour-

quoi saint Augustin évitoit les habits trop vils, et vouloit que ses religieux fussent habillés honnêtement. L'humilité est encore nécessaire pour nous empêcher d'aimer trop à avoir nos aises et à ne manquer de rien, et pour faire que quelque chose qu'on nous donne, et quand même nous serions toujours les plus mal partagés, nous ne laissions pas de nous en contenter, puisque nous sommes pauvres, et que nous faisons profession de pauvreté. Pour ce qui est de la chasteté, nous ne saurions douter que l'humilité ne soit nécessaire pour la conserver, après tant d'exemples que nous en avons dans la vie des Pères du désert, de tant de chutes honteuses arrivées à des hommes consommés dans la pénitence et dans la vie solitaire. Car elles ne procédoient que de défaut d'humilité, et de trop de présomption et de confiance en eux-mêmes; et c'est ce que Dieu a coutume de châtier, en permettant de semblables chutes. Enfin l'humilité est d'un si grand ornement à la chasteté et à la pureté, que saint Bernard dit (1) qu'il ose avancer que la pureté de Marie n'eût pas même été agréable à Dieu sans l'humilité. Quant à la vertu d'obéissance dans laquelle notre saint instituteur veut que nous nous signalions particulièrement, il est certain que celui qui ne sera pas humble, ne sera jamais fort obéissant, et qu'au contraire, celui-là

(1) Sine humilitate, audeo dicere, nec virginitas Mariæ Deo placuisset. *Bern. Hom. super Missus est, etc.*

ne manquera jamais d'être obéissant, qui sera véritablement humble. On peut commander toutes choses à un homme humble : il n'a point de sentimens contraires à ce qu'on veut de lui ; il se conforme à son supérieur ; et non-seulement il lui soumet sa conduite et ses actions, mais il lui soumet aussi sa volonté et son jugement : enfin on ne trouve jamais de contradiction ni de répugnance en lui. Il n'en est pas de même des autres.

Que si nous considérons la prière, qui est le fondement de toute la vie spirituelle et religieuse, il est constant qu'elle n'est de nul effet sans l'humilité, et qu'avec l'humilité elle pénètre le ciel, suivant ces paroles du Sage : *La prière de celui qui s'humilie pénétrera les nues ; il ne sera point consolé, qu'elle ne parvienne à Dieu, et il ne s'en ira point que le Très-haut ne l'ait regardé favorablement* (1). La sainte et humble Judith, enfermée dans son cabinet, vêtue d'un cilice, couverte de cendres, et prosternée en terre, s'écrie au Seigneur : *La prière des personnes humbles et douces vous a toujours plu* (2). Et le Prophète royal dit *que Dieu a eu égard à l'oraison des humbles, et qu'il n'a point méprisé leur prière* (3). Ne craignez donc point qu'un

(1) Oratio humiliantis se nubes penetrabit; et donec propinquet, non consolabitur ; et non discedet donec Altissimus aspiciat. *Eccli.* 35. 21.

(2) Humilium et mansuetorum semper tibi placuit deprecatio. *Judith.* 9. 16.

(3) Respexit in orationem humilium, et non sprevit precem eorum. *Ps.* 101. 18.

homme humble soit rejeté avec confusion (1); il obtiendra ce qu'il demande. Voyez combien la prière du Publicain fut agréable à Dieu : il n'osoit lever les yeux au ciel, ni s'approcher de l'autel; mais se tenant en un coin du temple, et frappant sa poitrine, il disoit avec une humble connoissance de lui-même : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur* (2). *Je vous assure*, dit Jésus-Christ, *qu'il s'en retourna chez lui justifié* (3) ; et que le Pharisien orgueilleux sortit du temple avec sa condamnation. Nous pourrions parcourir de même toutes les autres vertus, et faire voir qu'elles dépendent toutes de l'humilité : de sorte que si vous voulez un moyen prompt pour les acquérir, et un moyen court pour arriver bientôt à la perfection, le voici : Soyez humble.

---

(1) Ne avertatur humilis factus confusus. *Ps.* 73. 21.
(2) Deus, propitius esto mihi peccatori. *Luc.* 18. 13.
(3) Dico vobis, descendit hic justificatus in domum suam ab illo. *Ibid. v.* 14.

CHAP. IV.

CHAPITRE IV.

Que ceux qui font profession de travailler au salut du prochain, ont particulièrement besoin de cette vertu.

Plus vous êtes grand, dit le Sage, *plus vous devez vous humilier en toutes choses; et vous trouverez grace devant Dieu* (1). C'est sans doute une grande dignité, que celle qui est attachée à la profession que nous faisons de travailler au salut des âmes; et nous pouvons dire véritablement qu'en cela Dieu nous a appelés à un emploi bien élevé. Car nous sommes institués pour servir l'Eglise, dans les mêmes ministères pour lesquels Jésus-Christ avoit choisi ses apôtres, qui sont la prédication de l'Evangile, l'administration des sacremens, et la dispensation de son corps et de son sang précieux. De sorte que nous pouvons dire avec saint Paul, qu'*il nous a donné un ministère de réconciliation* (1), l'Apôtre appelant ainsi la predication de l'Evangile et les sacremens, par lesquels la grâce du salut se communique. *Il nous a chargés*, dit-il, *de porter des paroles de réconciliation; nous parlons donc comme ambassadeurs de Jésus-Christ, et comme*

(1) Quantò magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam. *Eccli.* 3. 20.

(1) Dedit nobis ministerium reconciliationis.

si Dieu lui-même exhortoit par notre bouche (1). C'est par nous, c'est par ces langues de chair qu'il nous a données, qu'il veut parler aux âmes et toucher le cœur des hommes : ainsi nous avons plus besoin d'humilité que les autres, et cela pour deux raisons principales. La première est, que plus notre vocation et notre emploi sont sublimes, plus nous sommes exposés aux attaques de l'orgueil et de la vanité. Les montagnes les plus hautes sont les plus sujettes à être battues des vents : la grandeur de notre ministère fait que nous sommes respectés et honorés de tout le monde; qu'on nous regarde comme des Saints, comme de nouveaux apôtres, et comme des gens qui sanctifient ceux qui les approchent. Il faut un fondement d'humilité bien profond, pour empêcher qu'un édifice si élevé ne tombe par terre : il faut un grand fonds et une grande solidité de vertu, pour ne pas succomber sous une charge si pesante; et difficilement peut-on se voir universellement honoré, sans que le cœur s'enfle. Peu de gens ont la tête assez forte, pour demeurer dans un lieu fort élevé, sans que l'éblouissement leur prenne : à combien a-t-elle tourné ? combien, faute d'humilité, sont tombés de l'élévation où ils étoient ? combien en a-t-on vu prendre comme des aigles, un vol élevé dans la vertu, et devenir ensuite des oiseaux de nuit, par

(1) Et posuit in nobis verbum reconciliationis. Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos. 2. *Cor.* 5. 19. 20.

leur orgueil ! Le solitaire dont il est parlé dans la vie de saint Pacôme et de saint Palémon (1), qui marchoit sur des charbons ardens sans se brûler, faisoit sans doute des miracles ; mais il vint malheureusement à en concevoir de l'orgueil, et à mépriser tellement les autres, que se regardant comme infiniment au dessus d'eux : Celui-là est saint, leur disoit-il, en parlant de lui-même, qui marche sur le feu sans se brûler ; qui de vous autres en peut faire autant ? Saint Palémon le reprit sévèrement de cette vanité, mais sans fruit : le malheureux tomba peu de temps après dans le désordre, et fit une fin déplorable. Les histoires saintes sont pleines de pareils exemples.

Nous avons donc particulièrement besoin du fondement de l'humilité, car sans cela nous courons risque de tomber dans l'orgueil et dans le plus grand orgueil de tous, qui est l'orgueil spirituel. Saint Bonaventure servira à mieux éclaircir cette doctrine. Il dit qu'il y a deux sortes d'orgueil : un orgueil charnel, qui vient des choses temporelles, et un orgueil spirituel, qui vient des choses spirituelles ; et que celui-ci est bien plus grand et plus criminel que l'autre. La raison qu'il en donne est claire : c'est que l'orgueilleux, ajoute-t-il, est proprement un voleur, puisqu'il prend le bien d'autrui, contre la volonté de celui à qui il appartient.

---

(1) *In Vit. S. Pacom. è Greco in Lat. versa per celeberr. Abb. Le Petit.*

Il dérobe la gloire qui appartient uniquement à Dieu, que Dieu s'est particulièrement réservée, et qu'il déclare dans Isaïe *qu'il ne veut point donner à un autre* (1). Il la dérobe, dis-je, autant qu'il dépend de lui, et se l'attribue comme une chose qui lui est propre. Or celui qui s'énorgueillit des biens naturels, comme de la bonne constitution du corps, de la noblesse, de l'habileté, de l'esprit, du savoir et de toutes les autres qualités semblables, commet sans doute un larcin, puisque toutes ces choses appartiennent à Dieu; mais parce que ce sont des biens de peu de valeur, et comme des meubles inutiles et de rebut, son crime en est beaucoup moindre. Mais celui qui s'énorgueillit des dons spirituels que Dieu a répandus en lui, et du fruit qu'il opère par son moyen dans les âmes; celui-là est un grand criminel, qui dépouille Dieu de sa gloire, c'est un insigne voleur, qui dérobe les trésors les plus précieux de la maison de Dieu, et que Dieu a achetés au prix de son sang et de sa vie. Saint François avoit si peur de tomber dans cette espèce d'orgueil, qu'il disoit souvent à Dieu : Seigneur, si vous voulez me gratifier de vos dons, soyez-en vous-même le gardien; car je me défie de moi, et je suis un voleur insigne qui vous ferois peut-être banqueroute. Marchons avec la même crainte : nous en avons beaucoup plus de sujet que ce grand Saint, puisque nous ne sommes pas si

(1) Gloriam meam alteri non dabo. *Is.* 42. 8. *et* 48. 11.

humbles que lui, et prenons garde de tomber dans un orgueil si dangereux. Dieu nous a mis ses trésors entre les mains : c'est un dépôt qu'il nous a confié ; ne lui faisons pas banqueroute, n'en retenons rien pour nous l'approprier, mais rendons-lui fidèlement tout ce qui lui appartient.

Ce ne fut pas sans un grand mystère que le Sauveur du monde, lorsqu'il apparut à ses disciples, le jour de son ascension, leur reprocha premièrement leur incrédulité et la dureté de leur cœur, et leur commanda ensuite d'aller prêcher l'Evangile par toute la terre, et leur donna le pouvoir de faire des miracles. Il voulut nous faire entendre par là, que celui qui doit être élevé aux plus grands emplois de la grâce, doit premièrement s'humilier et s'abaisser en lui-même, par la connoissance de sa foiblesse et de sa misère, afin que quoiqu'après cela il fasse des miracles, et porte son vol jusque dans le ciel, il puisse demeurer toujours ferme dans la connoissance de son néant et de sa bassesse, sans s'attribuer autre chose que sa propre indignité. Théodoret remarque à ce propos (1), que ce fut pour ce même sujet que quand Dieu voulut choisir Moïse, pour être le chef et le conducteur de son peuple, et pour opérer tant de merveilles par son moyen, il lui commanda auparavant de mettre la main dans son sein, et voulut qu'il en retirât toute couverte de lèpre cette

(1) *Theod. quæst. 10. sup. Exod.*

même main qui devoit séparer les eaux de la mer rouge, et faire ensuite tant d'autres prodiges.

La seconde raison pour laquelle nous avons plus besoin d'humilité que les autres, c'est pour rendre par-là notre ministère plus utile au salut des âmes. De sorte que non-seulement elle nous est nécessaire pour notre propre perfection, et pour empêcher que l'orgueil et la vanité ne nous perde; mais aussi pour gagner plus aisément notre prochain à Dieu, et faire plus de progrès dans les âmes. Or l'un des moyens qui peuvent le plus y servir, est l'humilité; c'est que nous sachions nous défier de nous-mêmes, et qu'au lieu de nous appuyer sur nos propres forces, et sur notre habileté et notre prudence, nous mettions toute notre confiance en Dieu, conformément à ces paroles du Sage: *Ayez confiance en Dieu de tout votre cœur, et ne vous appuyez pas sur votre prudence* (1). La raison de ceci, comme nous le montrerons ensuite plus au long, est que quand nous défiant de nous-mêmes, nous mettons toute notre confiance en Dieu seul, nous remettons alors tout sur lui, et nous le chargeons de tout: de manière qu'il est obligé par-là d'y mettre plus particulièrement la main. La conversion des âmes est votre affaire, Seigneur, et non pas la nôtre; travaillez-y donc, puisqu'aussi-bien nous n'y pouvons rien de nous-mêmes. Voilà ce que

(1) Habe fiduciam in Domino, et ne innitaris prudentiæ tuæ. *Prov.* 3. 5.

nous devons dire à Dieu, si nous voulons qu'il bénisse notre travail : mais quand nous nous confions sur les moyens que notre propre raison nous fournit, alors nous nous donnons part dans la chose, nous nous en attribuons une partie, et nous ne saurions rien nous attribuer que nous ne l'ôtions à Dieu. Il en est de cela comme des deux bassins de la balance : quand l'un hausse, l'autre baisse. Tout ce que nous nous attribuons, nous l'ôtons à Dieu, et par-là nous lui dérobons la gloire et l'honneur qui lui appartiennent en propre ; et qui sait si ce n'est pas là souvent la cause pour laquelle on fait si peu de fruit dans les âmes ?

Nous lisons dans la vie de saint Ignace (1), qu'étant à Rome, et ne sachant pas bien la langue italienne, il faisoit un si grand fruit dans les âmes, par les exhortations chrétiennes qu'il faisoit d'une manière simple et grossière, que souvent l'exhortation achevée, les auditeurs alloient se jeter aux pieds du confesseur, le cœur percé de douleur, et avec tant de gémissemens et de sanglots, qu'à peine pouvoient-ils proférer une parole. C'est qu'il fondoit toute la force de son discours, *non pas sur des termes propres à persuader suivant les règles de la sagesse humaine, mais sur l'esprit et la puissance de Dieu, qui éclatoient en lui* (2). Comme il se défioit de lui-même, et qu'il mettoit toute

(1) *Lib.* 3. *c.* 2. *ejus vitæ.*

(2) Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis. 1. *Cor.* 2. 4.

sa confiance en Dieu, Dieu aussi donnoît tant d'efficace et tant de vertu à tout ce qu'il disoit, qu'il sembloit que toutes ses paroles fussent autant de flèches ardentes dont il perçoit le cœur de ses auditeurs. Que sait-on si le peu de fruit qu'on fait maintenant dans les âmes, ne vient point de ce que nous sommes trop attachés à nos lumières, de ce que nous nous confions trop sur le secours des moyens humains, sur les sciences, sur la force du raisonnement, sur la politesse et sur l'éloquence d'un discours fleuri, et de ce que, par une vaine complaisance, nous nous applaudissons à nous-mêmes ? Hé bien, dit Dieu, je ferai en sorte que lorsque vous croirez avoir dit les meilleures choses du monde, et les plus propres à votre sujet, lorsque vous serez le plus content de vous, et que vous penserez avoir le mieux réussi, ce sera alors que vous réussirez le moins, et que l'on verra en vous l'accomplissement des paroles du Prophète : *Donnez-leur, Seigneur. Mais que leur donnerez-vous pour châtiment? Etouffez leur fruit dans leurs flancs, et tarissez le lait dans leurs mamelles* (1). Ce nom de père qu'on vous donne, lorsqu'on vous nomme le père prédicateur, sera en vous un nom vain et inutile : car vous n'aurez point d'enfans spirituels, vous n'aurez point de quoi les allaiter, ou du moins le lait que vous leur donnerez ne leur pro-

(1) Da eis, Domine. Quid dabis eis ? Da eis vulvam sine liberis, et ubera arentia. *Os.* 9. 14.

fitera point. Voilà le châtiment que mérite celui qui veut usurper le bien qui appartient uniquement à Dieu, et se l'attribuer à lui-même. Je ne dis pas pourtant qu'il ne faille étudier et peser exactement tout ce que l'on doit prêcher : mais cela ne suffit pas, il faut aussi le recommander soigneusement à Dieu, avec larmes; et après s'être bien rompu la tête à l'examiner et à le diriger, il faut encore dire : *Nous sommes des serviteurs inutiles; nous n'avons fait que ce que nous avons dû* (1). Et que puis-je faire après tout ? Un peu de bruit tout au plus avec mes paroles, comme un mousquet qu'on tire sans balle; mais c'est à vous, Seigneur, à frapper le coup dans le cœur : *Le cœur du roi est en la main du Seigneur; il le fera pencher partout où il lui plaira* (2). C'est à vous uniquement à toucher les cœurs; car qui sommes-nous pour pouvoir y réussir par nous-mêmes ? et de quelle vertu peuvent être, sans votre grâce, tous nos discours et tous les moyens humains dont nous pouvons nous servir pour une fin si élevée au dessus de la nature, que la conversion des âmes ? Sur quoi donc, lorsqu'il nous semble que nous faisons quelque fruit dans les âmes, et que les choses nous réussissent, sur quoi, dis-je, fondons-nous alors cette vaine complaisance de nous-mêmes, à laquelle nous nous laissons aller

(1) Servi inutiles sumus : quod debuimus facere fecimus. *Luc.* 17. 10.

(2) Cor regis in manu Domini; quocumque voluerit, inclinabit illud. *Prov.* 21. 1.

comme si ce bon succès étoit notre ouvrage ? *La hache*, dit le Seigneur dans Isaïe, *ne se glorifiera-t-elle point aux dépens de celui qui en coupe ? ou la scie ne s'attribuera-t-elle point l'honneur qui est dû à celui qui la fait servir ? C'est de même que si une baguette s'élevoit contre celui qui la porte ; ou qu'un bâton, qui n'est qu'un morceau de bois mort, vînt à se glorifier* (1). Voilà l'image de ce que nous sommes à l'égard de la conversion des âmes. Nous ne sommes que des bois qui n'avons aucun mouvement de nous-mêmes, que celui qu'il plaît à Dieu de nous donner : nous n'avons donc pas sujet de nous glorifier de rien, et c'est à lui seul que nous devons attribuer le succès de tout.

Il est si jaloux que nous ne puissions faire aucun fondement sur nos propres forces et sur les secours humains, et il veut tellement que nous lui donnions la gloire de toute chose, que c'est par cette raison qu'il voulut choisir pour la prédication de l'Evangile et pour la conversion du monde, non pas des hommes remplis de savoir et d'éloquence, mais de simples pêcheurs, et des gens grossiers et ignorans. *Dieu a choisi*, dit saint Paul, *des gens qui étoient fous selon le monde, pour confondre l'orgueil des sages ; et Dieu a choisi ce qu'il y avoit de plus*

(1) Nunquid gloriabitur securis contra eum qui secat in ea ? aut exaltabitur serra contra eum à quo trahitur ? Quomodo si elevetur virga contra elevantem se, et exaltetur baculus qui utique lignum est. *Isai.* 10. 15.

foible dans le monde, et ce qui n'étoit rien aux yeux du monde, pour détruire ce qu'il y a de plus grand dans le monde. Voulez-vous savoir pourquoi il en a usé ainsi ? *C'est*, continue l'Apôtre, *afin que personne ne se glorifie en lui-même ; mais que selon qu'il est écrit, celui qui se glorifie, se glorifie seulement dans le Seigneur* (1). Si les prédicateurs de l'Evangile avoient été de puissans princes, et qu'à main armée ils eussent été planter l'Evangile par toute la terre, on auroit pu attribuer la conversion du monde à la terreur de leurs armes. Si Dieu avoit choisi pour cet effet de grands orateurs, qui par un profond savoir et une éloquence vive, eussent convaincu les philosophes, on auroit pu attribuer ce succès à la force de leur doctrine, et la gloire de Jésus-Christ en auroit été diminuée d'autant. Mais il en a usé autrement ; et il n'a pas voulu que *la sagesse et l'éloquence humaine eussent part à la prédication de l'Evangile, de peur de diminuer par-là l'opinion du mérite de la croix de Jésus-Christ* (2). Saint Augustin dit que le Sauveur de nos âmes voulant abaisser l'orgueil des superbes, ne s'est pas servi des orateurs pour attirer les pêcheurs à lui ; mais que, par le moyen d'un simple

---

(1) Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret ; ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus ; sed quemadmodum scriptum est : Qui gloriatur, in Domino glorietur. 1. *Cor.* 1. 27. 28. 29 *et* 31.

(2) Evangelizare, non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi. 1. *Cor.* 1. 17.

pêcheur, il s'est acquis les empereurs mêmes. Cyprien, continue-t-il, étoit un grand orateur : mais avant cela Pierre a été pêcheur, et c'est par ce pêcheur que les orateurs et les empereurs ont été soumis à la foi (1).

L'Ecriture-Sainte est pleine d'exemples, dans lesquels nous voyons que Dieu s'est servi d'instrumens foibles, pour l'exécution des plus grands desseins; et cela afin de mieux imprimer cette vérité dans nos cœurs, que nous ne devons jamais nous glorifier de rien, mais qu'il faut attribuer la gloire de tout à Dieu seul. C'est ce que nous apprend la victoire insigne que Judith, une femme foible et seule, remporta contre une armée de plus de cent quarante mille hommes. C'est ce que nous enseigne celle que David remporta sur Goliath, lorsque tout jeune, et n'ayant que sa fronde pour toutes armes, il le terrassa d'un seul coup, et triompha des Philistins. *Pour faire connoître à toute la terre*, dit l'Ecriture, *qu'il y a un Dieu qui prend soin d'Israël, et afin que toute cette assemblée sache que ce n'est point par l'épée et par la lance que le Seigneur donne la victoire dans les combats, mais qu'elle vient de lui seul* (2). Ce que dit le Seigneur à Gédéon,

(1) Dominus noster Jesus Christus volens superborum frangere cervices, non quæsivit per oratorem, piscatorem, sed è piscatore lucratus est imperatorem. Magnus Cyprianus orator, sed priùs Petrus piscator, per quem postea crederet non solùm orator, sed et imperator. *Aug. tract.* 11. *sup. Joan.*

(2) Ut sciat omnis terra quia est Deus in Israel, et noverit universa ecclesia hæc, quia non in gladio, neque in hasta salvat Dominus : ipsius enim est bellum. 1. *Reg.* 17. 47.

qui avoit assemblé trente-deux mille hommes contre les Madianites, qui étoient plus de cent trente mille, marque encore plus expressément la même chose. *Vous avez trop de monde avec vous*, dit le Seigneur, *pour que je livre les Madianites entre vos mains* (1). Admirez la raison que Dieu lui donne : Vous ne vaincrez pas, parce que vous avez trop de monde. S'il eût dit : Vous ne pourrez pas vaincre, parce qu'ils sont beaucoup, et que vous êtes peu, il semble que cela eût été plus juste : mais non, vous vous trompez, c'eût été raisonner à la façon des hommes ; et c'est raisonner à la manière de Dieu, de dire : Vous ne pourrez pas vaincre, parce que vous avez trop de troupes. Mais pourquoi encore ? *De peur*, ajoute le Seigneur, *qu'Israël ne s'en glorifie mal à propos, et ne dise qu'il doit son salut à ses propres forces* (2). Dieu ordonne donc à Gédéon de ne prendre que trois cents hommes ; lui commande de combattre les ennemis avec ce petit nombre, et lui donne une victoire signalée, sans qu'il fût besoin de tirer l'épée. Le son des trompettes qu'ils portoient dans une main, et le bruit du choc des cruches, et l'éclat des flambeaux qu'ils portoient dans l'autre, furent les moyens dont Dieu se servit pour jeter une telle épouvante parmi leurs ennemis, que se renversant les uns sur les

(1) Multus tecum est populus, nec tradetur Madian in manus ejus. *Judic.* 7. 2.

(2) Ne glorietur contra me Israel, et dicat : Meis viribus liberatus sum. *Ibid.*

autres, ils se défirent d'eux-mêmes, et se tuèrent presque tous l'un l'autre. Les Israélites ne pourront pas dire maintenant que c'est par leurs propres forces qu'ils ont vaincu ; et voilà à quoi Dieu prétend les réduire. Que si dans les choses temporelles et humaines, dans lesquelles il y a quelque proportion entre les moyens dont nous nous servons et la fin que nous nous proposons, entre nos forces et la victoire, Dieu ne veut pas que nous nous donnions la gloire de rien, mais que nous reconnoissions que le gain des batailles et le succès des affaires viennent de lui. Si dans l'ordre des choses naturelles, ni celui qui plante, ni celui qui arrose n'est proprement rien ; si ce n'est pas le jardinier, mais Dieu seul qui fait croître les plantes, et porter du fruit aux arbres : que doit-ce être dans l'ordre de la grâce, dans la conversion des âmes, dans leur progrès dans la vertu, et dans toutes les choses spirituelles, où les forces humaines sont si bornées, et nos mesures si courtes, qu'elles n'ont aucun rapport avec une fin si élevée. *Ce n'est donc ni celui qui plante, ni celui qui arrose, qui est quelque chose, mais celui qui donne la vertu de croître ; et celui-là c'est Dieu seul* (1). Lui seul peut faire croître et fructifier dans sa grâce les plantes que nous cultivons ; lui seul peut jeter la terreur et l'épouvante dans le cœur des hommes ; lui

(1) Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat ; sed qui incrementum dat Deus. 1. *Cor.* 3. 7.

seul peut faire qu'ils détestent leurs péchés, et qu'ils quittent leur mauvaise vie. Car pour nous, que pouvons-nous faire, sinon un peu de bruit avec la trompette de l'Evangile? Cependant si nous brisons en même temps notre corps par la mortification, et que nous fassions luire notre lumière devant les hommes par une vie exemplaire, nous ne ferons pas peu; car c'est par-là que Dieu nous donnera la victoire.

Tirons de ceci deux maximes, qui seront pour nous d'une grande consolation dans l'exercice de nos ministères, et qui serviront beaucoup à les rendre utiles à notre progrès particulier, et à celui de notre prochain. La première est de nous défier de nous-mêmes, comme nous l'avons déjà dit; de mettre toute notre confiance en Dieu, et de n'attribuer nos succès qu'à lui seul. Ne nous élevons de rien, dit saint Chrysostome; mais reconnoissons-nous inutiles, afin de devenir utiles et pour nous et pour les autres (1); et saint Ambroise nous avertit, que si nous voulons faire du fruit dans les âmes, il faut que nous observions ce précepte de saint Pierre : *Si quelqu'un parle, qu'il parle comme n'étant que l'instrument de la parole de Dieu. S'il fait quelque chose, qu'il le le fasse, comme n'agissant que par le pouvoir que Dieu lui en donne, afin que Dieu soit honoré en toutes choses, par Jésus-Christ, à qui la gloire et l'empire appar-*

(1) Nolimus igitur extolli; sed et nos dicamus inutiles, et utiles efficiamur. *Chrys. hom.* 38. *ad pop. Antioch.*

tiennent dans toute l'étendue des siècles (1). Ne nous attribuons donc rien à nous-mêmes; ne dérobons rien à Dieu, et ne concevons aucune vaine complaisance de quoi que ce soit.

La seconde maxime que nous devons tirer de ce que nous avons dit, et qui nous est encore très-nécessaire, c'est de ne pas nous décourager dans la vue de notre foiblesse et de notre misère. Car qui est celui qui se voyant appelé à une charge si élevée, et à une fin si sublime, que celle de convertir les âmes, de les tirer de la servitude du péché, et des ténèbres de l'hérésie et de l'infidélité; qui est celui, dis-je, qui considérant ces choses, et jetant ensuite les yeux sur lui-même, ne perdroit pas courage par la connoissance de la disproportion de ses forces avec une entreprise si haute? Ce n'est pas moi, dira-t-il, que cela regarde, j'ai plus besoin de conversion que personne, je connois trop bien ma foiblesse, et je suis le moindre et le plus incapable de tous. Mais il se trompe dans son raisonnement: c'est à cause de cela même, que Dieu le destine à une si grande entreprise. Moïse ne pouvoit se persuader que ce fût lui qui dût exécuter une chose si merveilleuse, que de tirer le peuple d'Israël de la servitude d'Egypte, de sorte que s'excusant à Dieu, qui lui en donnoit la charge: *Qui suis-je*, lui disoit-il, *pour*

(1) Si quis loquitur, quasi sermones Dei: si quis ministrat, tanquam ex virtute, quam administrat Deus: ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum, cui est gloria et imperium in secula seculorum. 1. *Petr.* 4. 11.

aller trouver Pharaon, et pour tirer Israël de l'Egypte ? Je vous conjure, Seigneur, envoyez qui vous devez envoyer ; pour moi, j'ai peine à parler (1). Voilà ce que Dieu demande. *Allez* lui dit-il, *je parlerai par votre bouche, et je vous enseignerai ce que vous devez dire* (2). La même chose arriva au prophète Jérémie. Dieu l'envoyoit porter sa parole aux nations. Il s'en excusa, et lui dit : *Ah, Seigneur, vous voyez que je ne saurois parler, et que je ne suis encore qu'un enfant* (3). Et c'est précisément pour cela qu'il faut que vous y alliez ; c'est ce que Dieu cherche. Que si au contraire vous aviez de grands talens, peut-être ne vous auroit-il pas choisi, de peur que vous ne lui dérobassiez la gloire de ce que vous feriez, et que vous ne voulussiez vous l'attribuer en partie. Dieu cherche des gens humbles, des gens qui ne puissent rien s'attribuer à eux-mêmes ; et c'est par eux qu'il exécute les plus grands desseins.

L'Ecriture-Sainte rapporte que quand les disciples furent revenus de leur mission, le Sauveur des âmes voyant le fruit qu'ils avoient fait, et les merveilles qu'ils avoient opérées, s'en réjouit à l'heure même dans le Saint-Esprit, et dit : *Je vous rends grâces*,

---

(1) Quis sum ego ut vadam ad Pharaonem, et educam filios Israel de Egypto ? Obsecro, Domine, mitte quem missurus es : impeditioris et tardioris linguæ sum. *Exod.* 3. 11. *et* 4. 10 *et* 13.

(2) Perge, ego ero in ore tuo, doceboque te quid loquaris. *Ibid.* 12.

(3) A ! a ! a ! Domine Deus, ecce nescio loqui, quia puer ego sum. *Jerem.* 1. 6.

mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudens du siècle, et que vous les avez découvertes aux simples et aux ignorans; et je vous rends grâces encore, mon Père, de ce qu'il vous a plu d'en user ainsi (1). Heureux les simples! heureux les humbles! heureux ceux qui ne s'attribuent rien à eux-mêmes! c'est eux que Dieu élève, c'est par eux qu'il exécute les merveilles de sa grâce; c'est eux qu'il choisit pour l'instrument des plus grandes choses, pour opérer de grandes conversions, et faire de grands progrès dans les âmes. Que personne donc ne perde courage. *Ne craignez point, petit troupeau; car il a plu à votre Père de vous donner le royaume de Dieu* (2). Et vous, Compagnie de Jésus, qui êtes maintenant la plus foible et la moins nombreuse de toutes, ne vous découragez point pour cela; car il a plu à votre père céleste, de vous donner pouvoir sur les âmes et sur les cœurs des hommes. Je vous serai favorable à Rome (3), dit Jésus-Christ, lorsqu'il apparut à notre saint fondateur qui y alloit; et c'est de cette apparition miraculeuse, que notre religion, qui se formoit alors, prit ensuite le nom de

(1) Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita, Pater: quoniam sic fuit placitum ante te. *Matth.* 11. 25 *et* 26.

(2) Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum Dei. *Luc.* 12. 32.

(3) Ego vobis Romæ propitius ero. *In ejus vit. lib.* 2, *c.* 11.

Compagnie de Jésus. Ce nom nous marque que ce n'est pas seulement à l'ordre de saint Ignace, mais à la compagnie même de Jésus, que nous sommes appelés, et nous assure en même temps la protection qu'il a promise à notre Père. Ainsi, puisque c'est proprement Jésus-Christ qui est notre conducteur et notre chef, il ne faut point que nous nous lassions, ni que nous perdions courage dans une si haute entreprise, que celle du salut des âmes, à laquelle il a plu à Dieu de nous appeler.

CHAPITRE V.

Du premier degré de l'humilité, qui est d'avoir une humble opinion de soi-même.

SAINT Laurent Justinien dit que personne ne sait bien ce que c'est que l'humilité, que celui qui en a reçu le don de Dieu; que d'elle-même elle est très-difficile à connoître, et qu'il n'y a rien où l'homme se trompe tant, que dans la connoissance de la véritable humilité. Vous pensez, dit-il, qu'elle consiste à dire que vous êtes un pécheur et un misérable (1) : si elle consistoit en cela, rien au monde ne seroit plus aisé; nous serions tous humbles, car nous tenons tous

(1) *S. Clim. grad.* 25. *art.* 44.

le même langage, et plût à Dieu que nous le crussions comme nous le disons, et que ce ne fût pas seulement une manière de parler ! Vous pensez qu'elle consiste encore à porter des habits grossiers, et à s'occuper à des ministères bas et méprisables ; nullement, car il peut y avoir bien de l'orgueil caché là-dessous. Il se peut faire que par-là on prétende se distinguer des autres, et passer pour plus homme de bien et plus humble qu'eux, et qu'ainsi tout cela ne soit qu'un rafinement d'orgueil. Ce n'est pas que ces choses extérieures, comme nous le dirons dans la suite, ne contribuent fort à la véritable humilité, quand on les prend comme on le doit ; mais après tout, ce n'est point en cela qu'elle consiste. Plusieurs, dit saint Jérôme, embrassent l'ombre et l'apparence de l'humilité, mais peu l'humilité même (1). Il est aisé de marcher la tête penchée et les yeux baissés ; de prendre un ton de voix humble, de soupirer de temps en temps, et de s'appeler un pécheur et un misérable à chaque parole qu'on dit ; mais dites à ces personnes quelque parole qui puisse les piquer le moins du monde, et vous verrez combien ils sont éloignés de l'humilité véritable. Laissons donc là le déguisement des paroles et ces manières affectées ; c'est la patience qui fait voir si on est véritablement humble : c'est elle qui est la pierre de touche de l'humilité (2).

(1) Multi humilitatis umbram, pauci veritatem sectantur. *Hier. ep.* 2.

(2) Auferantur omnia figmenta verborum : cessent simulati gestus : verum humilem patientia ostendit. *Ubi sup.*

Saint Bernard explique plus particulièrement en quoi consiste cette vertu, et en donne ainsi la définition : L'humilité, dit-il, est une vertu qui rend l'homme méprisable à soi-même, par une véritable connoissance de soi-même (1). L'humilité ne consiste donc point dans les paroles ni dans les dehors, elle consiste dans les sentimens du cœur; elle consiste à avoir une basse opinion de soi-même, fondée sur la profonde connoissance qu'on a de son néant, et à désirer d'être méprisé du monde.

Les Saints qui ont traité cette matière en détail, admettent plusieurs degrés d'humilité. Saint Benoît, qui a été suivi en cela par saint Thomas (2) et par plusieurs autres, en compte douze. Saint Anselme (3) n'en compte que sept. Saint Bonaventure (4) les réduit à trois; et c'est lui que nous suivrons maintenant pour une plus grande brièveté, et afin que cette doctrine étant resserrée en moins de points, il nous soit plus facile de l'avoir toujours devant les yeux pour la pratiquer. Le premier degré de l'humilité, dit saint Bonaventure, est d'avoir une basse opinion de soi-même, et l'unique moyen pour cela est de se connoître. La définition de saint Bernard n'embrasse que ces deux choses, ainsi elle ne comprend que le premier degré

(2) Humilitas est virtus quâ homo verissimâ suî cognitione sibi ipsi vilescit. *Bern. tract. de grad. humilit.*

(2) *S Thom.* 2. 2. *q.* 161. *art.* 6.

(3) *S. Anselm. de similitudinibus.*

(4) *S. Bon. de processu Relig. c.* 22.

dont nous parlons. L'humilité est une vertu qui rend l'homme méprisable à soi-même, voilà la première ; par une véritable connoissance de soi-même, voilà l'autre. De-là vient que quelques-uns mettent la connoissance de soi-même pour le premier degré de l'humilité, et sans doute avec raison, mais parce que nous les réduisons ici tous à trois avec saint Bonaventure, nous comptons pour le premier degré de l'humilité, d'avoir une basse opinion de soi, et nous regardons la connoissance de soi-même, comme le moyen nécessaire pour parvenir à ce degré. Cependant au fond c'est la même chose, et nous convenons tous que la connoissance de soi-même est le principe et le fondement de l'humilité et de ce que nous devons croire de nous. Car, comment savoir ce qu'on doit croire précisément de quelqu'un, si on ne le connoît pas ? C'est une chose impossible : il faut premièrement que vous le connoissiez bien, et ensuite vous réglerez là-dessus l'opinion que vous devez en avoir. Il est donc nécessaire qu'avant toutes choses vous vous connoissiez à fond ; après cela tenez-vous pour ce que vous êtes, on vous le permet. Vous serez humble, dès que vous vous connoîtrez, car vous verrez que vous êtes peu de chose. Saint Isidore, dans ses Etymologies, dit que le mot de superbe en latin, vient de ce que celui qu'on appelle ainsi, veut être estimé par-dessus ce qu'il est en effet (1). Aussi, une des raisons que quelques-

(1) Superbus dictus est, quia super vult videri. *Isidor. L. Etymol.*

uns donnent de l'amour que Dieu a pour l'humilité, c'est qu'il aime la vérité sur toutes choses. Or, l'humilité est la vérité même; au lieu que l'orgueil et la présomption n'est que mensonge et que tromperie; car vous n'êtes pas en effet ce que vous pensez être, ni ce que vous voulez que les autres pensent de vous. Si vous voulez donc marcher dans la vérité et dans l'humilité, tenez-vous pour tel que vous êtes; et certainement ce n'est pas vous demander beaucoup; car, quelle raison y auroit-il que vous vous crussiez autre que ce que vous êtes? Et ne seroit-ce pas une tromperie bien étrange et bien dangereuse que vous vous feriez à vous-même?

CHAPITRE VI.

De la connoissance de soi-même, qui est la source de l'humilité, et l'unique moyen pour l'acquérir.

Commençons maintenant à approfondir ce que nous sommes, et à creuser dans la connoissance de notre misère et de notre foiblesse, afin que nous y trouvions le trésor de l'humilité. On a perdu une dragme, dit saint Jérôme; et c'est dans la boue et dans l'ordure qu'on la retrouve (1). C'est dans le fumier et

(1) Dragma periit, et tamen invenitur in stercore. *Hieron. ad Rustic.*

dans l'ordure de vos péchés et de votre misère, que vous trouverez la pierre précieuse de l'humilité. Pour procéder en ceci avec ordre, voyons premièrement ce que c'est que l'homme dans l'être naturel, et que ce soit là le premier coup de bêche que nous donnions. Ayez toujours ces trois choses présentes à l'esprit, dit saint Bernard : ce que vous avez été, ce que vous êtes, ce que vous serez; mais qu'avez-vous été, qu'une semence impure ? Qu'êtes-vous, qu'un vaisseau d'immondices ? Que serez-vous, que la pâture des vers (1) ? Il y a déjà beaucoup ici de quoi méditer et de quoi approfondir; et c'est avec raison que le pape Innocent s'écrie : O misérable et honteuse condition de la nature humaine ! Voyez les herbes et les plantes : elles produisent des feuilles, des fleurs et des fruits, et le corps de l'homme n'engendre que des saletés ; elles produisent l'huile, le vin et le baume, et répandent une odeur agréable, et le corps humain est un cloaque d'ordure et de puanteur. Enfin tel arbre, tel fruit (2); car *un mauvais arbre ne peut jamais porter de bons fruits* (3). C'est une

(1) Ista tria semper in mente habeas; quid fuisti, quia sperma fœtidum? Quid es, quia vas stercorum? Quid eris, quia esca vermium! *Bern. in form. hon. vit.*

(2) O vilis conditionis humanæ indignitas ! ô indigna vilitatis humanæ conditio ! Herbas et arbores investiga : illæ de se producunt flores, et frondes, et fructus; et de te lendes, et pediculos, et lumbricos. Qualis arbor, talis fructus. *Innoc. Pap. l.* 8. *de contemptu mundi.*

(3) Non enim potest arbor mala bonos fructus facere. *Matth.* 7. 18.

comparaison

comparaison très-juste que celle que les Saints font du corps de l'homme à un amas de fumier couvert de neige, qui paroît beau et éclatant au dehors, mais qui n'est qu'ordure et que corruption au dedans. Si vous prenez garde, dit saint Bernard, à toutes les saletés qui sortent du corps humain, il n'y a pas de fumier ni d'égoût si sale (1). C'est cette considération qui fait dire à Job : *J'ai dit à la pouriture : Vous êtes mon père ; et aux vers : Vous êtes ma mère et ma sœur* (2). En effet, l'homme est-il autre chose qu'une source de corruption, et un sac de vers et de pouriture ? De quoi donc pouvons-nous tirer vanité ? *De quoi peut s'énorgueillir la poussière et la cendre* (3) ? Ce ne sera pas du moins de ce que nous venons de dire ; car nous n'y pouvons trouver au contraire que des sujets de nous humilier et de nous mépriser nous-mêmes. C'est un bon gardien de l'humilité, dit saint Grégoire, que le souvenir des infirmités et des misères de l'homme (4) ; c'est sous ce fumier que cette plante se conserve parfaitement bien.

Mais donnons encore un coup de bèche, et creusons un peu plus avant : regardez ce que vous étiez avant que Dieu vous créât :

(1) Si diligenter consideres quid per os et nares, cæterosque corporis meatus egrediatur, vilius sterquilinium nunquam vidisti. *Bern. c.* 3. *medit.*

(2) Putredini dixi : Pater meus es ; mater mea et soror mea, vermibus. *Job.* 17. 14.

(3) Quid superbit terra et cinis ! *Eccli.* 10. 9.

(4) Custos humilitatis est recordatio propriæ fœditatis. *Greg. Moral. l.* 3. *c.* 18. *et l.* 13. *c.* 16.

vous verrez que vous n'étiez rien, et que vous ne pouviez de vous-même vous tirer de l'abîme du néant, mais que c'est Dieu qui vous en a tiré par sa bonté, en vous donnant l'être que vous possédez. De sorte donc que de notre côté nous ne sommes rien, et que nous ne devons pas nous estimer plus que les choses qui ne sont point; c'est à Dieu seul qu'il faut attribuer ce que nous avons de plus qu'elles. *Si quelqu'un,* dit saint Paul, *s'imagine être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien effectivement, il se trompe lui-même*(1). Voilà une grande découverte que nous venons de faire; voilà de quoi nous enrichir d'humilité toute notre vie.

Mais il y a encore plus : c'est que même après avoir reçu l'être, nous ne subsistons pas de nous-mêmes. Ce n'est pas comme une maison que l'architecte laisse quand il l'a bâtie, et qui se soutient d'elle-même sans avoir besoin de lui. Nous avons, après la création, et à chaque moment de notre vie, autant besoin de Dieu, pour ne pas perdre l'être que nous possédons, que nous en avons eu pour l'acquérir, quand nous n'étions rien. Il nous soutient incessamment avec sa main toute-puissante, pour nous empêcher de tomber dans l'abîme du néant d'où il nous a tirés; c'est pourquoi le Prophète royal lui dit : *Vous m'avez formé, Seigneur, et vous avez étendu votre main sur moi* (2). C'est cette

(1) Si quis se existimat aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit. *Galat.* 6. 3.

(2) Tu formasti me, et posuisti super me manum tuam. *Ps.* 138. 5.

main qui me soutient, qui me conserve et qui m'empêche de retomber dans le néant d'où je suis sorti. Nous dépendons tellement de ce secours de Dieu, et notre conservation y est si fort attachée, que s'il venoit à nous manquer, et qu'il retirât sa main un moment, nous manquerions nous-mêmes dans le même instant; nous cesserions d'être, comme la lumière cesse, lorsque le soleil se cache, et nous retournerions dans notre premier néant. *Toutes les nations*, dit le prophète Isaïe, *sont devant lui comme si elles n'étoient point, et elles sont comme rien à son égard* (1). Nous disons aussi de nous tous les jours, que nous ne sommes rien; mais j'ai peur que nous ne le disions que des lèvres, et je doute que nous entendions bien ce que nous disons. Plût à Dieu que nous l'entendissions et que nous le sentissions comme l'entendoit et le sentoit le Prophète, lorsqu'il disoit à Dieu : *Tout ce que je suis est comme rien devant vous* (2). Je ne suis véritablement rien par moi-même; car je n'étois rien, et ce que je suis, je ne le tiens point de moi. C'est vous, Seigneur, qui m'avez donné l'être; c'est de vous que je le tiens : et pour moi quel sujet aurois-je de m'en glorifier, puisque je n'y ai contribué en rien, et que c'est vous seul qui me le conservez, et qui me donnez le pouvoir d'agir ? L'être, la respi-

---

(1) Omnes nationes quasi non sint, sic sunt coram Deo; et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei. *Isai.* 40. 17.

(2) Et substantia mea tanquam nihilum ante te. *Ps.* 38. 6.

ration et l'action, tout nous vient de votre main ; quant à nous, nous ne pouvons rien, parce que nous ne sommes rien de nous-mêmes. De quoi donc pouvons-nous nous énorgueillir ? De notre néant, peut-être ? Nous venons de dire avec le Sage : *De quoi peut s'énorgueillir la poussière et la cendre ?* Mais nous pouvons dire maintenant : De quoi peut s'énorgueillir le néant, qui est moins que la poussière et la cendre ? Quelle raison, quelle occasion a-t-il de s'enfler d'orgueil, et de se croire quelque chose ? Il n'en a certainement aucune.

CHAPITRE VII.

D'un moyen très-propre pour se connoître soi-même, et pour acquérir l'humilité, qui est la considération de ses péchés.

ALLONS plus avant : approfondissons et creusons davantage dans la connoissance de nous-mêmes ; remuons encore cette terre. Mais que peut-il y avoir à creuser de plus ? Y a-t-il quelque chose par delà le néant ? Oui, sans doute, il y a quelque chose ; il y a le péché que vous y avez ajouté. Et quel abîme n'est-ce point ? Il est bien plus grand que l'abîme du néant, parce que le péché est pire que le néant, et qu'il vaudroit mieux n'être point que de pécher. *Il auroit mieux valu*

pour lui qu'il ne fût point né (1), dit Jésus-Christ, en parlant de Judas, qui vouloit le trahir. Il n'y a rien de si abject, ni de si méprisable aux yeux de Dieu, dans toute l'étendue de l'être et du néant, que l'homme qui est en péché mortel, banni du ciel, déclaré ennemi de Dieu, et condamné aux peines éternelles de l'enfer. Ayons toujours cette considération présente à l'esprit, quand même nous ne nous sentirions la conscience chargée d'aucun péché mortel; et comme pour mieux connoître notre néant, nous nous sommes remis devant les yeux le temps où nous n'étions rien; ainsi pour connoître mieux notre bassesse et notre misère, souvenons-nous de celui où nous étions dans le péché. Songez dans quel misérable état vous étiez, lorsque vous étant rendu désagréable aux yeux de Dieu, par l'énormité de vos fautes, il ne vous regardoit que comme son ennemi, comme un enfant de colère, et comme un criminel dévoué aux feux éternels. Après cela remplissez-vous de confusion, et abaissez-vous le plus profondément que vous pourrez; car vous devez croire que dans quelque profond abaissement que vous vous mettiez, vous n'irez jamais jusqu'à l'excès du mépris que mérite celui qui a offensé le souverain bien, qui est Dieu. Cette méditation est un abîme infini et qui n'a point de fond; car jusqu'à ce que nous voyions dans

(1) Væ homini illi per quem filius hominis tradetur! Bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille. *Matth.* 26. 24.

le ciel combien la bonté de Dieu est grande, il est impossible que nous connoissions parfaitement combien le péché qui nous révolte contre lui est énorme, et quel châtiment on mérite quand on l'offense.

Que si nous faisions ces réflexions, et si nous creusions bien avant dans nos péchés et dans nos misères, que nous serions humbles ! que nous nous estimerions peu, et que nous recevrions les mépris et les opprobres avec joie ! Celui qui a été infidèle à Dieu, que ne doit-il point souffrir pour l'amour de lui, après être retourné en grâce ? Celui qui a quitté Dieu pour suivre ses passions, qui a offensé son créateur et son maître pour une volupté passagère, et qui méritoit par-là des supplices éternels; à quels mépris, à quelles injures et à quels affronts ne doit-il pas se soumettre de bon cœur, en satisfaction des offenses qu'il a commises contre la majesté d'un Dieu ? *J'avois péché*, dit David, en parlant à Dieu, *avant que vous m'eussiez humilié par les châtimens ; et c'est ce qui me rend plus soumis à vos saintes ordonnances* (1). C'est ce qui fait que je me tais, et que je n'ose me plaindre : car ce que je souffre n'est rien en comparaison de ce que mes offenses méritoient. Vous ne m'avez point puni, Seigneur, comme j'aurois dû l'être, et tout ce que nous pouvons endurer en cette vie, n'est rien à proportion de ce

(1) Priusquam humiliarer ego deliqui, propterea eloquium tuum custodivi. *Ps.* 118. 67.

que mérite un seul péché. N'est-il pas juste que le pécheur qui a méprisé Dieu soit méprisé; qu'on fasse peu de cas de celui qui en a fait si peu de son maître; et que l'homme qui a eu la volonté et l'insolence d'offenser son Créateur, en soit puni, en ne faisant jamais rien de ce qu'il voudroit ?

Mais il y a encore plus à approfondir en ceci; c'est que quoique la confiance qu'on doit avoir en la miséricorde de Dieu puisse nous faire espérer qu'il nous ait remis nos péchés, nous n'en avons cependant nulle certitude. *L'homme*, dit le Sage, *ne sait s'il est digne d'amour ou de haine* (1). Et l'Apôtre, parlant dans le même sens : *Ma conscience ne me reproche rien*, dit-il, *mais je ne suis pas justifié pour cela* (2). Que si par malheur je ne le suis point, de quoi me servira d'avoir embrassé la vie religieuse, et d'avoir converti des âmes à Dieu ? *Quand je parlerois le langage des hommes et des anges, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme une trompette et une cymbale, dont le son se perd dans l'air; quand j'aurois le don de prophétie, que je pénétrerois dans les secrets de toutes les sciences, et que j'aurois assez de foi pour faire changer les montagnes de place, si je n'ai point la charité, je ne suis rien; et quand je donnerois tout mon bien pour la nourri-*

(1) Nescit homo utrum amore an odio dignus sit. *Eccl.* 9. 1.

(2) Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum. 1. *Cor.* 4. 4.

ture des pauvres, et que je livrerois mon corps pour être brûlé : tout cela ne me servira de rien, si je n'ai point la charité (1). Malheur donc à vous, si vous n'avez point la charité, si vous n'êtes point dans la grâce de Dieu; car sans cela vous n'êtes rien, et vous êtes même moins que rien. C'est un grand moyen pour s'entretenir toujours dans l'humilité, et pour avoir peu d'opinion de soi, de ne pas savoir si on est en état de grâce ou non. Nous savons certainement que nous avons offensé Dieu, et nous ne savons pas certainement si Dieu nous a pardonné. Qui osera marcher la tête levée ? Qui ne se remplira de confusion, et ne s'abaissera jusqu'au centre de la terre, dans une incertitude si étrange ? C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire (2), que Dieu a voulu que nous ne fussions pas assurés de sa grâce, afin que nous eussions toujours une grâce assurée, qui est celle de l'humilité. En effet, quelque fâcheuse que nous paroisse la crainte et l'incertitude dans laquelle il nous a laissés sur ce sujet, c'est une conduite pleine de miséricorde et de bonté; c'est une crainte qui nous est utile pour acquérir l'humilité, pour

(1) Si linguis hominum loquar et angelorum, caritatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens. Et si habuero prophetiam, et noverim mysteria omnia et omnem scientiam : et si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam, caritatem autem non habuero, nihil sum. Et si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, et si tradidero corpus meum, ita ut ardeam, caritatem autem non habuero, nihil mihi prodest. 1. *Cor.* 13. 1. 2 *et* 3.

(2) *Moral.* 11. *c.* 21.

la conserver, et pour nous empêcher de mépriser notre prochain, quelques péchés qu'il ait commis. O ! que cette pensée, que Dieu l'a peut-être déjà remis en grâce, et que nous ne savons si nous y sommes, est un puissant motif pour nous exciter toujours à bien faire, sans nous relâcher jamais, et pour nous obliger à marcher toujours dans la crainte et dans l'humilité devant Dieu ! C'est pourquoi le Saint-Esprit nous dit, chez le Sage, que *l'homme est heureux qui est toujours dans la crainte* (1); et il nous avertit encore ailleurs, *de ne pas trop nous assurer de la rémission de nos péchés* (2). De sorte donc que la vue de nos péchés est très-utile pour nous entretenir dans l'humilité et dans le mépris de nous-mêmes; et il y a bien en cela de quoi creuser et de quoi approfondir.

Que si outre cela nous nous arrêtons à considérer les malheurs et les préjudices que le péché originel nous a causés, quelle ample matière n'y trouverons-nous point de nous humilier et de nous mépriser, en songeant combien la nature a été corrompue en nous par le péché ? Car de même qu'une pierre est attirée en bas par sa propre pesanteur; de même sommes-nous portés, par la corruption du péché originel, à tout ce qui regarde notre chair, notre vanité et notre intérêt. Nous avons un sentiment très-vif pour les choses de la terre, peu ou point de goût

(1) Beatus homo qui semper est pavidus. *Prov.* 28. 14.
(2) De propitiato peccato noli esse sine metu. *Eccli.* 5. 5.

pour celles du ciel : ce qui devroit obéir en nous, y commande; ce qui devroit y commander, obéit. Nous sommes enfin si misérables, qu'étant hommes, nés pour le ciel, nous avons des inclinations de bêtes, et des cœurs qui n'ont de penchant que pour la terre. *Le cœur de l'homme est trompeur et plein de détours*, dit Jérémie : *qui le pourra connoître* (1) *?* C'est cette muraille de la vision d'Ezechiel (2) : plus on y creusera, plus on découvrira d'abominations. Mais si nous voulons jeter ensuite la vue sur nos défauts, ce qui est justement tout ce que nous avons de notre propre fonds, combien y trouverons-nous de sujets de confusion ? jusqu'où ne va point l'intempérance de notre langue? et avec quelle négligence ne gardons-nous point notre cœur ? Combien sommes-nous inconstans dans nos bons desseins ? Combien amateurs de notre intérêt et de notre commodité ? Combien ardens à faire ce qui nous plaît ? Combien remplis d'amour-propre ? Combien attachés à notre volonté et à nos sentimens ? Combien violens dans nos passions ? Combien fermes dans nos mauvaises habitudes ? Et combien faciles à nous laisser aller à tout ce que notre inclination corrompue nous demande ? Saint Grégoire, écrivant sur ces paroles de Job : *Vous montrez votre pouvoir contre une feuille que le vent*

---

(1) Pravum est cor omnium, et inscrutabile : quis cognoscet illud ! *Jerem.* 17. 9.

(2) *Ezech.* 3. 8.

emporte (1), dit que c'est avec raison qu'on compare l'homme à une feuille d'arbre; parce que de même qu'une feuille remue au moindre souffle de vent, de même l'homme se laisse aisément agiter par tous les vents des passions et des tentations. Tantôt il se laisse emporter à la colère, et tantôt il s'abandonne à la vaine joie; tantôt l'avarice et l'ambition le tourmentent; tantôt le plaisir et la sensualité l'entraînent; tantôt l'orgueil l'élève, et tantôt la crainte le trouble et l'abat. C'est pourquoi le prophète Isaïe dit fort bien, *que nous sommes tous tombés comme des feuilles; et que nos iniquités sont le vent qui nous emporte* (2). Le moindre vent des tentations nous renverse et nous emporte: nous n'avons aucune fermeté dans la vertu et dans nos bonnes résolutions; ainsi nous avons bien de ce côté-là de quoi nous humilier et nous confondre. Mais ce ne sont pas seulement nos péchés et nos défauts qui nous en donnent sujet, nos bonnes actions mêmes nous en fournissent encore assez d'occasions, si nous y regardons de près, et si nous examinons de combien de fautes et d'imperfections elles sont ordinairement mêlées, suivant ces paroles du même prophète : *Nous sommes tous devenus comme des gens immondes, et toutes nos bonnes œuvres sont comme un*

(1) Contra folium quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam. *Job*. 13. 25.

(2) Cecidimus quasi folium universi, et iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos. *Isai*. 64. 6.

linge souillé du sang corrompu (1). Mais nous avons déjà parlé de cela ailleurs (2); de sorte qu'il ne sera pas nécessaire de nous étendre ici davantage.

CHAPITRE VIII.

Comment nous devons nous exercer dans la connoissance de nous-mêmes, pour ne pas perdre le courage et la confiance.

NOTRE misère est si grande, les sujets que nous avons de nous humilier sont en si grand nombre, et nous en sommes si bien instruits par notre propre expérience, qu'il semble que nous ayons plus besoin d'être encouragés à ne nous pas laisser abattre par la vue de nos imperfections et de nos défauts, que d'être exhortés à les bien connoître. Cette vérité est en effet si constante, que les maîtres de la vie spirituelle nous enseignent, que quand nous creusons dans la connoissance de notre foiblesse, il ne faut pas que nous nous arrêtions là, de peur que cette vue ne nous jette dans l'abattement et dans le désespoir; mais qu'il faut passer ensuite à la connoissance de la bonté de Dieu, pour

(1) Facti sumus ut immundus omnes nos, et quasi pannus menstruatæ universæ justitiæ nostræ. *Isai*. 64. 6.
(2) *Dans la* 1.[re] *partie, Traité* 3. *ch*. 6.

mettre toute notre confiance en lui. De même que la douleur d'avoir péché ne doit point être si grande, qu'elle nous fasse tomber dans le désespoir; mais qu'il faut la modérer par l'espérance du pardon, en jetant quelquefois les yeux sur la miséricorde de Dieu, et les détournant de la vue de ses péchés : *de peur*, comme dit l'Apôtre, *que celui qui est en cet état, ne tombe dans une tristesse excessive* (1); de même, disent-ils, nous ne devons pas nous en tenir à la considération de notre foiblesse et de nos infirmités, de crainte que le courage et la confiance ne nous manquent. Mais après avoir bien creusé dans la connoissance de nous-mêmes, après avoir vu qu'il n'y a rien en nous sur quoi nous puissions nous fonder et nous appuyer, et avoir appris par-là à nous défier de nos propres forces, nous devons envisager aussitôt la bonté de Dieu. De cette sorte, non-seulement nous ne perdrons point cœur, mais nous nous sentirons au contraire plus encouragés, parce que la même chose qui sert à nous abattre, quand nous ne jetons les yeux que sur nous, sert à nous fortifier, quand nous venons à les tourner vers Dieu; et plus vous connoîtrez votre foiblesse et le peu de fondement que vous pouvez faire sur vous, plus vous vous sentirez ensuite fortifié, lorsque vous regarderez Dieu, et que vous mettrez toute votre confiance en lui.

(1) Ne fortè abundantiori tristitiâ absorbeatur, qui ejusmodi est. 2. *Cor.* 2. 7.

Mais les Saints font à ce sujet une remarque très-importante ; c'est que comme par la raison que nous venons de dire, il ne faut pas trop s'arrêter sur la considération de notre misère et de notre foiblesse, mais passer ensuite à la connoissance de la bonté et de la libéralité de Dieu, pour mettre toute notre confiance en lui : aussi ne devons-nous pas en demeurer à cette dernière considération, mais revenir aussitôt à rejeter les yeux sur nous et sur nos infirmités. Car si nous en demeurons à la contemplation de la bonté et de la libéralité de Dieu, et que nous venions à oublier ce que nous sommes, il est à craindre que nous ne tombions dans la présomption et dans l'orgueil, en prenant de là occasion de trop nous assurer de nous-mêmes, et de marcher avec trop peu de défiance et de précaution : et c'est ce qui a été souvent la cause de plusieurs chutes terribles. Combien de personnes spirituelles se sont précipitées par-là, qui sembloient s'élever jusqu'au ciel dans l'exercice de l'oraison et de la contemplation ? Combien de Saints et de grands Saints sont tombés pour avoir oublié qu'ils étoient pécheurs, et pour s'être trop confiés sur les faveurs que Dieu leur faisoit ? Ils se hasardoient sur cette confiance, comme s'il n'y eût plus eu de danger pour eux ; et c'est ce qui leur a fait faire des chutes honteuses. Saint Basile attribue celle de David, lorsqu'il se rendit coupable d'adultère et d'homicide, à la présomption qu'il avoit avoit eue une fois, lorsque Dieu l'ayant comblé

de faveurs et de bienfaits, il laissa échapper ces paroles : *J'ai dit dans ma prospérité : Rien ne sauroit jamais m'ébranler* (1). Vous n'avez qu'à attendre seulement un peu : Dieu retirera sa main ; il vous privera de ses faveurs, et vous verrez après ce qui en sera. *Vous avez détourné votre face de moi, et je me suis troublé* (2). Dieu vous abandonnera à votre foiblesse ; vous tomberez dans mille désordres, et vous connoîtrez à vos dépens, après votre chute, ce que vous n'avez pas voulu connoître, lorsqu'il vous favorisoit de ses grâces. Le même Saint attribue encore la chute de saint Pierre à la même cause, qui fut d'avoir trop présumé de lui-même, lorsqu'il dit au Sauveur : *Quand vous seriez une occasion de scandale pour tous les autres, vous ne le serez jamais pour moi ; et quand même il me faudroit mourir avec vous, je ne vous renierai pas* (3). Dieu voulut punir sa présomption, et permit qu'il tombât, pour l'humilier et pour lui apprendre à se connoître. C'est pourquoi nous ne devons jamais nous perdre de vue, ni nous croire entièrement assurés en cette vie ; mais, considérant ce que nous sommes, nous devons toujours être en défiance de nous-mêmes, et toujours appréhender que l'ennemi que nous avons

(1) Ego dixi in abundantia mea : Non movebor in æternum. *Ps.* 19. 7.

(2) Avertisti faciem tuam à me, et factus sum conturbatus. *Ibid.* 8.

(3) Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor. Etiam si oportuerit me mori tecum, non te negabo. *Matth.* 26. 33 *et* 35.

au dedans de nous, ne nous fasse quelque trahison et quelque supercherie.

De sorte donc que comme il ne faut pas s'arrêter sur la connoissance de sa foiblesse et de sa misère, mais passer aussitôt à la connoissance de la bonté de Dieu ; aussi ne faut-il pas s'arrêter sur cette connoissance, mais baisser aussitôt la vue sur nous-mêmes. Cet exercice doit être comme l'échelle de Jacob, qui touchoit d'un bout à la terre, et de l'autre au ciel ; c'est par-là que vous devez monter et descendre, comme les anges faisoient. Montez par-là jusqu'à la connoissance de la bonté de Dieu, et ne vous y arrêtez pas, de crainte que vous ne tombiez dans la présomption ; mais descendez aussitôt à la connoissance de vous-même, et ne vous y arrêtez pas non plus, de peur que vous ne vous découragiez ; mais remontez aussitôt à la connoissance de Dieu, pour mettre toute votre confiance en lui. Enfin, tout ce que vous avez à faire, c'est de monter et de descendre continuellement par cette échelle.

C'est ainsi que sainte Catherine de Sienne dit (1) qu'elle en usoit, pour se délivrer des tentations du démon. Lorsque le démon, pour lui faire perdre courage, tâchoit de lui faire croire que toute sa vie n'avoit été que déguisement, elle s'élevoit à la considération de la miséricorde de Dieu, et disoit : Je confesse à mon Créateur, que toute ma vie n'a été que ténèbres ; mais je me cacherai

---

(1) *Dans ses Dial. ch.* 67.

dans les plaies de Jésus crucifié; je me baignerai dans son sang qui lavera tous mes péchés, et je me réjouirai dans mon Créateur et dans mon Dieu : *Vous me laverez, Seigneur, et je deviendrai plus blanche que la neige* (1). Que si par une tentation contraire, le démon essayoit de lui inspirer de l'orgueil, en lui représentant qu'elle étoit déjà parfaite, et qu'elle n'avoit plus besoin de pleurer ses fautes et de s'affliger; elle s'humilioit profondément, et se disoit à elle-même : Hé quoi, malheureuse que je suis, saint Jean-Baptiste n'a jamais péché; il avoit été sanctifié dans le sein de sa mère, et il n'a pas laissé cependant de faire une pénitence si rude! Que dois-je donc faire, moi qui ai commis tant de péchés, et qui ne les ai jamais ni reconnus, ni pleurés comme je devois? Alors le démon, plein de rage de voir tant d'humilité d'un côté, et tant de confiance en Dieu de l'autre : Maudite soyez-vous, lui disoit-il, et maudits ceux qui vous ont si bien instruite; je ne sai par où vous attaquer : si je vous abaisse pour vous faire perdre courage, vous vous élevez dans la vue de la miséricorde de Dieu; si je vous élève pour vous donner de la vanité, vous vous abaissez, par votre humilité, jusqu'au fond de l'enfer, et vous me persécutez jusque dans l'enfer même. Après cela il la laissoit en repos, voyant qu'il sortoit toujours avec honte de tous les assauts qu'il lui livroit. Voilà de quelle manière nous

(1) Lavabis me, et super nivem dealbabor. *Ps.* 50. 9.

devons user de cet exercice : nous devons avoir d'un côté beaucoup de défiance et de crainte, et de l'autre beaucoup de confiance et de joie ; beaucoup de défiance de nous-mêmes, et beaucoup de confiance en Dieu. Ce sont les deux leçons qu'un saint homme dit que Dieu donne tous les jours à ses élus : l'une de considérer leurs fautes, et l'autre de considérer la bonté de Dieu, qui les leur pardonne avec tant d'amour.

CHAPITRE IX.

Des avantages qui se trouvent dans l'exercice de la connoissance de soi-même.

Pour nous exciter de plus en plus à l'exercice de la connoissance de nous-mêmes, nous parlerons ici de quelques avantages considérables qu'on y rencontre. Nous avons déjà parlé d'un très-important, qui est que cette connoissance est la base et le fondement de l'humilité, et le moyen nécessaire pour l'acquérir et pour la conserver. Un ancien Père du désert, interrogé comment on pouvoit acquérir la véritable humilité : En ne considérant que ses défauts, dit-il, et en ne regardant point ceux des autres (1). C'est par

(1) Si tua tantummodò, et non alterius mala consideres. *Ruf. l.* 3. *Vit. SS. Patr. num.* 171.

cette connoissance de soi-même, que l'on acquiert l'humilité véritable; c'est en creusant en soi-même qu'on la trouve; et cela seul devroit suffire pour nous porter à nous appliquer à cet exercice, puisque nous avons tant d'intérêt d'acquérir l'humilité.

Mais les Saints passent plus avant, et disent que l'humble connoissance de soi-même est un chemin plus certain pour arriver à la connoissance de Dieu, que l'étude la plus profonde de toutes les autres sciences; et la raison qu'en donne saint Bernard (1) est que cette science étant bien plus sublime que les autres, elle nous mène aussi bien plus droit à Dieu. Saint Bonaventure dit que c'est ce que le Sauveur du monde a voulu nous faire entendre par la guérison de l'aveugle né, lorsque lui frottant les yeux d'un peu de boue, il lui donna en même temps et la vue du corps pour se voir lui-même, et celle de l'âme pour connoître Dieu et l'adorer. C'est ainsi, dit-il, qu'étant nés aveugles et dans l'ignorance de Dieu et de nous-mêmes, le Seigneur nous illumine, en nous frottant les yeux du limon dont nous sommes nés, afin que nous commençions premièrement à nous connoître, et que nous adorions ensuite, avec une vive foi, celui dont nous avons reçu la lumière (2). C'est aussi ce que l'Eglise veut

(1) *Bern. de grad. hum. et in form. honestæ vitæ.*

(2) Sic Dominus nos cæcos natos per nostrî et Dei ignorantiam illuminat; lutum unde nati sumus liniendo super oculos nostros, ut primùm incipiamus nos ipsos cognoscere, deinde ipsum illuminatorem nostrum credendo proni adorare. *Bonav. processu* 5. *Rel. c.* 18.

nous enseigner dans la cérémonie qu'elle pratique au commencement du carême, en nous mettant des cendres sur la tête, et en disant : *Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière* (1). Car elle ne nous remet ainsi devant les yeux ce que nous sommes, qu'afin que par la connoissance de nous mêmes, nous venions à connoître Dieu, à nous repentir de l'avoir offensé, et à faire pénitence de nos péchés. De sorte donc que la connoissance de soi-même est un moyen pour parvenir à la connoissance de Dieu; et que plus la créature considérera la poussière et la bassesse de son origine, plus elle connoîtra la grandeur et l'élévation de Dieu, suivant cet axiome, que rien ne fait mieux connoître les choses opposées, que de les mettre l'une proche de l'autre (2). Le blanc ne paroît et n'éclate jamais davantage, que quand il est mis auprès du noir. Or, l'homme est l'extrême bassesse, et Dieu l'extrême grandeur : ce sont deux contraires; c'est pourquoi plus l'homme se connoît, et sait qu'il n'est rien de lui-même que misère et que péché, plus il connoît quelle est la bonté et la miséricorde de Dieu, d'aimer une chose si vile et si abjecte que l'homme.

Ce que cette considération produit encore, c'est que par ce moyen l'âme s'enflamme de plus en plus dans l'amour de Dieu, ne pou-

---

(1) Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. *Gen.* 3. 19.

(2) Opposita juxta se posita, magis elucescunt.

vant cesser de lui rendre grâces de tant de bienfaits qu'il répand sur une créature si misérable, ni de s'étonner que les hommes ayant tant de peine à se souffrir les uns les autres, Dieu, non-seulement ait la bonté de les souffrir, mais qu'il dise lui-même, *que ses délices sont d'être avec les enfans des hommes* (1). Mais qu'avez-vous donc pu trouver en eux, Seigneur, pour y prendre tant de plaisir, et vous communiquer si familièrement à eux? C'est ainsi que pour parvenir à une plus grande connoissance et à un plus grand amour de Dieu, les Saints s'appliquoient à la connoissance d'eux-mêmes; c'est dans cet esprit que saint Augustin avoit accoutumé de dire à Dieu : Mon Dieu, qui êtes toujours le même, faites que je me connoisse et que je vous connoisse (2)! C'est ce qui faisoit que saint François passoit les jours et les nuits à s'écrier : Qui êtes-vous, mon Dieu, et qui suis-je? C'est enfin par où tant de Saints sont parvenus à une si haute connoissance de Dieu. Cette voie est donc très-infaillible; car plus vous vous anéantirez dans la connoissance de vous-même, plus vous vous éleverez dans celle de Dieu; et plus vous augmenterez dans celle de Dieu, plus vous profiterez dans celle de vous-même; parce que la lumière du ciel pénètre dans les plus secrets replis du cœur, et nous

(1) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. *Prov.* 8. 31.
(2) Deus semper idem, noverim me, noverim te. *Lib. de vita beata.*

fait trouver des sujets de confusion dans les choses qui paroissent les meilleures aux yeux du monde. De même, dit saint Bonaventure, que quand les rayons du soleil entrent dans une chambre, on y découvre aussitôt mille atomes qu'on n'y voyoit pas auparavant; de même, lorsque notre cœur est frappé des rayons de la grâce, l'âme y aperçoit jusqu'aux moindres imperfections (1), et voit mille défauts dans des choses qui semblent parfaites à ceux qui ne sont pas éclairés d'une lumière si vive.

C'est la cause pour laquelle les Saints sont si humbles et s'estiment si peu; et qu'à mesure qu'ils augmentent en sainteté, ils augmentent aussi en humilité et en mépris d'eux-mêmes. Plus Dieu les éclaire et se communique à eux, plus ils voient qu'ils n'ont rien de leur propre fonds que le néant et le péché; et plus cette connoissance d'eux-mêmes leur fait découvrir de défauts en eux, plus ils croient encore qu'il y en a à découvrir, et qu'ils n'en voient que la moindre partie. Enfin, comme ils sont persuadés que la bonté de Dieu excède tout ce qu'ils en connoissent, ils sont aussi convaincus que leur méchanceté surpasse tout ce qu'ils en savent. Car de même que quelque connoissance que nous ayons de Dieu, nous ne saurions jamais le comprendre, et qu'il y a toujours en lui de quoi connoître et de quoi

(1) Sic et cor radiis gratiæ illustratum, etiam minima videt. *Ubi sup.*

admirer de plus en plus ; de même, quelque connoissance et quelque mépris que nous ayons de nous, il y a toujours de quoi mépriser davantage, et jamais nous ne saurions parvenir à connoître entièrement l'excès de notre misère. Ceci n'est point une exagération, c'est une vérité pure ; puisqu'étant constant que l'homme n'est de lui-même que néant et que péché, il est constant par conséquent qu'il ne peut jamais s'abaisser et s'humilier autant que ces deux qualités le méritent.

Nous lisons d'une Sainte, qu'ayant demandé à Dieu la grâce de se connoître, et l'ayant obtenue, elle eut tant d'horreur de sa laideur et de sa misère, que n'en pouvant plus souffrir la vue, elle le pria de lui en cacher une partie, de peur qu'elle ne se décourageât. Le père Avila (1) rapporte aussi qu'il avoit connu une personne qui avoit souvent demandé à Dieu la même chose ; et que Dieu lui ayant un jour dessillé les yeux, pour lui faire voir sa misère, il en conçut tant d'horreur, qu'il s'écrioit : Seigneur, ôtez-moi par votre miséricorde ce miroir de devant les yeux ; je ne saurois plus supporter la vue d'une si abominable figure.

C'est de là aussi que naît dans les serviteurs de Dieu cette sainte haine et cette sainte horreur qu'ils ont d'eux-mêmes, et dont nous avons déjà parlé ailleurs (2). Car se

---

(1) *M. Avila, tract. 5. de Spiritu S. p.* 104.
(2) *Ci-devant, Traité* 1. *c.* 4.

regardant comme ennemis de Dieu, et comme contraires à Dieu, plus ils viennent à connoître sa bonté et à l'aimer, plus ils ont d'aversion pour eux-mêmes, suivant ces paroles de Job : *Vous m'avez rendu contraire à vous, et je suis devenu à charge à moi-même* (1). Ils voient qu'ils ont en eux la source de toute sorte de maux, qui est l'inclination corrompue de la chair, d'où procèdent tous les péchés ; et cette connoissance les soulève et les révolte contre eux-mêmes. Mais n'est-il pas juste aussi d'abhorrer celui qui vous a fait quitter un si grand bien que Dieu même, pour un plaisir de peu de durée ; celui qui vous a rendu digne de l'enfer, et mis au hasard de perdre la gloire éternelle pour jamais ; celui qui a enfin déjà causé tant de mal, et qui vous en causera incessamment ? Or, c'est vous qui êtes cet ennemi de Dieu et de vous-même, cet ennemi de votre propre bien et de votre propre salut.

---

(1) Quare posuisti me contrarium tibi, et factus sum mihimetipsi gravis ? *Job.* 7. 20.

CHAP. X.

CHAPITRE X.

Que la connoissance de soi-même, au lieu de faire perdre courage, donne de nouvelles forces.

Il y a encore un autre avantage dans la connoissance de soi-même; c'est que non-seulement elle n'abat point le courage, comme on pourroit peut-être se l'imaginer, mais qu'au contraire elle le relève et le fortifie : et la raison en est, qu'on ne peut se connoître, sans voir qu'on ne sauroit faire aucun fondement sur soi; de sorte qu'on vient à se défier de soi-même, et à mettre toute sa confiance en Dieu, dans lequel on devient capable de toutes choses. Aussi n'est-ce proprement qu'à ceux qui se connoissent ainsi, qu'il appartient d'entreprendre et d'exécuter les plus grandes choses; parce que comme ils attribuent tout à Dieu et rien à eux, Dieu y met la main, en fait son affaire, et se plaît à opérer des merveilles par des instrumens foibles : *Pour montrer*, comme dit l'Apôtre, *les richesses de sa gloire dans les vases de miséricorde qu'il a préparés pour sa gloire*(1). C'est pour la faire éclater davantage, qu'il met les trésors de sa puissance et de sa force

(1) Ut ostenderet divitias gloriæ suæ in vasa misericordiæ, quæ præparavit in gloriam. *Rom.* 9. 23.

dans les vases les plus fragiles; c'est pourquoi lorsque ce grand Saint demandoit à être délivré des tentations qui le tourmentoient: *Ma grâce vous suffit*, lui dit le Seigneur, *car ma puissance se fait mieux connoître dans la foiblesse* (1). Comme plus une maladie est grande et dangereuse, plus le médecin qui la guérit, acquiert d'honneur; de même plus il y a de foiblesse en nous, plus la main de Dieu se signale. C'est l'explication que saint Augustin et saint Ambroise (2) donnent à ce passage; et c'est pour cette raison que Dieu assiste puissamment ceux qui se connoissant eux-mêmes, se défient de leurs forces, et mettent toute leur confiance en lui: au lieu qu'il abandonne ceux qui présument d'eux, et qui se confient en leur propre habileté. Aussi éprouvons-nous quelquefois, dit saint Basile, que dans certaines fêtes principales où nous nous étions attendus à avoir plus de dévotion et de ferveur qu'à l'ordinaire, nous en ressentons moins, parce que nous avions eu trop de confiance dans nos préparations. Au contraire, Dieu nous comble quelquefois des plus douces consolations du ciel, lorsque nous y pensons le moins, pour nous faire connoître que la ferveur de la dévotion est une pure grâce et une pure miséricorde de Dieu, et non pas un effet de nos soins et de notre mérite. Ainsi

(1) Sufficit tibi gratia mea: nam virtus in infirmitate perficitur. 2. *Cor.* 12. 9.

(2) *Aug. lib.* 4. *de Trinit. c.* 1. *et Amb. in ep.* 2. *ad Cor. c.* 11.

la connoissance de notre misère sert plutôt à nous élever le courage, qu'à nous l'abattre : parce qu'en nous faisant perdre la confiance que nous avons en nous, elle nous fait mettre toute notre confiance en Dieu ; et c'est ce qu'a voulu dire l'Apôtre par ces paroles : *Quand je suis foible, je suis fort* (1) : c'est-à-dire, comme l'expliquent saint Augustin et saint Ambroise (2), quand je m'humilie dans la connoissance de ma foiblesse et de mon néant, c'est alors que je suis élevé et exalté ; et plus je découvre en moi d'infirmité et de foiblesse, plus je me sens fortifié dans la vue de Dieu, en qui j'ai mis toute ma confiance et tout mon espoir (3).

On peut connoître par-là, que ni certains découragemens que nous sentons quelquefois touchant notre progrès spirituel; ni certaines défiances que nous avons, tantôt de pouvoir jamais surmonter notre inclination corrompue et d'acquérir la perfection, et tantôt de pouvoir nous acquitter fidèlement des fonctions auxquelles l'obéissance peut nous appeler : que tout cela, dis-je, ne procède point d'humilité. Il semble qu'il y en ait à dire qu'on n'est pas capable de confesser, d'aller en mission et ainsi du reste : cependant il n'y a souvent que de l'orgueil à tenir ces sortes de discours, parce que ce qui nous fait parler ainsi, c'est que nous nous regardons alors,

---

(1) Cùm infirmor, tunc potens sum. 2. *Cor.* 12. 10.

(2) Et cùm humilior, tunc exaltor. *Aug. lib.* 4. *de Trin. Amb. ubi sup.*

(3) Et erit Dominus fiducia ejus. *Jerem.* 17. 7.

comme si l'exécution et le succès de ces choses devoient dépendre de nos forces, au lieu que nous devrions tourner les yeux vers Dieu, en qui nous serons encouragés, et fortifiés suffisamment. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui craindrai-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie : de qui aurai-je peur ? Quand je serois assiégé par une armée, je ne craindrai point ; et dans le plus fort du combat j'espérerai encore en lui. Quand je marcherai au milieu des ombres de la mort, je n'appréhenderai rien, parce que vous êtes avec moi* (1). Admirez avec quelle variété de paroles le saint Prophète exprime ici une même pensée. Tous les Psaumes sont pleins de ce même sentiment (2), et par-là il nous montre combien il avoit de confiance en Dieu, et combien nous devons y en avoir. *Avec l'aide de mon Dieu, je forcerai les murailles* (3) ; rien ne pourra s'opposer à moi : c'est lui qui, pour vaincre des géants se sert d'hommes, qui ne sont que comme des sauterelles en comparaison d'eux (4); c'est en son nom que j'écraserai les lions et les dragons. *C'est lui qui*

---

(1) Dominus illuminatio mea, et salus mea : quem timebo ? Dominus protector vitæ meæ : à quo trepidabo? Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. Si exsurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo. *Ps.* 26. 1. *et* 3.

(2) Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala : quoniam tu mecum es. *Ps.* 22. 4.

(3) In Deo meo transgrediar murum. *P.* 17. 30.

(4) Monstra quædam filiorum Enac de genere giganteo : quibus comparati, quasi locustæ videbamur. *Num.* 13. 34.

dresse mes mains au combat, et qui me donne la force de briser un arc d'airain (1); et nous serons assez forts avec son secours et avec sa grâce.

CHAPITRE XI.

De quelques autres avantages qu'apporte la connoissance de soi-même.

Une des principales choses que nous pouvons faire de notre côté pour obliger Dieu à nous communiquer ses faveurs, et à répandre ses grâces abondamment sur nous, c'est de nous humilier dans la vue de notre foiblesse et de notre misère. C'est pour cela que l'Apôtre dit : *Je me glorifierai volontiers dans mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ demeure en moi* (2); et que saint Ambroise écrivant sur ces paroles du même Apôtre : *Je me plais dans mes infirmités* (3), dit que si un chrétien doit se glorifier, il ne doit se glorifier que dans l'humilité, par laquelle on devient plus grand devant Dieu. Saint Augustin applique au même sujet ces paroles du roi Prophète : *Vous avez répandu libéralement sur votre héritage une pluie douce ; il est devenu foible et vous l'avez*

(1) Qui docet manus meas ad prælium : et posuit ut arcum æreum brachia mea. *Ps.* 17. 35.

(2) Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. 2. *Cor.* 12. 9.

(3) Placeo mihi in infirmitatibus. *Ibid,* 10.

fortifié (1). Quand croyez-vous, dit-il, que Dieu versera sur son héritage, qui est l'âme, la pluie abondante de ses grâces? Quand elle sera devenue foible; c'est-à-dire, que quand elle connoîtra sa foiblesse et son infirmité, alors Dieu la fortifiera, et la comblera de ses dons et de ses faveurs. De même que plus un pauvre découvre ses plaies et sa misère, plus il attire la compassion et la charité sur lui; de même plus un chrétien s'humilie et s'abaisse devant Dieu, par l'aveu de son infirmité et de sa foiblesse, plus il excite la miséricorde de Dieu à prendre pitié de lui et à lui communiquer abondamment les trésors inépuisables de sa grâce. *C'est lui qui rend le courage à l'homme abattu, et qui redonne de nouvelles forces à ceux qui n'en peuvent plus* (2).

Pour comprendre en peu de mots tous les avantages et toutes les utilités qu'on peut tirer de cet exercice, je dis que la connoissance de soi-même est un remède universel pour toutes choses : de sorte qu'à la plupart des demandes qu'on fait dans les conférences spirituelles que nous tenons, d'où vient tel ou tel désordre, et quel remède pourroit-on y apporter, nous pouvons toujours répondre qu'il ne vient que de faute de se connoître soi-même, et que la connoissance de soi-même

---

(1) Pluviam voluntariam segregabis, Deus, hæreditati tuæ; infirmata est, tu vero perfecisti eam. *Ps.* 67. 10. *Aug. l.* 4. *de Trinit. c.* 8.

(2) Qui dat lasso virtutem, et his qui non sunt, fortitudinem et robur multiplicat. *Is.* 40. 29.

en seroit le meilleur remède. Si vous me demandez, par exemple, d'où procèdent les jugemens téméraires qu'on fait si librement de ses frères, je vous dirai que c'est faute de se connoître. Car si vous vous appliquiez sérieusement à la connoissance de vous-même, vous seriez assez occupé à considérer et à pleurer votre misère, sans jeter curieusement les yeux sur celle d'autrui. Si vous me demandez pourquoi vous dites à vos frères des choses sèches et piquantes, je vous ferai encore la même réponse : car si vous vous connoissiez bien, que vous vous estimassiez le moindre de tous, et que vous les regardassiez comme vos supérieurs, vous n'auriez pas la hardiesse de leur parler de cette sorte. Si vous m'interrogez d'où naissent les mauvaises excuses, et ces plaintes et ces murmures si ordinaires : pourquoi ne me donne-t-on pas telle et telle chose? pourquoi me traite-t-on de cette sorte ? il est constant que tout cela part de la même cause. Si vous voulez savoir d'où vient le trouble et l'accablement excessif dans lequel on se trouve quand on est tourmenté de certaines tentations, et ce découragement dans lequel on tombe quand on voit qu'on retombe souvent dans les mêmes fautes ; je répondrai toujours que c'est de ce qu'on ne se connoît pas soi-même. Car si vous aviez de l'humilité, et que vous connussiez bien la malice de votre cœur, vous ne vous troubleriez pas et vous ne perdriez pas courage pour cela. Au contraire vous vous étonneriez

comment il ne vous arrive point pis, et comment vous ne faites point de plus grandes chutes; et vous ne cesseriez de louer et de bénir Dieu, qui vous soutient de sa main, pour empêcher que vous ne tombiez dans les désordres dans lesquels vous tomberiez infailliblement sans lui. D'un cloaque de toutes sortes de vices, que peut-il sortir autre chose que des vices ? Que peut-on attendre d'un amas de fumier et d'ordure, que des exhalaisons infectes ? et d'un arbre si maudit, que peut-on se promettre, que des fruits qui lui ressemblent ? Quelle merveille, que le vent emporte la poussière ? dit saint Anselme, parlant sur ce passage du Prophète : *Il s'est souvenu que nous ne sommes que poussière* (1). Si vous cherchez donc un moyen pour devenir charitable envers vos frères, pour être doux, soumis, patient et mortifié en toutes choses, vous trouverez le remède à tous vos maux dans la connoissance de vous-même.

Nous lisons de saint François de Borgia (2), qu'un jour étant en voyage, il fut rencontré par un homme de qualité de ses amis, qui le voyant dans un état si dénué de toutes les commodités dont il jouissoit auparavant dans le monde, se mit à le plaindre et à le prier d'avoir un peu plus soin de sa personne. Le Saint lui répondit avec un visage gai et une sainte dissimulation : Que l'état où vous me

(1) Recordatus est quia pulvis sumus. *Ps.* 102. 14.
(2) *Ejus vitæ l.* 4. *c.* 1.

voyez ne vous fasse aucune peine; je ne suis pas si dépourvu de toutes choses qu'il vous semble : car vous saurez que j'envoie toujours devant moi un Fourrier, qui a soin de me tenir toutes choses prêtes. Cet homme lui demandant alors qui étoit ce fourrier : C'est, répliqua le Saint, la connoissance de moi-même et la considération des peines de l'enfer que j'ai méritées par mes péchés : avec cette connoissance, en quelque endroit que j'arrive, et quelque mauvais logement que je trouve, je crois toujours être mieux traité que je ne mérite.

Les Chroniques de l'ordre de saint Dominique rapportent (1), qu'un religieux, grand serviteur de Dieu, s'entretenant un jour avec sainte Marguerite, qui étoit du même ordre, lui dit entr'autres choses, qu'il avoit souvent demandé à Dieu de lui montrer le chemin que les anciens Pères avoient tenu, pour se rendre agréables à ses yeux, et pour attirer sur eux toutes les grâces qu'ils avoient reçues; et qu'une nuit en dormant il lui sembla qu'on mit devant lui un livre écrit en lettres d'or, et qu'une voix l'éveilla, en lui disant : Levez-vous et lisez. Alors se levant aussitôt, il lut dans ce livre ces paroles toutes divines : La perfection des anciens Pères consistoit à aimer Dieu, à se mépriser eux-mêmes, à ne mépriser et ne juger personne; et la vision disparut aussitôt après.

---

(1) *1. p. l. 3. c. 4.*

CHAPITRE XII.

Combien il est important de s'exercer dans la connoissance de soi-même.

De tout ce que nous avons dit, on peut recueillir combien il est important de nous exercer dans la connoissance de nous-mêmes. Thalès (1), l'un de ceux que l'ancienne Grèce nomma les sept Sages, interrogé laquelle de toutes les connoissances naturelles étoit la plus difficile à acquérir, répondit que c'étoit celle de soi-même, parce que l'amour-propre s'oppose continuellement à cette connoissance. C'est de-là qu'est venu ce mot si célèbre parmi les anciens : *Connoissez-vous vous-même* (2). Et c'est dans le même sens qu'un autre philosophe, voulant donner une leçon abrégée de sagesse, disoit ordinairement : *Demeurez avec vous* (3). Mais laissant à part les enseignemens que les philosophes païens ont donnés sur ce sujet, venons à ceux que nous ont laissés les philosophes chrétiens, qui sont de bien meilleurs maîtres qu'eux en cette matière. Saint Augustin (4) et saint Bernard disent, que la connoissance de soi-même est la plus sublime

(1) *Diog. Laert. in Thal.*
(2) Nosce teipsum.
(3) Tecum habita. *Paul. Manut. apophteg. p.* 567.
(4) *Aug. l.* 4. *de Trin. in proœm.*

et la plus utile de toutes les sciences que l'on ait jamais découvertes. Les hommes, dit saint Augustin, font une très-grande estime des sciences qui leur apprennent la disposition du ciel et de la terre, et qui leur donnent la connoissance du mouvement des cieux, du cours des planètes, de leurs influences et de leurs vertus; mais la connoissance de soi-même est une science bien plus élevée et bien plus utile. Les autres sciences nous enflent et nous détruisent, comme dit saint Paul (1): mais celle-ci nous abaisse et nous édifie. C'est pourquoi les maîtres de la vie spirituelle nous recommandent fort de nous occuper à cet exercice pendant l'oraison, et reprennent comme un abus ce que font quelques personnes, qui passant légèrement sur les défauts qui leur font de la peine à regarder, s'arrêtent long-temps sur quelque méditation pieuse dans laquelle ils trouvent de la douceur. Ils ont honte d'être si désagréables à eux-mêmes, et font comme une femme laide qui n'oseroit se regarder dans un miroir. Mais si vous voyiez ce que vous êtes, ô homme, dit saint Bernard, parlant en la personne de Dieu, vous vous déplairiez, et vous me plairiez; mais parce que vous ne vous voyez pas, vous vous plaisez, et vous me déplaisez. Un temps viendra que vous ne plairez ni à moi, ni à vous : vous ne me plairez point, parce que vous avez péché;

(1) 1. *Cor.* 8. 1.

vous ne vous plairez point, parce que vous aurez été cause de votre perte éternelle (1).

Saint Grégoire traitant le même sujet : Il y a des gens, dit-il (2), qui croient être saints dès qu'ils commencent à servir Dieu et à faire quelques actions de vertu ; et ces gens-là s'attachent tellement à regarder le bien qu'ils font, qu'ils perdent entièrement de vue les péchés qu'ils ont commis, et quelquefois même ils ne voient pas ceux qu'ils commettent. Mais les véritables gens de bien et les élus font tout le contraire : car étant remplis de vertus et de bonnes œuvres, ils ne regardent que ce qu'il y a de mauvais en eux, et ont continuellement les yeux ouverts sur leurs imperfections et sur leurs défauts. Il est aisé de voir la conséquence que porte avec soi cette différente manière de s'envisager : car il arrive de-là, que les uns s'humiliant dans la vue de leurs défauts, conservent en eux les vertus qu'ils possèdent ; et que les autres se glorifiant du bien qu'ils aperçoivent en eux, le perdent par leur orgueil, et se perdent aussi eux-mêmes. Ainsi les uns se servent si bien de ce qu'ils ont de mauvais, qu'ils en tirent du profit, et les autres se servent si mal de ce qu'ils ont de bon, qu'ils le tournent à leur dommage. Ce qui arrive dans le manger est une image de ce que nous disons.

(1) O homo, si te videres, tibi displiceres, et mihi placeres : sed quia te non vides, tibi places, et mihi displices. Veniet tempus, cùm nec mihi, nec tibi placebis. Mihi, quia peccasti ; tibi, quia in æternum ardebis. *Bern. de inter. domo.*

(2) *Greg. Moral. l.* 22. *c.* 11. *et l.* 34. *c.* 16.

Quelque louable que soit un aliment, il peut faire mal, si on en mange avec excès; au contraire, quelque dangereux que soient certains poisons, ils peuvent servir de remède et d'antidote quand ils sont bien préparés, et qu'on les prend à propos. Lorsque le démon, dit le même Saint, voudra vous donner de la vanité, en vous représentant vos bonnes œuvres, opposez à cette tentation le souvenir de vos péchés. C'est ainsi qu'en usoit l'Apôtre, lorsque craignant que la grandeur de ses révélations et des merveilles que Dieu avoit opérées par lui, ne lui donnât trop de vanité, il se souvenoit d'avoir été un blasphémateur, et d'avoir persécuté et outragé les serviteurs de Jésus-Christ (1), et qu'il disoit: *Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, puisque j'ai persécuté l'Eglise de Dieu* (2). Contre de pareilles attaques, il n'y a point de contrebatterie et de contremine meilleure, que de rappeler en sa mémoire ses péchés passés.

Saint Jérôme écrivant sur ces paroles de l'archange Gabriel au prophète Daniel: *Fils de l'homme, écoutez ce que je veux vous dire* (3), dit que les anciens prophètes comme Daniel, Ezéchiel et les autres, sembloient être déjà devenus des anges, par la sublimité de leurs révélations continuelles. De peur

(1) Qui priùs blasphemus fui, et persecutor, et contumeliosus. 1. *Tim.* 1. 13.

(2) Non sum dignus vocari apostolus, quoniam persecutus sum Ecclesiam Deï. 1. *Cor.* 15. 9.

(3) *Hieron. in hunc locum:* Intellige, fili hominis. *Daniel.* 8. 17.

donc qu'ils ne s'élevassent plus qu'il ne falloit; en oubliant leur condition et en se croyant d'une nature tout angélique, l'ange leur remettoit devant les yeux, de la part de Dieu, la fragilité et la misère de leur origine, en les appelant *fils de l'homme ;* afin que considérant qu'ils n'étoient que des hommes foibles et misérables comme les autres, ils s'humiliassent dans la connoissance de ce qu'ils étoient. Nous avons quantité d'exemples dans l'Histoire ecclésiastique et dans la profane, de plusieurs Saints, de plusieurs grands personnages et de beaucoup de rois, de papes et d'empereurs, qui se servoient d'un moyen semblable pour se défendre des attaques de la vanité, et qui tenoient quelqu'un auprès d'eux, pour les avertir de temps en temps, de se souvenir qu'ils étoient hommes.

Lorsque saint François de Borgia étoit encore dans le siècle (1), un saint homme lui dit, que s'il vouloit profiter dans le service de Dieu, il falloit qu'il ne laissât passer aucun jour sans faire quelque réflexion sur quelque chose capable de lui donner de la honte et du mépris de lui-même; et il embrassa ce conseil avec tant d'ardeur, qu'après s'être adonné à l'oraison mentale, il ne manqua jamais d'en employer les deux premières heures à se connoître et à se mépriser, et de tourner toujours à sa confusion tout ce qu'il entendoit dire et tout ce qu'il lisoit, ou qu'il voyoit. Il pratiquoit outre cela une

---

(1) *Ejus vitæ l. 4. c. 1.*

autre dévotion ; c'est que tous les matins en se levant, la première chose qu'il faisoit, étoit de se mettre à genoux et de baiser trois fois la terre, pour se ressouvenir qu'il n'étoit que terre et que poussière, et qu'il retourneroit en terre et en poussière : et les exemples d'humilité et de sainteté qu'il nous a laissés, font bien voir quel fruit il tiroit de ces exercices de piété. Prenons le même conseil pour nous : ne laissons passer aucun jour, sans employer une partie de notre oraison à la considération de quelque sujet qui puisse nous porter au mépris de nous-mêmes ; et ne cessons point que notre âme n'en soit tout-à-fait pénétrée, et que cette vue continuelle de notre misère et de notre foiblesse ne nous ait entièrement couverts d'une sainte honte et d'une sainte confusion devant Dieu. C'est à quoi nous avons grand besoin de nous exercer : car nous sommes naturellement si remplis d'orgueil, et si portés à vouloir être estimés, que si nous n'avons soin de nous abaisser incessamment par la considération de notre foiblesse, nous nous éleverons à toute heure au dessus de nous-mêmes, comme le liége s'élève à tout moment au dessus de l'eau, si on ne l'y tient continuellement enfoncé. C'est pourquoi il faut réprimer à toute heure l'enflure qu'excite dans notre cœur la trop bonne opinion que nous avons de nous-mêmes ; et baissant les yeux sur notre foiblesse et sur nos défauts, comme le paon sur ses pieds, détruire par-là cette roue de vanité que la

complaisance forme en nous. Souvenons-nous de la parabole du figuier planté dans une vigne : le maître de la vigne vouloit le faire arracher, parce qu'il y avoit trois ans qu'il ne portoit point de fruit; mais le vigneron lui dit : *Seigneur, laissez-le encore cette année; je labourerai tout autour du pied, et j'y mettrai du fumier : s'il rapporte du fruit après cela, à la bonne heure; sinon vous l'arracherez* (1). Faites de même : remuez bien la terre autour de cette plante aride et infructueuse de votre âme ; répandez-y le fumier de vos péchés et de vos misères : et de cette sorte elle rapportera des fruits d'humilité et de justice.

Mais pour nous encourager davantage à cet exercice, et pour empêcher que sur des appréhensions mal fondées, on ne prenne occasion de le quitter, il est bon de remarquer ici deux choses. La première, qu'il ne faut pas s'imaginer que ce ne soit qu'un exercice de gens qui commencent : car il convient également à ceux qui sont déjà le plus avancés dans la perfection, puisque nous voyons que les Saints, et l'Apôtre même l'ont pratiqué. La seconde, que nous ne devons pas croire que ce soit une occupation triste et mélancolique, et qui remplisse l'âme d'inquiétude et de trouble. Au contraire, elle y apporte de la tranquillité

(1) Domine, dimitte illam et hoc anno, usque dum fodiam circa illam, et mittam stercora : Et siquidem fecerit fructum ; sin autem, in futurum succides eam. *Luc.* 13. 8 *et* 9.

et de la douceur, malgré toutes les foiblesses, et tous les défauts qu'elle nous fait découvrir en nous, et malgré la connoissance qu'elle nous donne, que nous méritons d'être en mépris et en horreur à tout le monde. Car lorsque cette connoissance naît d'une véritable humilité, la peine qu'elle nous fait nous est si douce, que nous ne voudrions pas ne point l'avoir. Quant à certains chagrins qu'on a quelquefois de la vue de ses fautes et de sa misère, c'est une tentation du démon, qui voudroit par-là, d'un côté nous faire croire que nous sommes fort humbles, et de l'autre, nous jeter dans la défiance de la miséricorde de Dieu, et nous décourager de son service. S'il falloit que nous nous arrêtassions sur la connoissance de notre foiblesse et de notre infirmité, il y auroit sans doute de quoi se laisser accabler par la tristesse, et de quoi perdre courage : mais il ne faut pas s'arrêter là, il faut passer aussitôt à la considération de la bonté et de la miséricorde infinie de Dieu, de l'amour qu'il nous porte, de ce qu'il a souffert pour nous; et mettre en cela toute notre confiance. De cette sorte, ce qui sert à nous abattre le cœur, lorsque nous nous regardons, sert à nous relever lorsque nous regardons Dieu. En nous, nous ne voyons que des sujets de larmes et de crainte; en Dieu, nous ne voyons que des sujets de joie et de confiance, sans que l'excès de notre foiblesse et la multitude de nos fautes puissent nous faire appréhender qu'il nous abandonne, parce que la grandeur de sa

bonté et de sa miséricorde, que nous envisageons, surpasse infiniment celle de notre misère et de nos péchés. Ainsi par une considération profonde de ces deux choses, nous venons en même temps à voir qu'il ne faut nous appuyer non plus sur nous, que sur de foibles roseaux, et que nous devons établir toute notre confiance en Dieu seul, suivant ces paroles de Daniel: *Ce n'est point dans la confiance de nos bonnes œuvres, Seigneur, que nous prions prosternés devant votre face, mais dans la confiance de votre miséricorde infinie* (1).

CHAPITRE XIII.

Du second degré de l'humilité, et en quoi il consiste.

Le second degré de l'humilité consiste à être bien aise d'être méprisé. Aimez à n'être pas connu, dit saint Bonaventure, et à être méprisé (2). Si nous étions bien solidement établis dans le premier degré de l'humilité, nous n'aurions guère de chemin à faire pour arriver au second. Si nous avions véritablement du mépris pour nous-mêmes, nous ne

(1) Neque enim in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis. *Dan.* 9. 18.

(2) Amare nesciri, et pro nihilo reputari. *Bonav, Proces. 6. Relig. c. 22.*

serions pas fâchés que les autres en eussent aussi ; au contraire, nous en serions bien aises. En voulez-vous une preuve ? dit le même Saint : N'est il pas vrai que naturellement nous avons de la joie que les autres se conforment à notre sentiment ? Que si cela est, pourquoi n'en avons-nous pas qu'ils nous méprisent ? C'est que nous ne nous méprisons pas en effet, et que nous avons bonne opinion de nous. Saint Grégoire, sur ces paroles de Job : *J'ai péché et j'ai failli véritablement, et je n'ai pas encore reçu le châtiment que je méritois* (1), dit que plusieurs en disent autant de bouche, et parlent d'eux-mêmes avec mépris ; mais que quand on leur redit les mêmes choses qu'on leur a entendu dire d'eux-mêmes, ou même de beaucoup moindres, ils ne peuvent le souffrir. C'est que quand ils disent du mal d'eux, ils ne parlent pas en esprit de vérité et selon les sentimens de leur cœur, comme faisoit Job; mais que l'humilité n'est qu'extérieure en eux. Ils veulent qu'on croie qu'ils en ont; mais au fond ils n'en ont point, et ils ne veulent que paroître humbles sans l'être ; car s'ils l'étoient effectivement, ils n'auroient pas tant de ressentiment des réprimandes qu'on leur fait, ils ne prendroient pas tant de soin de s'excuser et de se défendre, et ils ne montreroient pas tant d'agitation et tant de trouble.

---

(1) *Greg. l. Mor.* 24. *c.* 6. *in id :* Peccavi, et verè deliqui, et ut eram dignus, non recepi. *Job.* 33. 27.

Cassien rapporte (1) que l'abbé Sérapion fut un jour visité par un solitaire, qui, dans son habit, dans sa contenance et dans ses discours, faisoit paroître une grande humilité et un grand mépris de lui-même. Il ne cessoit de dire qu'il étoit un grand pécheur, qu'il ne méritoit pas de respirer l'air, qu'il étoit indigne que la terre le portât; et il ne vouloit ni s'asseoir ailleurs qu'à terre, ni souffrir qu'on lui lavât les pieds. L'abbé Sérapion étant tombé, après le repas, sur quelques propos qui regardoient la vie spirituelle, et voulant régaler son hôte d'un bon conseil, lui dit, avec beaucoup de douceur et de tendresse, que puisqu'il étoit jeune et robuste, il feroit mieux de demeurer dans sa cellule, et d'y vivre du travail de ses mains, comme les autres solitaires, que d'aller de cellule en cellule, comme il faisoit. Ce solitaire reçut si amèrement cet avis, qu'il ne put s'empêcher que cela ne parût au changement de son visage; et alors saint Sérapion prenant la parole : Hé quoi, mon fils, lui dit-il, vous disiez tout présentement tant de mal de vous, et vous témoigniez tant de mépris de vous-même; et maintenant vous ne sauriez souffrir, sans émotion et sans colère, un simple avertissement qu'on vous donne avec charité et avec douceur ! Attendiez-vous que le mal que vous disiez de vous, nous obligeât à vous appliquer cette sentence du Sage : *Le juste est le premier accusateur de lui-*

---

(1) *Cass. col.* 18. *c.* 9.

même (1) ? et ne vous proposiez-vous autre chose, en vous méprisant, que de vous attirer des louanges ? Malheureux que nous sommes ! dit saint Grégoire, l'estime du monde est ordinairement tout ce que nous prétendons avec notre hypocrisie et nos déguisemens ; ce qui paroît humilité en nous, est quelquefois un grand orgueil ; et souvent nous ne nous abaissons devant les hommes, qu'afin qu'ils nous louent et qu'ils nous estiment. Que si cela n'étoit pas, pourquoi diriez-vous de vous-même, ce que vous ne voulez pas qu'on croie ? Si vous le dites du fond du cœur, et en rendant témoignage à la vérité, vous devez être bien aise qu'on vous croie ; que si vous en êtes fâché, c'est signe qu'en vous humiliant, vous n'avez point d'autre vue que d'acquérir l'estime des hommes. C'est ce que nous apprend le Sage, quand il dit, qu'*il y a des gens qui feignent de s'humilier, et dont l'intérieur est plein de déguisement et d'orgueil* (2). Car quel plus grand déguisement, quelle tromperie plus insigne, que de chercher l'estime des hommes, par le moyen de l'abaissement et du mépris ? Et quel orgueil plus excessif, que de vouloir passer pour humble ? Vouloir acquérir par l'humilité la louange d'être humble, ce n'est pas une vertu, dit saint Bernard, c'est le renversement de la vertu ; car qu'y a-t-il de plus corrompu et de plus indigne, que de

(1) Justus prior est accusator suî. *Prov.* 18. 17.

(2) Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo. *Eccli.* 19. 23.

vouloir paroître meilleur par l'endroit même par où vous paroissez plus méchant (1)? que de vouloir que le mal que vous dites de vous, serve à en faire croire du bien? Saint Ambroise parlant contre ces sortes de gens : Plusieurs, dit-il, ont l'apparence de l'humilité, sans en avoir la vertu; ils l'étalent au dehors, et la combattent au dedans (2).

Enfin notre vanité est si grande, et l'envie que nous avons d'être estimés est si violente, que nous trouvons mille détours pour satisfaire notre orgueil; et soit directement, soit indirectement, nous tâchons toujours de tourner tout à notre gloire. Les superbes, dit saint Grégoire (3), lorsqu'ils pensent avoir réussi en quelque chose, ont coutume de prier qu'on leur marque en quoi ils ont manqué, et cela afin de se faire dire qu'ils ont très-bien fait. Il semble que ce soit humilité à eux de demander qu'on leur fasse connoître leurs fautes; mais ce n'est point humilité, c'est orgueil, puisqu'ils n'ont point en cela d'autre vue que de s'attirer des louanges. Il y en a d'autres qui commencent par blâmer ce qu'ils ont fait, et par témoigner qu'ils n'en sont pas contens; et c'est afin d'arracher votre approbation, et d'avoir le

---

(1) Appetere de humilitate laudem humilitatis, non est virtus, sed subversio : quid perversius, quidve indignius, quàm ut inde velis videri melior, unde videris deterior? *Bern. serm.* 16. *sup. Cant.*

(2) Multi habent humilitatis speciem, sed virtutem non habent. Multi eam foris prætendunt, et intus impugnant. *Ambr. l.* 7. *ep.* 44.

(3) *Lib. Moral.* 26. *c.* 1.

plaisir de s'entendre dire, qu'il ne se pouvoit rien de mieux, et qu'ils ont tort de n'être pas satisfaits. Un très-grave religieux appeloit cette sorte d'humilité, une humilité à crochet; parce que comme on se sert d'un crochet pour faire venir à soi les choses auxquelles on ne peut atteindre, on se sert de cette fausse humilité pour arracher des louanges que l'on ne pourroit avoir autrement. Un prédicateur, par exemple, sortira de la chaire très-persuadé d'avoir fait merveilles, et priera qu'on lui marque charitablement en quoi il a manqué. A quoi bon toutes ces feintes ? car vous ne croyez pas avoir manqué en rien, et votre intention n'est pas qu'on vous reprenne, mais qu'on vous loue et qu'on soit du même sentiment que vous; c'est là ce que vous cherchez et ce qui flatte votre vanité. Que si quelqu'un plus sincère que les autres, vient à vous marquer quelque faute légère, que vous aurez faite, vous n'y prenez pas plaisir, vous la défendez avec chaleur, et vous jugez souvent que celui qui l'a remarquée n'a pas de discernement, et qu'il ne se connoît pas aux choses, puisqu'il prend pour une faute, ce qui vous a paru très-bien pensé et très-bien dit. Ce n'est donc qu'orgueil et que vanité qui vous fait agir; et l'estime des hommes est tout ce que vous cherchez par cette humilité affectée. C'est aussi par le même esprit que nous avouons quelquefois franchement les fautes que nous ne pouvons cacher, afin que ce que nous avons perdu dans l'opinion du

monde en les commettant, nous le regagnions en les avouant. D'autres fois nous les exagérons au delà de ce qu'elles sont, afin que le monde, voyant qu'il est impossible qu'elles soient telles que nous disons, s'imagine que nous nous accusons de ce que nous n'avons point fait, et attribue cela à un excès d'humilité : ainsi, en disant avec exagération ce qui n'est pas, nous tâchons de cacher adroitement ce qui est. Enfin, il n'y a point de ruses et d'inventions dont nous ne nous servions, pour déguiser notre orgueil, et pour le cacher sous le manteau de l'humilité.

Par-là vous pouvez juger en passant, dit saint Bernard (1), combien l'humilité est excellente et relevée, et combien l'orgueil au contraire est honteux et méprisable. Et certainement il faut que l'humilité soit quelque chose de bien précieux, puisque l'orgueil même s'en pare pour ne pas tomber dans le mépris (2); au contraire il faut que l'orgueil soit quelque chose de bien honteux de lui-même, puisqu'il n'oseroit paroître à découvert, et qu'il est contraint de se cacher sous le voile de l'humilité. Car enfin vous auriez honte qu'on s'aperçût que vous voulez être estimé et loué, parce que vous passeriez pour être vain et foible, ce qui est la plus basse opinion que l'on puisse avoir d'un homme; et c'est pour cette raison que vous essayez de déguiser votre orgueil sous une humilité

(1) *Bern. de grad. humil. c. 9.*

(2) Gloriosa res humilitas, quâ ipsa quoque superbia palliare se appetit, ne vilescat! *Id. ibid.*

apparente.

apparente. Mais pourquoi voulez-vous être ce que vous auriez honte de paroître ? Et pourquoi n'en avez-vous point de rechercher les louanges, puisque vous auriez honte qu'on crût que vous les recherchez ? Le mal n'est pas qu'on croie cela de vous, c'est que cela soit vrai ; et puisque vous auriez honte que les hommes le sussent, pourquoi n'en avez-vous point que Dieu le connoisse, lui de qui *les yeux voient tout ce qu'il y a d'imparfait en nous* (1) ?

Tout cela vient de ce que nous ne sommes pas encore bien affermis dans le premier degré de l'humilité, et qu'ainsi nous sommes très-éloignes du second. Il faut prendre cette affaire dès sa source ; il faut commencer par connoître notre misère et notre néant, afin que quand cette connoissance aura produit en nous le mépris de nous-mêmes, qui est le premier degré de l'humilité, nous puissions nous élever ensuite au second. Il ne suffit donc pas pour être humble, que vous vous méprisiez et que vous disiez sincèrement du mal de vous ; il faut que vous tâchiez de parvenir à vouloir que les autres pensent et disent de vous ce que vous en pensez et ce que vous en dites, et à être bien aise qu'ils vous méprisent effectivement. Ce n'est pas être humble, dit saint Jean Climaque (2), que de se mépriser soi-même, et de dire du mal de soi ; car, qui est celui qui ne souffre pas tout

(1) Imperfectum meum viderunt oculi tui. *Ps.* 138. 16.
(2) *S. Clim. grad.* 21. *art.* 17.

de lui-même avec patience ? Mais c'est être véritablement humble, que de recevoir avec joie les mépris et les mauvais traitemens du monde. Il est bon de parler toujours de soi en mauvaise part, et de dire qu'on est orgueilleux, paresseux, impatient, négligent et inconsidéré ; mais il vaudroit encore mieux réserver cet aveu pour quand on vous fera les mêmes reproches. Que si vous désirez effectivement que les autres pensent ces choses-là de vous, et si vous êtes bien aise qu'on vous le dise quand l'occasion s'en présente, c'est là être véritablement humble.

CHAPITRE XIV.

De quelques échelons par où il faut monter, pour s'élever au second degré de l'humilité.

D'AUTANT que ce second degré d'humilité est ce qu'il y a de plus difficile dans la pratique de cette vertu, nous le diviserons, comme font quelques saints (1), en quatre autres degrés ou échelons, afin que peu à peu, et comme à pas comptés, nous montions jusques à la plus haute perfection d'humilité où ce degré puisse aller. Le premier échelon est donc de ne rechercher point la gloire et l'estime du monde, mais de l'évi-

(1) *S. Ansel. lib. de similitud.*

ter au contraire avec soin ; et les livres sont remplis des exemples que nous ont donnés là-dessus une infinité de Saints, qui bien loin de rechercher cette gloire et cette estime, fuyoient comme un écueil dangereux les honneurs et les dignités du siècle, et tout ce qui pouvoit leur acquérir de la réputation devant les hommes. Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas été le premier à en user de cette sorte, lorsqu'après le miracle si fameux des cinq pains (1), sachant que le peuple vouloit l'enlever pour le faire roi, et n'ayant rien à craindre en quelque élévation qu'il fût, il se retira sur la montagne pour nous apprendre à fuir les honneurs par son exemple (2). Ce fut par ce même motif qu'ayant manifesté sa gloire aux trois disciples dans sa transfiguration, il leur défendit d'en parler jamais à personne qu'après sa résurrection ; et c'est encore par cette raison qu'en rendant la vue aux aveugles, et en opérant tant d'autres miracles, il recommandoit le secret à ceux qu'il avoit guéris. Il vouloit nous apprendre par-là à fuir l'estime et les louanges des hommes, à cause du danger qu'il y a qu'on n'en conçoive de la vanité, et qu'on ne se perde.

Les Chroniques de l'ordre de saint François

(1) *Joan.* 6. 15. *et Matth.* 14. 23.

(2) Quis enim principari hominibus tam sine culpa potuisset, quàm is qui nos nimirum regeret quos ipse creaverat ? Sed exemplum se sequentibus præbens, oblatam gloriam fugit, ut membra ejus discerent favores mundi fugere, etc. *Greg.* 1. *p. Pastor. c.* 3.

rapportent (1) qu'un saint religieux, nommé frère Gilles, entendant parler de la chute de frère Hélie, qui avoit été général de l'ordre, et qui étoit alors excommunié, parce qu'il adhéroit à l'empereur Fréderic II, ennemi de l'Eglise, se jeta contre terre, à cette nouvelle, et y demeura long-temps attaché, en pressant la terre de toute sa force; et comme on l'interrogeoit pourquoi il en usoit ainsi : C'est, dit-il, que voyant que celui-ci est tombé pour avoir été trop élevé, je voudrois, s'il m'étoit possible, m'abaisser jusqu'au centre de la terre. Gerson fait une application ingénieuse de la fable d'Antée au sujet dont nous parlons. Les Poëtes feignent que c'étoit un géant qui étoit fils de la terre, et qu'ayant été terrassé jusques à trois fois en luttant contre Hercule, il reprenoit de nouvelles forces à chaque fois qu'il touchoit la terre. Mais Hercule s'étant aperçu de cela, l'éleva de terre, et l'étouffa en l'air entre ses bras. Voilà, dit-il, une figure de ce que fait le démon, en combattant contre nous : il tâche de nous élever bien haut par le moyen des louanges et de l'estime des hommes, pour nous vaincre plus aisément; et c'est pourquoi celui qui est véritablement humble, s'abaisse continuellement dans la connoissance de lui-même, et craint l'élévation plus que toutes choses.

Le second échelon, dit saint Anselme,

---

(1) *Chron. S. Franc. p.* 1. *l.* 7. *c.* 5.

est de souffrir les mépris avec patience (1); c'est-à-dire, que s'il arrive que vous receviez quelque sujet de confusion, ou quelque marque de mépris, vous supportiez cela doucement. Car je n'exige pas de vous maintenant que vous désiriez les injures et les affronts, ni que vous les recherchiez avec ardeur, ou que vous les receviez avec joie; c'est une chose encore trop difficile et trop élevée pour vous. Je vous demande seulement, que quand l'occasion s'en présentera, vous enduriez patiemment tout ce qui ira au mépris de vous-même, suivant ces paroles du Sage : *Recevez bien tout ce qui vous arrivera ; supportez-le, quelque peine qu'il vous fasse, et en vous humiliant, prenez patience* (2). C'est là un moyen très-propre, pour acquérir et pour conserver l'humilité : car de même que l'honneur et l'estime du monde nous est une occasion de nous laisser aller à la vanité et à l'orgueil ; de même, tout ce qui tourne à notre mépris nous est une occasion de devenir humbles, de nous fortifier dans l'humilité, et d'y faire du progrès. Saint Laurent Justinien comparoit l'humilité à un ruisseau qui a beaucoup d'eau en hiver, et qui n'en a presque point en été; et en effet, il est ordinaire qu'elle diminue dans la prospérité, et qu'elle augmente dans l'adversité.

---

(1) Ut patiatur se contemptibiliter tractari. *Ubi sup.*

(2) Omne quod tibi applicitum fuerit, accipe : et in dolore sustine, et in humilitate tua patientiam habe. *Eccli.* 2. 4.

Il se présente tous les jours assez d'occasions de pratiquer ce que nous disons; il n'est question que d'en vouloir profiter. Tout ce qui regarde la satisfaction des autres, dit un saint homme (1), leur succédera heureusement, et rien de ce qui concerne la vôtre ne réussira; on écoutera les autres avec admiration, et ce que vous direz sera compté pour rien; on accordera tout aux autres, et on vous refusera tout; on respectera les autres, et on ne fera nul cas de vous; on se reposera enfin sur les autres de toutes les affaires, et on vous regardera comme un homme qui n'est bon à rien : tout cela fait de la peine à la nature; et ce ne sera pas peu, si vous le souffrez sans dire mot. Que chacun entre en compte avec lui-même; qu'il parcoure les différentes occasions qui se rencontrent tous les jours, et qu'il voie de quelle manière il s'y comporte. Comment vous sentez-vous lorsqu'on vous commande quelque chose avec empire et avec hauteur? comment recevez-vous les avertissemens qu'on vous donne, et les réprimandes qu'on vous fait? comment êtes-vous disposé au-dedans, lorsqu'il vous semble que votre supérieur vous traite avec peu de confiance, et vous témoigne trop de réserve? De tant d'occasions qui peuvent s'offrir tous les jours, quelle que soit celle qui se présente, recevez-la, dit saint Dorothée (2), comme un remède propre à guérir

(1) *De Imit. Christi*, *l.* 3. *c.* 39.
(2) *Doroth. in Biblioth. SS. Patr. tom.* 3. *doct.* 1●.

votre orgueil; priez pour celui qui vous la donne, comme pour le médecin de votre âme, et soyez persuadé que quand on prend ces choses d'une autre manière, on n'a pas de l'humilité.

Le troisième échelon par où il faut monter, est de n'être point touché des louanges et de l'estime des hommes; et celui-ci est encore plus difficile que l'autre. Car quand il seroit aisé, dit saint Augustin, d'être indifférent sur les louanges dont on nous prive, il est mal aisé d'être insensible à celles que l'on nous donne (1). Saint Grégoire traite parfaitement bien cette matière; et y appliquant ces paroles de Job: *Si en voyant le soleil dans sa splendeur, et la lune dans sa clarté, je me suis réjoui au fond de mon cœur* (2), il dit que considérer avec plaisir le soleil quand il luit, et la lune quand elle éclaire, c'est regarder avec complaisance la gloire et la réputation qu'on s'est acquises dans le monde; et que Job veut nous apprendre par-là qu'il ne tiroit aucune vanité de l'estime et de la louange des hommes. Il y a cette différence, poursuit-il, entre les superbes et les humbles, que les superbes sont toujours ravis des louanges qu'on leur donne, et même des fausses louanges; parce qu'ils ne se soucient pas de ce qu'ils

(1) Et si cuiquam facile est laude carere dum denegatur, difficile est eâ non delectari, cùm offertur. *Epist.* 64 *ad Aurel. Episc.*

(2) Si vidi solem cùm fulgeret, et lunam incedentem clarè: et lætatum est in abscondito cor meum. *Job.* 31. 26. 27. *Greg. lib.* 22. *Moral. c.* 5.

sont en eux-mêmes et devant Dieu, mais seulement de ce qu'ils sont dans l'opinion des hommes: c'est pourquoi lorsqu'ils voient qu'ils y sont comme ils désirent, ils se laissent transporter par la joie et par la vanité, comme ayant obtenu tout ce qu'ils vouloient. Mais celui qui est véritablement humble de cœur, dès qu'il voit qu'on le loue et qu'on l'estime, se recueille en lui-même, et se remplit de confusion, suivant ces paroles du Prophète royal : *Lorsque j'ai été élevé, je me suis humilié, et j'en ai senti du trouble* (1). Et ce n'est pas sans sujet qu'il se trouble, ajoute ce Père : car par une sage réflexion il tremble que si les choses dont on le loue sont fausses, il n'en soit puni plus sévèrement devant Dieu ; et que si elles sont vraies, il ne perde la récompense qu'il en devoit attendre (2), et qu'on ne lui dise un jour : *Vous avez été comblé de biens en votre vie* (3), vous avez reçu le prix de vos bonnes œuvres.

De sorte donc que les louanges qui sont une occasion aux superbes, de devenir plus vains et plus orgueilleux, sont une occasion aux humbles de s'abaisser et de s'humilier davantage. Et c'est, dit S. Grégoire, ce que nous apprend le Sage, quand il dit que

---

(1) Exaltatus autem humiliatus sum et conturbatus. *Ps.* 87. 16.

(2) Cauta enim consideratione trepidat, ne aut de his in quibus laudatur, et non sunt, majus Dei judicium inveniat : aut de his in quibus laudatur, et sunt, competens præmium perdat. *Idem ibid.*

(3) Recepisti bona in vita tua. *Luc.* 16. 25.

comme l'argent s'éprouve dans le creuset, et l'or dans le fourneau; ainsi l'homme s'éprouve dans la bouche de celui qui le loue (1). Quand l'or ou l'argent est bon, le feu le raffine; quand il ne vaut rien, il le consume. Les louanges, dit le Sage, produisent le même effet sur l'homme : s'il s'enfle des louanges qu'on lui donne, ce n'est pas de l'or et de l'argent de bon aloi, puisqu'il ne souffre pas le creuset de la langue; mais s'il s'humilie quand on le loue, c'est de l'or très-pur, puisque le feu des louanges ne l'a point gâté, et n'a fait au contraire que le purifier et le raffiner davantage. Servez-vous donc de cette marque que vous donne le Saint-Esprit, pour connoître si vous profitez ou non dans l'humilité : regardez si vous avez du chagrin ou de la joie quand on vous loue : et vous connoîtrez par-là si vous avez une humilité véritable ou fausse.

Nous lisons de saint François de Borgia, que rien ne lui faisoit tant de peine que lorsqu'il voyoit qu'on l'honoroit comme un Saint; et un jour qu'on lui demandoit pourquoi il s'affligeoit tant d'une chose où il ne participoit point, il répondit qu'étant si différent de ce qu'on croyoit qu'il fût, il craignoit d'avoir à en rendre un compte plus sévère à Dieu. Et cela est entièrement conforme au passage de saint Grégoire que nous avons cité plus haut. Affermissons-

---

(1) Quomodò probatur in conflatorio argentum, et in fornace aurum; sic probatur homo ore laudantis. *Prov.* 27. 21.

nous donc de telle sorte dans la connoissance de nous-mêmes, que le vent des louanges et des applaudissemens des hommes ne puisse pas nous enlever de terre, et nous faire perdre de vue notre misère. Au contraire, humilions-nous alors davantage, et couvrons-nous d'une nouvelle confusion, voyant que les louanges qu'on nous donne sont fausses; que nous ne possédons point les bonnes qualités qu'on nous attribue, et qu'enfin nous ne sommes point tels que le monde nous estime, et que nous devrions être.

CHAPITRE XV.

Du quatrième échelon, qui est de désirer d'être méprisé et d'en avoir de la joie.

Le quatrième échelon, pour arriver à la perfection de l'humilité, est de souhaiter d'être méprisé des hommes, et de prendre plaisir aux injures et aux opprobres. Celui qui est véritablement humble, dit saint Bernard, veut passer pour méprisable, et non pas pour humble, et il se réjouit du mépris qu'on fait de lui (1). Voilà ce qu'il y a de plus élevé dans le second degré de l'humilité. Et c'est pour cela, ajoute-t-il, que le nard,

(1) Verus humilis vilis vult reputari, non humilis prædicari; et gaudet de contemptu suî. *Bern. serm.* 16. *sup. Cantic. num.* 9.

qui est une herbe très-petite, mais très-odoriférante, est pris pour le symbole de l'humilité, suivant ces paroles du Cantique des Cantiques : *Mon nard a répandu son odeur* (1). Car lorsque non-seulement vous vous méprisez vous-mêmes, mais que vous voulez encore que les autres vous méprisent, votre humilité est alors comme une espèce de nard, dont l'odeur se répand et se communique partout.

Saint Bernard remarque qu'il y a deux sortes d'humilité : l'une qui réside dans l'entendement, par laquelle l'homme considérant sa misère et sa bassesse, en demeure tellement convaincu, qu'il se méprise lui-même, et se croit digne de toute sorte de mépris ; l'autre, qui est dans la volonté, et qui se porte à souhaiter d'être méprisé et mésestimé de tout le monde. Jésus-Christ n'a pu avoir la première sorte d'humilité, qui est celle de l'entendement, parce que se connoissant lui-même (2), *et sachant qu'il ne faisoit point de tort à Dieu, de s'égaler à lui* (3), il ne pouvoit se mépriser, ni se croire digne de mépris. Mais il a eu la seconde espèce d'humilité, qui est celle de la volonté et du cœur, lorsqu'il *s'est anéanti lui-même, en prenant la figure d'un esclave* (4), et lorsque pour l'amour des

(1) Nardus mea dedit odorem suum. *Cantic.* 1. 11.

(2) Quoniam sciebat seipsum. *Serm.* 41. *sup. Cant.*

(3) Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, *Philip.* 2. 6.

(4) Semetipsum exinanivit formam servi accipiens. *Philip.* 2. 7.

hommes il a voulu s'abaisser, et paroître méprisable devant eux; et c'est pourquoi il nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1). Mais quant à nous, il faut que nous ayons ces deux sortes d'humilité; car la première sans la seconde, est fausse et trompeuse, n'y ayant rien de plus injuste, ni de plus faux, que de vouloir passer pour tout autre que l'on n'est. Celui qui est véritablement humble, et qui en effet se méprise et se mésestime lui-même, doit être bien aise que les autres le méprisent et le mésestiment aussi.

C'est ce que notre divin Sauveur nous a enseigné par son exemple. Regardez avec quelle affection et quelle ardeur il a embrassé les mépris et les opprobres pour l'amour de nous. Il ne s'est pas contenté de s'abaisser jusqu'à se faire homme, et à prendre la forme d'un esclave, lui qui est le maître du ciel et de la terre; il a voulu même se revêtir de la forme et de la figure d'un pécheur, et paroître, comme dit l'Apôtre, *sous la ressemblance d'une chair sujette au péché* (2). Il n'a pas pris le péché, parce que le péché est une chose incompatible avec Dieu; mais il a pris la marque et le caractère des pécheurs, ayant voulu être circoncis comme un pécheur; être baptisé entre les pécheurs et les Publicains,

(1) Discite à me, quia mitis sum et humilis corde. *Matth.* 11. 29.

(2) Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati. *Rom.* 8. 3.

comme s'il eût été de leur nombre; être mis en concurrence avec Barabbas, et être jugé plus méchant que lui, et plus indigne de vivre. Enfin, l'ardeur qu'il avoit de souffrir toutes sortes d'affronts et d'opprobres pour l'amour de nous, étoit si excessive, qu'il sembloit qu'il lui tardât de voir l'heure, où enivré d'amour, il devoit, comme un autre Noé, être exposé tout nu à la raillerie et à l'insolence des hommes. *J'ai à être baptisé*, dit-il, *d'un baptême* de sang; *et en quelle détresse ne suis-je point jusqu'à ce que cela s'accomplisse* (1) ? *J'ai désiré avec un désir ardent de manger cette Pâque avec vous* (2). Il lui tarde, dis-je, de voir l'heure où il doit être abandonné à toute sorte d'indignités; où l'on doit le souffleter comme un esclave, lui cracher au visage comme à un blasphémateur, l'habiller de blanc comme un fou, et de pourpre comme un roi de théâtre, et par-dessus tout cela, le déchirer cruellement à coups de fouets comme un voleur public; enfin, lui faire souffrir au milieu de deux larrons, le genre de mort le plus honteux et le plus ignominieux qui fût alors. Voilà ce que le divin Sauveur de nos âmes souhaitoit avec tant d'empressement, et ce qui lui faisoit dire, par la bouche de David : *Mon cœur a attendu l'op-*

(1) Baptismo habeo baptizari : et quomodò coarctor usquedum perficiatur? *Luc.* 12. 50.

(2) Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum. *Luc.* 22. 15.

probre et la misère (1). Il aime tellement l'opprobre et l'ignominie, qu'il les attend avec une impatience qu'on n'a que pour les choses agréables. Et c'est pourquoi Jérémie, en parlant de lui, dit, qu'*il sera rassasié d'opprobres* (2); pour nous montrer, par cette expression, la faim et la soif ardente qu'il avoit d'endurer toute sorte de mépris, d'affronts et d'outrages pour l'amour de nous. Que si pour l'amour de nous, le Fils de Dieu a désiré avec tant d'ardeur, et reçu avec tant de joie les mépris et les affronts, lui qui méritoit toute sorte de vénération; ferons-nous beaucoup, nous qui sommes dignes de toute sorte de mépris, quand nous souhaiterons pour l'amour de lui, de passer au moins pour ce que nous sommes, et que nous endurerons avec plaisir les affronts et les opprobres que nous méritons? C'est ce que pratiquoit l'Apôtre, quand il disoit: *Je me plais dans les infirmités, dans les affronts, dans les besoins, dans les persécutions et dans les extrémités que je souffre pour Jésus-Christ* (3). Et c'est dans ce même esprit, qu'écrivant du lieu de sa prison aux Philippiens, et ne pouvant renfermer dans son cœur le contentement qu'il avoit de souffrir pour Jésus-Christ,

---

(1) Improperium expectavit cor meum et miseriam. *Ps* 68. 21.

(2) Saturabitur opprobriis. *Thren.* 3. 30.

(3) Propter quod placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo. 2. *Cor.* 12. 10. *Philip.* 1. 7.

il leur dit, qu'il est juste qu'ils prennent part à sa joie. C'est de ce lait que le Sauveur du monde avoit nourri ses apôtres, et ce qui faisoit qu'ayant été battus de verges par le commandement de la Synagogue, *ils se retiroient avec joie de devant l'assemblée, parce qu'ils avoient été jugés dignes d'être outragés pour le nom de Jésus-Christ* (1). C'est ce que plusieurs martyrs ont imité, et saint Ignace entre autres, lorsqu'étant mené à Rome pour y être exposé aux bêtes, et se voyant charger de toutes sortes d'outrages et d'opprobres par ceux qui le conduisoient, il s'écrioit avec joie : Je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ (2). Enfin, c'est ce que notre saint fondateur veut que nous imitions, et c'est ce qu'il nous recommande en termes exprès, et de la manière du monde la plus pressante. Ceux qui entreront dans la compagnie, dit-il (3), ou qui y sont déjà, doivent examiner soigneusement devant Dieu, de quelle importance et de quelle utilité il est pour la vie spirituelle, d'avoir en horreur tout ce que le monde aime, et d'embrasser et de rechercher avec ardeur tout ce que Jésus-Christ a aimé et embrassé. Car, de même que les gens du monde, qui suivent les maximes du monde, recherchent avec empressement l'honneur, la

---

(1) Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act.* 5. 41.

(2) Incipio Christi esse discipulus. *In ejus vita.*

(3) *Cap.* 4. *Exam.* § 44. *et Reg.* 11. *sum.*

gloire et la réputation que le monde donne; de même les gens qui ont renoncé au monde, et qui suivent véritablement Jésus-Christ, doivent souhaiter avec ardeur tout ce qui est opposé à l'esprit du monde, et se plaire à porter les livrées de leur divin maître, pour l'amour de lui. De sorte que pour devenir semblables à lui en quelque manière, ils devroient souhaiter à toute heure de se voir chargés, sans sujet, d'injures, d'affronts, de faux témoignages et de toute sorte d'ignominies, si Dieu n'y étoit point offensé, et que cela ne fût point imputé à péché à leur prochain. Tout ce qu'on peut dire de l'humilité se trouve compris dans cette règle. C'est là avoir quitté véritablement le monde, de renoncer à ce que le monde a de plus exquis, qui est la réputation et la gloire. C'est là être mort en effet au monde, et être de vrais religieux, de souhaiter l'ignominie et les affronts aussi ardemment que les gens du siècle souhaitent les honneurs et les louanges. C'est là être véritablement de la compagnie de Jésus, et devenir en effet ses compagnons, de vouloir lui tenir compagnie dans les outrages et dans les opprobres, de nous revêtir de ses livrées, en recherchant et recevant les injures et les mépris avec joie, pour l'amour de lui. Vous avez, Seigneur été regardé de tout le monde comme un méchant, et on vous a mis comme un criminel entre deux larrons : ne permettez pas que je passe pour homme de bien dans

l'esprit des hommes; car il n'est pas juste qu'on ait meilleure opinion du serviteur que du maître, et qu'on préfère le disciple à celui qui l'a enseigné. Mais puisque le monde vous a persécuté et méprisé, faites que le monde me persécute et me méprise, afin que je vous imite en toutes choses, et que je sois véritablement votre compagnon et votre disciple. Saint François Xavier (1) trouvoit que c'etoit une chose indigne, qu'un chrétien, pour qui Jésus-Christ a tant souffert d'opprobres, et qui devroit en avoir le souvenir toujours présent à l'esprit, fût bien aise d'être honoré et respecté des hommes.

CHAPITRE XVI.

Que la perfection de l'humilité et de toutes les autres vertus consiste à en faire les actes avec plaisir; et de quelle importance cela est pour persévérer dans la vertu.

C'est le sentiment général des philosophes, que la perfection de la vertu consiste à en faire les actes avec plaisir; et quand ils parlent des marques par lesquelles on peut connoître si on a acquis l'habitude d'une vertu, ils disent que cela se connoît quand on en fait les actes *promptement*, *facile-*

(1) *Liv. 2. c. 3. de l'Histoire de sa vie.*

ment et avec plaisir (1). Celui qui a acquis l'habitude de quelque art ou de quelque science, sait réduire cet art ou cette science en pratique avec une promptitude et une facilité merveilleuses. Un excellent joueur de luth, et qui sait parfaitement la musique, n'a pas besoin de se préparer et de rêver pour exécuter ce qu'il sait : il y a une si grande facilité, que même en songeant à toute autre chose, il touche admirablement bien le luth. Il en est de même de ceux qui ont acquis l'habitude de la vertu : ils la pratiquent sans peine. C'est pourquoi voulez-vous savoir si vous avez acquis l'habitude de l'humilité ? regardez premièrement si vous en faites les œuvres *promptement et facilement* ; car si vous sentez de la répugnance et de la difficulté dans les occasions qui se présentent de la pratiquer, c'est signe que vous n'en avez pas encore acquis une habitude parfaite ; et si pour les recevoir comme vous devez, vous avez besoin de préparations et de réflexions, ces réflexions et ces préparations sont véritablement un bon moyen pour arriver à la perfection à laquelle vous aspirez, mais c'est toujours une marque que vous n'y êtes point arrivé. Lorsqu'un homme, avant que de jouer d'un luth, songe où il doit mettre tantôt un doigt, et tantôt un autre, quelle corde il doit toucher, et quelles leçons on lui a données, il fait ce qu'il faut faire pour bien

(1) Promptè, faciliter et delectabiliter.

apprendre à jouer du luth, mais c'est une marque qu'il n'a pas acquis l'habitude d'en jouer, parce que celui qui l'a acquise n'a besoin de songer à rien pour bien jouer. C'est pourquoi Aristote dit que quand on possède un art en perfection, il est si facile de le réduire en pratique, que l'on ne délibère plus sur les moyens (1): et tous les philosophes tiennent pareillement avec lui, que l'habitude de la vertu ne se connoît point dans les actions que l'on fait avec réflexion, mais seulement dans celles qu'on fait sans y penser; parce que dans les actions soudaines et imprévues, nous agissons toujours suivant l'habitude que nous avons prise.

Ils vont même encore plus loin. Plutarque parlant de quelle manière on peut connoître si un homme a acquis l'habitude et la perfection de la vertu, en donne douze moyens, dont l'un est celui des songes. Si même en songe vous n'avez nulle imagination qui ne soit honnête et réglée, ou si lorsqu'il vous en vient d'autres, vous sentez même en dormant que vous en êtes fâché, et que vous faites effort pour y résister, comme si vous etiez éveillé, c'est une marque que la vertu est très-enracinée en votre âme, puisque non-seulement la volonté, mais même l'imagination et les sens sont assujettis en vous à la raison. De même,

(1) Ars perfecta non deliberat, tam sibi facilis est actus suus. *Arist.* 3. *Ethic.* c. 8.

dit-il, que quand des chevaux sont bien dressés à tirer, ils ne laissent pas d'aller toujours leur train, quoique celui qui les mène leur abandonne les rênes, ou s'endorme; de même, quand on a acquis parfaitement la vertu, et que l'on a bien assujetti ses sens à sa raison, les sens demeurent toujours dans cette sujétion, lors même que la raison est enveloppée dans le sommeil. Saint Augustin nous enseigne la même doctrine, quand il dit : Seigneur, le souvenir de vos commandemens est si profondément gravé en nous, que nous résistons aux tentations même dans les songes (1). En effet, il y a des gens qui ont tant de zèle pour la loi de Dieu, tant d'ardeur pour la vertu, et tant d'horreur pour le vice, et qui sont si accoutumés à résister aux tentations, quand ils veillent, qu'ils y résistent même quand ils dorment. Nous lisons dans la vie de saint François Xavier (2), qu'une nuit en dormant, il fit un si violent effort pour résister à l'illusion impure d'un songe, qu'il en jeta une grande quantité de sang par la bouche. C'est conformément à ce que nous disons, que quelques-uns expliquent ce passage de S. Paul : *Soit que nous veillions, soit que nous dormions, vivons toujours avec lui* (3): car, selon eux, ces paroles ne signifient

---

(1) Domine, memores mandatorum tuorum etiam in somnis resistimus. *Aug. lib.* 12. *de Gen. ad litt. cap.* 15.

(2) *In S. Franc.* *Xav. vit. lib.* 6. *cap.* 6.

(3) Ut sive vigilemus, sive dormiamus, semper cum illo vivamus. 1. *Thessal.* 5. 10.

pas seulement, *Soit que nous vivions, soit que nous mourions*, qui est l'exposition commune des interprètes ; mais elles veulent dire encore, que ceux qui sont très-fervens dans le service de Dieu, doivent toujours vivre inséparables de Jésus-Christ, non-seulement quand ils veillent, mais lors même que le sommeil suspend en eux toutes les fonctions de leur volonté et de leur raison.

La troisième et la principale marque à laquelle on connoît si on a acquis parfaitement la vertu, est quand on en fait les actions *avec plaisir* (1); et c'est là proprement en quoi consiste la perfection de la vertu en nous. Voulez-vous donc voir si vous avez acquis la perfection de l'humilité? examinez-vous sur la règle que nous avons établie dans le chapitre précédent; voyez si les injures et les mépris vous donnent autant de joie, que les gens du monde en reçoivent de l'estime et de la louange des hommes. Il y a encore plus : c'est que non-seulement sans cela on ne sauroit être parfait dans la vertu ; mais que même on ne peut presque pas y persévérer, la persévérance dans une chose que l'on ne fait point avec plaisir, étant comme entièrement impossible. Les anciens Pères, dit saint Dorothée, tenoient pour une maxime constante, que ce que l'esprit n'embrasse point avec joie, ne sauroit être de durée (2). Il

---

(1) Delectabiliter.

(2) Solebant patres et majores nostri asserere, quidquid animus alacriter non admittit, diuturnum esse non posse. *Doroth. Doct. seu ser.* 10.

se pourra faire que vous garderez le silence, et que vous demeurerez dans un grand recueillement pendant quelque temps; mais jusqu'à ce que cela parte du fond du cœur, que l'habitude vous l'ait fait passer en nature, et que vous y preniez plaisir, vous serez en danger de ne pas persévérer : ce sera un état violent, et qui par conséquent ne pourra pas être de durée (1). C'est pourquoi il importe extrêmement de nous exercer dans la vertu, jusqu'à ce qu'elle ait si fort pénétré daus notre cœur, et qu'elle y ait jeté de si profondes racines, qu'elle paroisse être naturelle en nous, et venir de notre inclination, et qu'ainsi nous en produisions les actes avec plaisir : car de cette sorte nous pourrons être assurés en quelque façon de persévérer. *Bienheureux*, dit le Psalmiste, *celui dont toute la volonté est dans la loi du Seigneur*; un autre texte porte, *celui dont toute la volupté est dans la loi du Seigneur : il sera comme un arbre planté le long des eaux, et il rapportera en son temps des fruits* de vertu et de justice (2).

---

(1) Nullum violentum est perpetuum.

(2) In lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte. Et erit tanquam lignum quod plantatum est secùs decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo. *Ps.* 1. 2. 3.

CHAPITRE XVII.

On explique plus particulièrement quelle est la perfection à laquelle nous devons essayer de nous élever dans ce second degré de l'humilité.

SAINT Jean Climaque (1) ajoute un autre avis à ce que nous avons déjà dit ; c'est que de même que les superbes font tant de cas de l'estime du monde, que pour l'acquérir ils s'attribuent faussement plusieurs avantages qu'ils n'ont pas, et se font plus nobles, plus riches et plus habiles qu'ils ne sont : de même ceux qui ont une extrême humilité portent quelquefois si loin le désir qu'ils ont du mépris du monde, que pour se l'attirer davantage en quelques rencontres, ils donnent lieu de croire d'eux des défauts et des imperfections qu'ils n'ont pas. Nous en avons, dit-il, un exemple dans le solitaire Siméon, qui sachant que le président de la province, attiré par la réputation de sa sainteté, venoit le visiter, s'assit sur la porte de sa cellule tenant un morceau de pain et de fromage, dont il se mit à manger avec la contenance d'un imbécile. Cet homme le voyant dans cette posture, s'en retourna en le méprisant ; mais pour lui, il demeura très-content,

(3) *Clim. grad. 4. art.* 110.

parce qu'il avoit obtenu ce qu'il souhaitoit. Nous avons plusieurs autres exemples semblables, comme de saint François (1), qui, pour éviter l'honneur et la réception qu'on vouloit lui faire, se mit à pétrir de la boue avec les pieds; et de frère Junipère que l'on trouva se balançant à l'escarpolette avec de jeunes enfans, dans la même vue de donner une basse opinion de lui.

Ces grands saints considéroient alors sans doute, que le monde a méprisé Jésus-Christ, qui est le souverain bien; et cet aveuglement du monde de n'avoir pas connu la véritable lumière, et de n'avoir pas honoré le fils de Dieu, leur faisoit concevoir tant d'aversion pour le monde, tant de mépris pour tout ce que le monde estime, et tant d'estime pour tout ce qu'il méprise, qu'ils croyoient devoir éviter avec soin d'être honorés du monde, et qu'ils regardoient comme une grande marque de l'amour de Jésus-Christ pour eux, d'être méprisés du monde avec lui et pour l'amour de lui. C'est là ce qui leur faisoit trouver tant de plaisir dans l'opprobre et dans le mépris du monde, et ce qui les portoit à se déguiser en tant de façons pour se l'attirer. Il est vrai, dit saint Jean Climaque (2), que ce que les Saints ont fait en cela, est parti souvent d'une inspiration particulière du Saint-Esprit, et qu'ils sont par conséquent plutôt à admirer qu'à imiter; mais si nous ne les

(1) *Chron. S. Franc.* 1. *p. l.* 2. *c.* 71.
(2) *S. Clim. ubi sup.*

imitons

imitons pas dans leurs saintes folies, nous devons tâcher au moins de les imiter dans le zèle qui les leur a fait produire, et dans le désir ardent qu'ils avoient d'être méprisés du monde.

Saint Diadoque passe plus avant, et dit qu'il y a deux sortes d'humilité (1): la première est l'humilité des médiocres, c'est-à-dire, de ceux qui font véritablement quelques progrès, mais qui ont encore pourtant des combats à rendre, et qui sont attaqués par des mouvemens d'orgueil, qu'ils tâchent de vaincre avec la grâce de Dieu en s'humiliant et en s'abaissant. L'autre espèce d'humilité est l'humilité des parfaits à qui Dieu communique si abondamment ses lumières, et donne une si grande connoissance d'eux-mêmes, qu'il semble qu'il n'y ait plus rien qui soit capable de leur donner aucun mouvement d'orgueil et de vaine gloire. En cet état, l'humilité est comme naturelle à l'ame (2): de sorte que quelques bonnes œuvres que l'on fasse, on demeure toujours dans la basse opinion qu'on avoit de soi, et on se croit toujours le moindre de tous. Or il y a cette différence, continue-t-il, entre ces deux sortes d'humilité, que celle des médiocres, qui n'ont pas encore remporté une entière victoire sur eux-mêmes, mais qui sentent toujours quelque contradic-

---

(1) Una mediocrium, altera perfectorum. *Diad. lib. de perf. spirit. c.* 95.

(2) Tunc anima velut naturalem habet humilitatem. *Idem, ibid.*

tion en eux, est ordinairement accompagnée de quelque peine, et que quoiqu'ils supportent avec patience les occasions d'humiliation, ils ne les reçoivent pas pourtant avec joie; parce que les passions n'étant pas absolument vaincues en eux, il y a toujours quelque chose au dedans deux-mêmes qui résiste encore. Mais l'humilité des parfaits est non-seulement exempte de peine, elle est encore remplie de joie; parce que leurs passions étant tout-à-fait domptées, et n'y ayant plus rien en eux qui leur fasse aucune résistance, ils s'abaissent devant Dieu avec plaisir, et trouvent de la douceur dans le mépris qu'on fait d'eux. C'est pourquoi, continue-t-il, ceux qui n'ont que la première humilité se laissent aisément troubler par les bons et par les mauvais succès et par les divers événemens de la vie : au lieu que ceux qui ont l'autre espèce d'humilité ne se laissent jamais ni abattre par l'adversité, ni élever par la prospérité, mais demeurent toujours dans une même assiette d'esprit, et jouissent d'une paix et d'une tranquillité parfaite, comme des gens que la vertu a mis au dessus de tout ce qui arrive dans le monde. A celui qui est bien aise d'être méprisé, rien ne fait de la peine: car qu'est-ce qui lui en pourroit faire, si le mépris des hommes, qui seul pouvoit lui donner du chagrin, est ce qui lui donne de la joie? Qu'est-ce qui pourra lui faire perdre sa tranquillité, s'il la trouve dans la seule chose qu'il sembloit que les hommes pussent

faire pour la troubler ? Celui qui s'est mis en cet état, dit saint Chrysostome, s'est fait un paradis dès ce monde : car que peut-il y avoir de plus heureux qu'une âme qui vit de cette sorte, qui est toujours dans le port, à l'abri de toutes les tempêtes, et qui jouit en paix d'elle-même (1) ?

Or c'est à ce comble d'humilité que nous devons tâcher d'arriver ; et que cela ne nous semble point impossible. Car si nous voulons, dit saint Augustin, nous pouvons, avec la grâce de Dieu, imiter non-seulement les Saints, mais le Saint des Saints, puisqu'il nous dit lui-même : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (2); et que saint Pierre nous enseigne aussi que Jésus-Christ *a souffert pour nous, nous laissant un exemple, afin que nous suivions ses traces* (3). Saint Jérôme sur ces paroles du Sauveur, *Si vous voulez être parfait* (4), dit que l'on voit manifestement par-là qu'il ne tient qu'à nous d'être parfaits, puisque Jésus Christ dit, *si vous voulez* : car si vous prétendez vous excuser sur la foiblesse de vos forces, lui qui voit dans le fond de votre cœur, ne la

(1) Animâ autem, quæ sic se habet, quid potest esse beatius ? quicumque talis est, in portu continuò sedet ab omni tempestate liber, et oblectatur in serenitate cogitationum. *Chrys. hom. sup. Genes.*

(2) Discite à me, quia mitis sum et humilis corde. *Matth.* 11. 29.

(3) In hoc enim vocati estis, quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. 1. *Petr.* 2. 21.

(4) *Hier. in illud :* Si vis perfectus esse. *Matth.* 19. 21.

connoît-il pas mieux que vous (1) ? Cependant il dit que vous le pouvez, *si vous le voulez*; parce qu'il est toujours prêt à nous secourir, et que si nous voulons, nous pouvons tout avec son secours. Jacob, continue ce Saint, vit une échelle (2) qui tenoit depuis la terre jusqu'au ciel, sur laquelle il y avoit des anges qui montoient et qui descendoient; et Dieu étoit assis au haut de l'échelle, comme pour donner la main à ceux qui montoient, et pour les encourager par sa présence. Montez à cette échelle; tâchez de vous élever par les échelons dont nous avons parlé, il vous tendra la main pour vous faire monter jusqu'au haut. Un voyageur qui voit de loin un lieu très-élevé, ne croit pas qu'il soit possible d'y monter; mais quand il en est plus proche, et qu'il voit le chemin battu, il en juge d'une autre sorte.

CHAPITRE XVIII.

De quelques moyens dont on peut se servir pour parvenir à ce second degré d'humilité, et particulièrement de l'exemple de Jésus-Christ.

On donne ordinairement deux moyens pour acquérir les vertus morales : l'un regarde les raisons qui peuvent nous y exci-

(1) Si dixeris : Vires non suppetunt; qui inspector est cordis, ipse intelligit. *Prov.* 24. 12.
(2) *Genes.* 28.

ter; l'autre regarde la pratique des actions, qui peuvent nous en faire contracter l'habitude. Pour commencer par le premier, je dis que l'exemple de Jésus-Christ est une des principales et des plus efficaces considérations dont nous puissions nous servir pour devenir humbles; ou que c'est, pour mieux dire, la principale et la plus efficace de toutes. Toute la vie du Sauveur du monde a été un parfait modèle d'humilité depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais entre tant d'exemples qu'il nous a donnés de cette vertu, saint Augustin (1) s'arrête particulièrement à considérer celui qu'il nous donna en lavant les pieds à ses apôtres la veille de sa passion. Il ne se contenta pas, dit-il, de ceux qu'il avoit donnés durant tout le cours de sa vie, ni de ceux qu'il alloit donner bientôt, et qui devoient le faire regarder comme *le dernier des hommes*, pour parler avec Isaïe (2), et comme *l'opprobre des hommes et le rebut de la populace*, pour parler avec le Prophète Roi (3). *Mais sachant que l'heure étoit venue, où il devoit passer de ce monde à son Père, et ayant aimé les siens qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin* (4), et voulut leur en donner encore une marque. *Le souper achevé, il se lève de table, quitte*

(1) *August. de sanct. virg.*
(2) *Isai.* 53. 3.
(3) *Ps.* 21. 7.
(4) Sciens Jesus quia venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad patrem : cùm dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos. *Joan.* 13. 1.

ses habits, prend un linge autour de lui, met de l'eau dans un bassin et commence à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge dont il étoit ceint (1). O mystère d'humilité que les apôtres ne comprenoient pas encore alors ! *Quoi, Seigneur, vous me lavez les pieds?* lui dit saint Pierre. *Vous ne savez pas maintenant ce que je fais*, lui répond le Sauveur, *vous le saurez ensuite.* Après cela il retourne à sa place, et pour leur expliquer ce mystère : *Vous m'appelez votre maître et votre seigneur*, leur dit-il, *et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre seigneur et votre maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait*(2). Voilà ce qu'il prétend par ce mystère; nous apprendre à nous humilier, comme il s'est humilié. Et sans doute il faut que l'humilité soit une vertu bien importante et d'une pratique bien difficile, puisque Jésus-Christ ne se contente pas de tant d'exemples qu'il nous en avoit déjà donnés, ni de tant d'autres qu'il étoit sur le point de nous donner; mais

(1) Cænâ factâ, surgit, et ponit vestimenta sua : et cùm accepisset linteum, præcinxit se. Deinde mittit aquam in pelvim, et cœpit lavare pedes discipulorum, et extergere linteo, quo erat præcinctus. *Joan.* 13. 4. 5.

(2) Domine, tu mihi lavas pedes? Quod ego facio, tu nescis modò, scies autem posteà. Vos vocatis me magister et Domine, et benè dicitis : sum etenim. Si ergo ego lavi pedes vestros, dominus et magister, et vos debetis alter alterius lavare pedes. Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. *Ibid.* 6. 7. 13. 14. 15.

que connoissant bien notre infirmité et la malignité de l'humeur qui domine en nous, il fait tant de choses pour y remédier, et qu'enfin pour imprimer plus fortement l'humilité dans nos cœurs, il nous la recommande encore, comme par une déclaration de sa dernière volonté.

Saint Augustin expliquant ces paroles du Sauveur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*, s'écrie : O doctrine salutaire ! O maître et Seigneur des hommes qui ont avalé la mort dans une coupe pleine du poison de l'orgueil, que voulez-vous que nous apprenions de vous ? *Que je suis doux et humble de cœur.* Hé quoi donc, tous les trésors de sagesse et de science, qui sont renfermés en vous, se réduisent-ils à nous apprendre *que vous êtes doux et humble de cœur ?* Est-ce une si grande chose d'être petit, que personne ne puisse nous l'apprendre, si vous, qui êtes si grand, n'en prenez le soin (1) ? Oui, continue saint Augustin, c'est une chose si grande et si difficile de s'humilier et de se faire petit, que les hommes n'auroient jamais pu y parvenir, si Dieu lui-même ne leur en avoit montré l'exemple ; parce qu'il n'y a rien qui soit si profondé-

(1) O doctrinam salutarem ! ô magistrum dominumque mortalium, quibus mors poculo superbiæ propinata atque transfusa est ! Quid ut discamus à te, venimus ad te ! Huccine redacti sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi in te, ut pro magno discamus à te, *quia mitis es, et humilis corde* ! Itane magnum est esse parvum, ut nisi à te, qui tam magnus es, fieret, dici omninò non posset ! *August. l. de sanct. virg. c.* 52.

ment enraciné dans leur cœur, que le désir de la gloire et de l'estime du monde. De sorte qu'il n'en falloit pas moins pour nous rendre humbles; il ne falloit pas un moindre remède pour guérir l'orgueil dont nous sommes tous malades; et si le remède dont il s'est servi en se faisant homme, et en s'anéantissant pour l'amour de nous, ne le guérit, je ne sai ce qui pourra jamais le guérir (1). Si la vue d'un Dieu humilié et dans le mépris, ne suffit pas pour faire que nous ayons honte de vouloir être honorés et estimés, et pour nous porter à souhaiter d'être méprisés avec lui, je ne sai ce qui pourroit y suffire. C'est pourquoi l'abbé Guerry, se sentant comme forcé d'admirer et de suivre un si grand exemple d'humilité, s'écrie, en adressant à Dieu ces paroles, que nous devrions tous lui adresser : Vous avez vaincu, Seigneur, vous avez vaincu mon orgueil; voilà que je me remets de moi-même dans vos chaînes pour toujours; recevez-moi pour votre esclave (2).

La pensée de saint Bernard sur ce sujet est admirable. Le fils de Dieu, dit-il, considéra que deux sortes de créatures, qui avoient été créées capables de la félicité éternelle, s'étoient perdues pour avoir voulu être semblables à lui. Dieu crée les anges,

(1) Hæc medicina, si superbiam non curat, quid eam curet nescio. *Idem, serm. 1. in Domin. 1. Quadrag.*

(2) Vicisti, Domine, vicisti superbiam meam. Ecce demino in vincula tua : accipe servum sempiternum. *Abbas Guerricus in calce oper. S. Bern. serm. 1. de adventu.*

et aussitôt Lucifer veut s'égaler à lui. *Je monterai*, dit-il, *dans le ciel, j'éleverai mon trône au-dessus des astres; j'établirai mon siége sur la montagne du Testament, du côté de l'Aquilon; je m'éleverai au dessus des nues, et je deviendrai semblable au Très-Haut* (1). Il en entraîne en même temps plusieurs autres dans son parti; mais Dieu les précipite tous en enfer: *Vous serez précipité en enfer*, lui dit-il, *au fond de l'abîme* (2): et d'anges de lumière qu'ils étoient auparavant, ils deviennent des esprits de ténèbres. Dieu crée l'homme ensuite; et le serpent infernal lui ayant communiqué aussitôt son venin par ces paroles: *Vous serez comme des Dieux, sachant le bien et le mal* (3), l'homme reçoit cette proposition avec avidité, viole le commandement de son Dieu; et pour avoir voulu se rendre semblable à lui, il devient semblable au Démon. Le serviteur d'Elisée ayant couru après Naaman le lépreux, pour prendre de lui les présens que son maître avoit refusés: *Vous avez voulu avoir part aux richesses de Naaman*, lui dit le prophète, *vous aurez part aussi à sa lèpre, vous et tous vos descendans* (4). Le jugement de Dieu contre

---

(1) In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum, sedebo in monte testamenti, in lateribus Aquilonis. Ascendam super altitudinem nubium, et similis ero Altissimo. *Isai.* 14. 13. 14.

(2) Verumtamen ad infernum detraheris in profundum laci. *Ibid.* v. 15

(3) Eritis sicut Dii, scientes bonum et malum. *Genes.* 3. 5.

(4) Nunc igitur accepisti argentum, et accepisti vestes.

l'homme est semblable à celui-là. Vous avez voulu, ô homme, participer aux richesses du Démon, c'est-à-dire, à son orgueil; vous participerez aussi à son châtiment. De sorte que voilà l'homme perdu aussi-bien que le Démon, et rendu semblable à lui, parce qu'il avoit voulu devenir semblable à Dieu. Que fera le fils de Dieu? Je vois, dit-il, combien mon père est jaloux de mon honneur; je vois qu'il perd ses plus nobles créatures à mon occasion (1): la perte des anges vient d'avoir voulu être comme moi; l'homme s'est perdu aussi pour la même raison; tous enfin me portent envie, et veulent être comme moi. Hé bien, je me montrerai aux hommes sous une figure si abjecte, que quiconque me portera envie, et aspirera à me ressembler, y rencontrera son salut (2). O excès de la miséricorde et de la bonté infinie d'un Dieu, qui a bien voulu descendre du ciel, et se faire homme pour satisfaire à l'ardeur que nous avions de lui ressembler! C'est désormais que nous pouvons, non pas faussement, et par un orgueil punissable, mais véritablement et par une humilité sainte, nous flatter de l'espérance d'être comme lui.

Sed et lepra Naaman adhærebit tibi et semini tuo. 4. *Reg.* 5. 26. 27.

(1) Ecce, inquit, occasione meî Pater creaturas suas amittit.

(2) Ecce venio et talem eis exhibeo me ipsum, ut quisquis gestierit imitari, fiat ei æmulatio ista in bonum. *Bern. ubi sup.*

Le même Saint interprétant ces paroles, *Un petit enfant nous est né* (1) : Efforçons-nous, dit-il, de devenir comme ce petit enfant; apprenons de lui qu'il est doux et humble de cœur, afin que ce ne soit pas inutilement pour nous que le grand Dieu soit devenu un petit enfant : car si vous ne devenez comme ce petit enfant, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel (2).

CHAPITRE XIX.

De quelques réflexions morales, qui peuvent servir à nous rendre humbles.

Dès le commencement de ce traité, nous avons rapporté plusieurs autres raisons qui peuvent nous exciter à l'humilité. Nous avons dit, qu'elle est la racine et le fondement de toutes les autres vertus; que c'est le moyen de les acquérir et de les conserver; que nous les aurons toutes, pourvu que nous ayons l'humilité; et plusieurs autres choses semblables. Mais afin qu'il ne semble pas que nous ne voulions rien établir que sur des méditations tirées de la spiritualité, il sera bon de toucher ici quelques raisons plus palpables et plus proportion-

(1) Parvulus natus est nobis. *Is.* 9. 6.

(2) Studeamus effici sicut iste parvulus. Discamus ab eo, quia mitis est et humilis corde : ne magnus Deus sine causa factus sit homo parvulus. Quia nisi effecti fueritis sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cælorum. *Id. Hom.* 3. *sup. Missus est.*

nées à notre foiblesse. Ainsi, étant convaincus, non-seulement par les principes de la spiritualité, mais aussi par les lumières de la raison naturelle, nous nous porterons avec plus d'ardeur à mépriser la gloire et l'honneur du monde, et à suivre le chemin de l'humilité. Il s'agit en cela d'une chose si difficile, que nous avons besoin de mettre tout en œuvre : c'est pourquoi il est à propos que nous nous aidions de tout.

Commençons par examiner avec soin, ce que c'est véritablement que l'opinion des hommes, qui nous donne tant d'inquiétude et tant d'affaire; envisageons-la de tous côtés, afin que venant à en juger sainement, nous nous encouragions à la mépriser, et que nous ne demeurions pas davantage dans l'erreur. Il y a plusieurs choses, dit Sénèque (1), que nous estimons grandes, non parce qu'elles le sont en effet, mais parce que notre foiblesse nous les fait paroître telles : là-dessus il cite l'exemple des fourmis, qui portent des fardeaux véritablement très-pesans, eu égard à leur petit corps, mais qui ne laissent cependant pas d'être très-légers. Il en est de même de l'opinion et de l'estime du monde. En effet, je vous demande, l'opinion bonne ou mauvaise que l'on a de vous, vous rend-elle meilleur ou pire? Non assurément, dit saint

(1) *Sen. de summo bono.*

Augustin; car ni la louange ne rend point saine une conscience malade, ni la calomnie ne rend point malade une conscience saine. Croyez d'Augustin tout ce que vous voudrez, pourvu que ma conscience ne me reproche rien devant Dieu, cela me suffit (1). C'est là en effet la seule chose qui importe; tout le reste n'est que vanité, puisqu'il n'ôte ni ne donne rien. Les louanges ajoutent-elles quelque chose au mérite d'un homme, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ (2). Chacun n'est que ce qu'il paroît aux yeux de Dieu, et rien davantage. *Car ce n'est pas*, dit l'Apôtre, *celui qui s'estime lui-même, qui est estimable, mais celui que Dieu estime* (3).

Saint Augustin fait une comparaison a ce sujet. L'orgueil, dit-il, n'est pas une véritable grandeur, ce n'est qu'une enflure : et de même que ce qui est enflé, semble grand au dehors, mais n'est pas sain au dedans (4); de même, ceux que la louange des hommes rend orgueilleux, paroissent grands, mais ne le sont pas en effet : l'orgueil qu'elle leur donne n'est pas une grandeur véritable, c'est une enflure dangereuse. Il y

(1) Nec malam conscientiam sanat præconium laudantis, nec bonam vulnerat opprobrium convitiantis. Senti de Augustino quidquid libet, sola me in oculis Dei conscientia non accuset. *Lib.* 3. *contra Ep. Petilian. et Donat. lib.* 2. *contr. Manich.*

(2) *De Imit. Christi, lib.* 2. *c.* 6.

(3) Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est; sed quem Deus commendat. 2. *Cor.* 10. 18.

(4) Est superbia non magnitudo, sed tumor : quod autem tumet, videtur magnum, sed non est sanum. *Serm.* 16. *de Temp.*

a des malades, continue-t-il, qui paroissent gras et dans un embonpoint merveilleux; mais ce n'est point une bonne graisse, c'est une enflure et une espèce d'hydropisie. Il en est de même de l'opinion des hommes: elle peut bien nous enfler, mais elle ne peut pas nous faire grands. Que si cela est vrai, pourquoi être toujours comme des caméléons, la bouche ouverte, à humer le vent pour nous enfler? Comme il vaut mieux être sain et paroître malade, que d'être malade et paroître sain; aussi vaut-il mieux être homme de bien et passer pour méchant, que d'être méchant et passer pour homme de bien. De quoi servira qu'on vous croie vertueux, si vous ne l'êtes pas? Saint Jérôme, sur ces paroles des Proverbes, *Et que ses actions la louent dans les places publiques* (1): Ce ne seront pas, dit-il, les vaines louanges des hommes, ce seront vos actions qui feront votre éloge, et qui rendront témoignage de vous, quand il faudra que vous paroissiez en jugement devant Dieu.

Saint Grégoire rapporte (2) que dans un monastère d'Iconie, il y avoit un religieux qui étoit en réputation de sainteté, et qui sur-tout étoit tenu pour un homme d'une abstinence et d'une mortification exemplaires. Etant au lit de la mort, il fit appeler tous les religieux, qui en eurent une sainte joie, dans l'espérance d'entendre

(1) Laudent eam in portis opera ejus. *Prov.* 31, 31.
(2) *Lib.* 4. *c.* 18.

de lui quelque chose qui dût servir à leur instruction. Mais lui, saisi de frayeur, tourmenté par sa conscience, et se sentant intérieurement forcé de leur déclarer l'état où il étoit, leur dit, que toute sa vie n'avoit été que déguisement et qu'hypocrisie; que lorsqu'on croyoit qu'il jeunât et qu'il fît de grandes abstinences, il mangeoit en cachette, sans qu'on le vît; et qu'en punition de cette supercherie, il étoit alors livré à un horrible dragon, qui lui tenoit déjà les pieds entortillés avec sa queue. Le voilà, s'écria-t-il tout d'un coup, qui me met sa tête dans la bouche pour m'arracher l'âme et l'emporter avec lui : et en achevant de proférer ces paroles, il expira au grand étonnement de tout le monde. De quoi servit à ce misérable d'avoir passé pour un saint?

Saint Athanase (1) compare ceux qui recherchent l'approbation et la louange des hommes, à des enfans qui courent après les papillons. D'autres les comparent à des araignées; et leur apppliquant ces paroles d'Isaïe: *Ils ont tissu des toiles d'araignées* (2), ils disent que de même que ces insectes épuisent la substance de leurs entrailles à faire des toiles pour prendre des mouches, de même les superbes s'épuisent à travailler continuellement, pour acquérir quelque légère estime dans le monde. Nous lisons dans

(1) *Athan. hom. de humilitat. c.* 27.
(2) Telas araneæ texuerunt. *Is.* 59. 5.

la vie de saint Xavier (1), qu'il a toujours témoigné une aversion particulière pour l'estime du monde, parce qu'il disoit qu'elle causoit de grands maux, et empêchoit de grands biens ; et cette vérité avoit fait une si forte impression dans son esprit, qu'il s'écrioit quelquefois en gémissant : O estime du monde, que vous avez fait de maux ! que vous en faites ! et que vous en ferez encore !

CHAPITRE XX.

De quelques autres considérations humaines, qui peuvent nous aider à devenir humbles.

SAINT Chrysostome expliquant ces paroles de l'Apôtre : *Qu'il ne faut pas avoir trop d'opinion de soi-même, mais qu'il faut en avoir une opinion sobre et modeste* (2), s'étend à prouver que l'homme superbe est non-seulement un méchant et un pécheur, mais un fou et un insensé. Et alléguant à ce sujet ce passage d'Isaïe : *Le fou dira des folies* (3) : Puisque c'est, dit-il, par les folies qu'il dira que vous connoîtrez qu'il est fou, écoutez les extravagances que l'orgueil fait dire, écoutez ce qu'il a fait dire au pre-

(1) *Lib.* 6. *c.* 3. *ejus vitæ.*

(2) Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. *Rom.* 12. 3.

(3) Stultus fatua loquetur. *Is.* 32. 6.

mier de tous les superbes : *Je monterai dans le Ciel, j'éleverai mon trône au dessus des astres ; je mettrai mon siége sur la montagne du Testament du côté de l'Aquilon ; je m'éleverai au-dessus des nues, et je serai semblable au Très-haut* (1). Que peut-on imaginer de plus extravagant ? Ecoutez avec quelle arrogance cet autre se vante d'avoir assujetti toute la terre : *Ma main*, dit-il, *a pris tous les peuples comme on prend des oiseaux dans un nid ; j'ai pris toutes les nations de la terre, comme on prend les œufs que la mère a abandonnés, et il n'y en a pas eu un seul qui ait osé remuer les aîles, ni ouvrir le bec pour crier* (2). Qu'y a-t-il encore de plus extravagant ? continue le même saint. Et il rapporte ensuite plusieurs autres exemples de discours semblables, dans lesquels les superbes font voir tant de folie, que vous ne sauriez dire si le langage qu'ils tiennent n'est point effectivement de gens qui aient perdu tout-à-fait le sens. Aussi voyons-nous, que comme les fous nous font rire quelquefois, par les extravagances qu'ils disent et qu'ils font ; de même les orgueilleux nous apprêtent souvent à rire, par leurs discours pleins de vanité, par leurs

---

(1) In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum : sedebo in monte Testamenti, in lateribus Aquilonis. Ascendam super altitudinem nubium, et similis ero Altissimo. *Is.* 14. 13.

(2) Invenit quasi nidum manus mea fortitudinem populorum : et sicut colliguntur ova, quæ derelicta sunt, sic universam terram ego congregavi : et non fuit qui moveret pennam, et aperiret os, et ganniret. *Is.* 10. 14.

gestes affectés, par leur contenance composée, par la gravité étudiée de leur démarche, par l'envie démesurée qu'ils font paroître d'être estimés en toutes choses, et par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et de tout ce qui vient d'eux. Cette sorte de folie est même pire et plus honteuse que l'autre, dit saint Chrysostome (1), puisqu'il y a du péché en l'une, et qu'il n'y en a point en l'autre, et de là vient qu'on y met encore une autre différence ; c'est qu'on a pitié des véritables fous, au lieu que les orgueilleux excitent plutôt la risée et la moquerie, que la compassion.

Il est donc vrai de dire que les superbes sont des fous, et il est vrai encore que nous en usons avec eux comme on en use ordinairement avec les fous : car de même que quelque extravagance que dise un fou, on demeure d'accord de tout ce qu'il dit, pour avoir la paix avec lui, et parce qu'on ne veut pas s'amuser à contredire un fou ; de même se garde-t-on bien, par la même raison, de contredire un homme vain et orgueilleux. Or, cette maladie et cette folie de l'orgueil règnent maintenant si généralement parmi les hommes, qu'à peine peut-on parler avec eux sans les flatter, et sans leur dire des choses qui ne sont point, et qu'on ne croit point. Car ils sont si charmés qu'on les estime et qu'on les approuve en tout, qu'il n'y a pas de moyen plus in-

(1) *Chrys. Hom. 29, ad pop. Antioch.*

faillible pour acquérir leur bienveillance, que de les louer; et c'est là une des vanités que Salomon dit qu'il a remarquées dans le monde, quand il dit : *J'ai vu des impies ensevelis, qui, lorsqu'ils vivoient encore, étoient dans une place éminente, et recevoient des louanges de toute la ville, comme s'ils eussent fait de bonnes actions; et cela est encore une vanité et une folie* (1). Car, quelle folie et quelle vanité plus grande, que de louer un homme d'une bonne qualité qu'on sait qu'il n'a pas; que de le louer souvent d'une chose qui est mal, et qu'on sait être mal? Le bon de l'affaire est qu'on aura déjà dit aux autres ce qu'on en pense; mais à vous, on ne craint pas de mentir pour vous plaire, ou du moins on cherche des détours pour pouvoir vous louer sans mensonge, et d'une chose qu'on ne croit pas louable. C'est que l'on vous traite comme un fou, pour qui il faut avoir de la complaisance; c'est que l'on sait où le mal vous tient, et que le plus grand régal qu'on puisse vous faire lorsque vous avez prêché, ou que vous avez fait quelque autre action publique, c'est de vous dire que cela s'est fort bien passé, et que tout le monde a été très-content. Cependant, c'est seulement pour vous faire plaisir qu'on en use de cette sorte, ou parce qu'on a peut-être besoin de vous, et qu'on veut vous gagner

(1) Vidi impios sepultos, qui etiam cùm adhuc viverent, in loco sancto erant, et laudabantur in civitate quasi justorum operum; sed et hoc vanitas est. *Eccl.* 8. 10.

par-là ; mais au fond cela ne sert qu'à vous rendre encore plus fou, car les louanges qu'on vous donne contre la vérité, vous entretenant dans l'erreur où vous êtes d'avoir bien fait, sont cause que vous retombez dans les mêmes fautes. On n'a garde de dire aujourd'hui ce que l'on pense, parce que la vérité est odieuse, et qu'on se fait des ennemis en disant vrai ; et parce qu'on sait que les superbes, lorsqu'on leur donne quelque charitable avis pour leur correction, sont comme les fous et les frénétiques, qui crachent au visage de celui qui leur présente une médecine pour les guérir. C'est pourquoi, comme personne ne veut acheter des inimitiés et des querelles, on ne dit rien qui puisse déplaire à celui à qui on parle. Au contraire, on se déguise si bien devant lui, que comme il est déjà très-persuadé de lui-même, il reçoit pour vraies toutes les fausses louanges qu'on lui donne : et par là on peut voir quelle folie c'est de faire quelque fondement sur les louanges des hommes, puisque nous savons que ce n'est que compliment, c'est-à-dire, que déguisement, que flatterie et que mensonge ; car ils interprètent eux-mêmes ce mot, comme venant de ce que l'on ment pour accomplir les devoirs de la civilité.

Mais il y a encore plus ; car les superbes, dit saint Chrysostome, sont en haine à Dieu et aux hommes. Ils sont en haine à Dieu, suivant la sentence du Sage, qui dit : *Que*

tout superbe est en abomination au Seigneur (1), et qui met *les regards hautains* (2), c'est-à-dire, l'orgueil, pour la première des sept choses qu'il dit que Dieu a en horreur. Ils sont en haine aux hommes, selon ces autres paroles : *L'orgueil se fait haïr de Dieu et des hommes ; et le cœur des superbes est comme l'haleine de ceux qui ont les entrailles gâtées* (3). Personne ne peut approcher d'eux, personne ne peut durer avec eux. Et certes, le monde même les paie bien en cela de leur orgueil, puisqu'il les punit par l'endroit qui leur est le plus sensible, et par les choses qui sont les plus opposées à ce qu'ils souhaitent. Ils veulent être estimés et respectés de tout le monde, et tout le monde les regarde comme des fous; ils veulent être aimés et recherchés de tout le monde, et tout le monde les hait et les fuit : ceux qui sont au dessus d'eux, parce qu'ils veulent s'égaler à eux ; leurs égaux, parce qu'ils veulent s'élever au-dessus d'eux ; et leurs inférieurs, parce qu'ils exigent d'eux des respects qu'ils ne leur doivent pas. Il n'y a pas jusqu'à leurs domestiques qui ne les haïssent, et qui ne les trouvent insupportables. Enfin, par-tout où on rencontre de l'orgueil, on le hait et on le

(1) Abominatio Domini est omnis arrogans. *Prov.* 16. 5.

(2) Oculos sublimes. *Prov.* 6. 17.

(3) Odibilis coram Deo est et hominibus superbia. Et sicut eructant præcordia fætentium, sic et cor superborum. *Eccli.* 10. 7. *et* 11. 32.

méprise; au contraire ceux qui sont humbles sont estimés, aimés et caressés de tout le monde. Comme la bonté, l'innocence et la simplicité des petits enfans font que chacun les aime; aussi les mêmes qualités font que chacun aime ceux qui sont humbles : car leur manière d'agir, douce, sincère et modeste, gagne le cœur; c'est une pierre d'aiman qui attire les cœurs; c'est un charme qui les fait aimer de tout le monde.

Pour achever de nous convaincre que c'est une folie de rechercher l'estime et l'approbation des hommes, saint Bernard fait un argument très-pressant : Ou ça été une folie au Fils de Dieu, de s'être abaissé et anéanti comme il a fait, et d'avoir voulu être un objet d'opprobre et de mépris; ou c'en est une grande à nous, d'avoir tant de passion pour l'estime du monde. Or ce n'a pas été une folie au Fils de Dieu, quoique cela ait paru ainsi au monde, suivant ces paroles de saint Paul : *Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale pour les Juifs, et qui paroît une folie aux Gentils; mais qui est la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu, pour les Juifs et pour les Gentils qui sont appelés* (1). Si donc l'humilité et l'abaissement a été une sagesse dans le Fils de Dieu, la

(1) Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem et Dei sapientiam. 1, *Cor.* 1, 23 *et* 24.

vanité et l'orgueil est une folie en nous, et nous sommes véritablement fous, de faire tant de cas de la gloire et de la réputation du monde.

CHAPITRE XXI.

Qu'un moyen très-assuré pour acquérir l'estime des hommes, c'est de s'adonner à la vertu et à l'humilité.

QUE si malgré tout ce que nous avons dit, vous ne laissez pas d'aimer une chose si vaine que l'opinion du monde, et de faire cas d'un peu de fumée; si pour défendre votre sentiment, vous dites qu'il est beau d'être estimé des hommes; que cela est important pour l'édification du prochain et pour beaucoup d'autres choses, et que le Sage lui-même vous conseille *d'avoir soin de votre réputation* (1) : hé bien, à la bonne heure, je consens que vous en ayez soin, et que vous travailliez à vous acquérir de l'estime dans le monde; mais je vous avertis en même temps que vous vous trompez, si vous espérez d'y pouvoir réussir par le chemin que vous prenez; vous ne parviendrez jamais par-là à votre but. Le chemin infaillible pour être estimé des hommes, dit saint Chrysostome (2), c'est

(1) Curam habe de bono nomine. *Eccli.* 41. 15.
(2) *D. Chrysos. Hom.* 19. *ad Popul.*

celui de la vertu et de l'humilité. Tâchez de devenir un bon religieux; tâchez d'être et de paroître le plus humble de tous dans votre façon d'agir et dans toutes les occasions qui s'offriront, et de cette sorte vous acquerrez l'estime de tout le monde; car c'est là en quoi consiste l'honneur d'un religieux qui a renoncé véritablement au siècle. Un habit simple et grossier, et un emploi bas où l'humilité l'occupe, ne lui conviennent pas moins bien, que la pompe et la magnificence des habits aux gens du monde. Il lui siéroit mal au contraire d'aimer et de rechercher l'estime des hommes: et comme ce seroit pour lui une honte de retourner dans le monde, et qu'on s'y moqueroit de lui comme d'un *homme qui a commencé à bâtir et qui n'a pu achever* (1); aussi en est-ce une pour lui d'aspirer à l'estime et à la louange des hommes, puisque c'est retourner en quelque sorte dans le monde, que de reprendre les sentimens du monde, dont on s'étoit dépouillé en entrant dans la religion.

Voulez-vous voir clairement combien il est honteux à celui qui fait profession d'aspirer à la perfection, de vouloir être estimé des hommes? Qu'on vienne à connoître l'envie que vous en avez; et vous verrez la honte que vous aurez de ce qu'on s'en sera aperçu. Nous avons un bel exemple de cela

(1) Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consommare. *Luc.* 14. 30.

dans

dans l'Evangile. Les apôtres marchant une fois un peu écartés du Sauveur, et en sorte qu'il leur sembloit qu'il ne pouvoit les entendre, se mirent à disputer *qui étoit le plus considérable d'entr'eux* (1); et lorsqu'ils furent arrivés au logis, il leur demanda *de quoi ils s'étoient entretenus par le chemin*; mais ils furent si honteux de voir leur ambition et leur vanité découvertes, qu'ils gardoient tous le silence, *parce que*, dit l'Evangile, *ils avoient disputé qui étoit le plus considérable d'entre eux* (2). Alors Jésus-Christ prenant la parole : *Dans le monde*, leur dit-il, *ceux qui commandent aux autres sont regardés comme les plus considérables et les plus grands* (3); *mais il n'en est pas de même parmi vous : car il faut que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le moindre, et que celui qui précède les autres, soit comme leur serviteur* (4). *Celui qui veut être le premier, sera le dernier de tous et le serviteur de tous* (5). Dans la maison de Dieu et dans la religion, c'est être grand que de s'humilier et de se faire petit; c'est s'élever au-dessus de tous les autres, que de

---

(1) Quis eorum major esset. *Marc.* 9. 33.

(2) Quid in viâ tractabatis ? At illi tacebant : siquidem in viâ inter se disputaverant, quis eorum major esset. *Marc.* 9. 32. 33.

(3) Principes gentium dominantur eorum : et qui majores sunt, postestatem exercent in eos. *Matth.* 20. 25.

(4) Vos autem non sic : sed qui major est in vobis, fiat sicut minor; et qui præcessor est, sicut ministrator. *Luc.* 22. 26.

(5) Si quis vult primus esse, erit omnium novissimus et omnium minister. *Marc.* 9. 34.

s'abaisser au-dessous de tout le monde : et voilà en quoi consiste véritablement l'honneur dans la religion. Car cet honneur que vous recherchez n'est pas un honneur véritable pour vous ; c'est plutôt un sujet de confusion ; et au lieu d'acquérir par là l'estime du monde, vous tombez dans le mépris, parce que vous passez pour un orgueilleux : ce qui est la plus mauvaise opinion que l'on puisse avoir de vous. Vous ne sauriez faire plus de tort à votre réputation, qu'en donnant sujet de croire que vous voulez être honoré et estimé, que vous prenez garde là-dessus aux moindres choses, et que vous y êtes aisé à blesser.

C'est pour cela que saint Jean Climaque (1) dit que la vanité a été souvent un sujet de honte et de confusion aux superbes ; parce qu'elle leur fait faire des choses qui, découvrant leur orgueil, font qu'ils tombent dans le mépris. Ils ne prennent pas garde que tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font pour s'attirer de l'estime et du respect, ne sert souvent qu'à découvrir la vanité de leur orgueil; et qu'ainsi ils se rendent méprisables par les choses mêmes par lesquelles ils prétendent se faire estimer. L'orgueil, dit saint Bonaventure, est un aveuglement d'esprit qui n'est jamais plus grand en nous, que lorsque nous nous en apercevons le moins ; et c'est ce qui fait qu'un homme vain s'emporte quelquefois à dire et à faire des choses qu'il

(1) *D. Clim. grad.* 22, *art.* 24.

se garderoit bien de faire et de dire, pour peu qu'il y fît réflexion, quand même, sans avoir égard ni à Dieu ni à son devoir, il ne considéreroit que la seule estime du monde. Combien de fois arrive-t-il qu'un homme se sentant piqué de ce qu'on n'a pas fait cas de lui en quelque rencontre, ou qu'on lui en a préféré un autre, et s'imaginant qu'on lui a fait tort en cela, qu'il y va de son honneur, et qu'on lui fera justice, s'il s'en plaint, se laisse aller à découvrir tout ce qu'il a dans le cœur à ce sujet ? Cependant, ce que cela produit, c'est qu'on l'en estime moins, parce qu'on le regarde comme un homme orgueilleux et qui s'attache à des points d'honneur; ce que l'on hait extrêmement dans la religion. Que s'il avoit passé la chose doucement, sans la relever, et qu'il eût laissé les supérieurs en liberté de faire ce qu'ils auroient voulu, il auroit acquis l'estime et l'amitié de tout le monde.

Ainsi à ne point envisager les rafinemens de la spiritualité, mais à ne consulter que la prudence, le bon sens et même l'esprit du monde; le moyen le plus assuré pour se faire aimer et estimer des hommes, c'est de s'adonner tout de bon à la vertu et à l'humilité. Agésilas, l'un des plus sages rois de Sparte, interrogé par Socrate comment il pourroit acquérir de l'estime dans le monde ? En essayant d'être tel que vous voulez paroître, lui répondit il (1). Et une autre fois

(1) Obtinebis, si talis esse studeas, qualis haberi vis. *Cicer. 2. Offic.*

quelque autre lui demandant la même chose : On vous estimera, dit-il, si vous ne dites que de bonnes choses, et que vous n'en fassiez que d'honnêtes. On raconte aussi d'un grand philosophe, qu'un de ses amis qui disoit du bien de lui par-tout, lui ayant dit : Vous m'êtes très-redevable ; car par-tout où je me trouve, je loue votre mérite et votre vertu : Je vous le rends bien, lui répondit-il, en vivant de sorte que vous ne puissiez pas être accusé de mensonge en me louant.

Nous ne voulons pas dire cependant qu'il faille s'adonner à la vertu, dans la vue de s'acquérir par là l'estime des hommes ; car ce seroit pervertir la meilleure chose du monde par un motif d'orgueil. Ce que nous disons, c'est que si vous tâchez d'être véritablement humble, on vous estimera infailliblement, quand vous ne le voudriez pas ; et que plus vous éviterez d'être estimé, plus vous souhaiterez qu'on vous méprise, plus on fera cas de vous. Car la gloire est comme l'ombre qui suit toujours quand on la fuit, et qu'on n'attrape point quand on court après : c'est pourquoi saint Jérôme parlant de sainte Paule, dit qu'en fuyant la gloire, elle méritoit la gloire qui suit toujours la vertu, comme l'ombre suit le corps, et qui s'éloignant de ceux qui la recherchent, recherche ceux qui la méprisent (1).

Jésus-Christ lui-même nous a enseigné

---

(1) Fugiendo gloriam, gloriam merebatur, quæ virtutem quasi umbra sequitur, et appetitores suî deserens, appetit contemptores. *D. Hier. in Vit. S. Paulæ sub init.*

ce moyen dans l'Evangile, lorsque parlant aux Pharisiens qui choisissoient toujours les meilleures places dans les assemblées : *Quand vous serez invité aux nôces*, dit-il, *ne prenez pas la première place, de peur que quelqu'un plus considérable que vous n'ait été aussi invité, et que celui qui vous a conviés tous deux, venant à entrer, ne vous dise : Faites-lui place ; et qu'alors vous vous trouviez honteusement reculé à la dernière place. Mais quand on vous aura convié, allez, asseyez-vous au bas bout, afin que quand celui qui vous a invité arrivera, il vous dise : Mon ami, montez plus haut ; et vous recevrez ainsi de l'honneur en présence de tous les conviés* (1). Le Saint-Esprit nous enseigne aussi la même chose par la bouche du Sage, quand il dit : *Ne faites point paroître de gloire devant le roi, et ne prenez point place parmi les grands ; car il vaut bien mieux qu'on vous dise : Montez ici, que de recevoir un affront devant le prince* (2). Pour conclusion : *Quiconque s'élève, sera humilié*, dit le Sauveur du monde ; *et quiconque s'humilie, sera*

(1) Cùm invitatus fueris ad nuptias, non discumbas in primo loco : ne fortè honoratior te sit invitatus ab illo ; et veniens is qui te et illum vocavit, dicat tibi : Da huic locum : et tunc incipias cum rubore novissimum locum tenere. Sed vade, recumbe in novissimo loco, ut cùm venerit qui te invitavit, dicat tibi : Amice, ascende superiùs. Tunc erit tibi gloria coram simul discumbentibus. *Luc.* 14. 8. 10.

(2) Ne gloriosus appareas coram rege, et in loco magnorum ne steteris. Melius est enim ut dicatur tibi : Ascende huc, quàm ut humilieris coram principe. *Prov.* 25. 6. 7.

élevé (1). De sorte que vous voyez que celui qui est humble et qui s'abaisse au-dessous des autres, en devient plus estimable, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes; et qu'au contraire, celui qui est orgueilleux et qui veut avoir la préséance par-tout, se fait mépriser par là, et s'expose à recevoir des affronts. O sainte humilité, s'écrie le grand Augustin, que vous êtes différente de l'orgueil! C'est l'orgueil, mes frères, qui a précipité Lucifer du ciel; et c'est l'humilité qui en a fait descendre le fils de Dieu pour s'incarner. C'est l'orgueil qui a chassé Adam du paradis; et c'est l'humilité qui y a donné entrée au bon larron. L'orgueil a produit la confusion des langues parmi les peuples; et l'humilité a réuni les peuples de diverses langues. L'orgueil a abaissé Nabuchodonosor jusqu'à la condition des bêtes; et l'humilité a élevé Joseph au-dessus de tous les Egyptiens et de tous les enfans de Jacob. L'orgueil a causé la perte de Pharaon, et l'humilité a fait le salut et la gloire de Moïse (2).

---

(1) Omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur. *Luc.* 14. 11.

(2) O sancta humilitas, quàm dissimilis es superbiæ! Ipsa superbia, fratres mei, Luciferum de cœlo dejecit: sed humilitas Dei filium incarnavit. Ipsa superbia Adam de paradiso expulit: sed humilitas latronem in paradisum introduxit. Superbia gigantum linguas divisit: sed humilitas cunctas congregavit dispersas. Superbia Nabuchodonosor in bestiam transmutavit: sed humilitas Joseph principem Israel constituit. Superbia Pharaonem submersit: sed humilitas Moysem exaltavit. *Aug. serm.* 18. *ad fratres in eremo.*

CHAPITRE XXII.

Que l'humilité est un moyen pour acquérir la paix intérieure de l'âme ; et que nous ne saurions l'avoir sans l'humilité.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de l'âme (1). La paix de l'âme, que saint Paul met au nombre des fruits de l'esprit, est un bien si désirable et si précieux, qu'une des plus fortes raisons qui puissent nous porter à devenir humbles et à mépriser l'estime du monde, est celle que le Sauveur nous propose dans ces paroles, par lesquelles il nous apprend que l'humilité est l'unique moyen d'acquérir cette paix intérieure. Mais comme chaque chose se fait toujours mieux connoître par l'opposition de son contraire, voyons auparavant de quels troubles et de quelles inquiétudes le cœur des superbes est agité ; afin que nous comprenions mieux de quelle paix et de quelle tranquillité les humbles jouissent. L'Écriture-Sainte est remplie de passages qui nous enseignent que les méchans n'ont point de paix. *Il n'y a point de paix pour les impies* (2), dit le Seigneur.

(1) Discite à me, quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. *Matth.* 11. 29.

(2) Non est pax impiis. *Is.* 48. 22.

Ils disoient : La paix , la paix , et il n'y avoit point de paix (1). *Ils ne trouvent qu'affliction d'esprit et qu'infortune dans leur chemin , et ils ne savent pas ce que c'est que la paix* (2). Leur conscience leur fait une guerre continuelle ; et leur paix même , s'ils en ont quelqu'une , *est une paix remplie d'amertume* (3). Mais les superbes sur-tout sont dans une inquiétude perpétuelle : et saint Augustin nous en rend une bonne raison, quand il dit que l'orgueil ne marche jamais sans l'envie , et que c'est par ces deux choses que le démon est démon (4) : de sorte qu'on peut juger quels effets elles peuvent produire dans l'homme, puisqu'elles font que le démon est ce qu'il est. Il est impossible qu'un homme que l'orgueil et l'envie , compagnes inséparables de l'orgueil , possèdent également ; qui cherche à être honoré de tout le monde , qui n'y réussit pas , et qui voit qu'on fait plus de cas des autres que de lui : il est impossible , dis-je , que cet homme n'ait pas le cœur rempli de fiel et d'amertume , et qu'il ne soit pas dans une agitation d'esprit continuelle. Car qu'y a-t-il de plus rude et de plus sensible pour un orgueilleux , que de

(1) Pax , pax , et non erat pax. *Jerem*. 6. 14.

(2) Contritio et infelicitas in viis eorum : et viam pacis non cognoverunt. *Ps*. 13. 7.

(3) Ecce in pace amaritudo mea amarissima. *Is*. 38. 17.

(4) Quibus duobus malis , hoc est , superbia et invidentia , diabolus , diabolus est. *Aug. lib. de S. Virg.* [illegible]

voir qu'on le méprise et qu'on lui préfère quelqu'un ?

La sainte Ecriture nous fait un portrait admirable de la nature et des effets de l'orgueil, dans la personne d'Aman. Il étoit favori du roi Assuérus, qui l'avoit comblé de biens et élevé au-dessus de tous les grands de son royaume ; de sorte qu'il étoit respecté de tout le monde, et qu'il sembloit qu'il ne lui restât rien à souhaiter. Cependant il souffroit si impatiemment qu'un simple garde du roi ne le saluât point quand il passoit, et ne se levât point de sa place, qu'il ne pouvoit se donner aucun repos là-dessus, comme il l'avoua lui-même un jour devant ses amis et devant sa femme. Car après leur avoir exposé l'heureux état de sa fortune, l'élévation où il étoit, et les faveurs qu'il recevoit tous les jours du roi : *Et je compte tout cela cependant pour rien*, leur dit-il, *tant que je verrai le juif Mardochée assis à la porte du roi* (1). Quel trouble et quelle agitation cela ne montre-t-il point ? Quelles tempêtes cela ne fait-il point voir que l'orgueil excite dans le cœur de l'homme, suivant ces paroles d'Isaïe : *Les impies sont comme une mer agitée, qui ne sauroit se calmer* (2) ? Il conçut enfin une telle rage du mépris de Mardochée, que ne croyant

---

(1) Et cùm hæc omnia habeam, nihil me habere puto quamdiù videro Mardochæum sedentem ante fores regias. *Esth.* 5. 13.

(2) Impii quasi mare fervens quod quiescere non potest. *Is.* 57. 20.

pas que ce fût assez de ne s'en venger que sur lui, il résolut d'étendre sa vengeance sur tous les Juifs, et il obtint un édit d'Assuérus pour les faire tous mourir. Sa fureur ne lui permettant pas cependant d'attendre le jour qui avoit été destiné à cette exécution, il avoit fait dresser chez lui une potence pour y faire pendre Mardochée ; et il venoit en demander la mort au roi, lorsque la providence divine rompit toutes ses mesures, le couvrit de confusion, et renversa sur lui la vengeance qu'il méditoit contre l'innocent. Le roi n'ayant pas pu dormir la nuit, s'étoit fait apporter un livre où tous les événemens remarquables de son règne étoient écrits; et comme on le lisoit devant lui, on vint à un endroit qui marquoit que Mardochée lui avoit découvert une conspiration qui se tramoit contre sa personne. Il demanda quelle récompense Mardochée avoit reçue pour un service si considérable ; et on lui répondit qu'il n'en avoit reçu aucune. Alors le roi demande qui est dans la salle ; on lui dit qu'Aman y est : il commande qu'on le fasse entrer; et dès qu'il le voit, il lui demande : Que faut-il faire à un homme que le roi veut honorer? Aman qui s'imaginoit que le roi ne vouloit honorer personne que lui, répond : Il faut revêtir d'habits royaux celui que le roi veut avoir la bonté d'honorer; il faut le mettre sur le cheval que le roi a accoutumé de monter, lui mettre la couronne sur la tête, et qu'un des plus grands satrapes de l'empire tienne la bride du cheval et marche

devant lui, en criant par les rues : C'est ainsi que sera traité celui que le roi voudra honorer. Allez, lui dit le roi, prenez les habits et le cheval, et traitez comme vous avez dit le juif Mardochée, qui est à la porte de mon palais, et prenez garde de ne pas manquer à la moindre chose. Quel crève-cœur pour un homme enflé d'orgueil! Quelle mortification plus terrible peut-on imaginer? Il fallut cependant qu'il obéît au pied de la lettre; et pour comble de châtiment, il fut pendu peu de temps après à la même potence qu'il avoit fait préparer pour Mardochée. Voilà ce qu'on gagne à suivre les mouvemens de la vanité du monde : et admirez, je vous prie, quel est le sujet qui trouble Aman jusqu'à la fureur, et qui lui fait concevoir tant de rage contre un homme; c'est que cet homme ne le salue pas quand il passe. Qu'il faut peu de chose pour troubler le repos d'un orgueilleux, et pour faire qu'il soit incessamment rongé de chagrin! Nous en avons de grands exemples dans les gens du monde, sur-tout dans ceux qui occupent les postes les plus élevés. Tout ce qui blesse leur orgueil les pique jusqu'au vif : ils sentiroient moins un coup d'épée; et comme il n'y a ni faveur, ni élévation qui puisse les mettre à couvert de ces sortes d'atteinte, aussi vivent-ils dans une amertume de cœur et dans une agitation d'esprit continuelles. Il en arrivera autant à un religieux qui sera superbe : car il prendra garde qu'on fait moins de cas de lui que des au-

tres ; qu'on a choisi celui-ci pour telle et telle affaire, et que l'on n'a pas songé à lui ; et des choses de cette nature lui donneront peut-être plus de dépit et plus d'inquiétude, que les gens du monde n'en ont de ce qui blesse leur vanité. A combien de religieux cela n'a-t-il point fait courir fortune de perdre leur vocation ? Combien cela n'en a-t-il point fait sortir de la religion, s'imaginant qu'ils ne pouvoient plus y demeurer sans déshonneur, puisqu'on n'y avoit point de considération pour eux ? Combien même cela n'en a-t-il point mis en danger de leur salut ? Car l'humilité n'est pas seulement nécessaire pour la perfection, elle l'est aussi très-souvent pour le salut. *Si vous ne devenez comme ces petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel* (1). O que c'est avec raison que saint Xavier avoit coutume de dire : O estime du monde, que vous avez fait de maux ! que vous en faites ! et que vous en ferez encore !

Ceci peut servir à nous convaincre d'une vérité dont nous n'avons que de trop fréquentes expériences ; c'est que quoique quelquefois on puisse être malade de mélancolie, par un épanchement qui se fait de l'humeur bilieuse par tout le corps, souvent néanmoins ce qui fait qu'on tombe dans cet état, ce n'est ni épanchement de bile, ni indisposition corporelle, ce n'est que mouve-

---

(1) Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. *Matth.* 18. 3.

ment d'orgueil et que maladie d'esprit. Vous êtes mélancolique, parce que vous croyez qu'on ne songe point à vous et qu'on ne vous considère pas. Vous êtes mélancolique, parce que vous avez mal réussi dans une affaire où vous prétendiez vous acquérir de l'honneur, et parce que vous y avez reçu de la confusion. Vous n'avez pas eu le succès que vous souhaitiez ; ce sermon, cette action publique n'a pas eu l'applaudissement que vous en attendiez ; il vous semble au contraire, que vous y avez perdu de votre réputation : et voilà où le mal vous tient. Vous n'êtes mélancolique que par orgueil, comme vous n'êtes rêveur et inquiet que par orgueil, lorsque vous vous disposez à quelque action d'éclat dont votre réputation dépend, et que vous doutez du succès. Enfin, lorsqu'un orgueilleux est malade de mélancolie et de chagrin, il n'en faut chercher la cause que dans son orgueil. Mais il n'en est pas de même de l'humble de cœur : comme il ne recherche point l'estime du monde, et qu'il se contente de la dernière place partout ; aussi est-il exempt de toutes ces sortes d'inquiétudes, et il jouit d'une paix profonde que rien ne sauroit troubler. De sorte que quand nous n'envisagerions point ce qui est de la spiritualité et de la plus grande perfection, et que nous ne considérerions que notre intérêt et la douceur qu'il y a d'avoir la paix au dedans de soi, cela seul devroit suffire pour nous obliger à devenir humbles. Car c'est proprement vivre, que

de vivre dans une parfaite tranquillité d'esprit ; et c'est mourir à toute heure, que de vivre dans une inquiétude perpétuelle.

Saint Augustin, à propos de cela, raconte de lui une chose, par laquelle il dit que Dieu lui fit connoître l'aveuglement et la misère où il étoit. J'avois, dit-il (1), à prononcer un panégyrique de l'empereur, où j'avois mêlé beaucoup de fausses louanges ; mais la folie et la vanité du monde sont si grandes, que ces louanges n'eussent pas laissé de plaire à ceux même qui les eussent reconnues pour fausses. Un jour donc que j'avois l'esprit tout rempli de cette pensée, et que l'incertitude du succès me tourmentoit à un point que j'étois comme agité d'une fièvre ardente, il arriva que passant par une rue de Milan, je vis un pauvre qui paroissoit avoir un peu bu. Je soupirai en le voyant ; et me tournant vers quelques-uns de mes amis qui étoient avec moi : Que je plains notre folie, leur dis-je ! car, dans une profession comme la nôtre, où nous vivons continuellement courbés sous le poids de notre misère, et où les aiguillons de l'ambition nous forcent d'augmenter à toute heure notre fardeau, toutes les peines que nous nous donnons, n'ont pour but que la possession d'une joie sûre et tranquille. Cependant nous ne parviendrons peut-être jamais à celle dont ce pauvre jouit ; ainsi ce qu'il a déjà acquis avec l'argent de ses

(1) *Confess. l. 6. c. 7.*

aumônes, je veux dire la félicité temporelle, nous le cherchons inutilement peut-être, avec beaucoup de travaux et beaucoup de soins. Il est vrai, continue le grand Saint, que sa joie n'étoit pas une véritable joie; mais celle que l'ambition me faisoit proposer pour but, étoit encore plus fausse: après tout, il étoit gai, et j'étois triste; il étoit dans une grande tranquillité, et j'étois dans une inquiétude mortelle. Que si quelqu'un m'eût demandé lequel j'eusse mieux aimé, ou avoir de la joie, ou avoir du chagrin, j'eusse répondu sans doute, que j'eusse mieux aimé avoir de la joie; et si on m'eût demandé encore lequel j'eusse mieux aimé, ou être comme il étoit, ou être comme j'étois, j'eusse assûrément choisi de demeurer comme j'étois, quoique je fusse déchiré de mille soins. Cependant ç'auroit été sans sujet que j'aurois fait un pareil choix: car, quelle raison avois-je de me préférer à ce pauvre? Etoit-ce à cause que j'étois plus savant que lui? Mais ma science ne me donnoit nulle joie, et par ma science je ne cherchois qu'à plaire aux hommes, et non pas à les instruire Sans doute, continue-t il, ce pauvre étoit plus heureux que moi, non-seulement parce qu'il étoit dans la joie, et que j'étois dévoré de mille soucis; mais parce que les moyens dont il s'étoit servi pour avoir de quoi acheter le vin qui l'avoit rendu si gai, étoient innocens, et que moi je cherchois à m'acquérir une vaine réputation en débitant des mensonges.

CHAPITRE XXIII.

D'une autre espèce de moyen plus efficace pour acquérir la vertu de l'humilité, qui est de la pratiquer.

Nous avons déjà parlé de la première sorte de moyens qu'on a coutume de proposer, pour acquérir la vertu, et qui consiste dans la recherche de toutes les raisons, soit humaines, soit divines, qui peuvent nous y porter; mais l'espérance présomptueuse que nos premiers pères conçurent *de devenir comme des Dieux* (1), a jeté de si grandes semences d'orgueil en nous, que la raison seule n'est pas capable de les étouffer. Nous sommes à peu près en cela comme ceux qui sont naturellement peureux : quelques raisons qu'on puisse leur dire pour leur persuader qu'il n'y a pas de quoi avoir peur, ils répondent qu'ils voient bien qu'on dit vrai, et qu'ils voudroient bien se rassurer, mais qu'ils ne sauroient en venir à bout. Je tombe d'accord avec vous, disent quelques-uns, que tout ce que vous dites de l'estime et de l'opinion du monde, est très-véritable, et je suis très-convaincu que ce n'est que vent et que fumée; cependant je ne saurois gagner sur moi de n'en point faire de cas :

(1) Eritis sicut Dii. *Gen.* 3. 5.

je voudrois le pouvoir ; mais je ne sais comment il arrive que malgré moi, cela m'entraîne et me trouble. Or de même que quand on veut guérir quelqu'un de la peur, et que les raisons ne suffisent pas pour le rassurer, on l'oblige à s'approcher des choses qui font le sujet de sa frayeur, à les toucher, et à aller seul la nuit dans des lieux obscurs, afin qu'il se convainque par sa propre expérience, que tout ce qui lui fait peur n'est qu'un effet de son imagination troublée; ainsi pour guérir entièrement un homme des impressions qu'il a de l'opinion du monde, et pour l'en désabuser tout-à-fait, ce n'est pas assez, disent les Saints, de lui en représenter la vanité par des raisonnemens solides et convaincans, il faut en venir aux effets, il faut lui faire pratiquer l'humilité; et c'est le moyen le plus efficace dont nous puissions nous servir pour acquérir cette vertu.

Les vertus morales, dit saint Basile (1), non plus que les arts et les sciences, ne s'acquièrent que par l'exercice et par la pratique. Pour devenir bon artisan, bon musicien, bon orateur et bon philosophe, il faut s'exercer souvent aux actions qui sont propres à chacune de ces professions; et ce n'est que par l'exercice qu'on y peut réussir. Aussi pour acquérir l'humilité et toutes les autres vertus morales, il faut en pratiquer les actions, et ce n'est que de cette sorte

(1) *In regul. brevior.* 168.

que l'on peut en contracter l'habitude. Que si quelqu'un dit que le raisonnement et le discours, joints aux enseignemens et aux conseils de l'Ecriture, suffisent pour modérer les passions et pour en régler les mouvemens, il se trompe, dit saint Basile; il fait comme un homme qui apprendroit toute sa vie à bâtir ou à battre monnoie, et qui ne feroit jamais ni l'un ni l'autre (1). Or il est constant que celui qui n'emploieroit tout son temps qu'à se remplir l'esprit des règles et des préceptes d'un art, sans les réduire jamais en pratique, ne deviendroit jamais un bon artisan; de même il est certain que l'on n'acquerra jamais l'humilité ni les autres vertus, si on ne s'applique à les pratiquer. *Car ceux qui écoutent la loi*, dit saint Paul, *ne sont pas pour cela justes devant Dieu; mais ceux qui pratiquent la loi seront justifiés* (2). C'est inutilement qu'on prête l'oreille aux instructions salutaires, si on ne les met pas en pratique; et la pratique vaut mieux en cela que toute la théorie du monde. Il est vrai que toute sorte de vertu et tout ce qu'il y a de bon en nous, doit nous venir de la main de Dieu, et que nous ne pouvons rien de nous-mêmes; mais il est vrai aussi que le même Dieu, sans qui nous ne pouvons rien, veut que nous travaillions de notre côté.

---

(1) Is similiter facit, ut si quis disceret ædificare, nec unquam ædificaret, et æscudere, et quæ didicisset, ea in actum nunquam educeret. *Idem, in reg. fusiùs disput.* 7.

(2) Non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur. *Rom.* 2. 13.

Saint Augustin sur ces paroles du Sauveur : *Si je vous ai donc lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres* (1), dit que ce que Jésus-Christ a voulu nous apprendre, en lavant les pieds à ses apôtres, c'est qu'il faut pratiquer l'humilité. C'est là, dit-il, ô bienheureux Pierre, ce que vous ne saviez pas, lorsque vous ne vouliez pas souffrir que le Seigneur vous lavât les pieds; il vous promit que vous le sauriez ensuite, et voilà qu'il vous l'apprend : *Car je vous ai donné l'exemple*, dit-il, *afin que vous fassiez comme j'ai fait.* Puisque nous avons donc appris l'humilité du Très-Haut, continue ce grand docteur de l'Eglise, pratiquons, mes frères, les uns envers les autres, nous qui ne sommes que de chétives créatures, ce que le Très Haut a pratiqué avec tant d'excès d'humilité (2). Puisque le souverain maître de toutes choses et le Tout-Puissant s'est humilié; que le Fils de Dieu s'est abaissé jusqu'à laver les pieds à ses disciples; qu'il a vécu dans la soumission à tout ce que sa mère et saint Joseph lui commandoient, et

(1) *Aug. tract.* 58. *sup. Joan. in illud* : Si ergo ego lavi pedes vestros, Dominus et magister, et vos debetis alter alterius lavare pedes. *Joan.* 13. 14.

(2) Hoc est, beate Petre, quod tu nesciebas, quando fieri non sinebas: hoc tibi posteà sciendum promisit, ecce ipsum est posteà. Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. Discimus, fratres, humilitatem ab Excelso, faciamus invicem humiles, quod humiliter fecit Excelsus.

qu'il s'est assujetti aux emplois les plus vils et les plus bas ; apprenons de lui à nous exercer de la même sorte dans les actions extérieures de l'humilité, et nous acquerrons ainsi l'humilité.

Saint Bernard est du même sentiment, lorsqu'il dit que l'humiliation est un chemin à l'humilité, comme la patience à la paix de l'esprit, et l'étude à la science. Si vous voulez donc acquérir l'humilité, continue-t-il, mettez-vous dans le chemin de l'humiliation (1); car si vous ne pouvez souffrir les humiliations, vous ne pourrez pas non plus parvenir à l'humilité. Saint Augustin rend une très-bonne raison pourquoi cette pratique extérieure de l'humilité est si nécessaire pour acquérir la véritable humilité de cœur : C'est, dit-il, que quand vous vous prosternez aux pieds de votre frère, il s'excite dans votre cœur un sentiment d'humilité ; ou si ce sentiment y étoit déjà, il s'y fortifie (2). Il y a tant de liaison et tant de rapport entre l'homme extérieur et l'homme intérieur, et ils dépendent tellement l'un de l'autre, que dès que le corps vient à s'humilier et à s'abaisser, il s'excite en même temps dans le cœur un sentiment d'humilité et d'abaissement. La soumission qu'on rend

---

(1) Humiliatio via est ad humilitatem, sicut patientia ad pacem, sicut lectio ad scientiam. Si virtutem appetis humilitatis, viam non refugias humiliationis. *Bern. epist.* 87.

(2) Cùm enim ad pedes fratris inclinatur corpus, etiam in corde ipso vel excitatur, vel si jam inerat, confirmatur ipsius humilitatis affectus. *Aug. ubi sup.*

à son frère en le servant et en lui baisant les pieds ; l'habit grossier que l'on porte, et l'emploi bas auquel on s'occupe ; tout cela a je ne sai quoi en soi qui fait naître l'humilité dans le cœur, ou qui la conserve et qui l'augmente, lorsqu'elle y étoit déjà. C'est ce que répond saint Dorothée (1) à la question qu'on fait, comment il est possible que l'âme acquière l'humilité par le moyen d'un habit grossier dont le corps est revêtu ? N'est-il pas constant, dit-il, que la bonne ou la mauvaise disposition du corps passe jusqu'à l'âme ? et ne voyons-nous pas que quand le corps se porte bien, l'âme est dans une autre disposition que quand il se porte mal ; et dans une autre disposition, quand il est rassasié, que quand il est pressé par la faim ? De même lorsqu'un homme est monté sur un cheval de parade, ou qu'il est assis sur un trône, son âme prend d'autres sentimens que quand il est sur une méchante monture, ou qu'il est couché par terre ; et quand il est magnifiquement paré, il est dans une autre disposition d'esprit que quand il est mal vêtu.

Saint Basile (2) a remarqué encore la même chose, et il dit, que comme la magnificence des habits excite dans les gens du monde, des sentimens d'orgueil et de présomption ; de même la manière de s'habiller simple et grossière, inspire aux serviteurs de Dieu et aux religieux, des pensées d'hu-

---

(1) *D. Dorot. doct. seu serm. 2. de humil.*
(2) *In Regul. fusius disp. 22.*

milité et de mépris d'eux-mêmes, comme si cela les rendoit effectivement méprisables. Et de même, ajoute ce Saint, que les gens du monde aiment à se parer d'habillemens riches et superbes pour se faire distinguer et pour se rendre plus estimables ; ainsi les serviteurs de Dieu et ceux qui sont véritablement humbles, se plaisent à porter des vêtemens simples et grossiers, pour se rendre plus méprisables aux yeux des hommes, et pour se conserver et se fortifier dans la véritable humilité. Nous lisons dans la vie de saint Xavier, qu'il étoit toujours très-mal habillé, parce qu'il vouloit se maintenir par-là dans l'humilité, et qu'il craignoit qu'en prenant un meilleur habit, il ne prît aussi comme il arrive assez souvent, quelque sentiment d'orgueil et de présomption.

Une autre preuve, que pour acquérir l'humilité de cœur et quelque vertu intérieure que ce soit, la pratique extérieure sert beaucoup, c'est que cette pratique fait bien plus d'impression sur la volonté que les simples désirs, par la raison que l'objet présent nous émeut bien plus que celui qui est absent, et ce que nous voyons, que ce que nous entendons dire ; et qu'ainsi, une chose que nous nous rendons présente par la pratique, a bien plus de force pour émouvoir notre volonté, que les désirs que nous en formons sur l'idée que nous nous en sommes faite. Un affront, par exemple, que l'on aura enduré de bon cœur, confirme bien davantage dans la patience, que tous ceux qu'on peut

souffrir en désir et en idée; et un jour où l'on se sera occupé à quelque emploi bas, et où l'on aura porté quelque vieil habit déchiré, fortifie davantage dans l'humilité, que plusieurs journées que l'on passeroit à former des désirs de ces mêmes pratiques. Nous expérimentons cela tous les jours, dans les mortifications qui sont en usage parmi nous. Avec quelque ardeur qu'on ait pu les souhaiter, on y sent toujours de la répugnance la première fois qu'on les pratique; mais la seconde fois on n'y a presque plus de difficulté. C'est pourquoi l'usage des mortifications publiques, pratiqué autrefois par plusieurs Saints, a été introduit dans la Compagnie, comme un remède qui ayant été une fois appliqué, fait qu'après cela on est maître de soi dans toutes les autres choses qui sembloient auparavant les plus difficiles. Il y a encore à ajouter à cela, que selon le sentiment de tous les théologiens, l'acte intérieur d'une vertu est, communément parlant, bien plus parfait et plus efficace, quand il est accompagné de la pratique extérieure; de sorte que de quelque façon qu'on prenne la chose, les actions extérieures de l'humilité sont toujours d'un grand secours pour acquérir la vertu de l'humilité.

Or, parce que les mêmes moyens qui servent à acquérir une vertu, servent aussi à la conserver et à l'augmenter, il est vrai de dire que la pratique extérieure de l'humilité n'est pas moins nécessaire pour conserver

et pour augmenter en nous l'humilité, que pour l'acquérir. D'où il s'ensuit que cet exercice, comme nous l'avons déjà dit en parlant de celui de la mortification, est très-important, non-seulement pour ceux qui commencent, mais aussi pour ceux qui sont déjà très-avancés dans la vertu, et pour tout le monde en général. Saint Ignace nous le recommande extrêmement dans ses constitutions. Il est très-important, dit il dans un endroit, de s'occuper avec toute la dévotion possible, aux emplois où l'on exerce l'humilité et la charité (1). Il faut, dit-il ailleurs, prévenir les tentations et les combattre par leurs contraires; comme quand on connoîtra que quelqu'un a du penchant à l'orgueil, il faut l'occuper à des choses basses qu'on croira qui pourront servir à l'humilier, et ainsi du reste. Et dans un autre endroit : Quant aux emplois qui paroissent bas et méprisables, il faut, dit-il, si l'obéissance l'ordonne, embrasser promptement ceux auxquels on a plus de répugnance. Ainsi ces deux choses, l'humilité et l'humiliation, doivent se prêter la main l'une à l'autre, de telle sorte que l'humilité intérieure qui consiste à se mépriser soi-même, et à souhaiter d'être méprisé des autres, fasse naître l'humiliation extérieure, qui consiste à se montrer au dehors, tel qu'on croît être au dedans.

---

(1) Magnopere confert devotè, quoad fieri poterit, ea munera obire, in quibus magis exercetur humilitas et caritas. 3. *p. Const. c.* 1. § 13 *et* 23. *Reg.* 14. *et* 19. *summarii*, *et c.* 4. *Examen.* § 28. *et Reg.* 13. *sum.*

Je

Je veux dire que comme celui qui est véritablement humble, a du mépris pour lui-même, et se croit indigne qu'on lui rende aucun honneur ; aussi faut-il que toutes ses actions extérieures répondent à cette opinion, et que les dehors rendent témoignage de l'humilité qui est au dedans. Choisissez par-tout la dernière place, comme Jésus-Christ le conseille ; ne dédaignez point de converser avec les pauvres et les petits ; exercez-vous dans les emplois les plus bas, et vous verrez que cette humiliation extérieure, qui vient de l'humilité du dedans, servira à augmenter la source qui la produit.

CHAPITRE XXIV.

Confirmation de la doctrine précédente par quelques exemples.

PIERRE DE CLUNI rapporte (1) qu'un chartreux, après avoir mené une sainte vie, et avoir toujours vécu dans une si grande chasteté, que Dieu l'avoit même préservé des malheureuses illusions des songes impurs, fut attaqué d'une maladie dont il mourut. Comme il étoit proche de la mort, et que tous les religieux du monastère étoient autour de son lit, le prieur lui commanda de dire en quelle chose il croyoit s'être rendu

(1) *Lib. 2. miracul. c. 29. et Titelm. Brandemb. l. 2. Collat. Sacrar. c.* 33.

plus agréable à Notre-Seigneur. Mon père, lui répondit ce saint religieux, ce que vous me commandez me fait de la peine, et je ne le dirois jamais, si l'obéissance ne m'y obligeoit. Dès mon enfance j'ai été en butte aux persécutions du démon ; mais autant il me donnoit d'affliction d'esprit, autant recevois-je de consolations de Jésus-Christ et de la bienheureuse Vierge. Un jour que je me sentois tourmenté par des tentations plus violentes que de coutume, la sainte Vierge m'apparut, chassa les démons et les tentations par sa présence ; et après m'avoir consolé et m'avoir encouragé à persévérer dans la vertu : Afin, me dit-elle, de vous en donner un moyen aisé, et de vous découvrir quelque chose des trésors immenses de mon Fils, je veux vous apprendre trois exercices d'humilité, lesquels si vous les pratiquez fidèlement, vous rendront agréable aux yeux de Dieu, et vous donneront la victoire sur votre ennemi. C'est de vous humilier toujours en trois choses, dans le manger, dans le vêtement et dans les emplois : de sorte que vous désiriez et que vous recherchiez toujours dans le manger, les viandes les moins délicates; dans le vêtement, les habits les plus mauvais et les plus grossiers; et dans les emplois, les fonctions les plus humiliantes et les plus basses. La sainte Vierge ayant disparu en me disant cela, j'imprimai alors dans mon cœur la vertu et l'efficace de ces paroles sacrées, pour mettre ensuite en pratique ce qu'elle m'avoit ensei-

gné; et j'en ai reçu de très-grands fruits pour mon avancement spirituel.

Cassien rapporte (1) que le saint vieillard Pinuphe, voulant se dérober aux honneurs et aux respects qu'on lui rendoit dans le monastère dont il avoit la conduite, résolut de se retirer en quelque endroit où il pût vivre dans l'oubli et dans le mépris. Pour cet effet, il quitta secrètement son monastère, et sachant que la discipline et le zèle florissoient alors dans celui de saint Pacôme, qui étoit très-éloigné du sien, il s'y en alla habillé en séculier, afin que n'y étant pas connu, on le traitât comme un novice, et qu'on ne fît point de cas de lui. Il y demeura plusieurs jours à la porte, demandant humblement l'habit, et se prosternant aux pieds de tous les religieux, qui tout exprès, lui témoignoient du mépris, et lui reprochoient qu'après s'être dégoûté du monde, il venoit dans sa vieillesse se donner à Dieu; et qu'il y venoit moins par choix et pour le servir, que par nécessité et afin d'avoir sa vie assurée. A la fin cependant on le reçut, en lui donnant le soin du jardin du monastère, sous un autre religieux à qui il devoit obéir en tout; et non-seulement il s'acquittoit en cela de son devoir avec beaucoup d'exactitude et d'humilité, mais il tâchoit encore d'ailleurs de faire toujours l'ouvrage le plus pénible du couvent, et auquel les autres avoient le plus de répugnance. Il se levoit

(1) *Lib. Instit.* 4. *c.* 30. *et Collat.* 20 *c.* 2.

la nuit secrètement, comme s'il n'eût pas assez travaillé le jour, et arrangeoit tout ce qu'il pouvoit sans être aperçu; de sorte que les religieux, qui ne savoient comment, ni par qui tout cela se faisoit, en étoient tous les matins dans une surprise merveilleuse. Il demeura trois ans dans cet état, très-content de l'occasion qu'il avoit entre les mains, de travailler et de se rendre méprisable, qui étoit ce qu'il avoit souhaité avec tant d'ardeur. Cependant ses religieux affligés de l'absence de leur père, furent le chercher en divers endroits; et au bout de trois ans, lorsqu'ils désespéroient de le trouver, l'un d'eux passant par le monastère de saint Pacôme, et ne songeant à rien moins qu'à y rencontrer celui qu'il cherchoit, le trouva qui fumoit la terre, et le reconnut. Il se jeta aussitôt à ses pieds, au grand étonnement de tous ceux qui étoient présens; mais quand ils apprirent qui il étoit, leur étonnement redoubla: car ils le connoissoient assez de réputation, et ils lui demandèrent pardon du traitement qu'ils lui avoient fait pendant tant de temps. Le saint vieillard pleurant son malheur d'avoir été ainsi découvert par l'envie du démon, et d'avoir perdu par-là le trésor qu'il avoit trouvé dans l'obscurité d'une vie cachée, fut contraint de retourner à son monastère, où ayant été reçu avec une joie sans pareille de tous ses religieux, ils ne songèrent plus qu'à prendre soigneusement garde qu'il ne leur échappât encore. Leurs précautions furent cependant inutiles:

car il souhaitoit si ardemment de vivre inconnu et méprisé, et il étoit si touché de la douceur qu'il avoit goûtée pendant trois ans dans une vie humble et cachée, qu'ayant pris secrètement ses mesures pour monter sur un vaisseau qui s'en alloit dans la Palestine, il trouva moyen de se dérober encore une fois de son monastère, et s'embarqua. Mais Notre-Seigneur, qui prend soin d'élever les humbles, permit qu'étant arrivé au monastère où étoit Cassien, il y fût reconnu par quelques-uns de ses religieux, qui étoient allés visiter les saints lieux; ainsi ce qu'il faisoit pour vivre dans le mépris, servit à le faire estimer et respecter encore davantage.

Nous lisons dans la vie des Pères du désert, qu'un solitaire ayant vécu long-temps dans l'exercice continuel de la pénitence et de l'oraison, et s'imaginant être déjà dans un haut degré de perfection, se mit un jour en prière pour demander à Dieu de lui faire connoître s'il lui manquoit quelque chose pour être parfait; et que Dieu voulant l'humilier lui fit entendre une voix qui lui commanda d'aller trouver un homme qui gardoit les pourceaux dans le voisinage, et de faire ce qu'il lui diroit. Il obéit aussitôt, va le trouver, le salue, et le prie de lui dire ce qu'il falloit qu'il fît pour se rendre agréable à Dieu. Cet homme, qui avoit su par révélation ce qu'il devoit lui répondre : Ferez-vous, lui dit-il, ce que je vous dirai? et le solitaire lui ayant répondu qu'il le feroit: Prenez ce fouet, dit-il, et allez garder les

pourceaux. Le saint homme qui brûloit d'envie de servir Dieu, et de se rendre plus agréable à ses yeux et plus parfait, fit aussitôt ce que le paysan lui disoit; et comme la renommée de sa sainteté étoit fort répandue en ce pays-là, ceux qui le connoissoient et qui le voyoient en cet état, se disoient les uns aux autres : Avez-vous remarqué que ce bon vieillard, dont on nous contoit tant de merveilles, est devenu fou, et qu'il s'est mis à garder les pourceaux? assurément ses jeûnes continuels et ses grandes austérités lui ont desséché le cerveau, et lui ont fait tourner l'esprit. Le saint vieillard qui entendoit tous ces discours, les prenoit en patience, et persévéra quelques jours de cette sorte, jusqu'à ce que Dieu voyant son humilité, et qu'il supportoit de bon cœur les affronts et les injures, lui commanda de retourner dans sa solitude comme auparavant.

Il est rapporté dans le Pré spirituel, qu'un saint évêque ayant abandonné son évêché, où il étoit estimé et honoré de tout le monde, s'en alla à Jérusalem, où il n'étoit connu de personne; et que là, ayant pris un mauvais habit, il se fit aide-maçon. Cependant il arriva que celui qui avoit la surintendance des ouvrages publics, et qui étoit un homme de bien, nommé Ephrem, les visita deux ou trois fois aux heures que les ouvriers reposoient; et à chaque fois ayant aperçu sur la tête du Saint qui dormoit à terre, une colonne de feu qui s'élevoit jusqu'au ciel, il en fut d'autant plus surpris, qu'il le voyoit

dans un état et dans un emploi très-misérables. Pour s'éclaircir à ce sujet, il le fit appeler, et lui demanda qui il étoit ; et le Saint lui ayant répondu qu'il étoit un pauvre homme qui gagnoit sa vie à travailler, cette réponse ne satisfit pas Ephrem. De sorte que par un secret mouvement de Dieu, qui le permettoit ainsi pour honorer davantage l'humilité de son serviteur, il le pressa de nouveau avec tant d'instance de lui dire qui il étoit, que le saint homme ne le pouvant plus refuser : Je vous le dirai, lui dit-il, à condition que vous n'en parlerez jamais à personne tant que je vivrai, et que vous ne me demanderez point mon nom. Ephrem y consentit, et lui en donna sa parole ; et alors le Saint avoua qu'il étoit évêque, et que pour fuir l'estime et l'honneur du monde, il avoit quitté secrètement son évêché.

Saint Jean Climaque raconte (1) qu'un homme de qualité d'Alexandrie s'étant présenté pour être reçu dans un monastère, l'abbé qui, à sa physionomie et à d'autres marques extérieures, le croyoit un homme glorieux et encore tout rempli de l'orgueil du siècle, et qui vouloit le mener par le chemin assuré de l'humilité, lui dit que s'il avoit résolu tout de bon de porter le joug de Jésus-Christ, il falloit qu'il s'exerçât dans l'obéissance. J'en suis très-content, mon père, répond cet homme, et je me remets entre vos mains, pour faire de moi

---

(1) *Grad.* 4. *art.* 21.

ce que le forgeron fait du fer. Puisque ainsi est, repartit l'abbé, ce que je veux de vous, c'est que vous demeuriez à la porte du monastère, et que vous prosternant aux pieds de tous ceux qui entreront et qui sortiront, vous les conjuriez de prier Dieu pour vous, parce que vous êtes un grand pécheur. Cet homme obéit très-ponctuellement à cela; et après qu'il eut vécu sept années dans cet exercice, et qu'il y eut acquis une très-grande humilité, on voulut le recevoir dans le monastère, et l'admettre même aux ordres sacrés. Mais ayant interposé les prières de plusieurs personnes, et entre autres de saint Jean-Climaque, il obtint qu'on le laisseroit achever sa course dans le lieu où il étoit. Il semble qu'en demandant cette grâce, il avoit eu quelque pressentiment qu'il devoit bientôt mourir: car à dix jours de là Dieu l'appela à lui; et sept jours après, il appela aussi le portier du même monastère à qui cet homme avoit promis pendant sa vie, que s'il avoit quelque crédit au ciel après sa mort, il feroit en sorte qu'il seroit bientôt son compagnon dans la gloire. Voilà quelle fut la récompense de ses humiliations continuelles, qui l'avoient rendu si humble, que le même Saint lui ayant demandé une fois à quoi il s'occupoit l'esprit dans le temps qu'il les pratiquoit, il lui répondit qu'il s'occupoit à penser qu'il étoit indigne de la conversation et de la vue des religieux, et qu'il ne méritoit pas de lever les yeux pour les regarder.

Il est rapporté dans la vie des Pères, que

l'abbé Jean racontoit un jour qu'un philosophe ayant un disciple qui avoit commis une faute : Je ne vous pardonnerai point, lui dit-il, que trois ans durant vous n'ayez souffert patiemment les injures de tout le monde. Le disciple y consentit ; et étant venu au bout de trois années pour obtenir son pardon : Je ne vous pardonnerai point encore, lui répondit le philosophe, si pendant trois autres années vous ne donnez de l'argent, afin qu'on vous dise des injures. Le disciple se soumit encore à cette seconde épreuve ; et après qu'il y eut satisfait : Je vous pardonne maintenant, lui dit le philosophe, et vous pouvez aller apprendre la sagesse à Athènes. Il y fut ; et là étant allé entendre un philosophe qui avoit coutume de dire des injures à ses nouveaux auditeurs, pour éprouver leur patience, et s'étant mis à rire de celles qu'il lui dit en entrant : Hé quoi, lui dit ce philosophe, je vous dis des injures, et vous riez ? Hé quoi, lui répliqua l'autre, j'ai donné de l'argent trois ans durant afin qu'on me dît des injures, et maintenant que je trouve un homme qui m'en dit pour rien, vous ne voulez pas que je rie ? Entrez, repartit alors le philosophe, vous êtes propre pour l'étude dont nous faisons ici profession. L'abbé Jean concluoit de cet exemple, que la patience étoit la porte de la sagesse.

Le père Maffée dans la vie de saint Ignace, dit que ce Saint allant un jour en pèlerinage de Venise à Padoue, avec le père Diego Laynez, et tous deux n'ayant que de vieux

habits racommodés, ils rencontrèrent en chemin un jeune paysan, qui les voyant si mal en ordre, s'approcha d'eux pour les regarder de plus près, et se mit à rire et à se moquer de l'un et de l'autre. Saint Ignace, ravi de cette aventure, s'arrêta; et son compagnon lui ayant demandé pourquoi il ne marchoit pas et ne laissoit pas là cet enfant: Pourquoi voulez-vous, répondit-il, que nous le privions du plaisir qu'il a trouvé? Et il demeura de cette sorte jusqu'à ce que cet enfant fût las de le considérer et de se moquer de lui, qui recevoit ce mépris avec plus de satisfaction que les gens du monde n'en ont des honneurs et des respects qu'on leur rend.

Nous lisons aussi dans la vie de saint François de Borgia (1), qu'allant en voyage avec le père Bustamant, ils arrivèrent dans une méchante hôtellerie où ils ne trouvèrent rien pour se coucher, que deux bottes de paille, dans un petit lieu fort sale et fort étroit. Le père Bustamant qui étoit très-vieux, et qui avoit une fluxion sur la poitrine, ne fit toute la nuit que tousser et que cracher; et même plusieurs fois, pensant cracher contre la muraille, il crachoit sur le visage du Saint qui cependant n'en voulut rien dire, et ne s'en détourna pas même. Quand le jour fut venu, et que le père Bustamant s'aperçut de ce qu'il avoit fait la nuit, il en fut si affligé et si honteux, qu'il étoit inconsolable; mais

(1) *Lib. 4. ejus vitæ, c. 5.*

le Saint qui n'en avoit pas moins de joie, que l'autre en avoit de confusion et de douleur : Que cela ne vous fasse point de peine, mon père, lui dit-il, car je vous assure qu'il n'y avoit rien dans la chambre, où il fallût plutôt cracher que sur moi.

CHAPITRE XXV.

Des exercices d'humilité qui se pratiquent parmi nous.

Une des raisons qu'apporte saint Basile pour montrer que la vie des religieux qui vivent en communauté est préférable à celle des solitaires, c'est qu'outre que celle des solitaires est exposée à de grands dangers, elle est encore privée de l'exercice des vertus qui sont nécessaires à la perfection chrétienne, et par conséquent moins propre que l'autre à nous les faire acquérir. Car comment pourra s'exercer, ou dans l'humilité, celui qui n'a personne devant qui il puisse s'humilier ; ou dans la charité et dans la miséricorde, celui qui n'a de communication avec personne ; ou dans la patience, celui que la solitude sépare de tous ceux qui pourroient résister à ses volontés ? Il n'en est pas de même d'un religieux qui vit en communauté : les fréquentes occasions qu'il a de s'exercer en toutes sortes de vertus, lui donnent de grands moyens de les acquérir. Si on regarde l'humilité, il a devant qui

s'abaisser : si on considère la charité, il a envers qui l'exercer : si on envisage la patience, le commerce qu'il a avec ses frères lui donne mille occasions de la pratiquer, et ainsi de toutes les autres vertus. Tous les religieux en général ont sans doute de grandes obligations à Dieu de la grâce qu'il leur a faite de les appeler dans la religion, qui leur fournit tant de moyens d'acquérir la vertu, et qui enfin est une école de perfection ; mais nous lui sommes encore plus redevables que tous les autres, parce qu'outre les moyens qui nous sont communs avec eux, il nous en a donné encore de particuliers, et principalement sur ce qui concerne l'humilité. Car nos constitutions ont tellement pourvu à cela, et les règles y sont si expresses, que pourvu que nous les gardions fidèlement, nous ne manquerons pas d'exercice à cet égard. C'en est un très-utile, par exemple, que ce qu'exige de nous cette règle si importante (1) qui nous commande de découvrir le fond de notre conscience à notre supérieur, en lui rendant un compte exact de nos tentations, de nos passions, de nos mauvaises inclinations, et généralement de tous nos défauts et de toutes les maladies de notre âme ; car quoique cela nous soit ordonné dans une autre vue que celle de nous humilier, comme nous le dirons en son lieu, il est constant cependant que cela y sert beaucoup, et que c'est un grand exer-

(1) 2. *p. Constit. c.* 1. § 1. *et reg.* 40 *et* 41. *summ.*

cice d'humilité. C'en est un encore très-utile, que ce que demande de nous la règle (1) qui porte : Que pour faire un plus grand progrès dans la spiritualité, et particulièrement pour entrer dans de plus grands sentimens de confusion et d'humilité, nous devons tous être bien aises que toutes nos fautes et tout ce qu'on remarquera de nous, soit rapporté à nos supérieurs par qui que ce soit qui puisse en avoir eu connoissance hors de la confession. Remarquez cette raison, pour entrer dans de plus grands sentimens de confusion et d'humilité, car c'est là de quoi il s'agit : de sorte que si vous désirez d'acquérir la véritable humilité, vous serez ravi que l'on découvre toutes vos fautes à vos supérieurs ; ou si vous l'avez déjà acquise, vous irez vous-même les dire et en demander la pénitence, et vous serez le premier à les découvrir comme à les savoir. Mais nous avons encore dans la Compagnie un autre exercice d'humilité plus grand, qui est de s'accuser de ses fautes devant tout le monde, afin d'être plus méprisé : car c'est dans cette seule vue qu'on doit le faire, et non pas dans celle de passer pour humble et pour mortifié, parce que ce seroit alors un acte d'orgueil plutôt qu'un exercice d'humilité. C'est aussi avec ce même sentiment que nous devons recevoir les réprimandes qu'on nous fait, soit en secret, soit en public, étant bien aises qu'on nous les fasse

(1) *Reg. 9. summ. c. 4. exam.* § 8.

tout de bon, et que tout le monde soit véritablement persuadé de ce que l'on dit de nous. Enfin c'est dans ce même esprit que nous devons prendre toutes les mortifications extérieures qui sont en usage parmi nous, comme de baiser les pieds de nos frères, de manger sous la table ou à genoux, de nous prosterner tout de notre long à la porte du réfectoire, et une infinité d'autres, qui sont toutes très-utiles pour acquérir et pour conserver en nous l'humilité, pourvu que nous les fassions avec la disposition d'esprit qui est nécessaire pour les bien faire. Ainsi quand vous vous mettez par terre pour manger, quand vous baisez les pieds de vos frères, et quand vous vous prosternez devant eux, afin qu'ils marchent sur vous ; ce que vous devez penser de vous alors, c'est que vous êtes indigne d'être assis à table avec eux, que vous devriez baiser les pas par où ils passent, et que vous mériteriez que tout le monde vous foulât aux pieds. Et non-seulement vous devez le penser, mais vous devez souhaiter aussi que chacun le pense de même, et vous entretenir alors dans ces sortes de réflexions, à l'exemple de ce saint homme dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Lorsque les mortifications seront prises de cette façon, il est impossible qu'elles ne produisent dans le cœur une humilité profonde. Que si au contraire vous ne les faites qu'extérieurement et sans aucune soumission d'esprit, elles ne vous serviront de rien, parce que l'Apôtre nous

apprend que *les exercices auxquels il n'y a que le corps qui ait part, sont peu utiles* (1). C'est faire les choses par forme et par coutume seulement, que de les faire sans se proposer d'arriver à la fin pour laquelle elles ont été instituées. C'est pourquoi si après avoir baisé les pieds de vos frères, et vous être couché par terre, afin qu'ils marchent sur vous, vous leur parlez d'une manière aigre et rude, comment accorder ensemble des choses si opposées, et comment s'empêcher de croire que ce que vous avez fait n'est que feinte et qu'hypocrisie ?

Voilà une partie des exercices d'humilité auxquels notre règle nous oblige ; et quoique j'en aie déjà parlé ailleurs à l'occasion d'autre chose, j'ai voulu pourtant les marquer encore ici de nouveau, afin que chacun les envisage, et que ce soit en cela principalement que nous nous attachions à pratiquer l'humilité. Car le progrès et la perfection d'un religieux consistant dans l'observation exacte de ses règles, les pratiques de vertu auxquelles il doit le plus s'appliquer, sont celles que ses règles lui prescrivent : de sorte que s'il ne fait point les exercices d'humilité et de mortification auxquels elles l'obligent, il peut compter pour rien tous ceux qu'il fait de lui-même. Nous pouvons en dire autant de tous les chrétiens en général : les choses dans lesquels chacun

---

(1) Corporalis exercitatio ad modicum est utilis. 1. *Tim.* 4. 8.

d'eux a le plus besoin d'humilité, sont celles où l'humilité est nécessaire pour garder les commandemens de Dieu ; s'il n'en a point dans celles-là, inutilement en aura-t-il dans les autres. S'il n'en a point assez pour confesser un péché honteux, et que par honte, ou pour mieux dire, par orgueil, il le cache à son confesseur, et qu'il manque dans une chose si essentielle, de quoi pourront lui servir toutes les autres actions d'humilité qu'il pourra faire d'ailleurs, puisqu'il sera condamné pour avoir manqué à celle-là ? Il en est de même d'un religieux dans tout ce qui regarde ses obligations. Si vous n'avez point assez d'humilité pour découvrir le fond de votre conscience à votre supérieur, et pour satisfaire en cela à vos règles, si vous ne pouvez souffrir qu'on l'avertisse de vos fautes, afin qu'il vous en corrige ; si vous recevez avec chagrin la correction qu'on vous fait et la pénitence qu'on vous impose ; si vous ne voulez pas vous occuper à des emplois bas, et vous soumettre à toutes les fonctions auxquelles la Compagnie vous a destiné : où est votre humilité ? où est cette indifférence de volonté que vos supérieurs demandent de vous ? Et pourquoi vous la demandent-ils, si ce n'est pour des choses de cette nature ? Chaque religieux peut parcourir ainsi en lui-même ce qui est des obligations de sa règle ; et chaque particulier peut aussi en user de même, selon ce que sa condition et la profession qu'il a embrassée exigent de lui.

CHAPITRE XXVI.

Que nous devons prendre garde de ne rien dire qui puisse tourner à notre louange.

SAINT Basile (1), saint Grégoire (2), saint Bernard et les autres maîtres de la vie spirituelle nous avertissent de prendre soigneusement garde de ne rien dire qui puisse tourner à notre louange ; et ce conseil est conforme à celui que le vieux Tobie donnoit à son fils, quand il lui disoit : *Ne souffrez pas que l'orgueil domine dans votre cœur ou dans vos paroles* (3). C'est aussi ce que l'Apôtre nous a enseigné par son exemple, lorsqu'ayant dit de grandes choses de lui-même, qu'il étoit nécessaire qu'il dît pour l'édification des fidèles et pour la gloire de Dieu, et pouvant en ajouter encore de plus grandes, puisqu'il avoit été ravi au troisième ciel, il dit : *Je m'épargne sur le reste, afin que personne ne m'estime au-delà de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi* (4). Saint Bernard examinant ces

(1) *Bas. serm. de exerc. Men.*

(2) *S. Greg. l.* 18. *Mor. c.* 7.

(3) Superbiam nunquam in tuo sensu aut in tuo verbo dominari permittas. *Tob.* 4. 14.

(4) Parco autem, ne quis me existimet supra id quod videt in me, aut aliquid audit ex me. 2. *Cor.* 12. 6.

paroles s'écrie : que c'est bien dit, *Je m'épargne !* Les présomptueux, les superbes, ceux qui vantent leurs actions, ne s'épargnent point : car ils s'enflent vainement de ce qu'ils ont, ou ils se glorifient faussement de ce qu'ils n'ont pas (1). Il n'y a que celui qui est véritablement humble, qui épargne son âme, et qui de peur qu'on le croie ce qu'il n'est pas, tâche toujours qu'on ne connoisse point ce qu'il est. Le même Saint descend ailleurs dans un plus grand détail à ce sujet, et nous avertit de ne rien dire de nous qui puisse nous faire passer pour des gens d'une science profonde ou d'une vertu éminente (2). Car dès qu'une chose peut tourner à votre louange, quoiqu'elle soit vraie, quoiqu'elle puisse être d'édification pour le prochain, et quelque bonne intention que vous puissiez avoir en la disant, il est toujours dangereux de la dire. C'est assez qu'elle soit de vous, pour n'en point parler; et vous devez avoir toujours une extrême retenue en cela, de crainte qu'en disant le bien que vous avez fait, vous n'en perdiez peut-être tout le mérite.

Il ne faut pas, dit saint Bonaventure, qu'un religieux se vante, ni de ce qu'il sait, ni de ce qu'il étoit dans le siècle (3). En effet,

(1) Quàm pulchrè dixit, Parco ! Non parcit sibi arrogans, non parcit sibi superbus, non jactator actuum suorum, qui vel sibi arrogat quod est, vel mentitur quod non est. *Bern. epist.* 87.

(2) Loquens, nihil dicas, unde multùm eruditus multùmque religiosus possis putari. *In specul. Mon.*

(3) Nunquam nec de scientia, nec de seculi statu se jactent. *In specul. discip. p.* 3. *c.* 3.

qu'y a-t-il qui convienne moins à un religieux que de tirer vanité de sa noblesse et du rang que ses parens tiennent dans le monde ? Car l'éclat de la naissance, les grandeurs et les dignités, qu'est-ce autre chose qu'un peu de vent et de fumée ? et comme disoit fort bien quelqu'un : Savez-vous à quoi la noblesse est bonne dans un religieux ? à la mépriser, comme les richesses. Ce que l'on estime en lui, c'est la vertu, c'est l'humilité : quant à ce qu'il étoit, ou ce qu'il n'étoit pas dans le siècle, on compte tout cela pour rien ; et quiconque dans la religion fait cas de ces sortes de choses, et s'en fait un sujet d'élévation, montre bien sa vanité et le peu de goût qu'il a pour les choses de l'esprit. Il montre bien qu'il n'a point méprisé le monde, et qu'il n'y a pas véritablement renoncé. Car celui, dit saint Basile, qui par une nouvelle naissance selon l'esprit a reçu le pouvoir de devenir enfant de Dieu, a honte de ses parens selon la chair (1).

Il sied mal à qui que ce soit, de se louer. Aussi est ce une sentence très-ancienne et très-commune, que la louange a mauvaise grâce dans la bouche de celui qui se loue ; et le Sage nous enseigne la même chose, quand il dit : *Que ce soit la bouche d'autrui qui vous loue, et non pas la vôtre* (2). Mais

---

(1) Qui natus est ex spiritu, juxta Domini vocem, et potestatem accepit fieri filius Dei, eum cognationis secundum carnem pudet. *Basil. in reg. brevior.* 90.

(2) Laudet te alienus, et non os tuum : extraneus, et non labia tua. *Prov.* 27. 2.

si cela sied mal à toute sorte de gens, il sied encore bien moins à un religieux qui doit faire profession d'humilité; et ce qui devroit corriger tout le monde de ce défaut, c'est qu'en pensant se faire estimer par-là, on se rend méprisable. Saint Ambroise, sur ces paroles du Prophète : *Voyez mon humilité, et délivrez-moi*, dit que quelque peu de chose qu'un homme soit de lui-même, et en quelque misérable état qu'il soit réduit, pourvu qu'il n'ait nul orgueil, et qu'il ne s'élève au-dessus de personne, il est toujours assez recommandable par son humilité (1). Elle le fait aimer, elle le fait estimer, elle supplée à toutes les qualités qui lui manquent. Au contraire quelque mérite que puisse avoir un homme orgueilleux; quelque riche, quelque noble, quelque puissant, quelque habile et quelque savant qu'il puisse être, son orgueil gâte tout cela en lui, et fait qu'on le hait et qu'on le méprise.

Nous lisons dans la vie de saint Arsène (1), qui avoit été précepteur d'Arcadius et d'Honorius, fils de l'empereur Théodose, et empereurs eux-mêmes après sa mort, que quelque rang qu'il eût tenu dans le monde, et quelque profond savoir qu'il eût, cependant depuis qu'il se fut fait religieux, on ne lui entendit jamais rien dire qui sentît le faste, ni qui marquât qu'il sût quelque chose. Au contraire, il vivoit et s'entretenoit avec tous

(1) Ipse se humilitate commendat. *S. Ambr. serm.* 20.
(2) *Metaphr. et Surius in vita Arsen. et Ruf. l.* 9. *c.* 17.

les autres religieux en esprit de simplicité et d'humilité, comme s'il n'eût jamais rien su; et il s'adressoit aux plus simples, pour apprendre d'eux la spiritualité, disant qu'il ne méritoit pas d'être leur disciple dans une science si élevée. Il est marqué aussi dans la vie de saint Jérôme, qu'il étoit de très-grande qualité; cependant il n'y a aucun endroit dans tous ses ouvrages où il en ait rien insinué.

Saint Bonaventure se sert (1) d'une très-bonne raison, pour nous détourner de parler avantageusement de nous. Mettez-vous en tête, dit-il, qu'il est difficile que vous ayez aucune bonne qualité, sans que les autres s'en aperçoivent: si vous n'en témoignez rien, on vous en aimera davantage, et vous mériterez une double louange, et de ce que vous possédez une bonne qualité, et de ce que vous voulez le cacher. Mais si vous en faites parade, on se moquera de vous; et au lieu qu'auparavant on vous estimoit, et qu'on étoit édifié de vous, on vous méprisera, et on en sera scandalisé. Il en est de la vertu comme d'un parfum excellent: plus vous le cachez, plus la bonne odeur qu'il rend le fait connoître; mais si vous le laissez à l'air, il s'évente.

Saint Grégoire rapporte (2) qu'un saint abbé, nommé Eleuthère, allant une fois en voyage, s'arrêta dans un monastère de filles, qui le logèrent dans une chambre où il y

(1) *De inform. novit. p.* 1. *c.* 35.
(2) *S. Greg. lib.* 3. *Dial. c.* 33.

avoit un jeune garçon qui étoit d'ordinaire fort tourmenté du malin esprit. Le jour venu, les religieuses demandèrent au saint homme, s'il n'étoit rien arrivé la nuit à ce jeune garçon ; et leur ayant répondu que non, elles lui dirent alors la chose comme elle étoit, et le conjurèrent de l'emmener avec lui. Le saint vieillard l'ayant gardé quelque temps, sans que le démon eût osé en approcher, il en conçut quelque vaine complaisance ; et ne pouvant s'empêcher d'en faire paroître quelque chose, un jour qu'il étoit avec ses religieux : Je crois, mes frères, leur dit-il, que c'étoit pour se moquer de ces bonnes religieuses que le démon tourmentoit ce jeune garçon chez elles; car il n'a plus osé approcher de lui, depuis qu'on l'a amené ici chez les serviteurs de Dieu. A peine eut-il achevé ces paroles que le démon commença à tourmenter cruellement ce jeune homme en présence de tout le monde ; et le saint vieillard en attribuant aussitôt la cause à sa vanité, se mit à pleurer amèrement ; et comme ses religieux tâchoient de le consoler, il leur dit qu'il ne falloit ni boire, ni manger, qu'ils n'eussent obtenu la guérison de ce jeune homme : de sorte que s'étant tous mis en prières, ils ne se levèrent point qu'il ne fût entièrement guéri. Par-là on peut voir l'aversion que Dieu a pour toutes les paroles qui vont le moins du monde à la louange de celui qui les dit, et même pour celles qui ne sont dites qu'en riant, comme il semble qu'étoient celles de ce saint homme.

CHAPITRE XXVII.

Comment il faut s'exercer dans le second degré de l'humilité, par le moyen de l'oraison.

Une des plus importantes règles de nos constitutions est celle dont nous avons déjà parlé dans un des chapitres précédens (1), dans laquelle notre saint instituteur nous dit (2), que de même que les gens du monde recherchent avec empressement l'honneur, la gloire et la réputation que le monde donne ; de même ceux qui suivent véritablement Jésus-Christ doivent souhaiter avec ardeur tout ce qui est opposé à l'esprit du monde. De sorte que pour devenir semblables en quelque manière à leur divin maître, ils devroient désirer à toute heure de se voir chargés sans sujet d'injures, d'affronts, de faux témoignages et de toutes sortes d'ignominies. Il veut de plus qu'on demande à tous ceux qui se présenteront pour entrer dans la Compagnie, s'ils ont véritablement ces désirs; et c'est une chose qui semble rude, qu'un homme qui s'est arraché du monde avec violence, et qui est encore tout sanglant des blessures qu'il y a

(1) *Ci-devant*, *Tr.* 3. *ch.* 15.
(2) *Cap.* 4. *Exam.* § 44. *et c.* 5. § 45. *et Reg.* 11. *sum.*

reçues, soit examiné sur une règle si sévère et d'une perfection si étroite. Cela fait bien voir quelle est la perfection que notre institution demande de nous, puisqu'elle veut des gens qui soient entièrement détachés d'eux-mêmes, et qui soient véritablement morts au monde. Mais comme cela est difficile, et suppose une grande perfection, la règle veut que s'il arrive que quelqu'un par foiblesse humaine ne sente pas encore ces sortes de désirs, on lui demande, si du moins il n'a pas envie de les avoir ; moyennant cela, et pourvu qu'il soit disposé à souffrir patiemment toutes choses, quand l'occasion s'en présentera, elle ordonne qu'on le reçoive. En effet, quelle meilleure disposition peut-on souhaiter, pour apprendre et pour profiter, que d'en avoir la volonté ? Pour bien savoir quelque métier que ce soit, il suffit d'en avoir effectivement envie, et de s'y appliquer tout de bon. La religion est une école de vertu et de perfection : entrez-y avec le dessein d'y faire votre devoir ; et avec la grâce de Dieu, vous y réussirez infailliblement.

Faisons la même chose à l'égard de l'exercice dont nous parlons, et allons pied à pied. Vous dites que vous ne sentez point encore en vous-même le désir d'être méprisé, mais que vous voudriez bien l'avoir : commencez par-là dans votre oraison à vous exercer dans l'humilité, et dites avec le Prophète : *Mon âme a souhaité de désirer vos justifications*

fications en tout temps (1). O que je suis éloigné d'avoir ces désirs ardens qu'avoient tant de Saints d'être méprisés ! mais je voudrois bien, ô mon Dieu, parvenir du moins à désirer ardemment d'avoir les mêmes désirs. Vous êtes en bon chemin ; voilà un bon commencement et une bonne disposition pour les obtenir : persévérez dans votre oraison ; insistez, demandez à Dieu qu'il vous amollisse le cœur, et arrêtez-vous quelques jours là-dessus : car ces sortes de désirs lui sont agréables, et il les écoute volontiers. *Le Seigneur a exaucé les souhaits des pauvres, il a prêté l'oreille à la disposition de leur cœur* (2). Dieu vous donnera bientôt le désir de souffrir quelque chose pour l'amour de lui, et de faire quelque pénitence pour tant de péchés que vous avez commis ; et quand il vous en aura inspiré le mouvement, pouvez-vous mieux employer ce désir de souffrir, qu'à être méprisé pour l'amour de lui ? pouvez-vous mieux exercer la pénitence, qu'en réparation de vos péchés ? C'est dans cet esprit que David disoit à ses serviteurs qui vouloient le venger de Séméi qui le maudissoit : *Laissez-le ; peut-être pour les malédictions qu'il me donne, le Seigneur me fera-t-il aujourd'hui quelque grâce* (3). Peut-être recevra-t-il les injures

(1) Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas in omni tempore. *Psal.* 118. 20.

(2) Desiderium pauperum exaudivit Dominus ; præparationem cordis eorum audivit auris tua. *Ps.* 17. 9.

(3) Dimittite eum, et maledicat juxta præceptum

qu'on me dit en déduction du châtiment que méritent mes offenses.

Mais lorsque par la miséricorde de Dieu vous viendrez à sentir en vous ces désirs d'être méprisé pour l'amour de lui et pour vous rendre semblable à Jésus-Christ, ne croyez pas pour cela que tout soit fait, et que vous ayez acquis la vertu d'humilité : au contraire, soyez persuadé que c'est alors qu'il faut commencer à la planter et à l'établir dans votre âme. C'est pourquoi vous devez tâcher de ne passer pas légèrement sur ces sortes de désirs ; mais vous devez vous y arrêter le plus que vous pourrez, et vous y exercer long-temps dans l'oraison, jusqu'à ce qu'ils deviennent assez efficaces pour pouvoir être réduits en acte ; et quand vous serez parvenu jusque là, et qu'il vous semblera que vous supportez patiemment les occasions d'être méprisé, il y a encore dans l'acte même bien des degrés et bien des échelons à monter, pour arriver au comble de l'humilité. Premièrement, il faut que vous vous exerciez à souffrir avec patience toutes les différentes occasions d'humiliations qui peuvent se présenter ; et vous aurez assez à travailler pendant quelque temps, même peut-être pendant un très-long temps. Ensuite il faut passer outre, et ne point vous arrêter, que vous ne soyez parvenu à recevoir les mépris et les injures avec autant

---

Domini : si forte respiciat Dominus afflictionem meam, et reddat mihi Dominus bonum pro maledictione hac hodierna. 2. *Reg.* 16. 11.

de joie, que les gens du monde reçoivent les richesses et les honneurs, afin que vous puissiez dire véritablement avec le Prophète: *J'ai pris autant de plaisir dans la pratique de vos commandemens*, *que dans l'abondance des richesses* (1). Il est naturel que nous nous réjouissions, quand nous obtenons quelque chose que nous avons souhaité, et que nous nous en réjouissions plus ou moins, selon que nous l'avons souhaité avec plus ou moins d'ardeur. Examinez-vous sur cette règle : vous pourrez juger par-là si vous désirez effectivement d'être méprisé, et si vous faites du progrès dans l'humilité. On peut se servir aussi de la même règle à l'égard de toutes les autres vertus.

Mais afin que l'humilité s'imprime davantage dans notre cœur par le moyen de l'oraison, et que ce moyen soit pour nous d'une utilité plus grande, il faut dans la méditation descendre dans le détail des sujets d'humiliation qui peuvent nous arriver tous les jours; il faut nous les remettre vivement devant les yeux, nous encourager par cette vue à former des actes d'humilité, insister fortement là-dessus, et nous y arrêter, jusqu'à ce que nous ayons entièrement surmonté la répugnance que nous y sentons, et que nous soyons venus à bout de tout. Car de cette sorte le vice se déracine du cœur; et la vertu au contraire y jette de pro-

(1) In via testimoniorum tuorum delectatus sum, sicut in omnibus divitiis. *Ps.* 118. 14.

fondes racines, s'y affermit et s'y perfectionne de plus en plus. Ce que font les orfévres pour rafiner l'or, peut nous servir en ceci d'une très bonne comparaison. Quand ils ont fait fondre l'or dans le creuset, ils y jettent un grain de sublimé, et l'or commence aussitôt à s'élever par gros bouillons, jusqu'à ce que le sublimé soit tout consumé ; dès qu'il l'est, ce bouillonnement s'apaise, et l'or redevient dans le même état qu'auparavant. Ils rejètent un second grain de sublimé, et l'or recommence à bouillonner, mais avec moins d'impétuosité que la première fois ; et dès que le sublimé est consumé, cette agitation cesse encore de nouveau. On remet encore un peu de sublimé qui ne produit qu'un simple frémissement dans l'or : enfin on en met pour la quatrième fois, et cela ne fait non plus d'effet sur l'or que si on n'y jetoit rien, parce qu'il est alors entièrement rafiné et purifié ; et c'en est là la marque infaillible. Voilà l'image de ce qu'il faut faire dans l'oraison. Jetez un grain de sublimé, c'est-à-dire, imaginez-vous fortement qu'il se présente une occasion de souffrir quelque mortification et quelque mépris ; et si vous commencez alors à frémir et à vous troubler, arrêtez-vous dans cette imagination jusqu'à ce que la chaleur de l'oraison ait tout-à-fait consumé le grain de sublimé, jusqu'à ce que vous ayez surmonté ce qui vous fait de la peine, et que vous soyez dans une entière tranquillité. Après cela jetez un autre jour un nouveau grain de sublimé :

figurez-vous quelque mortification extrême, quelque humiliation étrange, et si vous sentez que la nature se soulève et bouillonne en vous, persistez dans la considération de cet affront, jusqu'à ce que vous l'ayez entièrement digéré, et que vous ayez l'esprit calme. Continuez ensuite à pratiquer plusieurs fois la même chose; et quand ce grain de sublimé, quand l'idée vive d'un affront et d'une injure, n'excitera plus aucun trouble ni aucun frémissement dans votre cœur, mais qu'à la vue de tous les affronts et de toutes les injures que vous pourrez vous remettre devant les yeux, vous vous sentirez toujours une égale tranquillité d'âme; alors vous pourrez en demeurer là: c'est là la marque que l'or est rafiné et purifié, et qu'on a acquis la perfection de l'humilité.

CHAPITRE XXVIII.

Comment on doit faire l'examen particulier de la vertu d'humilité.

L'EXAMEN particulier, comme nous l'avons dit en son lieu (1), doit être d'une seule chose, parce qu'il est plus efficace de cette sorte, que s'il en embrassoit plusieurs à la fois: et c'est proprement parce qu'il ne s'attache qu'à une seule, qu'on l'appelle particulier. Or cette pratique est d'une très-

(1) 1. *P. Tr.* 7. *c.* 4 *et* 5.

grande importance; et même d'ordinaire, pour y réussir plus facilement, il faut séparer en plusieurs membres le vice ou la vertu, dont on prétend faire le sujet de son examen. Si vous voulez donc déraciner l'orgueil de votre âme, et y établir l'humilité, ne prenez pas la chose en général; car l'orgueil et l'humilité sont des champs bien vastes. Que si vous vous proposez en gros de n'être orgueilleux sur rien, et d'être humble en tout, c'est un dessein de plus d'étendue, que si vous faisiez deux ou trois autres projets à la fois: ainsi pour vouloir en trop faire, vous ne ferez rien. Descendez dans le détail: voyez en quoi principalement vous avez accoutumé de manquer d'humilité, et d'être touché d'orgueil; commencez par-là à vous corriger: après cela, quand vous serez venu à bout d'une chose, entreprenez-en une autre, et puis une autre; et de cette sorte vous arracherez peu à peu l'orgueil de votre âme, et vous acquerrez l'humilité. Mais afin que l'on puisse s'examiner plus utilement sur une vertu si nécessaire, nous parcourrons ici en détail les divers points que l'on peut prendre pour sujet de son examen particulier.

Proposons-nous en premier lieu de ne rien dire qui puisse tourner à notre louange: car comme l'envie d'être estimés est si naturelle en nous, et si enracinée dans notre cœur, et que *de l'abondance du cœur la bouche parle* (1); il arrive souvent que sans

(1) Ex abundantia enim cordis os loquitur. *Luc.* 6. 45.

y penser, nous disons des choses qui peuvent directement ou indirectement tourner à notre avantage. Si on parle devant vous de quelque chose où vous ayez été mêlé le moins du monde, et qui puisse vous faire honneur, vous voulez aussitôt vous en attribuer toute la gloire. J'ai eu part dans cette affaire, dites-vous: j'ai même été cause qu'elle a pris un si bon train; et sans moi elle n'auroit pas réussi. Et moi, dès que vous avez commencé à ouvrir la bouche, j'ai songé que quand vous y auriez eu encore plus de part, vous n'en auriez pas dit un mot, si l'affaire avoit mal tourné. C'est ainsi qu'il nous échappe souvent plusieurs choses, dont nous ne nous apercevons qu'après les avoir dites : de sorte qu'il est bon de nous accoutumer à en faire un examen particulier, afin que par une attention exacte à ne nous rien laisser passer, nous puissions vaincre cette mauvaise habitude, qui nous est comme naturelle.

Prenons pour second sujet de notre examen ce que saint Basile (1), saint Jérôme, saint Augustin et saint Bernard nous recommandent, qui est de ne pas prendre plaisir à entendre qu'on nous loue et qu'on dise du bien de nous, car il est dangereux d'y prendre plaisir. Saint Ambroise dit (2) que quand le démon voit qu'il ne peut venir à bout de nous par le découragement, il tâche d'en venir à bout par la présomption, et que quand

(1) *Basil. serm. de Exercit. Monast.*
(2) *Ambr. serm. 20. Hieron. ep. 84.*

il nous a attaqués inutilement par les opprobres et par le mépris, il fait qu'on nous honore et qu'on nous loue, afin de nous perdre par les honneurs et par les louanges. Il est rapporté dans la vie de saint Pacome, que quand il vouloit faire oraison, il avoit coutume de sortir de son monastère, et de se retirer en quelque lieu écarté ; que souvent à son retour les démons marchoient devant lui à grand bruit, comme quand on marche devant un grand prince, et que plusieurs d'entr'eux, comme s'ils eussent voulu faire ranger le monde du chemin, crioient à haute voix : Place, place à l'homme de Dieu (1), pour voir si par ce moyen ils pourroient le faire tomber dans quelque tentation de vaine gloire. Mais le Saint qui connoissoit la vanité de leurs ruses se mettoit à rire, et se moquoit d'eux. Usez-en de même : quand vous vous entendrez louer, ou quand il vous viendra quelque pensée de vanité et d'estime propre, imaginez-vous que vous entendez parler le démon ; moquez-vous de lui ; et par-là vous surmonterez la tentation.

Saint Jean Climaque (2) raconte à ce propos une chose très-singulière. Il dit que le démon découvrit une fois à un solitaire, les mauvaises pensées dont il tourmentoit un autre solitaire, afin que ce que l'un avoit de plus caché dans le cœur, venant à lui être

(1) Date locum homini Dei. *In ejus vita*, *c.* 8.
(2) *S. Clim. grad.* 21. *art.* 48.

spécifié par l'autre, celui qui étoit tenté prît l'autre pour un prophète et pour un saint; et qu'ainsi les louanges qu'il lui donneroit fussent pour lui une occasion de chute. On peut recueillir de-là combien il faut que le démon croie qu'il lui est avantageux de nous porter à quelque pensée d'orgueil et de vaine complaisance, puisqu'il se sert pour cela de tant de détours et de tant de ruses. C'est pourquoi saint Jérôme nous avertit que si nous voulons avancer vers notre patrie, il faut que nous bouchions nos oreilles à la douceur mortelle du chant des sirènes (1). Car c'est une musique si agréable à nos oreilles que celle des louanges qu'on nous donne, que tout ce que la fable a jamais dit du chant des sirènes n'en approche point; mais cette musique est en même temps si dangereuse pour notre âme, qu'il faut nous y rendre sourds, si nous ne voulons nous perdre. Saint Jean Climaque (2) dit que quand on nous loue, nous devons nous remettre nos péchés devant les yeux, qu'alors nous nous trouverons indignes des louanges qu'on nous donne, et qu'ainsi elles ne serviront qu'à nous faire avoir de plus grands sentimens de confusion et d'humilité. La seconde chose donc que vous pouvez vous proposer dans votre examen particulier, c'est de ne pas prendre plaisir à vous entendre

(1) Nos ergo in patriam festinantes, mortiferos sirenarum cantus surdâ debemus aure pertransire. *Hieron. ep.* 8[illegible].

(2) *S. Clim. grad.* 21. *art.* 42.

louer ; et à celle-là vous pouvez en ajouter encore une autre très-importante, qui est de prendre plaisir à entendre louer les autres. Ainsi toutes les fois que le bien que vous entendrez dire de votre prochain, vous donnera quelques mouvemens d'envie, ou que celui que vous entendrez dire de vous, vous portera à quelque vaine complaisance, ne manquez pas de marquer cela pour une faute.

Nous pouvons prendre pour troisième point de notre examen particulier, de ne rien faire pour être vus et estimés des hommes ; et c'est de quoi Jésus-Christ nous avertit dans l'Evangile quand il dit : *Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être vus ; autrement vous n'en aurez nulle récompense de votre Père qui est dans les cieux* (1). Cet examen est très-utile et peut se diviser en plusieurs parties. On peut se proposer premièrement de ne point faire les choses par respect humain, après cela de les faire purement pour Dieu ; ensuite de les faire très-bien, comme les faisant en effet en la présence de Dieu, et comme servant Dieu et non pas les hommes ; enfin de les faire de telle sorte qu'il semble, comme nous avons déjà dit ailleurs (2), en parlant de la droiture et de la pureté d'intention, que toutes nos actions

(1) Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis : alioquin mercedem non habebitis apud Patrem vestrum qui in cœlis est. *Matth.* 6. 1.
(2) *Dans la* 1. *Partie, Traité* 3. *c.* 1.

ne soient qu'une suite et un effet d'un mouvement d'amour qui nous emporte.

Le quatrième sujet de notre examen sera de ne point nous excuser, lorsque nous avons failli; car c'est l'orgueil qui fait que dès que nous avons commis une faute, ou dès qu'on nous la reproche, nous nous portons aussitôt à la défendre : et c'est l'orgueil qui nous fournit des paroles, *pour entasser excuses sur excuses dans nos péchés* (1). Saint Grégoire, sur ce passage de Job : *Si j'ai caché mon péché comme un homme, et si j'ai celé mon iniquité dans mon sein* (2), pèse extrêmement ces mots, *comme un homme*, et dit que le propre de l'homme est de cacher et d'excuser son péché, que c'est une chose qu'il tient de race, et qu'il a héritée de ses premiers Pères. A peine l'homme eut-il péché, qu'il alla se cacher sous les arbres du paradis terrestre; et quand Dieu lui reproche sa désobéissance, il en rejète aussitôt la faute sur sa femme : *La femme*, dit-il, *que vous m'avez donnée pour compagne, m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé* (3). La femme s'excuse ensuite sur le serpent : *Le serpent*, dit-elle, *m'a trompée, et j'en ai mangé* (4). Dieu les interroge sur leur péché, afin, dit saint Grégoire, que le reconnoissant et l'avouant, ils

(1) Ad excusandas excusationes in peccatis. *Ps.* 140. 4.

(2) Si abscondi quasi homo peccatum meum, et celavi in sinu meo iniquitatem meam. *Job.* 31. 33.

(3) Mulier quam dedisti mihi sociam, dedit mihi de ligno, et comedi. *Gen.* 3. 12.

(4) Serpens decepit me, et comedi. *Ibid.* 3. 13.

en obtiennent le pardon; et il n'interroge point le serpent, parce qu'il ne veut pas lui pardonner. Eux cependant au lieu de s'humilier par l'aveu de leur péché, l'augmentent en l'excusant : car il semble qu'ils tâchent d'en rejeter en quelque sorte la faute sur Dieu même. La femme que vous m'avez donnée, dit l'un, m'a fait pécher ; comme voulant dire, que si Dieu ne la lui eût pas donnée pour compagne, cela ne seroit pas arrivé. Le serpent que vous avez créé, dit l'autre, m'a séduit ; comme voulant dire aussi, qu'elle n'eût point péché, si Dieu ne l'eût point créé, et ne l'eût point mis dans le jardin de délices. Ils s'étoient laissé persuader, dit saint Grégoire, qu'ils seroient semblables à Dieu ; et voyant qu'ils ne peuvent pas se rendre semblables à lui par la participation de la divinité, ils tâchent de le rendre semblables à eux, par la participation de leur faute ; et en voulant l'excuser, ils l'agravent. Or comme tous les hommes sont leurs enfans, ils se ressentent tous aussi de ce défaut de leurs pères ; et de-là vient que dès qu'on nous reprend de quelque faute, nous recherchons aussitôt mille excuses pour la couvrir, et que souvent même non contens de nous en excuser, nous la rejetons encore sur notre prochain. Un saint homme compare ceux qui s'excusent toujours quand on les reprend, à un hérisson, qui dès qu'on veut le toucher se met tout en une boule, et se hérisse de tous côtés. Vous ne sauriez le toucher sans vous piquer ; vous

ne sauriez voir son corps, que vous ne voyiez auparavant votre sang (1). Il en est de même, dit-il, de ceux qui s'excusent : si vous pensez les toucher le moins du monde, et leur dire la faute qu'ils ont commise, ils se défendent comme le hérisson, et vous piquent tantôt en vous faisant connoître que vous avez besoin aussi de correction, tantôt en vous disant qu'il y a une règle qui défend de réprimander son frère, tantôt enfin en marquant que d'autres font de plus grandes fautes, dont on ne leur dit rien. Tout cela ne vient que d'excès d'orgueil. C'est que nous voudrions pouvoir dérober aux yeux des hommes tout ce qu'il y a de défectueux en nous ; c'est que nous sommes moins fâchés d'avoir failli, que de voir nos fautes découvertes, et la bonne opinion qu'on avoit de nous diminuée ; et voilà pourquoi nous les cachons avec tant de soin, et pourquoi nous les excusons avec tant d'opiniâtreté et d'artifice. Il se rencontre même des gens si éloignés de l'esprit de mortification, que sans qu'on leur dise rien de leurs fautes, ils vont toujours au devant de ce qu'on peut leur en dire ; ils préviennent par avance toutes les accusations qu'on peut leur faire. S'ils ont fait telle et telle chose, c'est par telle et telle raison ; ils en ont toujours de prêtes sur tout. Mais quel aiguillon les pique, qu'ils s'agitent de telle sorte ? c'est l'aiguillon de

---

(1) Ut priùs videas sanguinem tuum, quàm corpus suum. *P. Damian.*

l'orgueil ; c'est là ce qui les tourmente; c'est là ce qui fait qu'ils s'inquiètent avant le temps, et qu'ils se défendent sans qu'on les attaque. Il est à propos que ceux qui se sentent sujets à ce défaut s'attachent à s'examiner particulièrement là-dessus, jusqu'à ce qu'ils aient surmonté en eux l'envie de cacher leurs fautes, et qu'ils aient gagné sur eux d'être bien aises, que puisqu'ils les ont commises, on croie d'eux en récompense, ce qu'on en doit croire, et qu'ainsi ils soient en quelque sorte punis. Je passe encore plus avant, et je dis que quand même on vous reprendroit d'une chose que vous n'auriez pas faite, il est toujours bon de ne pas vous excuser. Car quand le supérieur voudra s'éclaircir de la vérité, il le saura bien faire : peut-être même il sait déjà ce qu'il en est ; mais il veut éprouver votre humilité, et voir comment vous recevez les réprimandes qu'on vous fait.

En cinquième lieu, c'est une sorte d'examen très-utile, de nous attacher à ne pas laisser promener librement notre imagination dans des pensées d'orgueil où elle s'égare souvent. Car tantôt elle nous élève aux premières charges et aux emplois les plus importans, tantôt elle nous fait aller en notre pays, et y prêcher avec un succès merveilleux ; tantôt il nous semble que nous enseignons en public, et que nous soutenons des propositions de doctrine avec l'applaudissement de tout le monde, et mille autres choses de cette nature. Or comme tout cela naît de l'orgueil intérieur, qui ne pouvant

se contenir, éclate dans l'extravagance de ces sortes de pensées, il ne faut pas moins s'appliquer à les repousser, qu'à rejeter celles qui veulent nous venir contre la pureté, contre la charité du prochain et contre toutes les autres obligations d'un religieux.

Le sixième sujet de cet examen particulier pourra être de tenir tous les autres au-dessus de soi, suivant ce que nous enjoint notre règle, qui nous prescrit de nous exciter à l'humilité, en préférant nos frères à nous, en les considérant des yeux de l'esprit, comme s'ils étoient tous nos supérieurs, et en les respectant au dehors avec une franchise et une simplicité religieuses, selon que l'état de chacun d'eux peut nous le permettre. Car quoiqu'à l'extérieur il doive y avoir de la différence entre les personnes, suivant la différence de leur état, cependant, quant à ce qui concerne l'humilité intérieure, notre saint instituteur qui avoit appelé notre Compagnie la moindre de toutes, prétend que chacun de nous doive s'estimer aussi le moindre de tous ses frères ; et cela est fondé sur le sentiment de l'Apôtre qui veut que *chacun par humilité croie les autres au-dessus de soi* (1). Cet examen sera d'une très-grande utilité, pourvu que nous n'en demeurions pas à la seule spéculation, mais que nous tâchions en effet de nous comporter envers nos frères avec la même humilité

(1) In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes, *Philip.* 2. 3.

et avec le même respect, que s'ils étoient tous nos supérieurs. Car si nous les regardions effectivement comme tels, nous serions bien éloignés de leur parler avec tant d'aigreur et tant de rudesse; nous n'aurions garde de rien leur dire qui pût leur déplaire et les mortifier; nous ne jugerions pas si librement et si témérairement de leur conduite, et nous ne nous offenserions pas si aisément de la manière dont ils nous parlent et dont ils nous traitent. C'est pourquoi dans l'examen que nous ferons, nous devons marquer toutes ces choses-là pour autant de fautes.

On peut pour septième point de cet examen particulier, se proposer de supporter patiemment toutes les occasions d'humiliation qui pourront s'offrir. Vous avez accoutumé, par exemple, de vous offenser quand on vous dit quelque parole piquante, quand on vous commande quelque chose avec hauteur et avec empire, quand il vous semble qu'on ne fait pas autant de cas de vous que des autres : que le sujet de votre examen soit la résolution de supporter patiemment toutes ces sortes de choses et toutes les autres qui pourront tourner à votre mépris; et croyez que vous ne sauriez faire d'examen plus propre et plus utile pour acquérir la vertu d'humilité. Car outre que c'est une précaution très-sage contre tout ce qui peut vous arriver à toute heure, c'est encore un moyen très-efficace pour vous élever par degrés au comble de la vertu. Vous pouvez

donc vous proposer dans votre examen, premièrement de supporter avec patience toutes ces choses, ensuite de les supporter facilement et sans répugnance, et enfin de les recevoir avec joie, et d'être bien aise d'être méprisé: en quoi, comme nous l'avons déjà dit, consiste la perfection de l'humilité.

Nous pouvons en dernier lieu employer notre examen particulier à faire des actes d'humilité, intérieurs et extérieurs, nous assujétissant à en produire tant le matin, et tant le soir; et commençant d'abord par peu, mais augmentant chaque jour le nombre, jusqu'à ce que nous ayons acquis une habitude parfaite de l'humilité. Ce que je dis en cela à l'égard de cette vertu, peut s'appliquer facilement à toutes les autres; et de cette sorte l'adresse que nous aurons eue de diviser nos ennemis, et de les prendre séparément l'un après l'autre, nous en fera remporter une victoire plus prompte et plus aisée.

CHAPITRE XXIX.

Comment on peut concilier l'humilité avec le désir de la réputation.

Il se présente ordinairement un doute touchant l'humilité; et il importe extrêmement de le résoudre, pour savoir comment on doit se comporter à ce sujet. Nous disons, et c'est le sentiment commun de tous les

Saints, qu'il faut souhaiter d'être dans le mépris. Mais à cela on objecte : Comment faire quelque fruit dans les âmes, si on nous méprise ? Car il faut qu'on nous estime, pour se laisser toucher de nos discours, et pour qu'on ait confiance en nous ; de sorte qu'il semble qu'il est même nécessaire de désirer l'estime des hommes. Saint Basile (1), saint Grégoire et saint Bernard traitent cette question à fond ; et la solution qu'ils y donnent est, que quoique l'extrême danger qu'il y a à être honorés et estimés des hommes doive nous obliger à éviter de l'être, et quoiqu'à ne regarder que nous, il faille souhaiter toujours d'en être méprisés ; on peut cependant dans la vue du plus grand service de Dieu, désirer leur approbation et rechercher leur estime. C'est pourquoi saint Bernard (2) dit qu'il est vrai, qu'eu égard à nous, nous devons toujours vouloir que les autres nous connoissent tels que nous sommes et que nous nous connoissons nous-mêmes, c'est-à-dire, remplis de foiblesse et de défauts ; mais qu'eu égard aux autres, il n'est pas toujours à propos que cela soit ; et qu'ainsi il nous est quelquefois permis de souhaiter qu'ils ne sachent pas nos fautes, de peur que ce ne fût un sujet de scandale pour eux, et un obstacle à leur progrès spirituel. Mais il faut entendre cela avec simplicité d'esprit, et n'en user que sagement dans la vue de

(1) *S. Basil. in Reg. brevior.* 185.
(2) *Bern. Serm.* 42. *sup. Cantic.*

Dieu; car ces sortes de vérité sont sujettes à de grands abus et à de grands inconvéniens, quand on ne les prend pas comme on doit. Les mêmes Saints nous expliquent cette doctrine, pour nous ôter tout prétexte d'en faire un mauvais usage. Il arrive quelquefois, dit saint Grégoire, que les gens de bien se réjouissent de la bonne opinion qu'on a d'eux: mais c'est quand ils croient qu'ils peuvent faire par-là plus de progrès dans les âmes; et alors ce n'est point de l'estime qu'on a fait d'eux, mais de l'avantage de leur prochain qu'ils se réjouissent: car il y a une grande différence entre rechercher l'applaudissement des hommes, et se réjouir du salut des âmes (1). Autre chose est d'aimer l'estime du monde pour elle-même, et de n'envisager en cela que sa propre satisfaction et le plaisir de la gloire; car cela est toujours criminel: et autre chose de rechercher cette estime pour un bon motif, comme celui de l'utilité et du salut du prochain; car cela ne peut être que très-louable. Il est donc permis de souhaiter l'estime des hommes, pouvu que ce soit pour la plus grande gloire de Dieu, pour leur édification et pour pouvoir faire plus de progrès dans leurs âmes; parce qu'alors ce n'est pas aimer sa propre réputation, c'est aimer seulement l'utilité

---

(1) Non nunquam etiam sancti viri de bona sua opinione gaudent; sed cum per hanc, ad meliora proficere audientes pensant: nec jam de opinione sua, sed de auditorum gaudent utilitate, quia aliud est favores quærere, et aliud de profectibus exultare. *Lib.* 22. *Moral. c.* 5.

du prochain et la plus grande gloire de Dieu. De même que quand on a de l'aversion pour les médecines, et qu'on en prend une pour sa santé, c'est sa propre santé qu'on aime, et non pas la médecine: de même celui qui méprisant dans son cœur l'estime du monde, la recherche comme un moyen utile au service de Dieu et au bien des âmes; c'est la gloire de Dieu qu'il recherche, et non pas sa propre réputation.

Voyons maintenant à quoi on pourra connoître si, quand on se réjouit de l'estime des hommes, c'est purement pour la gloire de Dieu et pour l'utilité du prochain qu'on s'en réjouit, ou si la vanité et l'amour-propre y ont quelque part; car c'est une chose très délicate, et c'est en quoi consiste tout le nœud de l'affaire. Saint Grégoire nous apprend à démêler cela, et dit que quand on se réjouit de l'estime des hommes, ce doit être tellement dans la seule vue de Dieu, que du moment que cette estime ne sert plus de rien à sa gloire et au salut du prochain, elle doit plutôt nous faire de la peine que nous donner de la joie (1). De sorte qu'à n'envisager que nous, nous devons souhaiter toujours d'être méprisés, et recevoir toujours avec joie les occasions qui s'en présentent, comme ayant rencontré ce que nous cherchions; au lieu que ce n'est jamais que dans la vue de Dieu et de l'utilité du pro-

(1) Qua in re necesse est ut cùm audientium utilitati non proficit, mentem nostram fama laudabilis non elevet sed fatiget. *Ibid.*

chain, qu'il nous est permis de désirer l'approbation des hommes, et d'être bien aises de l'avoir. Nous lisons dans la vie de saint Ignace, qu'il disoit que s'il se fut laissé aller à sa ferveur, il eût couru les rues tout nu et couvert de boue, afin de passer pour un fou : mais l'excès de sa charité et l'ardent désir qu'il avoit d'être utile au salut des âmes, réprimoit en lui ces mouvemens, et l'obligeoit à demeurer dans une gravité et dans une décence convenables. Son inclination cependant étoit d'être méprisé, et non-seulement il en embrassoit les occasions avec plaisir, lorsqu'elles se présentoient, mais il les recherchoit même avec ardeur. Or c'est en cela que l'on connoîtra par quel motif vous êtes bien aise d'être estimé et considéré des hommes; si c'est pour l'amour de vous-même et pour votre propre gloire, ou si c'est pour celle de Dieu et pour le salut des âmes. Car si vous embrassez avec chaleur les humiliations et les mépris, lorsque l'occasion s'en présente, et si vous recevez cette occasion avec joie, c'est une marque que quand vous avez réussi, ou dans la prédication ou dans quelque autre chose semblable, et que ce succès vous donne de la considération et de l'estime, ce n'est pas alors pour votre intérêt que vous vous en réjouissez, mais pour celui de Dieu et pour l'avantage que votre prochain peut en retirer. Mais si lorsqu'il s'offre quelque occasion d'être humilié et méprisé, vous la rejetez ou ne la recevez pas comme il faut ; si vous recherchez l'estime

et la louange des hommes, et que vous y preniez plaisir, lors même qu'elle est inutile au bien du prochain; c'est signe que la joie qu'elle vous donne, quand elle y sert, a sa source en vous et non pas en Dieu, et que ce n'est pas sa gloire, mais la vôtre que vous regardez.

Il est donc vrai de dire que l'estime et la louange du monde n'a rien de mauvais en soi, quand on sait en faire un bon usage; et qu'ainsi on peut la désirer et la rechercher en conscience, comme quand saint Xavier alla avec une grande suite et un grand éclat, trouver le roi de Bungo. Ce peut être même une chose sainte de se louer soi-même, pourvu qu'on le fasse dans l'esprit qu'on doit; et c'est ainsi que saint Paul écrivant aux Corinthiens, se loue lui-même, se glorifie des grâces que Dieu lui a faites, dit qu'il a plus travaillé que tout le reste des apôtres, et raconte les révélations qu'il a eues et son ravissement jusqu'au troisième ciel. Il en usoit ainsi, parce qu'alors cela étoit à propos pour la gloire de Dieu et pour le bien de ceux à qui il écrivoit : c'étoit afin qu'ils le reconnussent plus facilement pour véritable apôtre de Jésus-Christ; qu'ils reçussent plus facilement sa doctrine, et qu'ils en profitassent davantage. Il disoit même ces sortes de choses avec un esprit qui non-seulement méprisoit la gloire du monde, mais qui aimoit les mépris et les opprobres pour Jésus-Christ : car lorsqu'il n'étoit point nécessaire pour le salut du prochain qu'il rendît un

témoignage si avantageux de lui-même, il savoit bien s'abaisser et s'anéantir. Il disoit, *qu'il n'étoit pas digne d'être appelé apôtre, puisqu'il avoit persécuté l'Eglise de Dieu* (1). Il s'appeloit *un avorton* (2), *un blasphémateur*, *un persécuteur outrageux* (3), et quand il se présentoit quelque occasion d'être méprisé, il en faisoit ses délices. Pour ceux qui sont faits de cette sorte, il n'y a rien à craindre, lorsqu'ils acceptent quelque honneur, ou que même ils parlent avantageusement d'eux : car cela ne leur arrive jamais que quand ils le jugent nécessaire pour la gloire de Dieu ; et comme ce n'est pas la leur, mais la sienne et le bien des âmes qu'ils cherchent alors, de même les honneurs qu'ils reçoivent et les louanges qu'ils se donnent ne laissent pas la moindre impression de vanité dans leur cœur.

Mais parce qu'il est très-difficile que l'honneur qu'on nous rend ne nous enfle pas et ne nous donne pas quelque vaine joie, de-là vient que plusieurs Saints sachant le péril qui accompagne d'ordinaire la grande réputation, les dignités et les emplois relevés, tâchoient d'éviter cet écueil, en se dérobant à la connoissance des hommes, par la retraite, et en s'exerçant à des occupations basses et méprisables ; et ils trouvoient que

---

(1) Non sum dignus vocari apostolus, quoniam persecutus sum Ecclesiam Dei. 1. *Cor.* 15. 9.

(2) Tanquam abortivo. *Ibid.* 8.

(3) Qui prius blasphemus fui, et persecutor, et contumeliosus, etc. 1. *Tim.* 1. 13.

c'étoit là le chemin le plus utile pour leur avancement, le plus propre pour les conserver dans l'humilité, et le plus assuré pour leur salut. Je ne suis pas un véritable religieux, disoit saint François(1), si je ne reçois les mépris des hommes avec plus de joie que leurs louanges: car si lorsque je prêche, ou que je fais quelque autre bonne action qui est utile, je me réjouis des louanges que l'intérêt de leur salut les oblige à me donner, et qui mettent le mien en danger; combien plus pour ma propre utilité dois-je me réjouir de leur mépris, où je trouve bien mieux mon compte pour mon salut? Il est certain que nous devons être bien plus touchés de notre propre salut, que de celui de notre prochain, parce que la charité bien ordonnée commence par elle-même. Si vous vous réjouissez donc de l'utilité de votre prochain, quand vous avez réussi dans une prédication ou dans une affaire de charité, et que vous en recevez les louanges; pourquoi ne vous réjouissez-vous pas de votre utilité propre, lorsqu'ayant fait de votre côté ce que vous deviez, vous n'en recevez que du mépris, puisqu'il est bien plus sûr pour vous de marcher par cette voie? Si vous êtes bien aise de vous sentir du talent pour les grands emplois qui regardent le salut des âmes, pourquoi, si vous n'y êtes pas propre, n'êtes-vous pas bien aise du profit que vous pouvez tirer de la connoissance de votre bassesse,

(1) *Hist. S. Fran. 1. p. l. 1. c. 7.*

en vous humiliant devant Dieu ? Si vous êtes ravi d'avoir une santé vigoureuse, pour pouvoir travailler plus utilement au service du prochain, pourquoi n'êtes-vous pas ravi d'être infirme, foible et inutile à tout, puisque vous pouvez tourner cela à votre profit, vous en servir à devenir humble, et par-là vous rendre plus agréable à Dieu qui vous veut dans cet état, que si vous vous exerciez dans les plus grands ministères de la charité ?

On peut voir par tout ceci combien s'abusent ceux qui envisagent sans cesse l'estime et la réputation du monde, sous prétexte que c'est un moyen nécessaire pour faire du fruit dans les âmes, et qui sous cette apparence recherchent les charges honorables et tout ce qui a quelque air de dignité, et évitent au contraire les emplois bas et humilians, comme une chose qui les dégrade dans l'opinion des hommes. Il y a encore une autre erreur à en user de la sorte : c'est qu'il arrive souvent que ce qu'un homme croit devoir lui acquérir l'estime du monde, est souvent ce qui la lui fait perdre ; et que ce qu'il croit devoir la lui faire perdre, est justement ce qui la lui fait acquérir. Quelques-uns s'imaginent que s'ils étoient grossièrement habillés, et qu'ils s'exerçassent à des occupations basses, ils ne seroient plus dans la considération où il faut être pour travailler utilement au bien du prochain ; mais c'est l'orgueil qui les trompe : car c'est par-là que vous serez considéré, et c'est en faisant le contraire, que vous cesserez de l'être.

Saint Ignace étoit très-persuadé de ceci. Il disoit (1) qu'une façon d'agir humble, simple et affectueuse, contribuoit davantage à la conversion des âmes, qu'une manière grave, où il paroît encore quelque teinture de l'esprit du monde. Aussi non-seulement il pratiquoit cette vérité en sa personne; mais lorsqu'il envoyoit des ouvriers pour travailler à la vigne du Seigneur, il leur recommandoit toujours de marcher par le chemin de l'humilité; parce que tout ce qu'ils feroient seroit stable, quand ils bâtiroient sur ce fondement, et que c'étoit le moyen dont Dieu avoit accoutumé de se servir, pour opérer les plus grandes choses. Suivant ce principe, lorsqu'il envoya saint Xavier et le père Simon Rodriguez en Portugal, il leur enjoignit de demander l'aumône dès qu'ils y seroient arrivés, afin que par la pauvreté et par l'humilité ils se fissent un chemin à tout le reste. Quand le père Salmeron et le père Pascase allèrent ensuite en qualité de nonces apostoliques en Hybernie, il leur ordonna de même d'enseigner le catéchisme aux enfans et au peuple. Et lorsque le même père Salmeron et le père Laynez furent envoyés pour la première fois, par Paul III. au concile de Trente, en qualité de théologiens de Sa Sainteté, l'instruction que notre saint fondateur leur donna, fut que tous les jours avant de dire leur avis dans le concile, ils allassent servir les mala-

(1) *Ejus vitæ l.* 5, 13, *c.* 3,

des à l'hôpital, et enseigner aux enfans les principes de notre foi, et qu'après cette préparation, ils dissent librement leur avis, qui ne manqueroit pas alors d'être reçu avec fruit, comme il le fut en effet par la miséricorde du Seigneur. Et nous nous arrêterons après cela à examiner par les fausses règles de la prudence humaine, si ce n'est point se faire tort de pratiquer les mêmes choses! Non, non, n'appréhendez point qu'en enseignant le catéchisme, et en faisant des exhortations dans les places publiques, dans les hôpitaux et dans les prisons, vous fassiez tort à la dignité du ministère de l'Evangile. Ne craignez point qu'on vous en estime moins, pour vous avoir vu confesser les pauvres et porter un habit conforme à la pauvreté religieuse : au contraire on vous en estimera davantage, et vous en ferez plus de fruit dans les âmes; car Dieu se plaît à élever les humbles, et c'est par eux qu'il exécute d'ordinaire les plus grands desseins de sa providence.

Mais laissant à part cette raison, qui est cependant la principale, je dis qu'à ne regarder les choses que selon les véritables règles de la prudence humaine, vous ne sauriez rien faire qui soit plus propre à vous acquérir l'estime et la bienveillance des hommes, et à produire des fruits de salut dans les âmes, que de vous occuper à des fonctions basses et humbles; et que plus vous serez capable des grandes choses, plus il sera avantageux pour votre réputation et pour l'édification

de votre prochain, de vous abaisser aux plus petites. La raison de ceci est, que le monde fait tant de cas des marques d'honneur et d'estime et des grands emplois, qu'il n'admire rien davantage que de voir qu'on n'en fasse point d'état, et qu'un homme capable des choses les plus relevées veuille bien s'abaisser jusqu'aux moindres; ainsi il regarde comme des Saints ceux qui sont de cette espèce, et il reçoit leurs instructions comme une doctrine qui vient du ciel.

Nous lisons dans la vie de saint François Xavier, qu'étant sur le point de s'embarquer pour les Indes, il ne voulut jamais prendre aucune provision pour une si longue navigation, et que comme le comte de Castagnéde, qui faisoit alors la charge d'intendant de la marine des Indes, le pressoit de mener du moins quelqu'un avec lui, pour le servir sur le vaisseau, et lui alléguoit entr'autres choses, que ceux pour l'instruction desquels il s'embarquoit, auroient moins de confiance en lui, quand ils le verroient lui-même laver son linge et accommoder son manger: Monsieur le comte, lui répondit le Saint, ce qui a réduit l'Eglise de Dieu et les prélats dans l'état présent, c'est le soin d'acquérir de la considération et de l'autorité par le faste. Le véritable moyen dont il faut que je me serve pour me faire considérer, c'est de laver moi-même ces haillons, de m'apprêter moi-même à manger, sans en donner la peine à personne, et de ne laisser pas avec tout cela de m'employer continuel-

lement à l'instruction et au salut de mon prochain. Le comte demeura si surpris et si édifié en même temps de cette réponse du Saint, qu'il ne sut que lui repartir. C'est donc par la pratique de l'humilité qu'on s'attire la considération des hommes, et qu'on gagne les cœurs à Dieu. En effet, combien n'en gagna-t-il point dans les Indes, à enseigner le catéchisme aux enfans, à sonner la nuit la clochette pour les âmes du purgatoire, à servir et à consoler les malades, et à s'exercer continuellement dans les emplois de la charité les plus bas et les plus humbles ? Ce furent là les moyens par lesquels il s'acquit une si grande confiance et une si haute réputation, qu'il gagnoit les cœurs de tout le monde, et qu'on ne l'appeloit plus que le Saint. C'est de cette sorte de réputation qu'on a besoin pour faire du fruit dans les âmes, réputation d'humilité, réputation de sainteté, réputation de zèle dans le ministère de l'Evangile : et c'est aussi la seule que nous devons essayer d'acquérir. Car quant à la considération que l'on prétend s'attirer par les dignités et par les emplois, et où il entre quelque chose de l'esprit du monde, elle est plus préjudiciable qu'utile, et elle édifie moins le prochain, qu'elle ne le scandalise.

Un homme de savoir et de piété fait une excellente réflexion sur ces paroles du Sauveur : *Pour moi, je ne cherche point ma gloire ; un autre la cherchera et en sera*

juge (1). Si notre Père céleste, dit-il, prend le soin lui-même de chercher et de procurer notre gloire, il est inutile que nous le prenions. Prenez celui de vous humilier et d'être tel que vous devez être ; et laissez à Dieu celui de la réputation qu'il est nécessaire que vous ayez pour faire du fruit dans les âmes. Les mêmes choses que vous faites pour votre abaissement et pour votre humiliation, seront celles qu'il fera servir à vous acquérir une estime et une considération tout autre que celle que vous auriez pu vous acquérir vous-même par des voies humaines.

N'allez pas non plus vous mettre dans la tête la gloire de votre ordre : car c'est là une autre espèce d'illusion, qui ne sert la plus part du temps qu'à colorer l'amour-propre et la vanité qui nous fait agir. Je ne m'en soucie pas pour moi, dites-vous ; je ne m'en soucie que pour mon ordre qu'il est juste qu'on respecte. Laissez toutes ces considérations-là à part. Votre ordre ne gagnera jamais davantage, que lorsque vous serez humble, retenu et patient ; car ce qui rend un ordre véritablement considérable, c'est d'avoir des religieux humbles, modestes, mortifiés et entièrement détachés de toutes les choses du siècle.

Le père Maffée, dans son histoire des Indes, rapporte que comme un de nos pères

(1) Ego autem non quæro gloriam meam : est qui quærat, et judicet. *Joan.* 8. 50.

prêchoit un jour la foi de Jésus-Christ dans une place publique de Firando, ville du Japon, un de ces idolâtres qui passoit par-là se mit à se moquer de lui et de ce qu'il disoit, et tirant un gros crachat du creux de son estomac, lui en couvrit le visage. Le prédicateur, sans montrer aucune altération et sans rien dire, tira son mouchoir pour s'essuyer, et continua son sermon comme si rien n'eût été: ce que remarquant un de ceux qui l'écoutoient, il commença à penser qu'une doctrine qui apprenoit à être si patient, si humble et si inébranlable, ne pouvoit venir que du ciel; et cela fit une si forte impression sur son esprit, qu'aussitôt que ce bon père eut achevé de prêcher, il l'alla trouver pour le conjurer de l'instruire dans notre foi et de le baptiser.

CHAPITRE XXX.

Le troisième degré d'humilité.

Le troisième degré d'humilité est lorsqu'un homme ayant reçu de grands dons de Dieu, et se voyant honoré et estimé, ne s'enfle de rien, et ne s'attribue rien à lui-même; mais rapporte tout à la source de tout bien, qui est Dieu. Et ce troisième degré, dit saint Bonaventure (1), n'est que pour ceux qui étant déjà consommés dans

(1) *S. Bonav. de Process. Relig. Process. 6. c. 22.*

la vertu, s'humilient d'autant plus en toutes choses, qu'ils sont plus élevés dans la perfection. Qu'un homme rempli de défauts et d'imperfections se reconnoisse pour tel, cela est toujours louable ; mais cela n'est pas étonnant, non plus qu'il ne l'est pas que le fils d'un paysan ne se dise pas le fils d'un roi, qu'un pauvre croie qu'il est pauvre, qu'un malade croie qu'il est malade, et que tous veuillent bien passer pour ce qu'ils sont. Mais ce qui est surprenant, c'est que celui qui est riche se mette dans le rang des pauvres, et que celui qui est élevé au-dessus des autres, s'abaisse jusqu'à eux. Il ne faut pas s'étonner, dit le Saint, qu'un méchant homme se croie méchant, il faudroit s'étonner au contraire, s'il se croyoit juste et parfait, comme il faudroit s'étonner si un homme tout couvert de lèpre se croyoit plein de santé. Mais qu'un homme d'une vertu signalée, comblé des grâces de Dieu et véritablement grand devant lui, s'estime le moindre de tous ses frères, c'est un juste sujet d'étonnement et un effet extraordinaire d'humilité. C'est une insigne et rare vertu, dit saint Bernard, de faire de grandes choses, et de ne pas savoir qu'on est grand ; d'être saint dans l'opinion de tout le monde, excepté dans la sienne ; d'être un objet d'admiration pour tout le monde, et d'en être un de mépris pour soi-même : Et c'est, continue-t-il, ce qui me semble plus admirable que toutes les autres vertus (1).

(1) Magna et rara virtus profectò est cùm magna ope-

La sainte Vierge a possédé cette humilité dans le souverain degré de perfection; car lorsqu'elle apprend qu'elle a été choisie pour être mère de Dieu, elle se reconnoît et se nomme *la servante du Seigneur* (1). Et quand sainte Elisabeth l'appelle bienheureuse entre toutes les femmes, elle n'attribue point à elle-même la gloire des avantages qu'elle possède, mais elle la rapporte toute à Dieu; et se renfermant dans les sentimens d'une humilité profonde, elle lui rend grâces des vertus qu'il a répandues sur elle. *Mon âme*, dit-elle, *glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu qui est mon sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante* (2). Cette sorte d'humilité est en usage même dans le ciel; et cela paroît, dit saint Grégoire (3), par la vision que saint Jean eut de vingt-quatre vieillards, qui se prosternoient devant celui qui étoit assis sur le trône, et qui mettoient leurs couronnes aux pieds de son trône en l'adorant (4). Car mettre sa couronne aux pieds du trône de Dieu, c'est ne point attri-

---

raris, magnum te nescire; cùm omnibus nota sit sanctitas tua, te solum lateat; cùm omnibus mirabilis appareas, tibi soli vilescas. Hoc ego ipsis virtutibus mirabilius judico. *Bern. serm.* 13. *sup. Cant.*

(1) Ecce ancilla Domini. *Luc.* 1. 38.

(2) Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo; quia respexit humilitatem ancillæ suæ. *Ibid.* 46.

(3) *Greg. in Job. l.* 22. *c.* 5.

(4) Procidebant viginti quatuor seniores ante sedentem in throno, et adoraverunt viventem in secula seculorum, et mittebant coronas suas ante thronum. *Apoc.* 4. 10.

buer ses victoires à soi-même ; c'est reconnoître qu'on les tient entièrement de Dieu, et lui en donner toute la gloire, comme ils faisoient en disant : *Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir toute sorte de gloire, d'honneur et de puissance : car vous avez créé toutes choses, et c'est par votre volonté que tout a été fait* (1). Il est juste que nous mettions nos couronnes à vos pieds, puisque tout ce que nous avons vient de vous, et que tout ce qu'il y a de bien en nous est l'ouvrage de votre volonté et de votre grâce. Voilà donc en quoi consiste le troisième degré d'humilité, à ne s'élever point des dons que l'on a reçus de Dieu, et à ne s'en attribuer point la gloire à soi-même, mais à la rapporter toute à lui, comme à l'auteur et au dispensateur de toute sorte de biens.

Mais si c'est en cela que l'humilité consiste, dira quelqu'un, nous sommes tous humbles : car quel est celui qui ne reconnoisse pas que tout ce qu'il y a de bon en nous vient de Dieu, et que de nous-mêmes nous ne sommes que péché et que misère ? Qui est celui qui ne dise pas qu'il seroit le plus méchant homme du monde, si Dieu l'abandonnoit un moment ? *Votre perdition vient de vous-même, peuple d'Israël*, dit le Seigneur par son prophète ; *mais ce n'est qu'en*

(1) Dicentes : Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam, et honorem, et virtutem : quia tu creasti omnia, et propter voluntatem tuam erant, et creata sunt. *Ibid. c.* 11.

moi que vous pouvez trouver du secours (1). C'est une vérité de foi, que nous n'avons de notre propre fonds que le péché, et que tout le reste nous le tenons de la libéralité de Dieu; ainsi il semble que nous ayons tous l'humilité dont nous parlons, puisque nous croyons tous une vérité si claire, et dont l'Ecriture-Sainte est remplie. *Tout ce qui nous a été donné de bon et de parfait*, dit l'apôtre saint Jacques, *vient d'en-haut, et descend du Père des lumières* (2). Saint Paul nous marque la même chose en plusieurs endroits de ses épîtres: *Qu'avez-vous*, dit-il, *que vous n'ayez pas reçu? De nous-mêmes nous ne sommes pas capables de rien penser de bon, comme de nous-mêmes; mais si nous sommes capables de quelque chose, cela vient de Dieu. C'est Dieu qui vous inspire vos bons desseins, et qui fait que vous les exécutez* (3). Sans lui nous ne pouvons ni faire, ni dire, ni commencer, ni achever, ni vouloir, ni penser aucune chose pour notre salut; il faut que tout vienne de lui. Et quelle comparaison plus claire peut-on donner pour rendre cette vérité sensible, que la comparaison dont se sert Jésus-

(1) Perditio tua, Israel: tantummodò in me auxilium tuum. *Osee.* 13. 9.

(2) Omne datum optimum, et omne donum desursùm est, descendens à Patre luminum. *Jac.* 1. 17.

(3) Quid habes quod non accepistis? Non quod sufficientes simus cogitare aliquid à nobis, quasi ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est. Deus est qui operatur in nobis et velle et perficere pro bona voluntate. 1. *Cor.* 4. 7. et 2. *Cor.* 3. 5. *Philip.* 2. 13.

Christ lui-même dans saint Jean ? *Comme le sarment*, dit-il, *ne peut point porter de fruit de lui-même, s'il ne demeure attaché au sep de la vigne : aussi n'en pouvez-vous point porter, si vous ne demeurez attachés à moi* (1). *Je suis le sep de la vigne, et vous êtes le sarment. Celui qui demeure uni avec moi, et avec qui je suis uni, celui-là seul rapporte beaucoup de fruit : car sans moi vous ne pouvez rien faire* (2). Qu'y a-t-il qui rapporte plus de fruit que le sarment joint au sep ? qu'y a-t-il de plus inutile lorsqu'il en est séparé ? à quoi est-il propre ? *Que fera-t-on du bois de la vigne?* dit le Seigneur à Ezéchiel : *En tirera-t-on du bois pour mettre en œuvre ? peut-on seulement le faire servir à pendre un vase contre la muraille ? Il n'est bon qu'à mettre au feu* (3). Voilà une peinture de ce que nous sommes, étant séparés de la véritable vigne, qui est Jésus-Christ. *Si quelqu'un*, dit-il, *ne demeure pas uni à moi, on le jettera dehors pour sécher comme le sarment ; ensuite on le ramassera et on le jettera au feu pour brûler* (4). Nous ne sommes donc pro-

(1) Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite, sic nec vos, nisi in me manseritis. *Joan.* 15. 4.

(2) Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum, quia sine me nihil potestis facere. *Ibid.* 5.

(3) Fili hominis, quid fiet de ligno vitis ? Numquid tolletur de ea lignum, ut fiat opus ? aut fabricabitur de ea paxillus, ut dependeat in eo quodcumque vas ? Ecce igni datum est in escam. *Ezech.* 15. 2. 3 *et* 4.

(4) Si quis in me non manserit, mittetur foras, sicut

pres de nous-mêmes qu'à brûler ; ou si nous sommes quelque chose, *c'est par la grâce de Dieu que nous sommes ce que nous sommes* (1). Mais tout le monde, comme nous l'avons déjà dit, est très-convaincu de tout cela : tout le monde reconnoît que tout ce qu'il y a de bien en nous vient de Dieu ; que nous n'avons rien de nous-mêmes que le péché, que nous ne pouvons nous attribuer la gloire de rien, et que c'est à Dieu seul qu'elle est due. Or cette vérité étant si claire et si reconnue, la disposition d'esprit qu'elle demande paroît en même temps si aisée à un homme qui croit, qu'il semble qu'on n'ait pas dû faire consister en cela le souverain degré de l'humilité.

Il est vrai que c'est une chose qui paroît d'abord aisée, à ne la considérer que superficiellement ; mais elle est très-difficile au fond. Il paroît aisé à ceux qui commencent, dit Cassien, de ne s'attribuer rien à eux-mêmes, de ne se fier aucunement à leurs propres forces, de rapporter tout à Dieu et d'attendre tout de lui ; mais on y trouve en effet beaucoup plus de difficulté qu'on ne s'imagine. Car comme nous contribuons quelque chose du nôtre aux bonnes actions que nous faisons, *et que nous sommes les coopérateurs de Dieu* (2) ; il arrive que sans y prendre garde, nous venons à

---

palmes, et arescet, et colligen[illegible]m, et in ignem mittent, et ardet. *Joan.* 15. 6.

(1) Gratiâ Dei sum id quod sum. 1. *Cor.* 10. 15.

(2) Dei enim sumus adjutores. 1. *Cor.* 3. 11.

nous appuyer trop sur nous-mêmes, et que la présomption et l'orgueil se glissant ensuite secrètement dans notre cœur, et nous faisant voir nos bonnes œuvres comme notre ouvrage, nous allons jusqu'à nous en élever, et à nous en attribuer toute la gloire. Enfin ce n'est pas une affaire si aisée qu'il paroît, de se retenir là-dessus ; et il doit suffire pour nous en convaincre, que c'est en cela que les Saints ont établi le souverain degré de l'humilité, et qu'ils disent qu'il n'y a que les parfaits qui puissent aller jusque là. Et sans mentir, il faut une grande perfection, pour faire que se voyant comblé de grâces et considérant les grandes choses qu'on exécute, on sache en rendre à Dieu la gloire qui lui appartient, sans en rien retenir pour soi-même, et sans entrer dans des sentimens de vaine complaisance pour soi. Il faut une vertu bien rare et bien difficile à acquérir, pour se voir respecté de tout le monde comme un saint, sans que cela fasse quelque impression sur le cœur.

Saint Chrysostome dit qu'être au milieu des honneurs, sans en être aucunement touché, c'est comme se trouver parmi les belles femmes, sans les regarder jamais autrement qu'il ne faudroit. C'est une chose difficile et qui demande une vertu bien éprouvée. Il faut avoir la tête bonne pour être élevé bien haut sans qu'elle tourne ; tout le monde ne l'a pas assez bien faite pour cela. Elle tourna dans le ciel à Lucifer même et à ses compagnons, quand ils se virent élevés

si haut, et ils tombèrent aussitôt dans l'abîme. Ce qui le perdit lui et les autres, c'est qu'ayant été créé si parfait, *il ne demeura pas dans la vérité* (1) : c'est-à-dire, il ne demeura pas dans la reconnoissance de ce qu'il devoit à Dieu; mais il s'arrêta dans la complaisance de ses propres perfections : non pas qu'il crût ne les tenir que de lui-même, car il savoit bien qu'elles venoient et dépendoient toutes de Dieu qui l'avoit créé ; mais *la considération de sa propre beauté lui enfla le cœur*, dit Ezéchiel, *et la vue de sa beauté lui fit perdre sa sagesse* (2). Il se fit des dons de Dieu un sujet d'orgueil, comme s'il ne les eût pas reçus ; et au lieu de lui en attribuer tout l'honneur et toute la gloire, il s'en glorifia en lui-même, comme s'il ne les eût tenus que de lui : de sorte que quoique par l'entendement il connût que la gloire appartenoit toute à Dieu, il ne laissoit pas néanmoins de la lui dérober, et de se l'attribuer par la volonté. Ce n'est donc pas une chose si facile qu'il semble, que le degré d'humilité dont nous parlons ; puisque les anges mêmes l'ont trouvé si difficile, que pour n'avoir pas su s'y maintenir, ils sont déchus de l'élévation où Dieu les avoit mis. Que si les anges n'ont pu se voir si élevés sans tomber, combien plus de sujet avons-nous de craindre, nous qui ne sommes que des hommes misérables, à qui on peut appliquer avec

(1) In veritate non stetit. *Joan.* 8. 44.
(2) Et elevatum est cor tuum in decore tuo : perdidisti sapientiam tuam in decore tuo. *Ezech.* 28. 17.

raison ces paroles du Prophète : *Dès qu'ils se verront honorés et élevés, ils se perdront comme une fumée qui s'évapore* (1). De même que plus la fumée monte en haut, plus elle se dissipe et se perd ; ainsi plus les hommes se voient honorés et élevés, plus ils s'évaporent dans des pensées d'orgueil et de vanité.

Le Sauveur du monde nous avertit lui-même de prendre garde à nous là-dessus. Il avoit envoyé ses disciples prêcher ; et l'Evangile rapporte qu'ils revinrent pleins de joie, en lui disant que les démons même leur étoient assujettis en son nom. *Je voyois*, leur dit-il alors, *Satan qui tomboit du ciel comme un carreau de foudre* (2) ; comme s'il eût voulu leur dire : Prenez garde que l'orgueil est ce qui a fait tomber Lucifer du ciel. Il conçut une vaine complaisance de lui-même, en se voyant si parfait ; et au lieu d'attribuer à Dieu la gloire des dons qu'il en avoit reçus, il s'en fit une matière d'orgueil et un sujet de révolte. Gardez qu'il ne vous en arrive autant ; gardez que les merveilles que vous opérez en mon nom ne vous remplissent d'une vaine joie, et ne vous fassent oublier ce que vous êtes. Ces paroles s'adressent à tous ceux qui sont employés dans le ministère de l'Evangile. N'allez pas vous enorgueillir de ce qu'il a plu à

(1) Mox ut honorificati fuerint et exaltati, deficientes quemadmodum fumus deficient. *Ps.* 36. 20.

(2) Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem. *Luc.* 10. 18.

Dieu de se servir de vous, pour faire de grands fruits dans le prochain et pour gagner des âmes au ciel. Ne vous laissez point aller à des sentimens de vaine joie, de voir que l'on vous estime, que l'on vous honore et que l'on vous applaudit. Donnez-vous de garde de vous élever de rien, et de souffrir que ni l'honneur que l'on vous rend, ni les louanges que l'on vous donne, fassent aucune impression sur votre cœur : car c'est l'orgueil qui a perdu Lucifer, et qui d'esprit de lumière l'a changé en esprit de ténèbres. En cela, dit saint Augustin (1), on peut voir combien l'orgueil est dangereux, puisqu'il change les anges en démons ; et combien au contraire l'humilité est estimable, puisqu'elle rend les hommes semblables aux anges.

CHAPITRE XXXI.

En quoi consiste le troisième degré de l'humilité.

Nous n'avons pas encore suffisamment expliqué en quoi consiste le troisième degré de l'humilité ; de sorte qu'il est nécessaire de l'expliquer davantage, afin d'en rendre la pratique plus aisée, qui est ce que nous prétendons. Les Saints disent qu'il consiste à savoir distinguer ce que nous sommes par

(1) *Aug. lib. seu exhort. de salute Mon. ad quemdam Comitem*, c. 18.

la miséricorde de Dieu, d'avec ce que nous sommes par la corruption de notre nature, pour rendre ensuite à chacun ce qui lui appartient; à Dieu ce qui vient de lui, et à nous ce qui est purement de nous. De sorte que ce degré ne consiste pas à connoître simplement que nous ne pouvons et ne méritons rien de nous-mêmes; que tout ce qu'il y a de bien en nous vient de Dieu, et que c'est *Dieu qui selon son bon plaisir, nous donne la grâce de vouloir et d'achever* (1); car cette vérité nous étant enseignée par la foi, il ne faut qu'être chrétien, pour en être persuadé. Mais il consiste à avoir cette connoissance tellement imprimée dans le cœur, qu'on ne manque jamais à la réduire en pratique en toutes rencontres; et saint Ambroise dit (2) que c'est ce qui ne peut se faire sans une grâce très-particulière de Dieu, alléguant à ce sujet ce passage de saint Paul: *Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui est de Dieu, afin que nous connoissions les dons que Dieu nous a faits* (3). C'est, selon l'Apôtre, une grâce très-particulière de Dieu, de savoir connoître les dons que l'on a reçus de lui, et de les attribuer à sa pure libéralité; et selon Salomon, c'est une extrême sagesse: *Je savois*, dit-il, *que je ne pouvois garder*

(1) Deus est enim qui operatur in nobis et velle et perficere pro bona voluntate. *Ad Phil.* 2. 13.

(2) *Amb. ep.* 84. *ad S. Virg. Dem.*

(3) Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ à Deo donata sunt nobis. 1. *Cor.* 2. 12.

la continence, si Dieu ne m'en donnoit la grâce ; et cela même étoit une extrême sagesse, de savoir de qui cela me venoit (1). Or c'est en ce point que saint Paul regarde comme un don très-particulier de l'esprit de Dieu, et en ce que Salomon appelle une extrême sagesse, que consiste le troisième degré de l'humilité. *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez pas reçu* (2) ?

C'est là l'humilité que les Saints ont pratiquée, lorsqu'enrichis des dons du ciel, élevés au comble de la perfection, estimés et honorés de tout le monde, ils ne laissoient pas de se croire méprisables aux yeux de Dieu, et de demeurer toujours également fermes dans la connoissance de leur néant et de leur bassesse. Les honneurs et les applaudissemens n'excitoient en eux aucun sentiment de vanité, parce qu'ils savoient faire le discernement de ce qui leur appartenoit, et de ce qui ne leur appartenoit pas. De sorte que regardant les grâces dont ils étoient comblés, et les honneurs et les respects qu'on leur rendoit, comme une chose qu'ils avoient reçue de Dieu, ils lui en attribuoient toute la gloire ; et considérant en même temps que d'eux-mêmes ils n'avoient

(1) Et ut scivi quoniam aliter continens esse non possem, nisi Deus det, et hoc ipsum erat sapientiæ, scire cujus esset donum. *Alia versio legit :* Et hoc ipsum erat summa sapientia. *Sap.* 8. 21.

(2) Quid habes quod non accepisti ? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis ? 1. *Cor.* 4. 7.

rien et ne pouvoient rien, ils s'anéantissoient devant lui dans la considération de leur bassesse. De-là venoit que quoiqu'ils se vissent honorés et respectés des hommes, cela ne faisoit nulle impression sur leur cœur; ils ne s'en élevoient et ne s'en estimoient pas davantage; au contraire, il leur sembloit toujours que les louanges qu'on leur donnoit ne s'adressoient pas à eux, mais à Dieu à qui elles appartenoient; et ils mettoient toute leur joie et tout leur contentement dans sa gloire.

C'est donc avec beaucoup de raison qu'on dit qu'il n'y a que les Saints et les parfaits qui soient capables de cette sorte d'humilité; premièrement, parce qu'elle suppose de grands dons et de grandes grâces de Dieu, qui est ce qui rend les hommes véritablement grands devant lui; et en second lieu, parce qu'être effectivement grand aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes, et être méprisable cependant à ses propres yeux, c'est une perfection très-rare et très-sublime. C'est ce que saint Chrysostome et saint Bernard admirent particulièrement dans les apôtres et dans plusieurs autres grands Saints, qui étant comblés des dons de Dieu, ressuscitant les morts et opérant tous les jours une infinité d'autres miracles qui leur attiroient l'estime de tout le monde, conservoient cependant au milieu de tout cela d'aussi grands sentimens de leur bassesse, que s'ils n'eussent eu aucun de ces avantages, ou si quelque autre qu'eux eût été l'instrument des

merveilles qu'ils opéroient, et que les louanges qu'on leur en donnoit, eussent été données à d'autres, et non pas eux. Ce n'est pas une chose étonnante, dit saint Bernard, d'être humble dans l'abaissement et dans le mépris ; car l'abaissement et le mépris servent à nous faire connoître ce que nous sommes ; mais être honoré et estimé de tout le monde, être regardé comme un Saint et comme un homme descendu du ciel, et demeurer toujours attaché à la connoissance de sa bassesse et de son néant, comme si on ne possédoit aucun avantage, c'est une vertu très-haute et très-extraordinaire (1). Ce sont ceux qui en usent ainsi, dit le même Saint, qui accomplissent comme ils doivent ce précepte du Sauveur : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel* (2). Ce sont ceux-là qui sont de vrais imitateurs de l'Apôtre et de vrais prédicateurs évangéliques, *et qui ne se prêchent pas eux-mêmes, mais qui prêchent seulement Jésus-Christ* (3). Enfin ce sont ceux-là qui sont les bons et fidèles serviteurs, *qui ne cherchent point leur propre intérêt* (4), qui ne dérobent rien à Dieu,

(1) Non magnum est humilem esse in abjectione : magna prorsùs et rara virtus humilitas honorata. *Bern. hom.* 4. *sup.* Missus est, etc.

(2) Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est. *Matth.* 5. 16.

(3) Non enim nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum. 1. *Cor.* 4. 5.

(4) Qui non quærunt quæ sua sunt. 1. *Cor.* 13. 5.

et ne s'attribuent rien à eux-mêmes ; mais qui lui rendent fidèlement toutes choses, et lui donnent la gloire de tout. Aussi entendront-ils un jour ces paroles de la bouche du Seigneur : *Courage, serviteur bon et fidèle ; parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, je vous donnerai le soin des grandes* (1).

CHAPITRE XXXII.

Explication encore plus ample du même sujet.

Nous avons dit que le troisième degré de l'humilité est lorsqu'un homme ayant reçu de grands dons de Dieu, et se voyant honoré et estimé, ne s'enfle de rien et ne s'attribue rien à lui-même, mais rapporte tout à la source de toutes choses qui est Dieu, lui donnant la gloire de tout, et demeurant dans d'aussi grands sentimens d'humilité et d'abaissement, que s'il ne faisoit rien et ne possédoit aucune vertu. Notre intention n'est pas pour cela de dire que nous n'agissons pas de notre côté, et que nous n'avons aucune part aux bonnes œuvres que nous faisons ; car ce seroit une proposition pleine d'erreur. Il est constant que notre libre arbitre concourt et opère conjointement avec

(1) Euge, serve bone et fidelis ; quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam. *Matth.* 25. 21.

Dieu dans les bonnes œuvres ; car le consentement que nous y donnons, et par lequel nous nous portons à agir, est un consentement libre ; puisque tout ce que nous voulons et tout ce que nous faisons, nous le voulons et nous le faisons par un libre mouvement de notre volonté, et qu'il dépend de nous de ne pas le faire. Au contraire, c'est là justement ce qui rend ce troisième degré de l'humilité si difficile à acquérir, que d'un côté il faille faire toutes les diligences imaginables, et apporter tous les soins possibles pour acquérir la vertu, pour résister à la tentation et pour faire réussir une affaire de piété, comme si nos seules forces étoient suffisantes pour cela ; et que de l'autre après avoir fait tout ce qui dépendoit de nous, nous soyons obligés de nous y confier aussi peu que si nous n'avions rien fait, de nous regarder comme des serviteurs inutiles, et de ne mettre notre confiance qu'en Dieu seul, suivant ces paroles du Sauveur : *Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites encore : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous avons dit* (1). Il ne dit pas : *Quand vous aurez fait une partie de ce qui vous est commandé ;* mais il dit : *Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé.* Or pour se regarder après cela comme inutile, il est besoin d'une

---

(1) Cùm feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : Servi inutiles sumus, quod debuimus facere, fecimus. *Luc.* 17. 10.

très-profonde humilité. Celui qui parvient à connoître qu'il n'est qu'un serviteur inutile, et que tout ce qu'il peut faire ne suffit pas pour lui faire acquérir une vertu, mais que la vertu est un don de la pure libéralité de Dieu; celui-là, dit Cassien (1), ne s'enflera pas quand il l'aura acquise, parce qu'il saura bien que ce n'est point une chose qu'il doive à ses soins, mais un effet de la miséricorde de Dieu sur lui, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ?*

Saint Augustin (2) explique ceci par une comparaison excellente. Il dit que sans la grâce de Dieu, nous sommes comme un corps sans âme. Comme un corps mort est incapable de mouvement : de même nous, sans la grâce de Dieu, nous sommes incapables d'aucune action qui soit méritoire devant lui; et comme la vie et le mouvement ne doivent point s'attribuer au corps, mais à l'âme qui l'anime : de même l'âme ne doit point s'attribuer à elle-même les bonnes actions qu'elle fait, mais à Dieu seul qui la vivifie par sa grâce, et qui lui donne les moyens de les faire. Il dit encore ailleurs, que comme les yeux du corps, quelque bien disposés qu'ils soient, ne sauroient pourtant rien voir sans le secours de la lumière : aussi quelque juste que soit un homme, il ne sauroit rien faire de bien, s'il n'est secouru de

(1) *Cassian. col.* 17. *c.* 4. 15. 16.
(2) *De natura et gratiâ. c.* 26.

la lumière et de la grâce divine. *Si le Seigneur ne prend la ville en sa garde, c'est en vain que l'on veille à la garder* (1). Quel bonheur pour les hommes, s'écrie le même Saint, s'ils se connoissoient bien eux-mêmes, et que ceux qui se glorifient se glorifiassent en Dieu (2)! Si Dieu dissipant les ténèbres de leur esprit par un rayon de sa lumière, leur faisoit connoître clairement que tout ce qui est créé tient l'être de lui, ne subsiste que par lui, et n'a aucun bien en soi, que celui qu'il plaît à la miséricorde divine d'y répandre et d'y conserver! Or c'est là proprement le troisième degré de l'humilité; si ce n'est que quelque chose que nous puissions dire pour bien faire comprendre ce que c'est, nos paroles sont encore trop foibles pour en exprimer la perfection, parce que la théorie n'en est pas moins sublime, que la pratique en est difficile.

On peut dire encore qu'il consiste dans cet anéantissement de soi-même si recommandé par les maîtres de la vie spirituelle: dans cette connoissance de sa propre indignité et de son inutilité à toutes choses, que saint Benoît (3) et d'autres Saints regardent comme le souverain degré de l'humilité chrétienne; dans cette défiance continuelle de soi-même, et dans cette entière confiance en Dieu, dont

(1) Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. *Ps.* 126. 1.

(2) O si cognoscant se homines, et qui gloriatur in Domino glorietur! *Aug. l.* 9. *Conf. c.* 13.

(3) Ad omnia indignum et inutilem se confiteri et credere. *In Regul. S. Bened. c.* 7.

l'Ecriture parle si souvent ; enfin dans ce véritable mépris de soi-même , que je voudrois que nous eussions aussi souvent dans le cœur que dans la bouche, et qui fait qu'on est convaincu, comme si on le touchoit au doigt et à l'œil, que de soi-même on n'a que le péché et la misère en partage; que tout ce que nous avons et tout ce que nous faisons de bon , ce n'est pas de nous que nous l'avons et que nous le faisons; mais que nous tenons tout de Dieu , et que nous lui en devons rapporter toute la gloire.

Que si avec tout cela vous ne comprenez pas bien encore ce que c'est que ce troisième degré de l'humilité, ne vous en étonnez pas : car la théorie, comme nous l'avons déjà dit, en est très-sublime; ainsi il n'est pas étrange que l'on ne comprenne pas facilement ce que c'est. Il en arrive autant dans les arts et dans les sciences: ce qu'il y a de plus commun dans chaque science et dans chaque art, tout le monde l'entend aisément; mais il n'y a que les maîtres qui en possèdent bien les délicatesses et les secrets. Aussi tout le monde connoît aisément ce qu'il y a de plus commun et de plus ordinaire dans la vertu; mais il n'y a que les parfaits qui en connoissent bien toute l'excellence. C'est pourquoi saint Laurent Justinien disoit, que nul ne connoît bien ce que c'est que l'humilité, que celui qui l'a reçue de Dieu , et de-là vient que les Saints qui avoient une humilité profonde , disoient d'eux-mêmes des choses que nous ne pouvons pas bien com-

prendre, nous qui ne sommes pas arrivés à un si haut degré de vertu, et qui nous paroissent de pures exagérations: par exemple, qu'ils étoient les plus grands pécheurs du monde, et plusieurs autres choses semblables. Car si loin de dire et de sentir les mêmes choses de nous, nous ne pouvons pas même parvenir à les comprendre, c'est que nous ne sommes pas si profonds qu'eux dans l'humilité, et qu'ainsi nous n'en connoissons pas l'excellence et les secrets. Tâchez de devenir humble, et de profiter toujours de plus en plus dans la science de l'humilité; et alors vous comprendrez comment on peut dire ces sortes de choses de soi avec vérité.

CHAPITRE XXXIII.

Explication encore plus ample du troisième degré de l'humilité; et pourquoi ceux qui sont véritablement humbles, s'estiment toujours les moindres de tous.

Afin que nous puissions encore mieux concevoir l'excellence de ce troisième degré de l'humilité, et nous y bien affermir, il faut reprendre les choses de plus haut. Nous avons dit que nous tenons de Dieu l'être naturel et les facultés naturelles que nous avons, parce que de nous-mêmes nous

n'étions rien, et que nous n'étions capables ni des opérations des sens, ni de celles de l'entendement et de la volonté; mais que c'est Dieu qui nous en a rendus capables, en nous donnant l'être, et que c'est à lui par conséquent que nous devons attribuer et l'être que nous avons, et les facultés naturelles qui l'accompagnent. La même chose peut se dire de l'être surnaturel et des opérations de la grâce, avec d'autant plus de raison, que la grâce est infiniment élevée au-dessus de la nature. Nous ne tenons pas de nous l'être surnaturel que nous avons, nous le tenons de Dieu; et c'est un être de grâce qui s'appelle ainsi, parce qu'il a été gratuitement ajouté à l'être naturel. *Nous étions par la nature enfans de colère* (1), nés dans le péché et ennemis de Dieu; et Dieu *nous a appelés des ténèbres à sa lumière admirable* (2); de ses ennemis, il nous a fait ses amis; de ses esclaves, il nous a fait ses enfans; et d'objets de haine et de colère que nous étions, il nous a rendus des objets agréables à ses yeux. Il n'a été porté à cela cependant, ni par la considération de nos mérites précédens, ni par celle de nos services à venir; mais seulement par sa pure miséricorde et par les mérites de notre unique médiateur Jésus-Christ, puisque suivant les paroles de l'Apôtre, nous sommes *justifiés gratuitement par la grâce de*

(1) Eramus naturâ filii iræ. *Eph.* 2. 3.
(2) Qui de tenebris nos vocavit in admirabile lumen suum. 1. *Pet.* 2. 9.

Dieu, et par le moyen de la rédemption qui a été opérée par Jésus-Christ (1). Or comme nous ne pouvions nous tirer nous-mêmes du néant, ni nous donner les facultés naturelles que nous possédons, mais que tout cela est un pur don de la libéralité de Dieu, à qui seul nous en devons toute la gloire : aussi nous ne pouvions de nous-mêmes sortir des ténèbres du péché, dans lesquelles nous étions et dans lesquelles nous avons été conçus, si Dieu par sa bonté infinie ne nous en eût tirés; et il nous étoit impossible de faire aucune action méritoire pour la vie éternelle, s'il ne nous en eût donné la grâce. Car c'est la seule grâce de Dieu, qui fait le mérite de nos actions, comme c'est le coin du prince qui donne le prix à la monnoie ; ainsi nous devons en attribuer toute la gloire à Dieu seul, qui est l'auteur de la grâce comme de la nature, et avoir toujours dans la bouche et dans le cœur ces paroles de l'Apôtre : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis* (2).

Outre cela, comme nous avons dit que dans l'ordre de la nature, c'est Dieu qui non-seulement nous a donné l'être, mais qui nous le conserve aussi à tout moment, et qui nous soutenant par sa main toute-puissante, empêche que nous ne retombions dans l'abîme du néant d'où il nous a tirés: de même dans l'ordre de la grâce, non-seulement c'est

(1) Justificati gratis per gratiam ipsius, per redemptionem, quæ est in Christo Jesu. *Rom.* 3. 24.

(2) Gratiâ Dei sum id quod sum. 1. *Cor.* 15. 10.

Dieu qui nous a tirés des ténèbres du péché à la lumière admirable de sa grâce, mais c'est lui de plus qui nous tient continuellement par la main pour nous empêcher de retomber dans l'abîme ; de sorte que s'il retiroit sa main un moment, et qu'il permît au démon de nous tenter comme il lui plairoit, nous retomberions au même instant dans nos premiers péchés et dans beaucoup d'autres plus énormes. *Parce que le Seigneur est à ma droite*, disoit David, *rien ne pourra m'ébranler* (1). C'est votre grâce, Seigneur, qui nous tire de nos fautes ; c'est elle qui nous empêche d'y retomber : si je me suis relevé, c'est parce que vous m'avez tendu la main ; et si je suis maintenant debout, c'est parce que vous me soutenez. Or comme nous disions que dans les choses naturelles cette considération suffisoit pour faire que nous crussions n'être rien, parce qu'en effet nous ne sommes et nous n'étions rien de nous-mêmes, et que nous ne serions encore rien, si Dieu ne nous conservoit à tout moment : aussi doit-elle suffire dans les choses de la grâce, pour faire que nous nous croyions toujours des pécheurs; parce qu'en effet nous ne sommes et nous n'étions rien de nous-mêmes que des pécheurs, et que nous ne serions encore autre chose, si Dieu ne nous tenoit continuellement par la main.

C'est pourquoi Albert-le-grand dit (2) que celui qui veut acquérir l'humilité, en

(1) Quoniam à dextris est mihi ne commovear. *Ps.* 15. 8.
(2) *Tract. de veris perfectisque virtut. c.* 2.

doit planter la racine dans son cœur ; c'est-à-dire, qu'il doit s'exercer à connoître sa foiblesse et sa misère, et à comprendre non-seulement combien il est foible et misérable de lui-même, mais combien il le seroit dans le moment de cette réflexion, si Dieu par sa bonté infinie, ne le détournoit des occasions du péché et ne le secouroit dans les tentations. En quels péchés ne serois-je point tombé, ô mon Dieu, si par votre miséricorde vous ne m'en aviez délivré ? Combien de fois avez-vous éloigné de moi des occasions de péché qui eussent pu me faire succomber puisqu'elles firent succomber David, si vous, qui connoissez ma foiblesse, ne les eussiez écartées ? Combien de fois avez-vous lié les mains au démon, pour empêcher qu'il ne me tentât autant qu'il eût pu, ou que du moins ce ne fût pas au delà de mes forces ? Combien de fois aurois-je pu dire avec le Prophète : *Si le Seigneur ne m'eût secouru, mon âme seroit bientôt descendue en enfer* (1) ? Combien de fois étant attaqué et étant déjà ébranlé pour tomber, ai-je été soutenu par votre main toute-puissante ? *Si je disois : Le pied me manque, votre miséricorde, Seigneur, me secouroit aussitôt* (2). Hélas ! combien de fois nous serions-nous perdus, si Dieu par sa bonté et par sa miséricorde infinie,

(1) Nisi quia Dominus adjuvit me, paulò minus habitasset in inferno anima mea. *Ps.* 93. 17.

(2) Si dicebam : Motus est pes meus, misericordia tua, Domine, adjuvabat me. *Ibid.* 18.

ne nous avoit préservés ! Voilà les pensées que nous devons avoir de notre foiblesse et de notre misère, puisque nous ne sommes de nous-mêmes que foiblesse et que misère, et que nous tomberions dans toute sorte de désordres, si Dieu nous abandonnoit et s'il retiroit sa main de nous un moment.

C'est de-là que les Saints prenoient sujet d'entrer dans des sentimens d'un si profond abaissement et d'une si grande humilité, que ne se contentant pas de se mépriser eux-mêmes, et de se regarder comme des méchans et des pécheurs, ils se méprisoient plus que toute chose, et se croyoient les plus grands pécheurs de la terre. Dieu avoit élevé saint François à un si haut degré de perfection, et l'avoit destiné à un si haut rang dans la gloire, qu'il fit voir un jour au compagnon du Saint, la place qu'il lui avoit réservée au ciel parmi les séraphins; et ce même religieux lui demanda ensuite quelle opinion il avoit de lui-même : Celle que j'en ai, lui dit il, c'est que je ne pense pas qu'il y ait au monde un plus grand pécheur que moi. Saint Paul croyoit la même chose de lui: *Jésus-Christ est venu dans le monde,* dit-il, *pour sauver les pécheurs du nombre desquels je suis le premier* (1). Et par-là il nous apprend à demeurer dans les mêmes sentimens d'humilité que lui, à nous estimer moins que personne, et à préférer toujours

(1) Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum. 1. *Tim.* 1. 15.

tout le monde à nous. Car l'Apôtre ne nous trompe point en ceci, dit saint Augustin, et il ne nous donne point des leçons de flatterie, quand il écrit aux Philippiens, que *chacun d'eux s'humiliant, tienne les autres au-dessus de soi:* et aux Romains, *qu'ils se préviennent les uns les autres par des déférences réciproques* (1). Ce n'étoit point par une humilité feinte que les Saints se disoient les plus grands pécheurs de la terre: c'étoit parce qu'effectivement ils le croyoient; et quand il nous recommandent la pratique de cet exercice, c'est qu'ils veulent que nous pensions tout de bon la même chose de nous, et non pas que nous nous contentions d'en faire semblant.

Saint Bernard (2) examinant ces paroles du Sauveur: *Lorsque vous serez invité aux noces, mettez-vous à la dernière place*, observe que Jésus-Christ ne dit pas: Mettez-vous à quelqu'une des places du milieu, ou à quelqu'une de celles du bas bout, mais: *Mettez-vous à la dernière place.* Afin, dit le Saint, que vous ne prétendiez pas non-seulement vous préferer, mais non pas même vous égaler à personne, il vous ordonne de prendre la dernière place; c'est-à-dire, de vous regarder comme le moindre de tous,

(1) Non fallit nos Apostolus, nec adulatione uti jubet, cùm ad Philip. 3. 2. dicit: in humilitate superiores sibi invicem arbitrantes; et ad Rom. 12. 10. Honore invicem prævenientes. *August. lib.* 83. *quæst. q.* 71. *et de S. Virg. c.* 48.

(2) *Bern. serm.* 17. *sup. Cant. in illud*: Cum vocatus fueris ad nuptias, recumbe in novissimo loco. *Luc.* 14. 10.

et comme le plus grand pécheur. Et vous ne vous exposez à aucun danger en vous abaissant ainsi au-dessous de tout le monde; au lieu qu'il y en a beaucoup à vous préférer à un seul homme. De même qu'en passant par une porte basse, il n'y a nul inconvénient à baisser beaucoup la tête ; mais qu'on peut se la casser, pour peu qu'on la baisse moins qu'il ne faut : aussi n'y a-t-il nul inconvénient à s'humilier extrêmement ; mais il y en a beaucoup à ne s'humilier pas assez, et à se préférer à qui que ce soit. Que savez-vous si celui que non-seulement vous croyez plus méchant que vous (car peut-être vous imaginez-vous déjà être bien parfait), mais que vous regardez même comme le plus méchant de tous les hommes, ne deviendra pas plus homme de bien que vous et que tous les autres hommes, et s'il ne l'est pas déjà devant Dieu ? Que savez-vous si Dieu ne croisera point les mains sur lui, comme Jacob sur Manassé et sur Ephraïm ? Que savez-vous ce que Dieu a opéré dans son cœur depuis hier, depuis un moment ? *Car il est facile aux yeux de Dieu d'enrichir le pauvre en un instant* (1) ; il n'a qu'à jeter un regard de miséricorde sur lui. Il peut d'un publicain et d'un persécuteur de son Eglise, en faire un apôtre et un prédicateur de son nom. *Dieu peut de ces pierres susciter des enfans d'Abraham* (2) ; il peut faire

(1) Facile est enim in oculis Dei subitò honestare pauperem. *Eccli.* 11. 23.

(2) Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ. *Matth.* 3. 9.

que des pécheurs endurcis deviennent tout d'un coup des enfans de Dieu. Combien se trompoit le pharisien, qui jugeoit si mal de la Magdelaine ! La parabole dont le Sauveur se servit pour le reprendre du jugement qu'il en portoit, ne lui fit-elle pas bien connoître que celle qu'il croyoit une pécheresse publique, étoit plus juste que lui ? C'est pourquoi saint Benoit, saint Thomas et plusieurs autres Saints disent qu'un des douze degrés de l'humilité est de se croire et de se dire le moindre de tous. Il ne suffit pas de le dire de bouche ; il faut que ce soit un sentiment qui parte du cœur. Ne croyez pas, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ (1), avoir profité dans la vertu, si vous ne vous estimez le moindre de tous vos frères.

CHAPITRE XXXIV.

Comment les justes et les Saints peuvent avec vérité s'estimer moins que personne, et se dire les plus grands pécheurs du monde.

PUISQUE nous avons dit que nous devons essayer de parvenir à nous estimer les moindres de tous, et à nous regarder comme les plus grands pécheurs du monde ; ce ne sera pas une curiosité vaine, mais une recherche très-utile, d'expliquer de quelle manière les

(1) *Imit. Christ. l. 2. c. 2.*

plus grands Saints ont pu véritablement avoir ces mêmes sentimens d'eux. Quelques-uns d'entre eux se contentant de les avoir dans le cœur, n'ont pas voulu répondre à la question qu'on leur faisoit là-dessus. Et c'est ainsi que le saint abbé Zozime (1) ayant dit devant un certain philosophe, qu'il se croyoit le plus grand pécheur du monde, et étant interrogé par lui comment il pouvoit avoir une si mauvaise opinion de lui-même, puisqu'il savoit bien qu'il observoit les commandemens de Dieu : Tout ce que je puis vous dire, lui répondit-il, c'est que je sai que je dis vrai, et que je sens ce que je dis; ne m'en demandez pas davantage. Mais saint Augustin, saint Thomas et plusieurs autres Saints répondent à cette question, et y donnent différentes solutions. Celle de saint Augustin et de saint Thomas est que quand on regarde en soi les défauts qu'on a, et qu'on considère en même temps dans son prochain les grâces cachées que Dieu ou lui fait, ou peut lui faire, chacun peut alors dire de soi-même avec vérité, qu'il est le plus grand de tous les pécheurs, parce qu'il connoît ses défauts, et qu'il ne sait pas les dons secrets que son frère a reçus de Dieu. Mais quoi, direz-vous, je vois qu'il commet tous les jours tant de péchés que je ne commets pas ! Et que savez-vous ce que Dieu a opéré dans son cœur depuis un moment? Que savez-vous si dans ce moment

(1) *Doroth. doct. 2. de humilit.*

il ne lui a pas fait quelque grâce particulière, qui l'ait rendu plus juste que vous? Le pharisien et le publicain entrent en même temps dans le temple pour prier : le pharisien se croit juste ; le publicain se regarde comme pécheur : cependant *celui-ci*, dit le Sauveur du monde, *s'en retourne justifié dans sa maison par l'orgueil de l'autre* (1); et le pharisien sort du temple avec sa condamnation. Cet exemple devroit suffire pour nous apprendre à ne nous préférer, ni ne nous égaler jamais à personne; mais à nous tenir toujours dans la dernière place, qui est la seule où nous puissions nous mettre avec sûreté.

Il est aisé à celui qui est véritablement humble de s'estimer le moindre de tous ; car dans ses frères il ne voit que ce qu'ils ont de bon, et dans lui il ne regarde que ses défauts; et il est si occupé à les considérer et à en chercher le remède, que croyant trouver dans ses propres fautes assez de sujet de pleurer, il ne lève jamais les yeux sur celles d'autrui. C'est pourquoi il a bonne opinion de tous ses frères, et ne l'a mauvaise que de lui-même; et plus il augmente en sainteté, plus il a de facilité à s'humilier de cette sorte : non-seulement parce qu'à mesure qu'il profite dans les autres vertus, il profite aussi dans l'humilité et dans la connoissance de lui-même, et qu'il vient par conséquent à

(1) Dico vobis, descendit hic justificatus in domum suam ab illo. *Luc.* 18. 14.

se mépriser davantage; mais aussi parce que plus il connoît la bonté et la majesté de Dieu, plus il connoît aussi sa propre misère, et qu'ainsi *un abîme le conduisant dans un autre abîme* (1), celui de la grandeur de Dieu dans celui de son propre néant, les lumières de la grâce lui font voir jusqu'à ses moindres imperfections. De sorte que si nous nous estimons quelque chose, c'est que nous avons peu de connoissance de Dieu, et que nous ne sommes pas éclairés des lumières du ciel; c'est que les rayons du soleil de justice n'ont pas encore pénétré jusque dans notre âme; et qu'ainsi bien loin d'y pouvoir découvrir jusqu'aux moindres atômes de poussière, qui sont nos fautes légères, nous sommes dans un aveuglement, qui fait que nous ne nous apercevons pas même des plus grandes.

Ajoutez à cela que l'humilité est si agréable à Dieu, que souvent pour mieux la conserver dans le cœur de ses serviteurs, il leur déguise tellement à eux-mêmes les grâces qu'il leur fait, et leur communique ses dons si secrètement, que celui même qui les reçoit ne s'en aperçoit pas, et ne croit pas avoir rien reçu. Toute la beauté du tabernacle, dit saint Jérôme, étoit cachée sous des peaux d'animaux et sous des couvertures de poil de chèvre (2); et c'est ainsi que

(1) Abyssus abyssum invocat. *Ps.* 41. 8.

(2) Tota illa tabernaculi pulchritudo pellibus tegitur et ciliciis. *Hier. in prologo galeato. Exod.* 36.

Dieu a coutume de cacher quelquefois sous les tentations l'excellence de ses dons et de ses bienfaits, et qu'il souffre même quelques légères fautes dans ses serviteurs, afin que l'humilité se conserve en eux, comme le feu sous la cendre.

Saint Jean Climaque dit (1) que le démon qui ne souhaite que notre perte, tâche de nous remettre continuellement nos vertus et nos bonnes actions devant les yeux, afin de nous donner de l'orgueil; et que Dieu au contraire, qui ne veut que notre salut, donne des lumières particulières à ses élus, pour leur faire connoître jusqu'à leurs moindres imperfections, et leur cache tellement les grâces qu'il leur fait, que souvent ils ne s'en aperçoivent pas même en les recevant. Tous les Saints tiennent la même doctrine; et saint Bernard dit que c'est par un ordre particulier de la bonté divine, qui veut nous conserver dans l'humilité, que d'ordinaire plus on fait de progrès dans la perfection, moins on croit en avoir fait. Car lors même que quelqu'un est arrivé au dernier degré de la vertu, Dieu permet qu'il lui reste encore quelque chose à acquérir de la perfection du premier, afin qu'il ne s'imagine pas être parvenu si avant (2). Aussi

---

(1) *Clim.* 21. *art.* 10.

(2) Nimirùm conservandæ humilitatis gratia, divina solet pietas ordinare, ut quantò quis plus profecit, eò minùs se reputet profecisse: nam et usque ad supremum humilitatis gradum, si quis eò usque pervenerit, aliquid ei de primi gradûs imperfectione relinquitur, ut vix sibi primum videatur adeptus. *Bern. serm. de quatuor mod. orandi.*

est-ce une comparaison très-juste que celle que l'on fait de l'humilité et du soleil (1), en ce que de même que les étoiles disparoissent et se cachent devant le soleil ; aussi quand l'humilité est effectivement dans une âme, toutes les autres vertus se cachent de telle sorte devant elle, qu'il semble à ceux qui sont véritablement humbles, qu'ils n'en ont aucune. Ils sont les seuls, dit saint Grégoire, à ne pas voir en eux les vertus exemplaires que tout le monde y admire (2). Lorsque Moïse descendit de la montagne de Sinaï où il avoit parlé à Dieu face à face pendant quarante jours, il sortoit des rayons de son front. Tous les enfans d'Israël s'en apercevoient, et lui seul, dit l'Ecriture, *ignoroit que son visage étoit devenu tout rayonnant de lumière, par le commerce qu'il avoit eu avec le Seigneur* (3). Il en est de même de l'humble : lui seul ne voit point ses propres vertus ; tout ce qu'il voit en lui, lui paroît des imperfections ; il croit même qu'il ne voit que la moindre partie de ses fautes, et que celles qu'il ne voit pas sont en beaucoup plus grand nombre ; ainsi il lui est aisé de s'estimer le moindre de tous ses frères, et de se croire le plus grand pécheur du monde.

---

(1) *Greg. l. 4. Mor. c. 11. Pastor. p. 4. in fine, et 3. Dial. c. 14.*

(2) Boni soli bona sua non vident, qui in se videnda omnibus ad exemplum præbent. *Greg. l. 22. Mor. c. 5.*

(3) Ignorabat quòd cornuta esset facies sua, ex consortio sermonis Domini. *Exod. 34. 29.*

Il est vrai qu'encore que Dieu mène plusieurs saintes âmes par le chemin que nous avons dit, qui est de leur cacher les grâces qu'il leur fait, cependant, comme les moyens dont il se sert pour la conduite de ses élus, sont différens, il découvre aussi quelquefois ses dons à ceux à qui il les fait, afin qu'ils puissent en faire toute l'estime, et en avoir toute la reconnoissance qu'ils doivent. C'est pourquoi saint Paul disoit : *Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui est de Dieu, afin que nous connoissions les dons que Dieu nous a faits* (1). Et la sainte Vierge ne dit-elle pas dans son Cantique, qu'elle rend gloire au Seigneur, *parce que le Tout-puissant a opéré de grandes merveilles en elle* (2)? Cette connoissance non-seulement n'est pas contraire à l'humilité et à la perfection ; mais elle est même accompagnée d'une humilité si parfaite, que par cette raison elle est appelée l'humilité des parfaits.

Il y a cependant en cela un danger et un abus dont les Saints nous avertissent de nous garder ; c'est que quelquefois on se croit plus rempli des grâces de Dieu qu'on ne l'est : témoin ce malheureux à qui le Seigneur adresse ces paroles dans l'Apocalypse : *Vous dites : Je suis riche et dans l'abondance de tous biens, et je n'ai besoin de rien ; et vous*

---

(1) Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ à Deo nobis donata sunt. 1. *Cor.* 2. 12.

(2) Quia fecit mihi magna qui potens est. *Luc.* 1. [illegible]

ne savez pas que vous êtes misérable à faire pitié, pauvre, aveugle et nu (1). Le pharisien de l'Evangile, qui rendoit grâces à Dieu de ce qu'il n'étoit pas comme le reste des hommes (2), étoit dans la même erreur; il croyoit avoir par-dessus eux de grands avantages qu'il n'avoit pas, et il se préféroit à eux par cette raison. Or cette sorte d'orgueil se glisse quelquefois si secrètement dans notre cœur, que souvent sans que nous nous en apercevions, nous sommes remplis de nous-mêmes; c'est pourquoi il est bon d'avoir les yeux toujours ouverts pour les vertus des autres, et toujours fermés pour les siennes, et de vivre ainsi dans une sainte crainte, qui fait que les dons de Dieu se conservent bien plus sûrement en nous.

Cependant comme Dieu ne s'est point obligé à conduire tout le monde par cette voie, et qu'il mène ses élus par divers chemins, il arrive quelquefois qu'il fait la grâce à quelques-uns, ainsi qu'à saint Paul, de leur faire connoître la grandeur des dons qu'ils ont reçus. Or cela étant, comment peut-il se faire, dira-t-on, que ceux qui se voient comblés de faveurs divines, puissent avec vérité se croire les moindres de tous les hommes, et s'appeler les plus grands pécheurs du monde? Que celui à qui Dieu

(1) Dicis : Dives sum et locupletatus, et nullius egeo; et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus. *Apoc.* 3. 17.

(2) Deus, gratias ago tibi, quia non sum sicut cæteri hominum. *Luc.* 18. 11.

cache les dons qu'il lui fait, qui ne trouve aucune vertu en lui, et qui n'y voit que des imperfections et des défauts, ait ces sentimens-là de lui-même, cela n'est pas difficile à concevoir ; mais que ceux qui savent jusqu'où Dieu les a élevés, pensent de la même sorte, c'est ce qui est difficile à comprendre. Tout cela néanmoins peut fort bien se faire. Soyez humble comme saint François, et vous l'aurez bientôt compris. Un jour que son compagnon le pressoit de lui dire comment il pouvoit avoir de si bas sentimens de lui-même, et en parler dans les termes qu'il en parloit : Je suis très-convaincu, lui dit le Saint, que si le plus grand de tous les pécheurs avoit reçu les mêmes grâces que moi, il en auroit mieux fait son profit, et en auroit eu plus de reconnoissance ; au contraire, je crois fermement que si Dieu retiroit sa main de moi un moment, je tomberois dans les désordres du monde les plus étranges, et que je serois le plus méchant de tous les hommes ; et c'est pour cela que je me regarde comme le plus grand et le plus ingrat de tous les pécheurs. Cette réponse est très-juste, elle part d'un grand fonds d'humilité, et contient en même temps une doctrine admirable. Car c'est en effet cette considération qui portoit les Saints à s'abaisser jusqu'au centre de la terre, à se mettre aux pieds de tout le monde, et à se réputer véritablement les plus grands de tous les pécheurs. La connoissance de notre propre foiblesse, qui est la racine de l'humilité,

étoit si fortement imprimée dans leur cœur, qu'ils distinguoient aisément ce qu'ils étoient par eux-mêmes d'avec ce qu'ils étoient par la grâce. C'est pourquoi considérant que si Dieu les eût abandonnés un moment, ils seroient devenus les plus grands pécheurs du monde, ils se regardoient toujours comme tels, et ne regardoient en eux les dons de Dieu que comme un bien d'emprunt, qui au lieu de les rendre moins humbles, ne faisoit au contraire que leur donner de plus profonds sentimens d'humilité, parce qu'ils s'imaginoient toujours qu'ils ne faisoient pas tout le bon usage qu'ils devoient des grâces qu'ils avoient reçues. Ainsi de quelque côté que nous voulions tourner les yeux, soit que nous les abaissions sur ce que nous avons de nous-mêmes, soit que nous les levions sur ce que nous avons reçu de Dieu, nous trouverons toujours occasion de nous humilier et de nous estimer moins que tous les autres.

Saint Grégoire (1) pèse extrêmement à ce sujet ces paroles de David, lorsqu'ayant pu tuer Saül dans la caverne où il étoit entré, et l'en ayant laissé sortir sans vouloir lui faire aucun mal, il lui cria ensuite de loin : *Qui poursuivez-vous, roi d'Israël, qui poursuivez-vous? vous poursuivez un chien mort et une puce* (2). David, dit ce

---

(1) *Greg. in Job. l.* 34. *c.* 17.

(2) Quem persequeris, rex Israel, quem persequeris? canem mortuum persequeris et pulicem unum. 1. *Reg.* 24. 15.

grand Saint, avoit été déjà sacré roi, et avoit u de Samuël qui l'avoit sacré, que Dieu ouloit ôter le royaume des mains de Saül, our le faire passer dans les siennes; cependant il s'humilie et s'abaisse devant lui, quoiqu'il sût qu'il avoit été préféré à lui par e choix même de Dieu, et qu'il étoit plus agréable que lui aux yeux du Très-Haut. Cela nous montre que nous devons à bien plus forte raison nous abaisser au-dessous de nos frères, puisque nous ne savons pas en quel degré d'estime ils sont devant Dieu.

CHAPITRE XXXV.

Que le troisième degré de l'humilité est un moyen pour vaincre toute sorte de tentations, et pour acquérir la perfection de toute sorte de vertus.

CASSIEN dit (1) que c'étoit une tradition constante parmi les anciens Pères du désert, et comme une espèce de premier principe, que l'on ne pouvoit acquérir la pureté de cœur ni la perfection des autres vertus, si on n'étoit premièrement convaincu que tout le soin que l'on pouvoit y apporter de soi-même, étoit inutile sans une assistance particulière de Dieu, qui est l'auteur et le dispensateur de tout bien. Et cette connoissance, dit-il, ne doit pas être seulement

(1) *Cass. l.* 18. *de spir. superb. c.* 13.

une connoissance de spéculation, fondée ou sur ce qu'on a ouï dire, ou sur ce qu'on a lu, ou sur les révélations de la foi ; ce doit être une connoissance de pratique et d'expérience qui nous rende cette vérité palpable, et qui nous la fasse toucher, comme on dit, au doigt et à l'œil, ce qui est précisément le troisième degré de l'humilité dont nous parlons. Aussi est-ce de cette sorte d'humilité que doivent s'entendre tant de passages de l'Ecriture, qui promettent de si grands biens aux humbles ; c'est pourquoi, c'est avec beaucoup de raison que les Saints établissent le souverain dégré de l'humilité dans la connoissance dont nous parlons, et tiennent que c'est le fondement de toutes les vertus, et une disposition nécessaire pour recevoir tous les autres dons de Dieu. Cassien (1) traite ensuite plus particulièrement ce sujet ; et venant à parler de la chasteté, il dit que tous les efforts que nous pouvons faire pour l'acquérir sont inutiles, jusqu'à ce que nous sachions par expérience que nous ne pouvons l'acquérir par nos propres forces, mais que ce doit être un don de la libéralité et de la miséricorde de Dieu. La doctrine de saint Augustin s'accorde très-bien avec celle-là. Il dit (2) que le principal moyen pour obtenir la chasteté et pour la conserver, est de ne pas croire qu'on puisse l'obtenir de soi-même par ses soins, parce qu'on

---

(1) *Cass. coll.* 12. *Ab. Cherem. c.* 4 *et* 16.
(2) *Aug. l.* 2. *de Sanct. Virg. c.* 39.

nérite de la perdre lorsqu'on s'appuie là-
essus; mais de croire que ce doit être un
on de Dieu, que c'est d'en-haut qu'elle doit
enir, et que c'est de-là qu'il faut tout atten-
re. C'est ce qui faisoit dire à un ancien
olitaire, que l'on ne seroit jamais délivré
es tentations de l'impureté, que l'on ne
ût auparavant bien convaincu que la chas-
eté est un don de Dieu, et non pas un effet
e nos propres soins. Cette vérité se confir-
ne par l'exemple que Pallade rapporte (1) de
abbé Moïse, lequel étant d'une constitution
orte et vigoureuse, et ayant l'esprit porté à
incontinence, souffrit dans les commence-
nens de sa conversion de grandes tenta-
ons d'impureté, qu'il tâchoit de surmonter,
ar tous les moyens dont plusieurs saints
ères du désert lui avoient conseillé de se
ervir. Il vaquoit continuellement à l'orai-
on; et il s'y adonna de telle sorte pendant
ix ans, qu'il passoit ordinairement la plus
rande partie de la nuit à prier debout. Il
ravailloit extrêmement de ses mains, ne
nangeoit qu'un peu de pain, alloit par les
ellules des anciens, leur porter de l'eau,
t s'exerçoit sans relâche dans la pratique
e plusieurs austérités. Avec tout cela pour-
ant il ne pouvoit venir à bout des tentations
ui le tourmentoient; et les attaques en
toient si violentes, qu'il étoit en danger
'y succomber, et de renoncer à la vie so-
itaire. Comme il étoit dans ce travail d'es-

(1) *Pallad. in ejus vita.*

prit, le saint abbé Isidore l'étant venu trouver de la part de Dieu : Je vous assure, lui dit-il, au nom de Jésus-Christ, que vos tentations cesseront dès à présent : et en effet elles cessèrent dès-lors entièrement. Mais, Moïse, continua le Saint, si vous voulez savoir pourquoi Dieu ne vous en a pas donné une parfaite victoire jusqu'ici, c'est qu'il n'a pas voulu que vous pussiez l'attribuer à vous-même, et que vous vinssiez à en concevoir de l'orgueil, comme si c'eût été par vos propres forces que vous l'eussiez obtenue ; ainsi c'est pour votre bien qu'il a permis que vous fussiez tenté si long-temps. Moïse n'étant pas encore parvenu à avoir une entière défiance de lui-même, Dieu, afin de la lui faire avoir, et pour l'empêcher de tomber dans des pensées d'orgueil et de présomption, permit qu'il fût exposé si long-temps à de si rudes attaques, et que la pratique de tant de saints exercices ne pût lui faire remporter la victoire entière d'une passion que d'autres ont surmontée avec beaucoup moins de peine.

Le même Pallade dit qu'il en arriva autant à l'abbé Pachon, qui jusqu'à l'âge de soixante et dix ans, fut sujet à des tentations d'impureté, et qui lui assura une fois avec serment, que depuis l'âge de cinquante ans, il avoit souffert pendant douze années des attaques si fréquentes et si vives, qu'il ne se passoit ni jour ni nuit, qu'il n'en eût quelqu'une à soutenir. Tout ce qu'il avoit pu faire pour s'en délivrer, n'avoit servi de rien ; et

un jour qu'il se plaignoit de ce qu'il lui sembloit que Dieu l'avoit abandonné, il entendit une voix intérieure qui lui disoit : Sachez que vous n'avez été exposé si long-temps à de si rudes assauts, qu'afin que vous connoissiez mieux votre foiblesse et le peu que vous pouvez de vous-même, et qu'étant ainsi dépouillé de toute la confiance que vous aviez en vous, vous vous abaissiez devant moi, et qu'en toutes choses vous n'ayez recours qu'à moi seul ; et dès-lors il se trouva si consolé et si fortifié, qu'il n'eut plus jamais de semblables tentations. C'est que Dieu veut que nous mettions toute notre confiance en lui seul, et que nous n'en ayons aucune en nous-mêmes.

Mais cette doctrine n'est pas seulement de saint Augustin, de Cassien et des anciens Pères du désert ; elle est aussi du Saint-Esprit, qui en parle dans la Sagesse, en des termes où la pratique est jointe à la théorie. *Lorsque je sus*, dit Salomon, *que je ne pouvois demeurer dans la continence, sans un don de Dieu (et cela même étoit une extrême sagesse, de savoir de qui ce don-là venoit) je me prosternai devant le Seigneur, et je le priai de tout mon cœur* (1). Le mot de continence est ici un mot général, qui signifie non-seulement la répression des mouvemens contraires à la chasteté, mais

(1) Et ut scivi quoniam aliter continens esse non possem, nisi Deus det, et hoc ipsum erat sapientiæ, scire cujus esset hoc donum, adii Dominum, et deprecatus sum illum ex totis præcordiis meis. *Sap.* 8, 21.

aussi la modération de tout ce qui est opposé à la raison; et c'est en ce même sens qu'il faut entendre cet autre passage de l'Ecclésiastique, que *tout l'or et tout l'argent du monde ne sauroit payer une âme qui vit dans la continence* (1), c'est-à-dire, qui retient toutes ses affections dans les bornes de la raison et de la vertu. Salomon veut donc dire, que sachant qu'il ne pouvoit contenir ses passions dans les limites de la vertu, sans une grâce particulière de Dieu; et c'étoit, dit-il, une extrême sagesse, de savoir que sans le secours de Dieu, on ne peut rien; il eut recours au Seigneur, et le pria de tout son cœur de lui en faire la grâce. De sorte que cette connoissance est un moyen propre pour nous entretenir dans la continence, pour réprimer et pour régler nos passions, pour obtenir la victoire de toutes les tentations, et pour acquérir la perfection de toutes sortes de vertus. C'est ce que reconnoît le Prophète royal, quand il dit: *Que si le Seigneur ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain; et que s'il ne prend la ville en sa garde, c'est inutilement que l'on veille à la garder* (2). Il faut que ce soit lui qui nous donne; il faut que ce soit lui qui conserve après nous avoir donné, autrement tout ce que nous ferons sera inutile.

(1) Omnis autem ponderatio non est digna continentis animæ. *Eccli.* 26. 20.

(2) Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. *Ps.* 126. 1.

CHAPITRE XXXVI.

Que l'humilité n'est point contraire à la grandeur de courage, mais qu'elle en est le fondement et la source.

SAINT Thomas (1) traitant de la magnanimité, fait une question : Les Saints, dit-il, et l'Evangile nous apprennent que l'humilité est très-nécessaire aux chrétiens ; d'un autre côté, la magnanimité leur est très-nécessaire aussi, sur-tout à ceux qui sont employés dans les ministères relevés. Cependant ces deux vertus paroissent directement opposées ; car la magnanimité est une grandeur de courage, qui porte à entreprendre des choses grandes et dignes de gloire ; et il n'y a rien qui paroisse plus contraire à l'humilité. En premier lieu, pour ce qui est d'entreprendre de grandes choses, il semble que cela y répugne entièrement ; car un des degrés de cette vertu est d'avouer et de croire qu'on est indigne de tout et inutile à tout ; et il y a de la présomption à entreprendre ce qu'on n'est pas capable de faire. En second lieu, il semble que ce soit agir encore contre l'humilité, que d'entreprendre des choses dignes de gloire, puisque celui qui est véritablement humble doit être très-éloigné

(1) *S. Th. 2. 2. q. 41. art. 1. ad 3. de Humil. et q. 129. de magnan. 1.*

de songer à s'acquérir de la gloire. Le même Saint répond très-bien à ces objections, et dit, que quoique ces deux vertus paroissent opposées l'une à l'autre, à ne regarder que l'écorce, elles ne le sont point toutefois, non-seulement parce qu'aucune vertu ne peut être contraire à l'autre, mais parce que l'humilité et la magnanimité ont une grande conformité ensemble et une grande dépendance l'une de l'autre. Premièrement, quant à entreprendre de grandes choses, ce qui est le propre du magnanime, bien loin que cela soit contraire à l'humilité, c'est ce qui n'appartient proprement qu'à celui qui est véritablement humble. Il y auroit sans doute de la présomption et de l'orgueil à entreprendre de grandes choses, sur la confiance qu'on auroit en ses propres forces; car de quoi sommes-nous capables de nous-mêmes, puisque selon l'Apôtre, *Nous ne sommes pas même capables de penser quelque chose comme de nous* (1). Mais aussi ce n'est que sur la défiance de nous-mêmes et sur la confiance en Dieu, que la magnanimité chrétienne fonde les grandes entreprises; et c'est ce que fait pareillement l'humilité; car la raison pour laquelle les Saints l'appellent le fondement de toutes les vertus, c'est, comme nous l'avons déjà dit, parce que c'est elle qui ouvre la terre pour l'édifice spirituel, qui en creuse les fondations et qui

(1) Non quòd sufficientes simus cogitare aliquid à nobis. 2. *Cor.* 3. 5.

en jette dehors tout ce qu'il y a de terre légère et sablonneuse, jusqu'à ce qu'arrivant à la pierre vive, qui est Jésus-Christ, elle commence à bâtir dessus.

Saint Bernard sur ce passage des Cantiques : *Qui est celle-ci qui vient du désert, ne respirant que délices, et appuyée sur son bien-aimé* (1), explique de quelle sorte toute notre vertu et toutes nos bonnes œuvres doivent être appuyées sur Jésus-Christ, et il rapporte à ce sujet ces paroles de l'Apôtre aux Corinthiens : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis; et sa grâce n'a point été inutile en moi; mais j'ai plus travaillé que tous les autres* (2). Prenez garde à ce que vous dites, grand Saint, s'écrie saint Bernard; et pour ne pas perdre le fruit de tous vos travaux, appuyez-vous sur votre bien-aimé, mais voyez de quelle sorte il s'y appuie. *Ce n'est pas moi toutefois*, ajoute-t-il, *mais la grâce de Dieu avec moi* (3). Il en use de même dans son épître aux Philippiens; car après avoir dit : *Je puis tout*, il s'appuie aussitôt sur son bien-aimé, et ajoute, *en celui qui me fortifie*. Il n'y a rien que nous ne puissions avec le secours de Dieu; sa grâce peut nous rendre capables de tout; c'est là sur quoi nous devons nous

(1) Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ! *Bern. serm.* 60. *ex parvis Cant.* 8. 5.

(2) Gratiâ Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit, sed abundantiùs illis omnibus laboravi. 1. *Cor.* 15. 10.

(3) Non ego autem, sed gratia Dei mecum. *Ubi sup.*

appuyer, et sur quoi doit être fondée la grandeur de courage d'un chrétien; *car ceux qui espèrent en Dieu*, dit Isaïe, *changeront de force* (1). Ils changeront les forces de la terre contre celles du ciel, leur bras foible contre le bras du Seigneur; ainsi il n'y aura rien qu'ils ne soient capables d'entreprendre et d'exécuter, parce qu'ils pourront toute chose en Dieu. Rien n'est difficile aux humbles, dit saint Léon (2); car celui qui est véritablement humble, est magnanime, est courageux, est hardi à entreprendre de grandes choses: rien ne lui paroît impossible, parce que ce n'est pas en lui-même, mais en Dieu qu'il a confiance, et que quand il tourne les yeux du côté de Dieu, il ne voit rien qui puisse lui faire obstacle. *Nous ferons des merveilles avec le secours de Dieu, et ce sera lui qui fera périr ceux qui nous affligent* (3). Ce sont là des sentimens que nous devons particulièrement avoir nous autres, des sentimens de courage, de fermeté et de confiance en Dieu, et non pas des sentimens de crainte et de découragement, qui nous fassent perdre l'envie de travailler dans nos ministères. De sorte qu'il faut que nous soyons humbles en nous-mêmes, reconnoissant que de nous-mêmes nous ne sommes,

---

(1) Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem. *Isa.* 40. 31.

(2) Nihil arduum humilibus. *Leo Papa*, *Ser.* 5. *de Epiph.*

(3) In Deo faciemus virtutem, et ipse ad nihilum deducet tribulantes nos. *Ps.* 59. 14.

ni ne pouvons rien ; mais il faut aussi en même temps que nous soyons courageux en Dieu, et qu'avec sa grâce et son secours nous nous croyions capables de tout.

Saint Basile explique parfaitement bien ceci sur ces paroles d'Isaïe : *Me voici, envoyez-moi* (1). Dieu vouloit envoyer quelqu'un à son peuple ; et parce qu'il veut que notre sentiment concoure aux choses qu'il a dessein d'opérer en nous, il dit de façon qu'Isaïe puisse l'entendre : *Qui enverrai-je, et qui ira de notre part* (2) *?* et le prophète répond : *Me voici, envoyez-moi.* Il ne dit pas, continue ce Père : Ce sera moi qui irai, je ferai fort bien tout ce qu'il faudra ; car il étoit humble, il connoissoit sa foiblesse, et il voyoit qu'il y auroit eu de la présomption à lui, de promettre de faire une chose qui étoit au-dessus des forces humaines. Mais il dit seulement : *Me voici, Seigneur, envoyez-moi ;* comme s'il eût dit : Je sai que de moi-même je ne suis pas capable d'un ministère si relevé ; mais vous pouvez m'en rendre capable, vous pouvez mettre dans ma bouche des paroles qui aient la force d'amollir les cœurs les plus endurcis ; et si vous m'envoyez, il n'y a rien que je ne puisse faire en votre nom. *Allez*, lui dit le Seigneur. Et saint Basile remarque à ce sujet, que dès-lors Isaïe devint l'ambassadeur de Dieu et le ministre de sa parole, parce qu'il avoit su de-

(1) Ecce ego, mitte me. *Isa.* 6. 8.
(2) Quem mittam, et quis ibit nobis ? *Ibid.*

meurer dans les bornes de l'humilité, et qu'il ne s'étoit point attribué à lui-même le pouvoir d'aller; mais que reconnoissant son incapacité et sa foiblesse, et persuadé qu'il pourroit toutes choses en Dieu, il avoit mis toute sa confiance en Dieu seul. Voilà quelle est la magnanimité dont nous avons besoin dans les grandes entreprises; voilà ce qui empêchera que notre insuffisance et notre foiblesse ne nous fassent perdre courage. *Ne dites pas que vous êtes un enfant*, dit le Seigneur à Jérémie, *car vous irez partout où je vous enverrai, et vous direz tout ce que je vous commanderai de dire; et ne craignez point leur présence, car je serai avec vous* (1). Ainsi, quant à ce qui regarde la grandeur des entreprises, non-seulement l'humilité n'est point contraire en cela à la magnanimité, mais elle en est la source et le fondement.

Maintenant pour ce qui est d'aimer à faire des choses qui puissent mériter de la gloire, cela n'est encore nullement contraire à l'humilité. Car comme dit très-bien saint Thomas, quoique ce soit là ce que souhaite le magnanime, il ne le souhaite pas cependant pour la gloire qui en revient; il ne veut que la mériter, et il ne se soucie pas de la posséder. Au contraire, il s'est mis si fort au-dessus de l'opinion du monde, qu'il ne trouve rien d'estimable que la vertu;

(1) Noli dicere : Puer sum : quoniam ad omnia, ad quæ mittam te, ibis; et universa quæcumque mandavero tibi, loqueris. Ne timeas à facie eorum, quia tecum ego sum. *Jerem.* I. 7 *et* 8.

et recevant d'un même œil les louanges et les mépris des hommes, il ne fait rien que pour l'amour d'elle. En effet, la vertu est quelque chose de si excellent, que les hommes ne peuvent ni l'honorer, ni la récompenser suffisamment; il n'y a que Dieu qui puisse le faire. C'est pourquoi le magnanime ne fait nul cas des honneurs du monde; il les regarde comme une chose qui ne mérite pas qu'on se la propose pour objet : son vol est plus hardi; ce n'est que pour l'amour de Dieu et de la vertu qu'il se porte à faire de grandes actions : tous les autres motifs ne le touchent point. Or il faut une extrême humilité pour se soucier aussi peu des honneurs et des mépris du monde, que le magnanime doit le faire, pour pouvoir dire avec l'Apôtre : *Je sai vivre dans l'abaissement et dans l'élévation ; je suis accoutumé partout et à toutes choses, à être rassasié et à avoir faim, à supporter de la même sorte l'abondance et la disette* (1); et pour nous montrer de véritables ministres de l'Evangile, *dans la gloire et dans l'ignominie, dans les opprobres et dans les louanges, en passant pour imposteurs, lorsque nous rendons témoignage à la vérité : en voyant ceux qui nous connoissoient nous traiter comme des inconnus, et en*

(1) Scio humiliari, scio et abundare, (ubique et in omnibus institutus sum) et satiari, et esurire, et abundare, et esuriem pati... Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam, ut seductores et veraces, sicut qui ignoti, et cogniti; quasi morientes, et ecce vivimus. *Philip.* 4. 12. *et* 2. *Cor.* 6. 8 *et* 9.

vivant comme morts au monde. Il faut, dis-je, un grand fondement d'humilité, il faut une sagesse céleste pour faire que des vents si violens et si contraires, comme ceux de l'estime et du mépris, des louanges et des médisances, de la faveur et de la persécution des hommes, ne causent aucune altération en nous, et ne nous ébranlent en nulle sorte; mais qu'au milieu de tout cela nous demeurions toujours fermes dans la même situation d'esprit. Il est difficile de conserver l'humilité dans l'abondance comme saint Paul. Vous la conserverez peut-être dans la pauvreté, dans l'exil, dans les opprobres et dans les affronts; mais de la conserver parmi les honneurs et les applaudissemens, dans les grandes charges et dans les fonctions éclatantes des ministères les plus sublimes, c'est ce que je doute que vous soyez capable de faire : les anges mêmes n'ont pas su la conserver dans le ciel, et c'est ce qui a fait le malheur de leur chute. L'une et l'autre fortune sont à craindre pour un homme sage, dit Boëce; mais la bonne encore plus que la mauvaise (1). En effet, il est bien plus difficile d'être humble dans l'élévation, que dans l'abaissement; l'un porte naturellement à l'humilité, et l'autre inspire de la vanité et de l'orgueil. *La science enfle l'esprit* (2): toutes les autres choses, qui nous donnent quelque élévation, produisent

(1) Cùm omnis fortuna timenda sit, magis tamen timenda est prospera quàm adversa. *Boetius de Consol.*
(2) Scientia inflat. 1. *Cor.* 8, 1.

le même effet ; et c'est pour cela que les Saints disent qu'il n'y a que les parfaits qui sachent conserver l'humilité au milieu des faveurs signalées que Dieu leur fait, et au milieu des honneurs et des respects que le monde leur rend.

On raconte de saint François une chose bien différente de celle que nous en avons déjà rapportée, lorsque pour éviter les honneurs qu'on vouloit lui faire à sa réception, il se mit à pétrir la boue avec les pieds. Arrivant un jour dans une bourgade, le peuple qui étoit rempli de l'opinion de sa sainteté, se mit à lui rendre tous les honneurs imaginables, et à lui baiser la robe, les mains et les pieds, sans que le Saint y apportât nulle résistance. Son compagnon jugea de-là qu'il prenoit plaisir aux honneurs qu'on lui rendoit; et ne pouvant dissimuler sa pensée, il la découvrit au Saint, qui lui répondit : Ces gens-ci, mon frère, ne font encore rien en comparaison de ce qu'ils devroient faire. Et ce bon religieux étant encore plus scandalisé de cette réponse, dont il ne comprenoit pas le sens : Je ne m'élève point de l'honneur qu'ils me rendent, lui dit le Saint, et je ne me l'attribue point; mais demeurant dans la profondeur de ma bassesse, je le rapporte tout à Dieu, à qui seul il appartient ; ainsi ce sont eux qui gagnent à ce qu'ils font, puisque c'est Dieu qu'ils reconnoissent et qu'ils honorent dans sa créature. Ce bon frère demeura satisfait de cette réponse, et fut surpris en même

temps de la perfection du Saint; et sans doute c'étoit avec justice. Car être considéré comme un Saint, qui est le plus grand honneur qu'on puisse jamais recevoir, et n'en attribuer rien à soi-même, n'en retenir pas la moindre chose pour soi, et ne se laisser aller à aucune secrète complaisance; mais rapporter à Dieu seul la gloire de tout, se renfermer dans sa bassesse, comme si de rien n'étoit, et comme si c'étoit un honneur qui fût rendu à un autre: c'est assurément une perfection très-sublime, et une humilité très-profonde.

Or c'est à cette sorte d'humilité que tout le monde doit essayer de parvenir, et principalement ceux qui sont appelés, non pas pour être cachés sous le boisseau, mais pour être exposés à la vue de toute la terre, comme une ville sur une montagne, et pour éclairer comme un flambeau sur un chandelier. Mais pour cela il faut avoir fait de bons fondemens; il faut avoir un désir ardent d'être méprisé de tout le monde, et que ce désir parte d'une profonde connoissance de notre néant, telle que l'avoit saint François, quand il se mit à pétrir la boue avec les pieds, afin de passer pour un fou. Car cette profonde connoissance de lui-même, qui le portoit à souhaiter d'être méprisé, faisoit aussi que quand on l'honoroit et qu'on lui baisoit la robe et les pieds, il ne s'en estimoit pas davantage pour cela, et n'en concevoit nulle vanité; mais demeurant aussi ferme dans le mépris de lui-même, que si on ne lui eût fait aucun honneur, il attribuoit et rapportoit

tout à Dieu seul. Ainsi quoique ces deux actions de saint François semblent contraires, elles procédoient toutefois d'un seul principe et d'un même esprit d'humilité.

CHAPITRE XXXVII.

De plusieurs autres grands avantages qui se rencontrent dans le troisième degré de l'humilité.

Tout est à vous, Seigneur, et nous ne faisons que vous rendre ce que nous avons reçu de votre main (1). C'est ce que dit David à Dieu, lorsqu'il lui offrit l'or, l'argent et les autres matériaux qu'il avoit amassés pour la construction du temple · et c'est ce que nous devons lui dire pareillement, lorsque nous faisons quelque bonne œuvre. Car, comme dit très-bien saint Augustin, quiconque vous représente ses mérites, que vous représente-t-il autre chose, Seigneur, que vos bienfaits (2) ? C'est par un effet de votre bonté et de votre libéralité infinie, que vous nous en faites un sujet de mérite : ainsi quand vous récompensez nos services, vous ne faites que couronner vos présens, et nous ajouter grâce sur grâce. Dieu en use envers nous, comme Joseph (3)

(1) Tua sunt omnia, et quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi. 1. *Paral.* 29. 14.

(2) Quisquis tibi enumerat merita sua, quid tibi enumerat, nisi merita tua ? *Aug. lib.* 9. *Confess. c.* 13.

(3) *Genes.* 42.

fit envers ses frères. Il ne se contente pas de nous donner le blé dont nous avons besoin pour vivre ; il nous donne aussi l'argent qui en est le prix : *Il nous donne la grâce et la gloire* (1). Tout vient de lui, et nous devons aussi faire retourner tout à lui, en lui attribuant toujours l'honneur de tout.

Un des plus grands avantages du troisième degré de l'humilité, est que les actes qu'il fait produire sont la meilleure manière de rendre grâces à Dieu des dons qu'on en a reçus. On sait assez combien la reconnoissance envers lui nous est recommandée dans l'Ecriture, puisque nous voyons que quand il avoit fait quelque faveur signalée à son peuple, il ordonnoit aussitôt qu'on instituât une fête en action de grâces ; et cela, afin de nous donner à entendre que pour mériter de nouveaux bienfaits, il est nécessaire d'avoir une extrême reconnoissance des premiers. Or c'est ce qui se fait d'une façon très-excellente, par le troisième degré de l'humilité, qui consiste, comme nous l'avons dit, à ne s'attribuer rien à soi-même des dons qu'il a plu à Dieu de nous faire, à lui rapporter toutes choses, et à lui en donner toute la gloire. Car c'est là ce qui fait la véritable reconnoissance, et non pas de dire de bouche : Seigneur, je vous rends grâces de vos bienfaits, quoiqu'il faille aussi lui en rendre grâces de bouche ; mais si vous ne le faites que de bouche, ce n'est plus une action de grâces,

---

(1) Gratiam et gloriam dabit Dominus. *Ps.* 83. 12.

ce ne sont que des paroles de remercîment. Pour faire donc que ce ne soient pas de simples paroles de remercîment, mais une véritable action de grâces, et que le cœur y ait aussi-bien part que la bouche, il faut reconnoître que tout ce qu'on a de bien en soi vient de Dieu; il faut en lui attribuant toute la gloire, le lui restituer tout entier, sans en rien retenir pour soi : c'est ainsi qu'en nous dépouillant d'un honneur que nous savons ne nous point appartenir, nous le rendons entièrement à Dieu, à qui seul il appartient. Jésus-Christ a voulu nous enseigner cette pratique, lorsqu'ayant guéri les dix lépreux, et un seul d'entre eux qui étoit Samaritain étant retourné sur ses pas pour lui rendre grâces de sa guérison : *Il ne s'est trouvé*, dit le Sauveur, *que cet étranger qui soit revenu et qui ait donné gloire à Dieu* (1). Le même avis est donné aussi au peuple d'Israël dans le Deutéronome, lorsque Dieu lui parlant par la bouche de Moïse : *Prenez garde*, lui dit-il, *d'oublier jamais le Seigneur votre Dieu. Prenez garde que lorsque vous vous verrez dans l'abondance de toutes choses, vous ne vous laissiez enfler le cœur, jusqu'à ne plus vous souvenir du Seigneur votre Dieu, qui vous a tiré de la terre d'Egypte. Ne dites pas : C'est ma propre force et la puissance de mon brás qui m'ont fait venir à bout de tout; mais*

(1) Non est inventus qui rediret, et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena. *Luc.* 17. 18.

souvenez-vous du Seigneur votre Dieu, et souvenez-vous que c'est lui qui vous a donné des forces, pour accomplir la promesse qu'il avoit faite à vos pères (1). C'est oublier Dieu, c'est user envers lui de la plus grande ingratitude du monde, de s'attribuer à soi-même les dons qu'on en a reçus ; mais c'est aussi lui rendre les véritables actions de grâces qu'il demande de nous pour ses bienfaits, de reconnoître que nous les tenons de sa libéralité. C'est là *le sacrifice de louange dont* il dit qu'*il tirera sa gloire* (2) ; c'est là cette reconnoissance que l'Apôtre nous apprend à avoir, quand il dit : *A Dieu seul le roi des siècles, immortel et invisible, soit honneur et gloire* (3).

Il s'ensuit de-là encore un autre avantage : c'est que quelques dons qu'ait reçus de Dieu celui qui est véritablement humble, et quelque estime que cela lui attire, il ne s'en estime pas davantage ; mais il demeure aussi ferme dans le sentiment de sa bassesse, que s'il n'avoit rien reçu, parce qu'il sait faire distinction entre ce qui lui est étranger et ce qui lui est propre, et attribuer à cha-

---

(1) Observa, et cave nequandò obliviscaris Domini Dei tui. Ne postquàm habueris cunctarum rerum copiam, elevetur cor tuum, et non reminiscaris Domini tui, qui eduxit te de terra Egypti. *Deut.* 8. 11. 14. Ne diceres: Fortitudo mea et robur manûs meæ hæc mihi omnia præstiterunt. Sed recorderis Domini Dei tui, quòd ipse vires tibi præbuerit, ut impleret pactum suum super quo juravit Patribus tuis. *Ibid.* 17 *et* 18.

(2) Sacrificium laudis honorificabit me. *Ps.* 49. 13.

(3) Regi seculorum immortali et invisibili : soli Deo honor et gloria. 1. *Tim.* 1. 17.

cun ce qui lui appartient. Ainsi regardant les faveurs qu'il a reçues de Dieu, comme un bien étranger et d'emprunt, il ne détourne jamais les yeux de dessus sa propre bassesse et de l'état où il seroit, si Dieu l'abandonnoit un moment, et ne le tenoit pas continuellement par la main ; mais plus il est comblé des bienfaits de Dieu, plus il s'humilie et s'abaisse devant lui. Quand les arbres sont fort chargés de fruit, dit saint Dorothée (1), la quantité du fruit fait courber les branches jusqu'à les rompre même quelquefois, au lieu que celles qui n'en sont point chargées demeurent droites et élevées ; et quand les épis sont pleins de grains, ils sont si penchés, qu'il semble que le tuyau aille rompre, mais quand ils demeurent droits, c'est signe qu'il y a peu de chose dedans. Il en est de même dans l'ordre des choses spirituelles : ceux qui ne portent point de fruit s'élèvent toujours en haut ; mais ceux qui sont chargés des fruits de la grâce et des bonnes œuvres sont toujours dans l'abaissement et dans l'humilité : les bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu sont pour eux un sujet de s'humilier davantage, et de vivre dans une plus grande crainte. St. Grégoire dit (2) que de même que quand un homme a emprunté une grande somme d'argent, la joie qu'il a d'avoir cet argent en ses mains est modérée par l'obligation qu'il a de le rendre,

---

(1) *Dorot. serm. seu Doctr. 2. de hum.*
(2) *Greg. lib. 22. Moral. c. 5. et Hom. 9. in Ev.*

et par l'inquiétude de savoir s'il pourra le payer dans le temps : ainsi celui qui est humble, plus il reçoit de dons de Dieu, plus il reconnoît qu'il est redevable à Dieu, et qu'il a une plus étroite obligation de le servir ; et s'imaginant toujours que sa reconnoissance et ses services ne répondent point comme il faut à la grandeur des grâces et des faveurs qu'il a reçues, il croit en même temps que tout autre que lui en auroit fait un meilleur usage. C'est là ce qui rend les serviteurs de Dieu plus humbles que tous les autres : car ils savent que Dieu leur demandera compte, non-seulement des péchés qu'ils auront commis, mais aussi des bienfaits qu'ils auront reçus : *Que l'on exigera beaucoup de celui à qui on aura beaucoup donné ; et qu'à celui à qui on aura beaucoup confié, on lui demandera davantage à proportion* (1). Saint Machaire disoit que l'humble regardoit en lui les dons de Dieu, comme un dépositaire, ou un trésorier fidèle regarde l'argent qu'il a entre les mains : bien loin d'en avoir de la vanité, il en est dans une crainte continuelle, parce qu'il sait que c'est un argent dont il doit rendre compte, et que s'il venoit à le perdre par sa faute, la perte retomberoit sur lui.

Il y a encore un autre avantage à être humble : c'est que celui qui l'est véritablement, ne méprise jamais son prochain, en

(1) Omni autem cui multum datum est, multum quæretur ab eo : et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo. *Luc.* 12. 48.

quelque péché qu'il le voie tomber, ni ne s'en élève et ne s'en estime pas plus pour cela. Au contraire, il en prend occasion de s'humilier davantage, parce qu'il considère qu'il est sorti de la même masse que celui qui est tombé, et parce que dans la chute de son frère il voit la sienne. Car, comme dit très-bien saint Augustin (1), notre frère ne fait aucun péché que nous ne fissions aussi nous-mêmes, si la miséricorde de Dieu ne nous tenoit continuellement par la main. C'est pourquoi un ancien Père du désert avoit coutume de pleurer amèrement, lorsqu'il entendoit parler de la chute de quelqu'un, et disoit : Il est tombé aujourd'hui, il m'en peut arriver demain autant (2), puisque je suis homme comme lui et sujet à toutes les foiblesses humaines ; et si je ne suis pas encore tombé, c'est une grâce particulière de Dieu qui m'a soutenu. De même qu'en voyant un aveugle, un sourd, un boiteux ou quelque homme affligé de quelque autre incommodité, nous devons regarder tous ces maux-là en autrui, comme autant d'obligations que nous avons à Dieu de nous en avoir exemptés ; aussi nous devons considérer les péchés de tous les hommes, comme autant de faveurs de la grâce de Dieu sur nous, puisque nous pouvions tomber dans les mêmes désordres, si par sa miséricorde infinie il ne nous eût préservés. C'est ainsi que les serviteurs de Dieu se maintiennent dans l'humilité, sans

(1) *Aug. Sol. c.* 17.
(2) Ille hodie, et ego cras. *Pasch. Diac. c.* 6. *num.* 4.

mépriser jamais leur prochain, ni s'indigner contre lui à cause de ses péchés. Car la véritable justice est pleine de compassion, dit saint Grégoire; mais la fausse justice est dédaigneuse (1). C'est pourquoi ceux qui n'ont que de l'indignation des fautes de leur prochain, doivent, comme dit saint Paul, *se considérer eux-mêmes, de peur qu'ils ne soient tentés* (2) dans les mêmes choses qu'ils condamnent avec tant de sévérité; et que par un châtiment ordinaire à cette sorte d'orgueil, Dieu ne permette qu'ils connoissent à leurs dépens combien la foiblesse humaine est grande. Un ancien Père du désert disoit qu'il avoit jugé impitoyablement ses frères sur trois choses, et qu'il étoit tombé dans toutes les trois. C'est que Dieu veut *que nous apprenions que nous sommes hommes* (3), et que nous nous accoutumions à ne juger et à ne mépriser personne.

---

(1) Vera justitia compassionem habet, falsa justitia dedignationem. *Greg. hom.* 34. *sup. Evang.*

(2) Considerans te ipsum, ne et tu tenteris. *Gal.* 6. 1.

(3) Ut sciant gentes quoniam homines sunt. *Ps.* 9. 21.

CHAPITRE XXXVIII.

Des grandes faveurs que Dieu fait aux humbles, et pourquoi il les met dans une si haute élévation.

Tous les biens me sont venus avec elle (1), dit Salomon, en parlant de la sagesse, et nous pouvons appliquer ces paroles à l'humilité, et dire aussi que tous les biens viennent avec elle, puisque le même Salomon dit, *que là où est l'humilité, là est la sagesse* (2), et que David nous apprend que *Dieu donne la sagesse aux petits* (3), c'est-à-dire, à ceux qui deviennent petits par l'humilité. Mais cette vérité est enseignée outre cela en propres termes, en plusieurs endroits du vieux et du nouveau Testament, dans lesquels Dieu promet de grandes grâces et de grands biens aux humbles, aux petits et aux pauvres d'esprit, appelant indiféremment de tous ces noms, ceux qui ont une véritable humilité dans le cœur. *Sur qui jetterai je les yeux*, dit le Seigneur dans Isaie, *si ce n'est sur le pauvre et sur celui qui a l'esprit contrit, et qui reçoit mes commandemens en tremblant* (4) ? Dieu jette

(1) Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa. *Sap.* 7. 11.
(2 Ubi est humilitas, ibi et sapientia. *Prov.* 11. 2.
(3) Sapientiam præstans parvulis. *Ps.* 18. 8.
(4) Ad quem autem respiciam, nisi ad pauperculum,

les yeux sur ceux-là, pour les combler de biens et de grâces ; et saint Pierre et saint Jacques, dans leurs épîtres canoniques, nous enseignent que *Dieu résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles* (1). La sainte Vierge nous apprend la même chose dans son Cantique: *Le Seigneur*, dit-elle, *a déposé les puissans de leur siége ; il a élevé les humbles ; il a rempli de biens ceux qui étoient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étoient riches* (2). Le Prophète royal dit pareillement, que *le Seigneur sauvera le peuple humble, et qu'il humiliera les yeux des superbes* (3) ; et Jésus-Christ enfin nous assure, que *quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé* (4). Les pluies de la grâce de Dieu coulent sur les humbles comme les eaux coulent dans les vallons (5) ; et comme l'abondance des eaux rend les vallons fertiles (6), ainsi l'abondance des dons de Dieu fait que les humbles produisent beaucoup plus de fruit que les autres. Saint Augustin

---

et contritum spiritu, et trementem sermones meos ! *Isai.* 66. 2.

(1) Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. 1. *Pet.* 5. 5. *et Jacob.* 4. 6.

(2) Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes. *Luc.* 1. 52. 53.

(3) Quoniam tu populum humilem salvum facies, et oculos superborum humiliabis. *Ps.* 17. 28.

(4) Qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur. *Luc.* 14. 11.

(5) Qui emittis fontes in convallibus. *Ps.* 103. 10.

(6) Et valles abundabunt frumento. *Ps.* 64. 14.

dit que l'humilité attire Dieu à elle. Dieu est haut, dit-il : si vous vous humiliez, il descend à vous ; si vous vous élevez, il se retire de vous (1). Et pourquoi cela ? parce que *Dieu est haut élevé, et qu'il regarde les choses basses* (2), c'est-à-dire, les personnes humbles, et les comble de biens en les regardant; mais *il voit de loin les choses qui sont élevées*, c'est-à-dire, les personnes superbes: et comme ce qu'on voit de fort loin, on ne le connoît pas, aussi Dieu ne connoît point les superbes, pour leur faire des grâces. *En vérité, je vous dis, je ne vous connois point* (3). Saint Bonaventure dit (4) que l'âme qui est humble est disposée à recevoir toute sorte de grâce de Dieu, comme de la cire qui est molle est disposée à recevoir toute sorte d'empreintes. Dans le festin que Joseph fit à ses frères, ce fut le plus petit qui eut la meilleure part.

Mais pourquoi Dieu se plaît-il tant à élever les humbles, et à leur faire tant de faveurs ? C'est parce que tout le bien qu'il leur fait lui revient : car ceux qui sont humbles ne s'approprient rien à eux-mêmes de ce qu'ils reçoivent, ils rendent tout à Dieu, et reconnoissant *qu'il n'y a rien que la puissance de Dieu seul qui soit grande, ils lui attribuent la gloire et l'honneur de*

---

(1) Altus est Deus, humilias te, et descendit ad te : erigis te, et fugit à te. *Aug. serm.* 2. *de Ascens.*

(2) Quoniam excelsus Dominus, et humilia respicit, et alta à longè cognoscit. *Ps.* 133. 7.

(3) Amen dico vobis, nescio vos. *Matth.* 25. 12.

(4) *Bonav. in speculo disc. ad Nov. c.* 3. *Gen.* 43. 34.

tout (1). Or comme Dieu voit la disposition de leur cœur, il connoît bien qu'il peut en assurance leur confier les trésors de la grâce, sans craindre qu'ils en retiennent rien pour eux, et qu'ils lui fassent banqueroute; ainsi le bien qu'il leur fait, il se le fait à lui-même, puisque toute la gloire lui en demeure. De plus ne voyons-nous pas que souvent les grands de la terre se plaisent à signaler leur puissance sur des gens de rien, et à les élever de la poussière, pour répandre leurs grâces sur eux, et en faire, comme on dit, des créatures. C'est ainsi que Dieu en use envers nous. *Car nous avons*, dit l'Apôtre, *les trésors de la grâce dans des vaisseaux de terre, afin que notre élévation soit attribuée à la puissance de Dieu, et non pas à nous* (2). Voilà donc pourquoi Dieu se plaît à élever les humbles et à leur faire tant de faveurs; voilà pourquoi il abandonne au contraire les superbes, qui s'attribuent tout à eux-mêmes, qui ont de la vanité de toutes leurs bonnes actions et de tous leurs bons succès, comme s'ils devoient tout à leur propre soin, et qui dérobent ainsi la gloire à Dieu, à qui seul elle appartient en propre. Pour peu que nous nous sentions de ferveur dans nos prières, pour une larme ou deux que nous y aurons répandue, nous ne manquons pas de nous regarder aussitôt

---

(1) Quoniam magna potentia Dei solius, et ab humilibus honoratur. *Eccli.* 3. 21.

(2) Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis. 2. *Cor.* 4. 7.

comme

comme des gens d'oraison, et comme des personnes déjà fort avancées dans la spiritualité. Nous allons même jusqu'à nous préférer aux autres, et à les considérer comme ne nous suivant que de loin; et de-là vient que Dieu quelquefois, non-seulement ne nous fait point de nouvelles grâces, mais nous retranche même quelque chose des premières, de peur que nous ne convertissions le bien en mal, et les antidotes en poison, et que ses dons et ses bienfaits ne deviennent, par notre mauvais usage, un plus grand sujet de condamnation pour nous. C'est ainsi que quand un homme a l'estomac foible, quelque bonnes que les viandes puissent être d'elles-mêmes, on ne lui donne pourtant que très-peu de nourriture, parce qu'il n'a pas la force d'en digérer une plus grande quantité; et que si on lui en donnoit davantage, tout se tourneroit en corruption, et se convertiroit en bile ou en pituite. L'Ecriture-Sainte marque que l'huile ne cessa point de couler de la cruche de la veuve, tant qu'il y eut d'autres cruches pour la recevoir; mais *dès que tous les vases furent pleins, l'huile s'arrêta* (1). Il en est de même de la miséricorde divine; elle n'a point de bornes du côté de Dieu: car *la main de Dieu n'est point raccourcie* (2). Dieu ne change point, ni ne peut changer: il demeure toujours dans le même état; et il a

(1) Cùmque plena fuissent omnia vasa, stetit oleum. 4. *Reg.* 4. 6.

(2) Non est abbreviata manus Domini. *Isai.* 59. 1.

plus d'envie de nous faire part de ses grâces, que nous de les recevoir. La faute vient de nous, qui sommes si remplis de nous-mêmes, et de la confiance que nous avons en nos propres forces, qu'il ne nous reste point de vaisseaux vides, pour recevoir l'huile de ses miséricordes. Il n'y a que l'humilité et la connoissance de soi-même, qui puissent dégager un homme d'une si malheureuse plénitude; il n'y a que cela qui puisse lui donner une juste défiance de ses propres forces, et faire que Dieu répande ses grâces sur lui à pleines mains, suivant ces paroles du Sage : *Humiliez-vous devant Dieu, et attendez toutes choses de ses mains* (1).

CHAPITRE XXXIX.

Combien il importe d'avoir recours à l'humilité, pour suppléer par-là à ce qui nous manque d'ailleurs, et pour empêcher que Dieu ne nous humilie et ne nous châtie.

C'EST être fou, dit saint Bernard (2), que de se confier en quelque autre chose que dans la seule humilité; car, mes frères, comme nous avons tous offensé Dieu en beaucoup de choses, il est impossible que nous n'ayons tou-

(1) Humiliare Deo, et expecta manus ejus. *Eccli.* 13. 9.

(2) Stultus est qui confidit nisi in sola humilitate, quia apud Deum, fratres, jus habere non possumus; quoniam in multis offendimus omnes. *Bern. serm. de Diversis* 26.

jours tort devant lui. *Si quelqu'un veut entrer en jugement avec Dieu*, dit Job, *il ne pourra pas répondre un seul mot à sa décharge, contre mille accusations que Dieu lui fera* (1). Que reste-t-il donc à faire, que d'avoir recours de tout son cœur aux remèdes de l'humilité, et de suppléer par-là à tout ce qui nous manque d'ailleurs (2)? Comme cette pratique est d'une très-grande importance, le même Saint nous la répète en plusieurs autres endroits. Si vous ne vous sentez pas la conscience assez pure, suppléez, dit-il, à ce défaut, par en avoir une sainte confusion; et ce qui vous manque du côté de la ferveur, tâchez de le réparer par en faire un humble et sincère aveu (3). Saint Dorothée dit que l'abbé Jean recommandoit aussi très-souvent la même chose. Humilions-nous, disoit-il, pour faire le salut de notre âme; et si notre foiblesse nous empêche de vaquer au travail, vaquons du moins à la pratique de l'humilité (4); et de cette sorte nous serons aussi avancés que ceux qui auront beaucoup travaillé. Si après avoir été long-temps dans le péché, vous avez une

(1) Si voluerit contendere cum eo, non poterit ei respondere unum pro mille. *Job*. 9. 3.

(2) Quid ergo restat, nisi ad humilitatis remedia totâ mente confugere, et quidquid in aliis minùs habemus, de ea supplere? *Id Bern. serm. de Nativ. S. Joan. Bapt.*

(3) Quidquid verò minùs est fervoris, humilitas suppleat puræ confessionis. *Idem, de interiori Domo*. 6. 37.

(4) Humiliemus nos paulisper, ut salutem animæ consequamur. Si propter imbecillitatem laborare non possimus, humiliare saltem nos ipsos studeamus. *Doroth. refert. de Abb. Joan. serm. seu doct. de humil.*

santé trop foible pour marcher dans la voie des austérités et des souffrances, prenez le chemin de l'humilité; vous n'en sauriez trouver un qui vous conduise plus sûrement où vous voulez aller. Si vous ne pouvez vous appliquer à la prière, appliquez-vous à avoir de la confusion de ce que vous ne le pouvez pas; et si vous n'avez pas de talent pour les grandes choses, ayez de l'humilité: de cette sorte, vous suppléerez à tout ce qui vous manque.

Considérons ici combien peu de chose Dieu demande de nous, et de combien peu de chose il se contente. Il demande que nous nous reconnoissions pour ce que nous sommes, et que nous concevions de nous des sentimens proportionnés à notre foiblesse. S'il nous demandoit d'exercer de grandes austérités sur nous, et de nous élever à des contemplations bien sublimes, les uns pourroient s'excuser sur la foiblesse de leur complexion, et les autres sur leur incapacité; mais y a-t-il rien qui puisse nous empêcher de nous humilier? Il n'est besoin pour cela, ni d'une santé fort robuste, ni d'un esprit très-éclairé: il ne faut, dit saint Bernard, qu'en avoir la volonté (1). C'est une chose facile à tout le monde, et dont tout le monde a assez de sujet, puisque selon le Prophète, *Le sujet de nous humilier est au dedans de nous-mêmes* (2). Ayons

(1) Sed nunc humiliare nos ipsos non possumus. Nihil facilius est volenti, quàm humiliare semetipsum. *Bern. serm. 2. in cap. Jejunii.*

(2) Humiliatio tua in medio tuî. *Mich.* 6. 14.

donc recours à l'humilité, pour suppléer par-là à ce qui manque à notre perfection; et de cette sorte nous émouvrons à compassion les entrailles de la miséricorde divine. Vous êtes dénué des richesses spirituelles; vous êtes dans l'indigence: soyez humble, et Dieu sera satisfait de vous. Mais il ne peut souffrir qu'on joigne l'arrogance à la pauvreté; et de trois choses que le Sage dit que Dieu abhorre, la première est *l'orgueil dans le pauvre* (1); c'est aussi une de celles qui blessent davantage les gens du monde.

Que si tout cela ne suffit pas pour nous rendre humbles, humilions-nous du moins, de crainte que Dieu ne nous humilie; car c'est ce qu'il a accoutumé de faire, suivant ces paroles de l'Evangile: *Celui qui s'élève sera humilié* (2). Si vous ne voulez donc pas qu'il vous humilie, humiliez-vous vous-mêmes; et ce point est sans doute d'une très-grande importance, et mérite d'être examiné avec soin. Quoique Dieu, dit saint Grégoire, prenne plaisir à purifier le cœur des justes, il permet souvent cependant qu'il y demeure des imperfections, afin que de quelques vertus éclatantes qu'ils brillent, la vue de leurs imperfections les retienne dans l'abaissement; qu'ils ne s'élèvent pas trop des grandes choses, puisqu'ils se sentent foibles contre les petites; et qu'enfin

(1) Pauperem superbum. *Eccli.* 25. 4.
(2) Qui se exaltat humiliabitur. *Luc.* 18. 14.

ne pouvant se vaincre dans les moindres occasions, ils ne puissent pas tirer vanité de la victoire qu'ils remportent dans les autres (1); mais qu'ils marchent toujours dans l'humilité et dans la crainte, et qu'ils implorent sans cesse la grâce de Dieu, sans laquelle ils ne peuvent rien. Saint Bernard en dit autant (2); et cette doctrine est celle de tous les Saints. Saint Augustin sur ces paroles de saint Jean : *Rien n'a été fait sans lui* (3), et saint Jérôme sur celles de Joël : *Je vous rendrai les années que les sauterelles, les hanetons, la nielle et les chenilles ont mangées* (4), disent que c'est pour humilier l'homme, que Dieu a créé tant de sortes d'insectes qui nous tourmentent. Il lui auroit été facile d'envoyer des ours, des lions et des serpens, pour châtier l'endurcissement des Egyptiens et de Pharaon ; mais pour les humilier davantage, il voulut dompter leur orgueil par des moucherons, des sauterelles et des grenouilles. Il fait à peu près la même chose envers nous : il permet pour nous humilier davantage, que nous

---

(1) Plerumque omnipotens Dominus justorum mentes, quamvis majori ex parte perficit, imperfectas tamen in aliquibus esse permittit, ut licet miris virtutibus rutilent, imperfectionis suæ tædio tabescant, et de magnis se non extollant, dum adhuc, contra minima innitentes labuntur. Denique cùm extrema vincere non valeant, de præcipuis actibus superbire non audeant. *Greg. p. 4. past. in fin. lib.* 3. *Dial. et Moral. l. 4. c.* 21.

(2) *Bern. de 4. modis orandi.*

(3) Et sine ipso factum est nihil. *Joan.* 1. 3.

(4) Et reddam vobis annos, quos comedit locusta, bruchus, et rubigo, et eruca. *Joel.* 2. 25.

tombions dans des fautes légères, et que des moucherons et des atomes nous fassent la guerre et nous inquiètent. Car si nous voulons examiner ce qui a coutume de nous faire le plus de peine, nous trouverons que ce sont des choses qui, à les bien considérer, ne sont presque rien ; c'est une parole qu'on nous aura dite ; c'est qu'on nous l'aura dite d'un certain ton ; c'est qu'il aura semblé qu'on n'aura pas fait assez de cas de nous ; enfin, d'une mouche on s'en fait un éléphant ; et ramassant à toute heure ce que l'on trouve en son chemin, on s'en forme mille sujets de trouble et d'inquiétude. Que seroit-ce, si Dieu avoit déchaîné les tigres et les lions sur nous, puisqu'une mouche nous fait tant de peine? Que seroit-ce, s'il nous survenoit quelque grande tentation? Voilà comment nous devons mettre ces sortes de choses à profit, et les faire servir à nous donner plus de confusion et d'humilité. Quand nous en faisons un si bon usage, dit saint Bernard, c'est un effet de la miséricorde de Dieu, de ne nous en pas délivrer entièrement (1).

Mais si ces sortes de choses ne suffisent pas pour vous humilier, sachez que Dieu passera plus avant à vos dépens : car c'est ainsi qu'il a accoutumé d'en user. Il hait tant l'orgueil et la présomption, et il aime tant l'humilité, que les Saints disent que souvent par un jugement secret, mais juste,

(1) Piâ dispensatione nobiscum agitur, ut non penitùs auferantur. *Serm. in Cœn. Dom.*

il permet pour humilier les orgueilleux, qu'ils tombent en quelque péché mortel; et non-seulement en quelqu'un des moindres, mais dans ceux qui sont les plus honteux de tous, je veux dire, dans les péchés de la chair. Il punit, disent-ils, les péchés secrets de l'orgueil, par les péchés publics de l'impureté; et ils allèguent à ce sujet ce que dit saint Paul des philosophes païens, de qui Dieu châtia l'orgueil, *en les abandonnant aux sales désirs de leur cœur, à l'impureté, qui leur a fait exercer toutes sortes d'ordures sur eux-mêmes, et à des passions honteuses et brutales* (1). Après cela, *qui ne vous craindra point, ô roi des nations* (2)? qui ne tremblera point au récit d'un châtiment si grand, qu'il n'y en a point de plus grand que dans l'enfer, si toutefois le péché n'est pas un supplice encore plus cruel que l'enfer même? *Qui connoît la grandeur de votre colère, et qui est celui qui vous craint, et qui peut jamais assez l'exagérer* (3)?

Les Saints remarquent que Dieu use de deux sortes de miséricorde envers nous; l'une grande et l'autre moindre. La moindre est lorsqu'il nous assiste dans les misères, qui ne sont que temporelles et qui ne regardent que le corps; et la grande lorsqu'il nous

(1) Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum, in immunditiam: ut contumeliis afficiant corpora sua in semetipsis... in passiones ignominiæ. *Rom.* 1. 24. 26.

(2) Quis non timebit te, ô rex gentium! *Jerem.* 10. 7.

(3) Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare! *Ps.* 89. 11.

assiste dans les misères qui sont purement spirituelles, et qui pénètrent jusqu'à l'âme. C'est pourquoi lorsque David, après l'adultère et l'homicide commis, se vit tombé dans la grande misère de l'abandonnement de Dieu, il implora la grande miséricorde de Dieu en lui disant : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon votre grande miséricorde* (1). Il y a aussi, disent-ils, deux sortes de colère de Dieu ; l'une grande, et l'autre moindre : la moindre est lorsqu'il châtie quelqu'un dans les choses temporelles, par des pertes de biens, d'honneur et de santé, et par d'autres choses semblables, qui ne concernent que le corps; et la grande est lorsqu'il porte son châtiment jusqu'à l'âme même, selon ces paroles de Jérémie : *Voilà que le glaive est parvenu jusqu'à l'âme* (2) ; et selon ce que Dieu dit de lui-même dans Zacharie : *J'entre dans une grande colère contre les nations opulentes* (3), c'est-à-dire, contre les superbes et les orgueilleux. Quand Dieu abandonne quelqu'un, et que pour le punir de ses péchés, il le laisse tomber en quelque péché mortel, c'est là un effet de sa grande colère ; c'est qu'il le châtie alors dans sa fureur, non pas comme un père tendre et indulgent, mais comme un juge sévère et rigoureux. C'est de cette sorte de

(1) Miserere meî, Deus, secundùm magnam misericordiam tuam. *Ps.* 50. 1.

(2) Ecce gladius pervenit usque ad animam. *Jerem.* 4. 10.

(3) Irâ magnâ irascor super gentes opulentas. *Zachar.* 1. 15.

châtiment que peuvent s'entendre ces paroles de Jérémie : *Je vous ai frappé d'une plaie d'ennemi ; je vous ai puni cruellement* (1); et ces autres du Sage : *La bouche d'une femme perdue est une fosse profonde, celui contre qui le Seigneur est en colère, y tombera* (2).

Enfin, l'orgueil est une chose si mauvaise d'elle-même, et tellement en horreur à Dieu, que les Saints tiennent qu'il est quelquefois avantageux à un superbe d'être châtié de cette sorte, afin d'être guéri par-là de son orgueil. J'ose dire qu'il est utile aux superbes, dit saint Augustin, de tomber ouvertement dans quelque péché, afin que la honte d'une chute publique les guérisse de la complaisance secrète d'eux-mêmes, dans laquelle ils étoient déjà tombés, sans qu'ils le sussent(3). *Car l'orgueil précède la chute; et c'est avant que de tomber que l'esprit s'élève le plus* (4). Saint Grégoire et saint Basile tiennent (5) cette même doctrine; et Saint Grégoire parlant du péché de David, demande pourquoi Dieu permet quelquefois que ceux qu'il a élus de tout temps, et qu'il a le

---

(1) Plagâ inimici percussi te castigatione crudeli. *Jerem.* 30. 14.

(2) Fovea profunda os alienæ ; cui iratus est Dominus, incidet in eam. *Prov.* 22. 14.

(3) Audeo dicere, superbis esse utile cadere in aliquod apertum manifestumque peccatum, unde sibi displiceant, qui jam sibi placendo ceciderant. *Aug. l.* 4. *de Civ. Dei*, *c.* 13. *et serm.* 53. *de verbis Domini.*

(4) Contritionem præcedit superbia ; et ante ruinam exaltatur spiritus. *Prov.* 16. 18.

(5) *Greg. l.* 23. *Mor. c.* 16. *Basil. in Reg. brev.* 81.

plus favorisés de ses grâces, tombent dans le péché honteux de l'impureté. C'est, répond-il, que ceux qui ont reçu de grands dons de Dieu, se laissent aller quelquefois à des sentimens d'orgueil, qui sont si profondément cachés dans leur cœur, qu'ils ne s'en aperçoivent pas; et qu'étant remplis de la confiance et de la complaisance d'eux-mêmes, ils croient n'avoir que Dieu pour objet. C'est ainsi que saint Pierre prenoit pour force de courage, et pour excès d'amour envers son maître, la présomption qui le porta à lui dire : *Quand vous deviendriez une occasion de scandale pour tout le monde, vous n'en serez jamais une pour moi* (1). Or, quand quelqu'un est tombé dans cette sorte d'orgueil secret et masqué, c'est pour se relever de cette chute, que Dieu permet quelquefois qu'il tombe dans des péchés d'impureté, qui étant des péchés du corps, s'aperçoivent mieux que ceux de l'esprit. Car celui qui est tombé étant averti par-là de sa foiblesse, découvre en lui le mal secret de l'orgueil, auquel il ne songeoit point à remédier faute de s'en apercevoir, et par lequel il se seroit perdu; ainsi il tire cet avantage de sa chute, qu'elle le porte à s'humilier devant Dieu, et à rechercher par la pénitence, le remède à son crime et à son orgueil. La chute manifeste de saint Pierre lui fit connoître la présomption qui étoit cachée dans son cœur; et par-là elle lui fut

(1) Etiamsi omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor. *Matt.* 26. 3.

avantageuse, puisqu'elle lui donna occasion de pleurer l'un et l'autre péché en même temps, et de faire pénitence de tous les deux. David retira aussi le même avantage de sa chute ; et c'est ce qui lui fit dire : *Il m'a été avantageux, Seigneur, que vous m'ayez humilié, pour m'apprendre à mieux observer vos ordonnances* (1), et à avoir plus de défiance de moi. Comme lorsqu'un habile médecin voit que les remèdes n'ont pas la force de vaincre la malignité d'un mal interne, il tâche de l'attirer au dehors, pour le guérir plus facilement ; ainsi lorsque Dieu veut guérir certaines âmes de leur orgueil, il les laisse tomber dans de grandes fautes extérieures, afin que la connoissance d'un péché si manifeste les couvre de confusion, et que cette confusion serve à purger et à guérir en eux le mal interne de la présomption. Voilà quelle est la conduite de Dieu ; voilà comment *il exécute en Israël cette parole*, qu'il dit *que personne n'entendra, sans que les deux oreilles lui tintent* (2). Qui ne tremblera à entendre seulement parler d'un châtiment si terrible ?

Cependant comme le Seigneur est miséricordieux, ce n'est qu'à l'extrémité qu'il use d'un châtiment si sévère, et d'un remède si violent et si déplorable, et qu'après s'être servi auparavant de remèdes plus doux et

(1) Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas. *Ps.* 118. 71.

(2) Ecce ego facio verbum in Israël : quod quicumque audierit, tinniant ambæ aures ejus. 1. *Reg.* 3. 12.

plus faciles. Car d'abord il tâche de guérir notre âme et de nous ramener à lui, tantôt par des maladies et par des traverses, tantôt par des afflictions dans les biens ou dans l'honneur ; et quand ces sortes de punitions temporelles ne suffisent pas pour nous rendre humbles, il passe aux spirituelles. Il commence premièrement par des fautes légères ; ensuite il permet que nous soyons attaqués par des tentations violentes, qui nous réduisent à être sur le point d'y succomber, et qui nous fassent douter si nous n'y avons point consenti ; et cela, afin de nous faire voir par expérience, que de nous-mêmes nous ne sommes pas capables de les vaincre, et que connoissant notre foiblesse, et le besoin que nous avons du secours de Dieu, nous commencions à nous défier de nos forces et à nous humilier devant lui. Que si cela ne suffit pas encore, alors il se sert du remède épouvantable de laisser tomber un homme dans le péché mortel, et de souffrir qu'il succombe à la tentation qui lui applique cette pierre d'enfer, afin que du moins on apprenne à se connoître après une épreuve si funeste, et que celui qui n'a pas voulu s'humilier par la grâce, soit humilié par le péché.

Par-là on peut voir combien il nous importe d'être humbles, et de ne présumer pas trop de nos forces. C'est pourquoi que chacun entre en compte avec soi-même, et qu'il examine comment il met à profit les occasions de s'humilier, que Dieu lui envoie,

comme un père et comme un médecin charitable, pour n'être pas obligé d'employer des remèdes plus violens et plus dangereux. Châtiez-moi, ô mon Dieu, avec une bonté de père; employez pour me guérir de l'orgueil, les souffrances, les maladies, les affronts, les injures et toutes les humiliations qu'il vous plaira; mais ne souffrez pas que je tombe jamais en péché mortel. Donnez pouvoir au démon d'attaquer ma réputation et ma santé, et de me rendre semblable à Job; mais défendez-lui d'entreprendre sur mon âme. Pourvu, Seigneur, que vous ne vous éloigniez pas de moi, et que vous ne permettiez pas que je m'éloigne de vous, il n'y aura point d'affliction qui puisse me nuire; au contraire, je tirerai de l'utilité de tout ce qui m'arrivera de fâcheux, puisque je pourrai m'en servir pour acquérir l'humilité qui vous est si agréable.

CHAPITRE XL.

Confirmation de la doctrine précédente par quelques exemples.

Sévère Sulpice et Surius racontent (1) qu'un saint homme qui avoit reçu de Dieu le don de guérir les malades, de chasser les démons, et de faire plusieurs autres miracles, voyant que la foule d'une infinité de gens qui accouroient de toutes parts pour le

(1) *Sever. Sulp. Dial.* 1. § 14. *Sur. in Vit. S. Severin.*, *die* 8. *Jan.*

voir, pour toucher ses habits et pour recevoir sa bénédiction, commençoit à exciter quelques pensées de vanité en son cœur; et ne pouvant ni se délivrer de ces pensées, ni empêcher aussi le concours du peuple, demanda à Dieu, que pour le délivrer de la tentation qui le tourmentoit, et pour le conserver dans l'humilité, il le livrât à la possession du démon pour quelque temps. Dieu exauça sa prière, et permit au démon de le posséder; et c'étoit un spectacle étrange, de voir celui à qui on avoit accoutumé d'amener les possédés pour les guérir, être lui-même traîné comme un furieux et un démoniaque, pour être exorcisé, selon la pratique de l'Église. Il fut cinq mois en cet état; et au bout de ce temps-là, Dieu le délivra, non-seulement du malin esprit qui s'étoit emparé de son corps, mais de toutes les pensées d'orgueil et de présomption qui s'étoient glissées dans son âme.

Le même Surius rapporte (1) un autre exemple presque semblable, qui est que saint Severin ayant dans son monastère trois religieux, qui étoient extrêmement remplis d'orgueil et de vanité, et voyant que quelque remontrance qu'il pût leur faire, ils ne se corrigeoient point; le zèle de leur salut le porta un jour à demander à Dieu avec larmes, qu'il lui plût de leur envoyer quelque punition qui servît à les humilier et à les corriger. Il n'avoit pas achevé sa prière, que

(1) *Surius, ubi suprà.*

par un châtiment proportionné à leur faute, Dieu livra leur corps à trois démons, qui les tourmentèrent cruellement pendant quarante jours; après quoi, il plut à la bonté divine de les délivrer à la prière du Saint; et la guérison du corps fut suivie de celle de l'âme, cette punition ayant entièrement rabattu en eux les fumées de la vanité et de l'orgueil.

Césaire rapporte (1) qu'un possédé ayant été amené un jour à un monastère de l'ordre de Cîteaux, pour être guéri, le prieur qui devoit l'exorciser, prit avec lui un jeune religieux, qui étoit en grande réputation pour sa vertu, et qui s'étoit toujours conservé pur et chaste; et qu'ayant dit au malin esprit : Si ce religieux te commande de sortir, oseras-tu demeurer ? Oui, répond-il, car son orgueil fait que je ne le crains point.

Nous lisons dans saint Jean Climaque (2), qu'un grand serviteur de Dieu s'étant proposé de marcher dans le chemin de l'humilité, les démons, jaloux du progrès qu'il y faisoit, voulurent l'en détourner, en jetant dans son cœur des semences de vaine gloire, et que par une inspiration divine, il trouva un remède facile contre leur malice. Il écrivit contre les murailles de sa cellule les noms de quelques vertus principales, selon l'idée la plus excellente qu'on peut s'en faire, comme *charité parfaite*, *humilité très-profonde*, *chasteté angélique*, *ferveur continuelle dans l'oraison*, et ainsi du reste; et

(1) *Lib.* 4. *Dial. c.* 5.
(2) *Clim. grad.* 25. *art.* 26.

quand il se sentoit attaqué de quelques pensées de vanité : Venons à la preuve, disoit-il aux démons ; et se mettant à lire les titres qu'il avoit écrits : *Humilité très-profonde ;* je ne suis pas, disoit-il, encore parvenu jusque là ; je me croirois heureux d'en approcher : mais bien loin d'être arrivé au dernier degré de l'humilité, peut-être n'ai-je pas encore acquis le premier. *Charité parfaite* ; il est vrai que je sens que j'ai de la charité : mais il s'en faut bien que ce soit une charité parfaite ; car je parle quelquefois bien rudement à mes frères. *Chasteté angélique ;* ce n'est pas une chose dont je puisse me flatter, puisque je suis sujet à tant de pensées et de mouvemens contraires à la pureté : *Ferveur continuelle dans l'oraison ;* je suis bien éloigné de l'avoir, car j'y suis bien souvent ou distrait ou assoupi. Ensuite parlant à lui-même, il ajoutoit : Quand tu auras acquis toutes ces vertus, tu devras encore dire que tu n'es qu'un serviteur inutile, et te regarder comme tel, suivant ces paroles du Sauveur : *Lorsque vous aurez fait tout ce qui vous est ordonné, dites: Nous sommes des serviteurs inutiles* (1). Si cela est, quel sentiment ne dois-tu point avoir de toi, maintenant que tu es encore si éloigné de la perfection ?

---

(1) Cùm feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite: Servi inutiles sumus. *Luc.* 17. 1.

FIN.

TABLE

Des Chapitres contenus dans le Tome troisième.

PREMIER TRAITÉ.

De la Mortification.

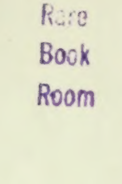
DEUXIÈME TRAITÉ.

De la modestie et du silence.

TROISIÈME TRAITÉ.

De l'humilité.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.


Rare
Book
Room


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

